Informateur du possible Déformateur du réel

Amer #7

BOUFFE

Gastrosophie littéraire

MMXVI

MENU

Entretiens

Cinq questions à Dasz d'Âme de boue 71
Entretien avec Andonia Dimitrijević de l'Âge d'homme 93
Entretien avec David Vincent de l'Arbre vengeur 145
Entretien avec Elizabeth Prouvost par Monica Swinn 209
Entretien avec John King 227
Entretien avec HAN Kang 311
Cinq questions à Deborah Smith 337

Séries photographiques

sans titre par P.L.N. 81
La tristesse des Anthropophages par Elizabeth Prouvost 199
Images de merde par L.M.G. 303

Nouvelles et textes

L'Etna chez soi parVillers-de-l'Isle-Adam 39
Un Cadavre par le Moine bleu 77
L'Apostolat par t'Serstevens 85
Dévoration rôti cochon par Eric Dussert 137
Duel par Charles Monselet 139
Pain perdu par Lilith Jaywalker 159
Pour quarante sous par Félicien Rops 191
La jeune fille et le vieux cochon par Alphonse Allais 197
Une viande de mauvais rêves par les frères Goncourt 215
Scruter les fibrilles par Charles de Sivry 224
Ferdinand par Alphonse Allais 261
La Salade par Orsat 295
La Revanche des bêtes par Emile Goudeau 299

Interventions

Pommes frites par Ian Geay 5
L'Art de mourir en beauté par Arnaud Souty 175
Des petites maladies qu'on déguste dans *Le Chat Noir*
par Caroline Crépiat 273

Chroniques

De bruits et de fureur 63
Les Chroniques du Préfet maritime 147
Revue des revues 265
Conseils de chapardage 341
In Mémoriam 348

— Marchande de frites —

Pommes frites

gastrite, littérature et anarchisme
[annexe apéritive à *l'Etna chez soi*]
par Ian Geay

Huysmans, des Esseintes, Folantin, Durtal sont frères.
Estomacs malades, âmes délabrées,
la vie leur parait répugnante,
car elle est imprégnée, tout entière,
d'une ignominieuse odeur de vieilles pommes frites !

Huysmans était un batave. Ou un fils de batave, ce qui revient au même diront les moins sourcilleux, né à Paris, rue Suger, le 5 février 1848, de Victor-Jean-Godefroy Huysmans, dessinateur, et d'Elisabeth-Madeleine Badin. Une légende dit qu'« une tante qui, sans être sage-femme, était experte à ce genre d'ouvrage, dépota l'enfant, le débarbouilla avec du beurre et, par économie, lui poudra les cuisses, en guise de lycopode, avec de la farine raclée sur la croûte d'un pain[1] ». En gros, il est né au nord de la Loire dans une région où, non moins grossièrement, on a pris l'habitude de plonger les patates coupées en Pont-neuf dans l'huile bouillante pour les faire frire. La cartoufle ici n'est pas la petite truffe délicate et chantante, mais la *bintje,* la *manon,* ou *l'agria* qui donnent la chair grasse et luisante aux frites. Avant d'être un écrivain, Huysmans, Jika pour les intimes[2], était un bon vieux fils de batave donc, et accessoirement fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur. Ce qui n'a pas grand chose à voir avec les frites, nous en convenons, si ce n'est que nous les mangeons au vinaigre, ce qui peut occasionner des maux d'estomac. Vous ne voyez toujours pas le rapport ? Nous, si !

Le Château

Le père Huysmans clamse en 1856, et c'est en qualité de boursier que le rejeton poudré à la farine de pain fait ses études au lycée Saint-Louis. Sitôt diplômé, Jika est admis à titre d'employé de 6e classe dans l'Administration[3], comme le jeune Folantin, l'heureux personnage d'*A vau-l'eau* : « Il lui fallait sans tarder une place qui allégeât le pesant fardeau que supportait sa mère... Jean concourut pour une place d'employé dans un ministère et il fut admis avec les appointements de quinze cents francs[4] ». Le 1er avril 1866, ce n'est pas une blague, le futur écrivain investit le 3e bureau de la Division d'administration générale et départementale où sont traitées les affaires concernant les aliénés, les enfants assistés et la mendicité sous la direction de M. Durangel. Ce qui constitue, n'est-ce pas, une fort bonne entrée en matière. Le 15 août 1868, son traitement est porté à 1.800 francs. Quand éclate la guerre de 1870, il est fait « soldat par la maladresse de la politique[5] » de Napoléon III, c'est-à-dire qu'il est vite évincé du 6ème bataillon des gardes-mobiles, où il ne sert à pas grand chose, pour être affecté par décision du 10 novembre 1870 au ministère de la Guerre, en qualité de secrétaire d'état-major. Il semblerait qu'on ne puisse voir en lui qu'un gratte-papier. Dès la fin du conflit, en 1871, il réintègre son petit bureau au Ministère de l'intérieur où il en profite, une fois sa tâche de scribouillard acquittée, pour noircir des feuilles, mais pour son propre compte cette fois, loin des proses administratives sèches et répétitives que lui impose sa profession. En1873, il passe à une classe supérieure, au traitement de 2.400 fr, puis demande trois ans plus tard à rejoindre Paris, suite au décès de sa mère et à la charge qui lui revient de ses deux sœurs et de l'atelier familial de brochage du 11 rue de Sèvres. Son vœu est exaucé, sauf qu'il est affecté non pas rue de Varennes, comme il le souhaitait, mais rue des Saussaies, au 4e bureau de la Sûreté générale, dans la maison mère. C'est un peu une sauce froide,

mais il s'en accommode, comme du reste. En 1878 son traitement est porté à 2.700 francs, en 1880 à 3.000. Ces maigres mais constantes augmentations compensent l'ennui au cœur des troupes silencieuses de l'État et fidélisent le troupeau. Le 1e janvier 1882, il est nommé commis principal de 3e classe, à 3.300 francs. L'année suivante, il atteint la 2e classe de son grade, à 3.600 francs, et le 1e janvier 1887, il est nommé sous-chef de bureau de 3e classe, sous le ministère Goblet, aux appointements de 4.500 francs. Quelques mois plus tard, il quitte le 3e bureau du Personnel et Secrétariat pour le bureau de la Sûreté générale, où il est chargé de la paperasse de la police judiciaire et de la police des étrangers. Il est alors payé 4.800 francs pour œuvrer administrativement à la surveillance, à l'arrestation et parfois à l'expulsion des anarchistes du sol français.

L'Ulysse des gargotes

Nous sommes en 1887, la lente ascension de l'écrivain au sein de l'Administration indexée aux augmentations de salaire ne s'arrête pas là, puisqu'il fera carrière au Ministère de l'Intérieur trente deux années durant, mais c'est assez pour vous dresser le tableau de la vie morne et terriblement répétitive du fonctionnaire fin-de-siècle pour qui il s'agit, « sous un jour louche salissant le papier, [de] copier d'interminables lettres, tracer de volumineux tableaux et écouter en même temps les bavardages du collègue[6] », copiant et recopiant, pendant des années, des monceaux de dépêches, traçant d'innombrables barres de jonction, bâtissant des masses d'états, répétant des milliers de fois les invariables salutations des protocoles, tout cela sans le moindre espoir de se sortir de cette rengaine mortifère : « Mécaniquement, sous le ciel pluvieux, il se rendait à son bureau, le quittait, mangeait et se couchait à neuf heures pour recommencer, le jour suivant, une vie pareille ; peu à peu, il glissait à un alourdissement absolu

bon, ok, on fait aussi des frites en dessous de la Loire...

d'esprit[7] ». C'est ainsi que Huysmans décrit son métier dans *A vau l'eau*, où rien ne divertit son héros, ni ne l'intéresse, ce qui le conduit lentement mais sûrement à se détraquer l'estomac ! L' « Ulysse des gargotes » - comme disait Maupassant - n'a plus d'appétence pour rien et cherche péniblement durant la longue nouvelle qui détaille sa condition de fonctionnaire à « combler ce trou d'ennui qui se creuse lentement dans tout son être[8] », c'est-à-dire à échapper à l'ulcération de sa vie et aux récurrents et douloureux rappels de sa dyspepsie qu'alimente la fréquentation quotidienne de gargotes hasardeuses à l'horizon des « nappes et des tables grasses[9]», n'espérant même plus noyer son désarroi dans un « vin qui sent l'encre[10] ». Prenant conscience devant une part désolante de Roquefort en carton-pâte qu'il a raté sa vie et qu'il est trop tard pour en changer, il s'abandonne à un quotidien fade qui « oscille comme un pendule entre la douleur et l'ennui[11] » et décide de « se laisser aller à vau-l'eau[12] ». Tout ça toujours sous un ciel pluvieux, ça va de soi.

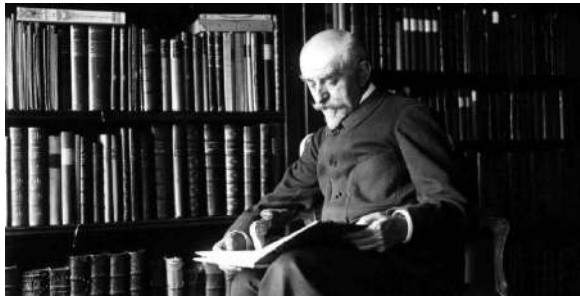
La littérature à l'estomac

Vous l'aurez remarqué, Huysmans, qui est un fils de batave, est donc aussi un gai luron qui a la sinistrose communicative, et qui partage avec son héros ce profond dégoût pour la vie ordinaire, les ennuis d'argent (« Allons, décidément, le mieux n'existe pas pour les gens sans le sou ; seul, le pire arrive[13] »), et les problèmes d'estomac. Pour Auguste Magen, alias Zadig dans la *Revue Bleue*, ces considérations suffisent presque seules pour expliquer la nature de son génie. Le chroniqueur sait que l'explication n'est pas noble, mais à défaut d'un sens littéraire très fin, il a assez de cœur pour discerner que la sympathie spéciale qu'il éprouve pour l'auteur d'*A Rebours* lui vient de son estomac. Car le batave, ou approximativement, écrit avec ses tripes et il semble difficile de ne pas percevoir dans les déboires de Folantin, mais également de Durtal ou de

Des Esseintes, une épopée de la déconvenue alimentaire, entre fruits tuméfiés, poissons fardés, fromage au goût de plâtre et viandes « peintes avec des sauces couleurs d'égout[14] » :

> En vain l'esprit et le cœur dominent à certains moments l'estomac, c'est l'estomac qui détermine, en tout écrivain, sa conception du monde. Quand on a l'estomac invalide, on est contraint de surveiller ses moindres mouvements dans la vie. On est donc engagé à une observation précise de l'univers. Observation maussade, il est vrai, et morose, mais exacte et méticuleuse, avec, par instants, quand la souffrance s'atténue, se dissipe, une fugitive gaieté véhémente et défiante. Telle est bien la psychologie de Huysmans ; telle est bien la loi de toute sa psychologie. Et c'est pourquoi ses héros se ressemblent prodigieusement. Folantin, des Esseintes, Durtal, ont un estomac identique : ils sont le même homme. Et leurs âmes, qui sont une seule âme, subissent des modifications apparentes, car elles passent à travers les phases distinctes d'une même maladie d'estomac. O la langueur des jours écoulés dans la mélancolie des digestions difficiles ! lourdeurs, pesanteurs, amertumes, tristesses, douleurs !
>
> Souffrance d'estomac et pénurie d'argent : c'est plus qu'il n'en faut pour être naturaliste : cela oblige à l'être. En effet, cette double oppression engendre dans les âmes la prédominance constante des soucis de la vie physique et de la vie matérielle. On veut s'élancer dans l'espace infini des rêves, on veut planer dans l'idéal et dans le bleu ; mais on est violemment ramené sur la terre par la misère de sa destinée, alors on perd bien vite son goût pour ces ascensions sublimes qui seraient charmantes si l'on n'en dégringolait si brusquement. Huysmans subit la rudesse du sort jusqu'à être forcé de diriger un atelier de brochage, hélas ! de devenir fonctionnaire, holà ! et de rester célibataire. Son estomac se détériora parmi les restaurants. Oui, les parois

> de son estomac, dirai-je suivant ses façons, furent brûlées par le badigeon des graisses, mordues par le vernis des margarines, et son cœur lui-même se décrépit sous les bourrasques de sa pluvieuse existence. Il fut enclin à ne considérer que les vicissitudes brutales de la vie terre à terre, à tout ramener à elles. Le monde lui parut une gargote immense et nauséeuse; et les ingrédients infâmes des cuisines malpropres, empoisonnant sa vie, s'infiltrèrent jusque dans son style[15].



Une littérature beurrée par les sueurs

Et effectivement, l'obsession alimentaire contamine tout chez lui. Ce n'est peut-être pas pour rien qu'il est entré en littérature par le *Drageoir à épices.* Chez Huysmans, « les tartes suent, les cornets crèvent, les babas s'affaissent[16] ». Pour Jean Borie, « non seulement sa quête est toujours un problème, mais « l'alimentaire » surgit à tout propos, à propos de sexe, de religion, d'art, de caricature sociale, partout où s'éveille une sensualité expressive, partout où se manifeste un appel aux sens, une provocation appétissante ou fétide, exaltante ou nauséabonde[17] ». Ainsi, dans *Là-bas*, Durtal souligne-t-il dans l'ekphrasis d'une crucifixion peinte par Mathaeus Grünewald les pectoraux « beurrés par les sueurs[18] » et les chairs « salpêtrées et bleuies, persillées de morsures[19] ». Du « sang pareil au jus foncé des mûres[20] », des « petits

laits, des eaux semblables à des vins de Moselle gris[21] » suintent des plaies de la poitrine. Ailleurs, ce sont les ciels qui sont « faisandés » et qui « se peluch[ent] comme de moisissures ». Auguste Fontan remarque que « ce n'est généralement pas lorsqu'il s'extasie, lorsqu'il admire, que Huysmans emploie des comparaisons culinaires. C'est plus souvent lorsqu'il critique ou déprécie[22] ». Dans *A Vau-l'eau,* Folantin redoute l'arrivée de l'hiver qui l'oblige à « piétiner dans des parfaits de fange, dans des sorbets de neige, pour atteindre son logis et son restaurant [...][23] ». Plus loin, il s'essaye à la bibliophilie, mais vilipende les comédiens du Théâtre-Français : ce sont des « Vatel de Palais-Royal, des sauciers, et voilà tout ! – Ils ne sont bons qu'à enduire les portions qu'on leur apporte, de l'immuable sauce blanche, s'il s'agit d'une comédie, et de l'éternelle sauce rousse, s'il s'agit d'un drame. Ils sont incapables d'inventer une troisième sauce [...][24] ». Bref, « Huysmans n'a fait autre chose que généraliser cette tendance du langage courant. Il a appliqué la langue de la cuisine à l'architecture, à la botanique, à la musique, à la littérature, à la peinture, à l'amour. Mais il l'a fait avec une telle constance et un tel bonheur d'expression que cela est devenu une de ses originalités, et même une des beautés de son style[25] ». Soit. La littérature à l'estomac, ça n'est pas nouveau. Mais celle que nous sert Jika demeure un met d'exception.

Analyse

Marie-Claire Bancquart avance une hypothèse pour expliquer cette obsession alimentaire : « Pratique d'une « anorexie » par sublimation, ou dégoût pour les aliments que pourtant on ne cesse de quêter, les deux premières œuvres éditées par Huysmans présentent bien les deux faces d'une attitude dont on trouverait une origine dans l'expérience traumatisante de la guerre de 1870[26] ». D'ailleurs précise-t-elle, « Huysmans eut aussi le projet d'un roman intitulé *La Faim*. On y aurait assisté à la

dégradation morale d'une jeune fille tenaillée par la famine dans le Paris de la guerre et de la Commune[27] ». Pour elle, le « cycle infernal de l'ingestion et de l'excrétion[28] », et « l'obsession de la nourriture et de la perte constante de celle-ci[29] » sont des traits qui se répètent dans les romans de Huysmans et qui donnent une grande importance à l'analité dans son écriture. Et d'illustrer son propos en évoquant une nouvelle à caractère autobiographique, *Sac au dos,* où il revient sur son passage au 6ème bataillon des gardes-mobiles. L'étudiant devenu soldat crève littéralement la dalle « mangeant un cervelas un jour, buvant un bol de café au lait un autre[30] », se sustentant presque exclusivement d'eau de vie et de flotte glaciale et croupie qui l'envoient tout droit à l'hôpital, flanqué d'une bonne vieille dysenterie des familles. En proie à d'effroyables coliques, il n'a de cesse de rechercher de la nourriture, l'achetant ou la volant, toujours pour s'empiffrer « d'entrecôte qui saigne dans un lac de beurre » et de « rôtis sur rôtis », ce qui n'arrange pas vraiment sa drisse qui dégénère en d'« horribles douleurs », d'autant plus pénibles à supporter que lorsque les entrailles « flambent », il n'y a pas un seul « thomas » de disponible pour déféquer dans l'hospice qui l'accueille, où lui et ses malheureux compagnons de chambrée sont contraints de se soulager dans des casseroles pour le moins grasses et puantes. Finalement, le conscrit est autorisé à regagner son logement parisien, où il peut de nouveau s'alimenter normalement et surtout, vidanger sa vessie tranquillement : « Je suis chez moi, dans des cabinets à moi ! et je me dis qu'il faut avoir vécu dans la promiscuité des hospices et des camps pour apprécier la valeur d'une cuvette d'eau, pour savourer la solitude des endroits où l'on met culotte bas[31] ». Et c'est le même curetage que nous retrouvons dans chacun des romans et des textes de Jika.

« Chiottes et pissotières partout ici » !

Pour Des Esseintes, évidemment, la question alimentaire est traitée *à rebours.* Cloîtré à Fontenay, il ne peut plus rien avaler. Il décide alors de suivre les préceptes du docteur Bouchet - nom de choix dans la gastro-entérologie - et d'autres thérapeutes clystériens de l'époque qui préconisent dans le traitement des dyspepsies nerveuses d'administrer des lavements alimentaires afin d'apporter un peu d'énergie aux patients et de les hydrater par l'« autre bouche », ce qui le délivrerait du fardeau de la nourriture en même temps que cela satisferait à un érotisme anal déclinant le titre du roman jusqu'à son fondement. Inutile de préciser qu'il échouera quant au premier objectif. Ça aura néanmoins un effet laxatif chez les frères Goncourt qui s'épancheront joliment dans une chronique fangeuse à souhait à propos d'*En Ménage* : « Maintenant, l'auteur est trop amoureux de caca, - et de caca déversé par petites chiades sur toutes les pages. Ce belge, avec ses ascendances hollandaises, me semble descendre des fonds de tabagies d'Ostade, avec leur vaisselle à pisse et à dégueulis[32] ». Les plus délicats de nos lecteurs et lectrices, attirés au départ par l'éclat croustillant de nos pommes frites dorées à point se diront qu'en l'endroit, nous avons bel et bien touchés le fond de la cuvette. Mais c'est sans compter sur la profondeur de la fosse, puisque tout cela conduit Alain Buisine a consacré aux *water closet* un chapitre de son *Huysmans à fleur de peau*, en s'appuyant sur le *Voyage aux cathédrales rouges*[33], texte dans lequel le plus batave des écrivains septentrionaux reprend sous une forme plus écrite les notes prises pendant le voyage qu'il réalisa en septembre 1903 entre Strasbourg, Colmar, Bâle, Fribourg-en-Brisgau, Mayence, Francfort-sur-le-Main et Cologne. Alain Buisine nous confie égrillard ne pas pouvoir manquer de s'étonner de l'obstination du fonctionnaire en goguette à scrupuleusement relever la présence ou l'absence de

« pissotières » et de « chiottes » dans les différentes villes qu'il visite, et conclut, après avoir écarté la possibilité que Huysmans ait été victime de quelconques problèmes d'énurésie ou de colique, « qu'il convient alors (même si c'est désastreusement inconvenant, mais pas plus après tout que les répétitives digressions sanitaires de Huysmans lui-même) de souligner une triviale évidence physiologique, à savoir que « pisser » et « chier » consistent très matériellement à évacuer à l'extérieur ce qui est à l'intérieur, autrement dit à se libérer de ce qui encombre et obstrue le corps, le soumet lamentablement à la pesanteur et à l'horreur des matières[34] ».

Ministère de l'Intérieur

On se souvient alors que l'auteur d'*A rebours* officiait au Ministère de l'Intérieur, cela ne s'invente pas, et que selon ses propres dires, les fonctionnaires qui avaient la charge de surveiller, de neutraliser ou d'expulser tout ceux et toutes celles qui nuisaient au bon fonctionnement

de l'organisme social finissaient par glisser eux-mêmes à un alourdissement absolu d'esprit qu'une activité mécanique et répétitive dénuée d'attraits ne manquaient pas de produire en chacun d'eux, le cercle de travaux impersonnels étiolant les intelligences les plus vives. Raison pour laquelle le jeune Huysmans se mit très tôt à parer l'ennui des bureaux qu'il traversa en écrivant pour lui-même dans le but avoué d'expurger la pesanteur que faisait jouer contre lui son environnement professionnel. Nous prenons peut-être les vessies pour des lanternes, mais on se dit que notre ami écrivait comme il se faisait chier. C'est-à-dire bien bien. Ce qui l'obligeait à tirer la chasse. Remy de Gourmont raconte à ce propos qu'il venait chaque jour le chercher au Ministère avant de se rendre au café Caron alors qu'il était déjà sous-chef de bureau à la direction de la Sûreté générale, précisant qu'il ne faisait jamais de zèle : « dès que son travail officiel était bouclé, il prenait son chapeau, en manifestant la joie d'un chien qu'on délivre de sa chaîne. C'est dans ce bureau détesté, pourtant, qu'il écrivit presque tous ses livres. Le manuscrit de *Là-Bas*, entre autres, y resta en permanence. Ayant déjeuné de fort bonne heure rue de Grenelle, au restaurant de la Petite-Chaise, où il était gâté, il arrivait au ministère vers onze heures, expédiait les affaires courantes, puis se mettait à rédiger, sur le magnifique papier de l'État, l'histoire du maréchal de Retz et celle de Durtal. Il raturait fort peu. L'image singulière, la métaphore brutale venaient spontanément sous sa plume. Son style parlé, du reste, ressemblait tout à fait à son style écrit, preuve que sa manière tourmentée était le reflet naturel de son caractère inquiet, curieux du rare, de l'inédit et de l'impossible. Il reprenait sans peine la phrase interrompue par l'entrée du garçon de bureau muni d'un dossier. Il écrivait lentement, peu à la fois, mais avec régularité[35] ». A lire Gourmont, on se dit que c'est bel et bien pour soulager le fonctionnaire à l'esprit alourdi que l'écrivain consignait ses romans sur l'infâme mais très officiel papier à entête. « La rétention nous dit

Buisine, n'est d'abord portée à son comble que pour mieux favoriser l'intégralité et la radicalité de la déjection dont l'écriture descriptive constituera toujours le plus efficace opérateur[36] » : travail répétitif, excrétion aisée, tâches impersonnelles et ennuyeuses, selles régulières, travail de merde, romans aux petits oignons. On décèle néanmoins un petit kyste suspect dans cette mécanique intestinale bien huilée : Huysmans est atteint, comme ses personnages, de problèmes gastriques récurrents : « Il digérait mal : c'est pourquoi son naturalisme se teinta fortement de pessimisme, d'un pessimisme tout subjectif et, si je puis dire, gastralgique. Il ne vit dans la nature que des choses nauséabondes ; et, en les peignant, lui-même avait la nausée[37]. »

Chasse à l'anarchiste

Paul Valéry visitait également l'écrivain rue des Saussaies. Il a laissé, par la plume de Frédéric Lefèvre, un autre témoignage, tout aussi intéressant, sur sa vie administrative à la même époque : « … Il me donna, dit-il, rendez-vous dans son bureau du ministère de l'Intérieur, où il occupait, rue des Saussaies, un poste de sous-chef de bureau à la Sûreté générale. A peine assis, j'aperçus, à ma grande terreur, sur les deux boîtes vertes d'un cartonnier placé en face de moi les inscriptions: *raseurs, tapeurs.* Je pensai que ma lettre devait figurer dans le carton de gauche. ...J'allais le voir assez souvent chez lui, rue de Sèvres, ou dans ce bureau de la rue des Saussaies qu'il qualifiait dans une lettre qu'il m'écrivit : un lieu abject, mais solitaire.

Un jour, je le trouvai en train de compulser un énorme dossier, gros de photographies et de fiches, et je lui demandai ce qu'il faisait là. Il me dit qu'il *chassait à l'anarchiste* (ceci se passait quelques mois après la mort tragique de Carnot). «Il y a un préfet,» continua Huysmans, «qui signale que son anarcho a disparu. Quand un de ces bons bougres a disparu, cela coûte

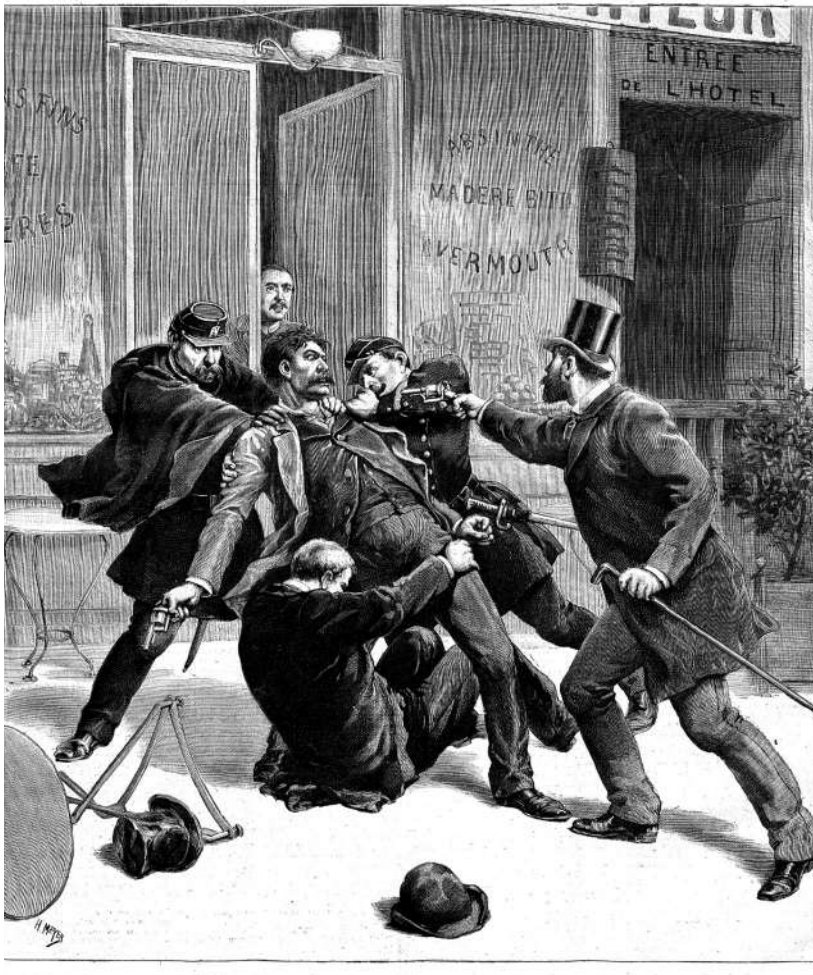
Le Petit Journal

TOUS LES VENDREDIS
Le Supplément illustré
5 Centimes

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes

TOUS LES JOURS
Le Petit Journal
5 Centimes

Troisième Année — SAMEDI 16 AVRIL 1892 — Numéro 7



L'ARRESTATION DE RAVACHOL

trente mille francs à la France.» — « Je ne comprends pas, » lui dis-je. — Il m'expliqua qu'il fallait télégraphier le signalement du suspect à toutes les polices du monde, et je lui dis: « Pourquoi ne donnez-vous pas dix mille francs à l'anarchiste ? » — « On n'y a pas pensé, et puis ils seraient trop », répondit-il en souriant[38] ».

Si en 1882, la police parisienne comptait environ 13 groupes anarchistes à surveiller, pour quelques 200 membres, en 1893, elle en dénombrait plus de 2400, dont 852 considérés comme dangereux, sans compter les sympathisants (nous remercions ici l'exactitude maladive et mensongère des fiches policières soigneusement recopiées par Jika). Disons qu'entre temps, selon une certaine hagiographie libertaire qui passe sous silence les cohortes de vaincus, Ravachol avait posé deux bombes, en mars 1892, aux domiciles d'un juge et d'un procureur impliqués dans un procès d'anarchistes. Arrêté le même mois, il fut guillotiné en juillet. Le 9 décembre 1893, c'est un ouvrier, Auguste Vaillant, qui lance une bombe à la Chambre des Députés. Personne n'est tué, mais Vaillant est condamné à mort et exécuté en février suivant. Dans la même semaine, Emile Henry pose une bombe en représailles au Café Terminus de la Gare Saint-Lazare, faisant un mort et douze blessés. Il est arrêté sur place. Quelques mois auparavant, en novembre 1893, Henry avait fait exploser les bureaux parisiens de la Compagnie minière de Carmaux, faisant cinq morts, dont trois flics. Il est exécuté le 21 mai 1894. Et le 24 juin, le Président de la République Sadi Carnot est assassiné à Lyon par un anarchiste italien, Santo Caserio. Toute cette agitation s'inscrit dans le contexte d'une répression hargneuse, celle des lois scélérates, selon lesquelles tout geste de sympathie à l'égard de faits violents, ou toute complicité d'activité qualifiée d'anarchiste pouvaient conduire à une arrestation. Durant ces quelques mois, les cognes interpelèrent, condamnèrent, déportèrent et exécutèrent à tour de bras dans les rangs des apaches

Le Petit Journal
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
Huit pages : CINQ centimes
SAMEDI 23 DÉCEMBRE 1893
LA DYNAMITE A LA CHAMBRE
L'EXPLOSION

et des propagandistes par le fait et de leurs sympathisants. Ce qui donna sûrement beaucoup de travail à notre sous-chef scribouillard et ce qui suffira peut-être aux procureurs à la petite semaine qui nous lisent pour décréter la mise à mort posthume de ce fils de batave, pour déterrer sa dépouille, réduire ses ossements en poussière et maudire ses descendants sur plusieurs générations. Grand bien leur fasse. Ils peuvent même aller pisser sur sa tombe, la transformant comme il l'aurait peut-être souhaité en vespasienne, on s'en brosse. Pour l'heure, ce qui nous intéresse dans cette histoire, conformément à notre tempérament gourmand plus que flamand, ce sont les frites, et accessoirement, ne les voyant pas venir, les raisons de cette gastralgie chez l'écrivain-fonctionnaire. Car si nous nous accordons sur le fait que ces maux d'estomac offrent une belle couleur à sa littérature, nous nous demandons si cette activité, ou ce qui y préside, ne serait pas responsable en outre d'une certaine acidification chez lui du système digestif, comme d'autres se demandent s'il est possible « d'être à la fois bon fonctionnaire et bon écrivain » ? Si on chasse les anarchistes, c'est sans doute pour les cuisiner avant de les manger et de les faire disparaître en tirant la chasse.

Le déjeuner des Hypocondres

Notons que contrairement à Folantin, ou à Durtal, Huysmans ne devait pas ses soucis digestifs à l'ingestion « d'effroyables ingrédients qui masquaient le goût des poissons désinfectés, de même que des cadavres, par des mélanges pulvérulents de charbon et de tan ; des viandes fardées par les marinades, peintes avec des sauces couleur d'égout, des vins colorés par les fuchsines, parfumés par les furforols, alourdis par les mélasses et les plâtres ![39] » Remy de Gourmont raconte ne pas avoir le souvenir « d'avoir mangé avec Huysmans dans ces mêmes restaurants, si cruellement vilipendés, et sans qu'il y manifestât aucun dégoût. Et même il n'était pas, en cuisine, extrêmement difficile. D'ailleurs, n'a-t-il pas avoué lui-même que le pot-au-feu était son régal, et ne s'est-il pas complu aussi à cette effroyable soupe de Hambourg « d'un goût indécis et aigrelet, fabriquée avec un bouillon aux herbes dans lequel surnagent des morceaux d'anguilles et de lard fumé, des petits pois et des pruneaux, des carottes et des poires... » ?[40] » Nous connaissons par ailleurs son goût prononcé pour les belles tables et les honnêtes repas entre amis, au cours desquels il aimait « vomir à plein pot sur la salauderie contemporaine[41] » en compagnie de Léon Bloy ou de Villiers de l'Isle Adam.

Ce dernier l'invite par exemple le 25 octobre 1886 à un déjeuner des Hypocondres où il conclut l'invitation en demandant à Huysmans de sortir quelques informations du Ministère à propos de la mélinite, un explosif couramment utilisé par les propagandistes par le fait, pour parfaire le texte qu'il rédigeait alors, *l'Etna chez soi.* Nous voyons cette demande d'un écrivain à son confrère non pas comme une requête mais comme un service rendu à Huysmans pour soulager sa fonction comme on soulage parfois sa vessie, par une fuite : une proposition digestive en quelque sorte. Cette étonnante lettre que

nous reproduisons ici projette le menu de la conversation et des « propos à tenir », pour donner « la couleur morale du repas », loin de toute gastralgie donc :

Ce 25bre 86

Venez, mon cher ami ; ce sera le déjeuner des trois Hypocondres. – Si nous rédigions d'avance, le menu de la conversation ?… Pourquoi, puisque tout est régulier de nos jours, ne pas mettre en regard de la carte des choses à manger celle des propos à tenir ? De cette sorte on aurait d'avance la couleur morale d'un repas.

Essayons : – Potage – queues-de-mots (Words-tails) – Entrées – Poissons et Venaisons. –

Wolf au vent, Scholl normande, bien claDelpicée – Racot fumé. – Abattages d'oies lyriques, aux Livets. Salade de museaux de muffles. Weiss de nonnes, – etc.

ASSEZ !
– Rôts –

1°) Pères de l'Église en daube, sauce exégèse, par le professeur de scatologie comparée, Jérémie Bloy, dit l'extatique Tombeur de-muffes ; – enfin je ne peux pas écrire le mot Tombeur de *cons* qui est le mot juste.
2°) Gamines à la petite liqueur, sauce sarcanthus, préparées par le professeur Huysmans l'Admirable, docteur ès-Tristesses, dilettante du découragement, en partie double, Virtuose de la désolation-névrosée, maître-écrivain des côtés radieux de ces inutiles et douloureux phénomènes éternels, – grand poète prochain du château de l'Ours.

Troisième service

Anas, ressassés et recuits dans leurs jus, sauce aux conserves de 1840, par l'éminent professeur Villiers, docteur ès frivolités littéraires, journaliste sans portefeuille, grand déverseur de malices cousues de fil noir.

Légumes et dessert

1°) Fatras philosophique, à la Pascal, sauce Swift, par le même .
2°) Symboles confits au vinaigre, sauce verte ; Visées hyper-sublimes sautées sur le gril, frisant le schisme et sentant le fagot, – suivis d'un coulis de Sombres-Aperçus, (sorbet) par Marchenoir l'Illuminé.
3°) Pralines incrustées de pierreries, petits maquereaux d'or, perles géminées à la gelée de Nidulariums, fromages d'Assyrie par les trois professeurs réunis.
Ca... (d'autoda)fé, par Léon Bloy, torréfié, et Eau de vie de St Marc ; (Girardin).

Je suis à peine convalescent, et c'est avec un doux sourire, en remuant la tête de haut en bas, que j'écris tout cela tranquillement et avec le plus grand plaisir.

Je reprends ma lettre : il est tard et j'y vois mal. Mon cher ami, n'omettez pas, je vous en prie, de m'apporter soit *l'Homme* de Hello, soit *Rusbrock*, puisque je ne puis me les procurer ni dans un seul cabinet de lecture, ni chez les éditeurs les plus illustres. – (chose naturelle, d'ailleurs.)
Notre déjeuner serait ainsi conçu : 3 litres d'excellente bierre de Müller, prise le matin, par mes soins. (A moins que mon quartaud de vin pur, vrai médoc du médoc, ne soit arrivé.) N'y

comptons pas trop. – Une demi-langouste, avec bonne sauce, et un beau poulet, bien rôti, sauce moirée. – Café Corcelet, chester authentique.
Poires de Mouillebouche et bonne fine champagne.
Je pense que Mallarmé viendra nous serrer la main, car il déjeune si peu, le pauvre cher, que je n'ose guère l'inviter. Je vais lui en écrire tout de même.

J'ai été bien, bien malade. Le Docteur Albert Robin m'a fait manger et boire – devinez ! Je copie son ordonnance que je vous montrerai samedi.
l°) Poudre d'yeux d'écrevisses (! ! !)
2°) Chlorhydrate de morphine.
3°)Teinture de fève de St Ignace.
Cela m'a guéri en trois jours. Notre pauvre Catulle, qui, déjà, me pleurait, va être

---

Venez : Je vous dirai mon nouveau poème en un vers, intitulé *Résumé de l'Histoire du Moyen-âge.*
- Au fait, le voici :
« Pour un oui, pour un non, les peuples écoppaient »
méditez-le.

Est-ce que vous avez reçu quelque donnée sur la mélinite, le nouvel explosif, au ministère ? ...
J'espère que vous l'apporterez, alors.
Je vous serre bien la main, ainsi qu'à Bloy.

Villiers de l'Isle Adam[42]

Une ou deux cuissons ?

A lire le texte de Villiers, dont cet article n'est en somme qu'une introduction douce amère, nous pouvons effectivement imaginer que Huysmans a communiqué les renseignements requis à son commanditaire et ami. Ce qui voudrait dire qu'ils se sont aussi vraisemblablement remplis la panse comme convenu. Tout ça pour dire que malgré ce qu'en dit sa littérature, Jika avait bon appétit. Mais alors, nous y revenons, qu'est-ce qui lui détraquait l'estomac hormis cette manie de vomir son époque qui devait lui irriter l'œsophage comme il faut ? A vrai dire, nous n'en savons rien, mais nous avons quand même une petite idée, car en plus d'apprécier les frites, on aime bien se raconter des histoires. Nous nous disons par exemple que c'est très dur de digérer des vies. Surtout celles tenaces et intenses, bouillonnantes et sapides de certains jeunes gens turbulents que le fonctionnaire consciencieux est contraint de consigner à longueur de journée dans les dossiers de la Sureté où il recopie les notes blanches, mais sales, rédigées par des espions et des balances à la solde du gouvernement, et qui suffisent aujourd'hui encore à assigner à résidence toutes les personnes suspectes aux yeux de la bleusaille[43]. Il y a différentes modalités d'écriture. Le travail administratif vise à vidanger le réel de ce qu'il considère

être un trop plein, à savoir le vivant, afin de le faire passer dans la fine épaisseur de ses formulaires, de ses fiches et de ses dossiers. C'est un acte froid et cruel, un pur travail de boucherie qui a pour tâche principale de déshumaniser ce qui vit et respire pour le réduire en données administrables. Le travail esthétique est légèrement différent, bien qu'il s'en rapproche. Comme pour les frites qui nécessitent deux bains de cuisson[44], le premier pendant 4 à 6 minutes à 145°, le second pendant 2 à 4 minutes à 180°, le travail esthétique procède en deux temps, ce que Buisine appelle la double postulation[45]. La seule différence avec la friture, c'est que ces deux opérations ne sont pas successives mais inséparables et simultanées. La première consiste à détacher la pellicule de la représentation du support carné qu'elle est censée représenter afin de substituer à tout objet, ici à toute personne, sa propre image. A l'instar du travail administratif qui procède de la même manière il s'agit de mettre en représentation le réel en le privant de toute profondeur, de toute épaisseur, de tout ce qui fait qu'il est vivant. La seconde opération, simultanée, et sans laquelle nous n'obtenons que du vide, c'est de parvenir à rendre

Paris Vécu. — *La Marchande de Frites*

de la profondeur à ce qui vient d'en être privé en rendant consistant la surface ainsi obtenue. Ce qui contrarie Huysmans dans son petit bureau de la rue des Saussaies, c'est de s'en tenir au pur gâchis du premier geste et de ne vivre que parmi « ces étoffes qui n'emprisonnent aucune charpente d'être qui vive[46] » et dont il voit la tige qui les soutient dans le vide. Aussi si les pommes frites dégagent parfois une odeur rance dans les romans du fonctionnaire des lettres c'est parce qu'elles cuisent dans de la graisse d'anarchiste à qui le gouvernement fait la peau à pure perte. Et toute cette petite cuisine viciée donne des aigreurs d'estomac, provoque des nausées et l'empêche de bien dormir la nuit, ce qui expliquerait en partie la gastralgie chronique du fonctionnaire esthète qui digèrerait mal la laideur du geste policier. Huysmans n'est donc pas qu'un gros batave dans cette histoire. Il est aussi un énorme estomac qui a une tendance marquée à l'autolyse : il se digère lui même d'avoir à digérer autant de vies, ce qui donne un arrière goût à tout ce qu'il produit.

Procès des trente

Précisons à présent que Huysmans n'a pas seulement renseigné son ami Villiers de l'Isle Adam sur les explosifs utilisés par les compagnons, il a également, selon Martial de Pradel de Lamase, rendu plus d'une fois des services à des anarchistes. Ce dernier raconte qu'en février 1890, « il fit connaissance d'un prêtre dévoyé, l'abbé Boulan, prototype de son chanoine Docre. Ce malheureux, qui voulait « anéantir le Dieu qu'il avait quitté », et qui, pour mieux le défier, s'était, dit-on, fait tatouer deux croix à la plante des pieds, afin de mieux lui témoigner sa haine, l'abbé Boulan [donc] entreprit de l'initier à la science satanique.[47] » A cette époque, Huysmans écrit *Là-bas* et il a besoin de documents de première main sur le satanisme. Le curé malfroqué se propose de l'informer. Raison pour laquelle, selon Pradel de Lamase, il ne pouvait s'empêcher

de rendre aux anarchistes dont il voyait passer la fiche de signalement quelques menus services, « comme s'il eût voulu rendre indirectement à l'abbé Boulan ce qu'il lui devait[48] », associant de fait les athées au mécréant. C'est une explication, quelque peu tirée par la tonsure, mais nous avons la faiblesse de penser que c'était davantage par sympathie de tempérament que Huysmans aidait à l'occasion quelques agitateurs inquiétés par les services du Ministère que par pur intérêt.

André Salmon témoigne de cette sympathie à l'égard de ces jeunes gens turbulents à travers cette autre anecdote : « Abusant de ses fonctions, Huysmans en profita pour accomplir une bonne action, au moins originale. Ayant pris connaissance d'une liste noire émanant de la Sûreté, il y releva les noms d'une douzaine de confrères libertaires. Le soir même, chacun d'eux recevait un petit bleu discret, et le lendemain matin le train en partance pour Bruxelles embarquait une surcharge insolite[49] ». Cette fuite initiée par notre fils de batave intervient la veille d'une vaste rafle des soi-disant complices de Ravachol et de Santo Caserio, qui fait suite à plus de 200 arrestations menées au début de l'année 1894 et qui prépare le procès des Trente[50], l'été

de la même année, au cours duquel comparurent aux côtés de militants et de jeunes apaches de nombreux artistes et écrivains comme Maximilien Luce, Jean Grave et Félix Fénéon qui fit sensation en ridiculisant le juge qui l'interrogeait[51]. C'est très certainement suite à cette agitation et aux risques qu'il avait peut-être pris que Huysmans écrivit à dom du Bourg, en 1895, juste après la publication de son roman de la conversion, *En route* : « Si vous voulez bien demander à la Sainte-Vierge qu'elle me protège et m'empêche d'avoir des ennuis au ministère, vous me rendrez un bien grand service[52] ».

Sustenteur

La prière est savoureuse, mais traduit finalement assez bien la complexité du personnage. Jika ne s'est jamais revendiqué de l'anarchisme, même s'il s'était abonné au *Révolté* de Jean Grave et qu'il avait accepté la publication de quelques pages d'*A Rebours* dans ce même journal anarchiste en 1890 : « Je vous autorise volontiers à reproduire les pages d'*A Rebours* dont vous avez bien voulu me donner les chiffres dans votre lettre. Cette autorisation est, bien entendu, gratuite, comme vous me l'avez demandez… ». Huysmans demeure un monsieur comme il faut, et au bord de la conversion à cette époque, ce qui ne l'empêche pas d'écrire dans une lettre : « Ah ! non, si je suis fermement catholique, je suis non moins résolument anticlérical et ne désire pas que des gens dont je partage les idées religieuses soient au pouvoir, plus rapproché peut-être par bien des points des anarchistes que des cléricaux... Je voudrais une chose bien simple, la liberté pour tous, [incroyants] mécréants et fidèles, mais personne n'accepte plus ces idées, pas plus les francs-maçons que les catholiques. Le besoin d'opprimer les autres est à l'état d'endémie, dans tous les camps ». En cela il ne renie pas les propos qu'il avait mis dans la bouche de Durtal dans le démoniaque

Là-bas : « Les anarchistes ont peut-être raison. L'édifice social est si lézardé, si vermoulu, qu'il vaudrait mieux qu'il s'effondrât ; on verrait à le reconstruire, à neuf, après[53] ». Huysmans a la politesse du conditionnel, et accorde le bénéfice du doute aux révolutionnaires qu'il aide à plusieurs reprises, en toute discrétion, l'époque ne leur étant guère favorable. Ce qu'il n'aurait peut-être pas fait en définitive s'il n'avait pas travaillé au bureau de la Sureté générale, d'une part parce qu'il n'aurait pas été en mesure de le faire efficacement, d'autre part, parce qu'il n'aurait pas ressenti ce conflit intérieur qui se manifeste chez lui au niveau de l'estomac. Il faut produire des sucs gastriques à l'excès pour ronger les chairs vives, « analiser » le réel et se livrer à sa seule néantisation, ce qui conduit à ne produire que des baudruches mal gonflées, du laid miné par son propre creu. Huysmans opère une distinction entre l'option anarchiste pour laquelle il semble conserver une certaine estime, et la médiocrité de la condition de ses contemporains qu'il décrit une nouvelle fois en termes culinaires : « En attendant, il est fort à craindre que le seigneur ne nous laisse mijoter dans notre jus, et n'intervienne que lorsque nous serons tout à fait cuits ; si seulement nous étions cet or dans la fournaise dont parle la bible, mais va te faire fiche, nous ne sommes que la raclure de plomb dans une cocote de cuisine ; nous fondrons sans nous épurer ». La marmite divine rappelle celle à clé du chanoine Chevrier, qui permettait de concentrer le suc des viandes et des légumes qu'on y déposait dans l'optique de confectionner des « restaurants », c'est-à-dire des jus de viande concentrés et fortifiants, comme ceux réalisés par Des Esseintes à l'aide de son « sustenteur » : « Il dépêcha son domestique à Paris, à la recherche de ce précieux instrument et […] il enseigna lui-même à la cuisinière la façon de couper le rosbif en petits morceaux, de le jeter à sec, dans cette marmite d'étain, avec une tranche de poireau et de carotte, puis de visser le couvercle et de mettre le tout bouillir, au bain-marie, pendant quatre heures. Au bout

de ce temps, on pressait les filaments et l'on buvait une cuillerée du jus bourbeux et salé, déposé au fond de la marmite. Alors, on sentait comme une tiède moelle, comme une caresse veloutée, descendre. Cette essence de nourriture arrêtait les tiraillements et les nausées du vide, incitait même l'estomac qui ne se refusait pas à accepter quelques cuillerées de soupe. Grâce à ce sustenteur, la névrose stationna […][54] »

Osmazômes

Ce que cherche Des Esseintes, dans ce nouvel épisode alimentaire, et Huysmans, de manière générale dans son écriture, c'est évidemment le fameux osmazôme, décrit par Brillat-Savarin dans *Physiologie du goût*, cette « partie éminemment sapide des viandes, qui est soluble à l'eau froide » et qui « fait le mérite des bons potages » ou qui, « en se caramélisant, le roux des viandes ; c'est par lui que se forme le rissolé des rôtis, enfin c'est de lui que sort le fumet de la venaison et du gibier[55] ». Sauvé par la consommation de ce bouillon restaurant, le duc décide

alors de classer sa bibliothèque et passe en revue les ouvrages de poésie qu'il possède s'arrêtant sur celui qu'il affectionne le plus : « De toutes les formes de la littérature, celle du poème en prose était la forme préférée de des Esseintes. Maniée par un alchimiste de génie, elle devait, suivant lui, renfermer, dans son petit volume, à l'état d'*of meat*, la puissance du roman dont elle supprimait les longueurs analytiques et les superfétations descriptives. Bien souvent, des Esseintes avait médité sur cet inquiétant problème, écrire un roman concentré en quelques phrases qui contiendrait le suc cohobé des centaines de pages […]. En un mot, le poème en prose représentait, pour des Esseintes, le suc concret, l'osmazôme de la littérature, l'huile essentielle de l'art. Cette succulence développée et réduite en une goutte, elle existait déjà chez Baudelaire, et aussi dans ces poèmes de Mallarmé qu'il humait avec une si profonde joie. […] En effet, la décadence d'une littérature […] s'était incarnée en Mallarmé, de la façon la plus consommée et la plus pure. C'étaient, poussées jusqu'à leur dernière expression, les quintessences de Baudelaire et de Poe ; c'étaient leurs fines et puissantes substances encore distillées et dégageant de nouveaux fumets, de nouvelles ivresses[56] ».

Gageons que pour Huysmans, les anarchistes représentèrent, du moins un temps, ces belles ivresses, ce concentré de vie, cet *of meat* du réel qu'il a épargnés du geste esthétique, à défaut de toujours les préserver de l'infamant geste administratif. En rappelant qu'en dernier lieu, l'auteur d'*A Rebours* se méfiait de cette exacerbation du goût et de cette condensation des sucs dont la concentration devenait rapidement trop irritante pour son estomac fragile : « Aussitôt atteint, l'osmazôme entreprend son inéluctable décomposition[57] ». De toutes manières, le salut ne repose nullement dans une belle et vigoureuse santé. Selon sainte Hildegarde dans *En Route*, « le Seigneur n'habite pas dans les corps sains et vigoureux[58] ». La purification des corps passe nécessairement par l'exsudation de leurs intériorités

physiologiques. En gros, un ulcère ça s'entretient plus que cela ne se soigne. Ce pourquoi la putréfaction engendra chez sainte Lydwine de Schiedam « les vers qui parvinrent à se faire jour sous la peau du ventre et pullulèrent dans trois ulcères ronds et larges comme des fonds de bol ; ils se multiplièrent d'une façon effrayante ; ils paraissaient bouillir, dit Brugman, tant ils grouillaient ; ils avaient la grosseur du bout d'un fuseau et leurs corps étaient gris et aqueux et leurs têtes noires[59] ». Là serait finalement la poésie en prose, dans l'osmazôme des chairs ulcérés, le condensé de pus et l'*of meat* de la putréfaction. Soit. Nous ce qu'on en dit, c'est qu'on reprendrait bien du rab de frites. Pas vous ?

Le Petit Journal

TOUS LES JOURS Le Petit Journal 5 Centimes

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Huit pages : CINQ centimes

TOUS LES VENDREDIS Le Supplément illustré 5 Centimes

Troisième Année — SAMEDI 19 NOVEMBRE 1892 — Numéro 104

La Dynamite à Paris

EXPLOSION AU COMMISSARIAT DE POLICE DE LA RUE DES BONS-ENFANTS

[1] Joris-Karl Huysmans, *A vau-l'eau,* Henry Kistmaeckers, Bruxelles, 26 janvier 1882
[2] Dans "Un ami perdu et retrouvé de Huysmans", J.P. Veyssière note que Huysmans réservait à sa carrière littéraire le Jika, Joris-Karl, mais signait ses dédicaces amicales G. (pour Georges) Huysmans.
[3] Martial de Pradel de Lamase, « Le sous-chef J.-K. Huysmans », *Mercure de France*, n° 848, 15 octobre 1933
[4] Joris-Karl Huysmans, *A vau-l'eau*, *op. cit*.
[5] Martial de Pradel de Lamase, « Le sous-chef J.-K. Huysmans », *op. cit.*
[6] Joris-Karl Huysmans, *A vau-l'eau, op. cit.*
[7] *Id*.
[8] *Id*.
[9] Id.
[10] *Id*.
[11] *Id*.
[12] *Id*.
[13] *Id*.
[14] Joris-Karl Huysmans, *Là-bas,* Tresse et Stock, Paris, 1891
[15] Zadig, « Silouhettes parisiennes : M. J.-K. Huysmans », *Revue bleue,* 17 février 1900
[16] Jean Borie, *Huysmans: le Diable, le célibataire et Dieu*., Paris, Grasset, 1991.
[17] Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, *op. cit*.
[18] *Id*.
[19] *Id*.
[20] Id.
[21] *Id*.
[22] Auguste Fontan, « J.-K. Huysmans et la gastronomie », *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans* , 1937, n°16, p. 45-74. Cette longue dissertation sur l'importance de l'alimentation et la cuisine dans l'œuvre de Huysmans apparu dans la *Nouvelle revue* en 1936. Ensuite, Fontan la publiée un an plus tard, comme une plaquette de 38 pages, dans une petite édition de 103 exemplaires. L'essai était réimprimé dans le *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans* plus tard la même année.
[23] Joris-Karl Huysmans, *A vau-l'eau*, *op. cit.*
[24] *Id*.
[25] *Id*.
[26] Marie-Claire Bancquart, « Huysmans, l'insatiable anorexique », in *Fin de siècle gourmande 1880-1900*, PUF, Paris, 2001
[27] *Id*.
[28] *Id*.
[29] *Id*.
[30] Joris-Karl Huysmans, « Sac au dos », in *Les Soirées de Médan*, Georges Charpentier éditions, Paris, 1880 (paru initialement dans *L'Artiste à Bruxelles*, 1877).
[31] *Id*.

[32] Edmond et Jules de Goncourt, *Journal, Mémoires de la vie littéraire*, Les Éditions de l'Imprimerie Nationale de Monaco, 1957, cité par Alain Buisine, *Huysmans à fleur de peau : le goût des Primitifs*, Artois Presse Université, Arras, 2004.
[33] Joris-Karl Huysmans, « Voyage aux cathédrales rouges » (1903), in *Huysmans,* Cahiers de l'Herne, Paris, 1985.
[34]Alain Buisine, *Huysmans à fleur de peau : le goût des Primitifs*, Artois Presse Université, Arras, 2004.
[35] Remy de Gourmont, « Souvenirs sur huysmans », in *Promenades littéraires,* Mercure de France, Troisième série, 1909.
[36] Alain Buisine, *Huysmans à fleur de peau : le goût des Primitifs*, *op. cit.*
[37] Georges Pellissier, « J. K. Huysmans », in *Revue bleue,* 8 juin 1895
[38] Frédéric Lefèvre: *Entretiens avec Paul Valéry,* Emile Chamontin, éditeur. 1926, cité par Martial de Pradel de Lamase, « Le sous-chef J.-K. Huysmans », op.cit. « Je ne sais pas de quel département est ce Frédéric Lefèvre, mais il a un accent épouvantable, même par le téléphone », écrit Léautaud dans son journal à la date du 4 avril 1923. Rien à voir avec Zadig & Voltaire...
[39] Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, *op. cit.*
[40] Remy de Gourmont, « Huysmans et la cuisine », *Paris-Journal*, 9 septembre 1910 ; *Mercure de France*, 1er octobre 1910, p. 551-553 & *Promenades littéraires*, 4e série, 1912, p. 136-148
[41]Cité in M,-M d'Armagnac, "Les amitiés de Huysmans", *Huysmans ou les frontières du chrétien,* La Bonne Presse, Paris, 1937.
[42]Auguste de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (1838-1889). Lettre autographe signée, 25 octobre 1886, à J. K. Huysmans ; 4 pages petit in-8. Vendue le Mardi 17 décembre 2013 à 14h00 Salle des ventes Favart, 2500 euros. Notez que Villiers n'a ni connu, ni subi les lois scélérates...
[43]Alors que nous rédigeons cet article, nous vivons encore, sous le coup de l'état d'urgence décrété après les attentats de novembre 2015, et des assignations à résidence sur simple « note blanche », ces documents de format A4, sans origine, ni service, ni nom de rédacteur, datés et rédigés par un fonctionnaire de police chargé de renseigner, c'est-à-dire de vous surveiller.
[44] *Les Frites,* brochure anonyme, entre Grenoble et Dunkerque.
[45]Alain Buisine, *Huysmans à fleur de peau : le goût des Primitifs*, *op. cit.*
[46]Joris-Karl Huysmans, « Le salon de 1879 », in *l'Art moderne*, Charpentier, Paris, 1883.
[47] Martial de Pradel de Lamase, « Le sous-chef J.-K. Huysmans », *op. cit.*
[48] *Id*.
[49] Léon Deffoux: *J.-K. Huysmans sous divers aspects* (1927). M. Deffoux tient l'anecdote de M. André Salmon. Cité par Martial de Pradel de Lamase, « Le sous-chef J.-K. Huysmans », *op. cit.*
[50] Sébastien Faure, « Le Procès des Trente Notes pour servir à l'histoire de ce temps : 1892-1894 », *Le Libertaire,* 1896, Editions Antisociales, Paris, 2010 : http://www.editionsantisociales.com/productions.php
[51]Félix Fénéon répond au juge Dayras qui l'interroge : « — Êtes vous un

anarchiste, M. Fénéon ? — Je suis un Bourguignon né à Turin. — Vous étiez aussi l'ami intime d'un autre anarchiste étranger, Kampfmeyer?. — Oh, intime, ces mots sont trop forts. Du reste, Kampfmeyer ne parlant qu'allemand, et moi le français, nos conversations ne pouvaient pas être bien dangereuses. (Rires.) — À l'instruction, vous avez refusé de donner des renseignements sur Matha et sur Ortiz. — Je me souciais de ne rien dire qui pût les compromettre. J'agirais de même à votre égard, monsieur le Président, si le cas se présentait. — Il est établi que vous vous entouriez de Cohen et d'Ortiz. — Pour entourer quelqu'un, il faut au moins trois personnes. (Explosion de rires.) — On vous a vu causer avec des anarchistes derrière un réverbère. — Pouvez-vous me dire, monsieur le Président, où ça se trouve derrière un réverbère ? (Rires forts et prolongés. Le président fait un rappel à l'ordre.) — On a trouvé dans votre bureau, au ministère de la Guerre, onze détonateurs et un flacon de mercure. D'où venaient-ils ? — Mon père était mort depuis peu de temps. C'est dans un seau à charbon qu'au moment du déménagement j'ai trouvé ces tubes que je ne savais pas être des détonateurs. — Interrogée pendant l'instruction, votre mère a déclaré que votre père les avait trouvés dans la rue. — Cela se peut bien. — Cela ne se peut pas. On ne trouve pas de détonateurs dans la rue. — Le juge d'instruction m'a demandé comment il se faisait qu'au lieu de les emporter au ministère, je n'eusse pas jeté ces tubes par la fenêtre. Cela démontre bien qu'on pouvait les trouver sur la voie publique. (Rires.) — Votre père n'aurait pas gardé ces objets. Il était employé à la Banque de France et l'on ne voit pas ce qu'il pouvait en faire. — Je ne pense pas en effet qu'il dût s'en servir, pas plus que son fils, qui était employé au ministère de la Guerre. — Voici un flacon de mercure que l'on a trouvé également dans votre bureau. Le reconnaissez-vous ? — C'est un flacon semblable, en effet. Je n'y attache pas l'ombre d'une importance. — Vous savez que le mercure sert à confectionner un dangereux explosif, le fulminate de mercure. — Il sert également à confectionner des thermomètres, baromètres, et autres instruments ».

[52]Léon Deffoux: *J.-K. Huysmans intime et les Pères Salésiens* (*Mercure de France,* 15 octobre 1920).

[53]Joris-Karl Huysmans, *Là-bas*, *op. cit.*

[54]Joris-Karl Huysmans, *A Rebours,* Charpentier, Paris, 1884.

[55][Anonyme], Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, Sautelet, Paris, 1825, Charpentier, Paris 1838, préfacé par Honoré de Balzac.

[56]Joris-Karl Huysmans, *A Rebours, op. cit*.

[57]Laura Shine, *De la pitance indigeste au divin pot-au-feu : la quête dubon repas comme thème dans l'oeuvre de Joris-Karl Huysmans,* Mémoire présenté à la Faculté des Arts et Sciences en vue de l'obtention du grade de Maîtrise en Littérature de langue française à l'Université de Montréal, Avril 2013.

[58]Joris-Karl Huysmans, *En route*, Stock, Paris, 1895.

[59]Joris-Karl Huysmans, *Lydwine de Schiedam,* Stock, 1901.

manifestation nourrie contre la loi « travaille » ! avril 2016

PLUS DE FRITES !

Nantes, porsche flambée, avril 2016

« nous sommes tous des casseurs ! » Villiers de l'Isle-Adam

L'ETNA CHEZ SOI

Villiers de l'Isle-Adam

Aux mauvais riches.

ÉPILOGUE

I

POURPARLERS D'EXAMINATEURS

L'avenir est aux explosifs.
Le prince Kropotkine

Le récent exemple de ce cerveau brûlé, qui, tout à coup, lors des derniers incidents financiers, se prit à brandir, au-dessus d'un gros d'agents de change, une présumable bouteille d'Hunyadi Janos, en s'imaginant, déjà, qu'il allait transformer en cratère la corbeille de la Bourse et qui s'étonna si douloureusement lorsque le bris de son engin ne produisit qu'une simple flatuosité de pétard, oui, cet exemple a porté ses fruits.

S'il faut ajouter créance, en effet, à divers rapports dont la Préfecture s'est émue, les principaux comités ultra-radicaux auraient, enfin, reconnu que, si l'Anarchie elle-même tenait à s'éviter, l'heure venue, de ces dérisoires mécomptes, elle devait exiger, dorénavant, quelque ombre, sinon de savoir, au moins de savoir-faire chez ceux qu'elle chargeait de conditionner les grands explosifs de ses rêves.

Bref, étant bien démontré, depuis 1871, le rococo puéril de toutes barricades, ainsi que, depuis Charleroi, l'inanité des grèves, étant constaté, de même, tout l'anodin, tout le surfait de la dynamite employée à l'air libre… et dont, en résumé, les dégâts se sont réduits, toujours, à si peu de vitres, de moellons et de passants (des adhérents, peut-être !) endommagés, ces messieurs de l'Avenir sont demeurés, un assez long temps, soucieux.

Durant leur inquiétant silence, l'on a consulté ceux de nos ingénieurs d'État les plus versés en pyrotechnie, ceux qui, par exemple, avec la gomme du syndicat Nobel, rompent les isthmes les plus rocheux, ceux qui, avec la *paléine* du colonel Lanfrey, précipitent, en quelques coups de mine, dans l'Océan, les promontoires qui gênent la navigation, ceux qui, avec la *forcite-gélatine* du capitaine suédois Lewin, font couler à pic, en trois minutes et d'un seul choc de torpille, des monitors de vingt millions, ceux qui, avec la lithoclastite au *toluène* de M. Turpin, forent des montagnes de granit presque aussi aisément que s'ils s'attaquaient à pains de margarine, ceux qui, avec la douce *mélinite*, disséminent, comme à La Fère par exemple, tout un pan de FORTERESSE d'une seule percussion d'obus.

Or, à cette question qui leur fut posée :

— Les mécontents, résolus à ne désormais frapper qu'à la tête, menacent de faire « exploder » divers quartiers de Paris ?

Nos ingénieurs, souriants, ont répondu :

Rassurez-vous. Les très rares fulminates qui *seuls* pourraient « produire des déblais » ne se laissent pas manier par des clercs. Les extra-brisants nécessitent une installation très coûteuse et sont d'un transport presque impossible, à moins d'être additionnés de corps qui en atténuent l'extrême violence. Vos malveillants, donc, si leur maladresse ne les exécute eux-mêmes en un ridicule vacarme, n'arriveraient guère qu'à se

faire assommer, ou mettre en pièces, pour excès de tapage nocturne ; à rien de plus, nous l'attestons.
Nous citons ici, textuellement, les appréciations des premiers experts du Génie civil, notamment celles de M. Paul Chalon, l'auteur du *Traité des explosifs modernes* [1] , représentant de la Compagnie « La Forcite ».

Exaspérés par le dédain de ces réponses qui furent portées à leur connaissance, nos forcenés perturbateurs sentirent s'allumer en leurs cervelles mille projets indigestes et monstrueux. Terrifier à tout prix ! faire *trémuer et trémoler le bourgeois*, devint leur idée fixe, leur hantise, et la mélodie célèbre : « *Dynamitons, Dynamitons !* » publiée par toutes nos feuilles, devint leur sifflotement favori.
Et, dans les réunions secrètes, certains des leurs, les plus éclairés, se faisaient part des « idées » que leurs jeunes savants des écoles laïques et obligatoires leur suggéraient, le soir, sous la lampe de famille, en exultant sur les genoux paternels. Les soirées, en effet, dans leurs logis, s'écoulaient, paisibles et patriarcales, en des dialogues variés sur les thèmes suivants ; (et il faut voir comme ils s'expriment avec lucidité, les jeunes élèves ! Ah ! mais ! c'est que nous ne sommes plus au temps de l'Obscurantisme !) :
— Papa ! tu ne sais pas ?… En laissant couler, comme par mégarde, par quelque nuit sans lune, sur une berge, aux abords des réservoirs des Eaux de Paris, par exemple, une de ces petites tonnes de nitro-glycérine — que, sans sortir de chez l'épicier, je pourrais te confectionner, en deux heures, pour 90 francs, — cette substance, insoluble dans l'eau, se diluerait, comme une pluie, sous le refoulage, en des centaines de milliers de gouttes huileuses, à travers les tuyaux des pompes. Le matin suivant, dans une multitude de cuisines parisiennes, au premier tour de

robinet… comprends-tu ? cinq ou six gouttes, lancées, avec force, par le jet, sur les éviers, détonneraient en faisant éclater la pierre : et l'eau, vaporisée à l'instant par la température de ces gouttes de foudre — (des milliers de calories !) — en renforcerait sensiblement la déflagration. Hein ! comme ce serait amusant, alors, la « frousse » du bourgeois !

Oui, grommelait, après réflexions, l'anarchiste en embrassant le charmant petit être, — oui, cela ressemble à ces haricots explosifs auxquels vous jouerez pendant huit jours, dès qu'ils seront distribués au bas âge comme petits Noëls. Ton invention pourrait, au moins, éborgner, écloper même, je l'accorde, quelques centaines de cordons-bleus : soit ! — mais… après ?

Papa ! mon petit papa !… je viens d'apprendre, à la récréation, que, — portée par l'air et le vent, — *une seule* inhalation de certain alcaloïde, inventé d'hier, est mortelle à la minute même. Cela s'extrait, figure-toi, des vieilles pommes de terre, coûte dix sous (c'est un précipité des plus faciles à obtenir), et cela vous décompose le sang comme une piqûre au cyanhydrique. L'on pourrait en laisser tomber, négligemment, un flacon, par inadvertance, au cours d'une fête, l'hiver prochain, dans les salons de tel ministère, hein, pour ne rien dire de plus ?

— Chère tête blonde, répondait, avec attendrissement, le prolétaire, — le résultat, vois-tu, serait aussi douteux qu'avec les arsénieux, le muriatique, les phosphures et le reste des infectants connus. La concentration se dissipe, hélas ! si vite. Vingt cavaliers et leurs *dames*, pris d'étourdissements, succombant, même, si tu y tiens ! Soit ! Et après ? Va, ce serait d'une aussi impratique folie que le projet d'inflamber les tuyaux de gaz ou de miner les catacombes. Tu es dans l'âge des illusions,..

— Papa ! papa ! figure-toi qu'en passant au lavage alcalin (cela coûte quarante centimes) deux mètres cubes de simple sciure

de bois, celle-ci, une fois bien séchée, peut être transportée, en sac, dans une mansarde. Là, traitée en quelques minutes par un azoteux (cela s'obtient avec cent sous d'eau-forte de chez l'épicier), puis laissée en contact avec une mèche lente, que l'on a soin d'allumer avant de s'en aller, tranquillement, la clef dans sa poche… brrroum ! c'est la maison et ses deux voisines s'éboulant sur au moins quatre-vingts bourgeois, tu sais ! et avec le fracas de trois pièces de canon !

Peuh ! répliquait l'anarchiste en hochant la tête, — et après, mon amour ? On payerait cher, très cher, ce trop de bruit pour peu de chose. Vois-tu, ce n'est pas quatre-vingts bourgeois, c'est tous les bourgeois, qu'il s'agirait de trouver le moyen d'exterminer.

— Mais, papa, gros comme une aubergine (600 grammes) de *gélatine* de Lewin, cela vous envoie un quartier de grès du poids de sept quintaux (3.500 livres) rouler comme une balle de ouate à plus de cent mètres. Cette aubergine-là ne coûte, à Anvers, qu'un franc cinquante ! Rien, même ! puisque, partout, les carriers et les portons, qui en ont les poches farcies, se comptent par vingtaines de milliers ! Il en passe, *par jour,* et rien qu'en Belgique, de 30.000 à 40.000 tonnes, sur les fleuves. Quant aux amorces, nos frères des grandes capsuleries des mines, où cela circule par boîtes, nous en feraient bien cadeau. D'ailleurs, le fuminate de mercure, n'éclatant jamais dans du bois, pourrait être expédié, soit pur, soit camphré ou nitraté…

— Ta ! ta ! ta ! répondait, avec émotion l'anarchiste : tu oublies, enfant, dans ton innocence naïve, qu'en deux heures, des lois d'exception seraient votées, qu'on se trouverait traqués par l'état de siège, écrasés, à mille mètres, par des feux de batteries et de bataillons, exterminés, comme des rats, par les tribunaux sommaires ! Sans compter que, ces troubles refroidissant toujours le commerce, ceux qui survivent crèvent encore

davantage de faim la semaine suivante. Endors-toi. Toutes ces choses et cent autres sont archi-connues, et je serais hué si je venais les offrir à nos comités supérieurs. Revenus du cercle des fantaisies, ils sont bien décidés à n'admettre, cette fois, qu'un engin… qui contiendrait, à volonté, le Tremblement de terre.

Ainsi les soirées, ces derniers temps, s'écoulaient, en entretiens paisibles, chez quelques milliers de ménages peu fortunés, en notre capitale.

Si bien qu'une cotisation de vingt-cinq centimes par tête (je cite les termes d'un rapport officiel) fut votée, il y a plus de six semaines, en un comité de mécontents, pour qu'une rente de vingt-cinq à trente francs par jour, allouée à trois ou quatre élus, triés parmi les plus diserts, permît à ces derniers, toutes autres occupations quittées, de se consacrer, sans trêve, à « découvrir, fabriquer, apprendre à manier, enfin, les plus destructifs, les plus brisants et les moins coûteux d'entre les mélanges explosifs le plus à la portée de tous » .

Environ cinq semaines après, voici, à peine, huit jours, une conception, cette fois presque sérieuse et même assez grave, chuchotée d'abord entre groupes et avec stupeur, puis faisant traînée de poudre ici et au loin, fut notifiée à qui de droit. Aujourd'hui les anarchistes *ne se cachent même plus pour parler*. Cette triste découverte est due à l'imbécillité de plusieurs journaux, qui ont ébruité, en termes scientifiques, il y a trois ans déjà, la presque totalité de ce secret meurtrier. À présent, l'engin, qui mérite attention, est divulgué, c'est-à-dire mis à la discrétion de la foule. Voici, en résumé, ce que dit l'ennemi :

« Pour la modique somme de deux francs cinquante, tout individu, ayant acquis deux ingrédients débités chez l'épicier, peut, désormais, à l'aide d'un engin spécial des plus simples, et qui ne fait pas de bruit, envoyer ces deux ingrédients se mêler,

à quatre-vingts mètres, sur tel point visé. Or, châteaux, pâtés de maisons, casernes et palais, sous le choc de ce mélange subit, sont écrasés, avec leurs habitants, d'un seul coup, à peu près en un huitième de seconde. Cet engin peut être confectionné en deux heures, partout, et il est invisible dans l'air. On ne saurait constater par aucune preuve qui peut l'avoir lancé. C'est la Torpille aérienne. » Nous allons démontrer qu'il entre, au moins, six ou sept dixièmes d'exagération dans la prétendue puissance du fléau international.

II

CE QUE PEUVENT UN LITRE D'EAU-FORTE, UNE LIVRE DE LIMAILLE DE CUIVRE ROUGE ET UN LITRE D'ESSENCE MINÉRALE

En ce temps-là, les hommes, aussi, plantaient et bâtissaient, allaient et venaient, épousaient des femmes et en donnaient en mariage ; ils vendaient et achetaient, et le Déluge est venu.

Évangiles.

Voyons. Examinons.

Il ne s'agit pas, ici, de rénover la fable ressassée de l'autruche qui, fermant les yeux obstinément pour ne pas voir le danger, s'imagine, dit-on, que, grâce à cette ingénieuse mesure, le danger ne la voit pas non plus.

Voici, d'abord, en substance, le projet de complot qui a réuni le plus de suffrages :

« Trente (c'est le chiffre fixé) de ces douteux artisans sans métier précis, aptes à toutes besognes, sont secrètement nommés, après enquête et entre des milliers d'autres, par les chefs de

l'Internationale, à Paris. Se connaissent-ils ? Non. Savent-ils ce que l'on attend d'eux ? Non, certes. À peine en auront-ils conscience dix minutes avant l'instant décisif. Par ainsi, nul risque, chez eux, après boire, de telle inquiétante allusion, d'un mot trouble et menaçant, divulgué par une fille, nulle traîtrise possible. Bref, ils ignorent, et on les a sous la main.

« Ils se trouvent même toujours à leur poste*, sans le savoir* ; car les voici bientôt logés, aux frais de la caisse commune, en trente de ces hautes mansardes, distantes chacune, comme par hasard, d'environ soixante-dix à quatre-vingts mètres des principaux édifices, foyers administratifs de l'autorité légale : par exemple, la Préfecture de police, l'Élysée, les ministères de l'Intérieur, des Postes et Télégraphes, et de la Guerre ; l'Usine centrale du gaz, les poudrières, la Banque de France, les Palais du Sénat et du Corps-Législatif, la Poste, la Bourse, l'Hôtel de Ville, etc. » (L'on verra, bientôt, de quel acte de subtile mais heureusement inexécutable scélératesse l'École militaire et les cinq grandes casernes de l'armée de Paris seraient menacées).

« Durant les jours d'attente, il est indirectement procuré à chacun de ces trente préférés un petit travail qui les occupe et leur crée, autour d'eux, un vague renom d'assez braves gens. Un lit, une commode, un placard, une table, deux chaises, un seau d'étain et quelques ustensiles, voilà leur installation.

« Le malin du *dies illa*, chacun d'eux, étant seul, reçoit en main l'avis suivant, lesté d'une pièce d'or, de la part des Grands-Amis :

« Frère, au reçu de cette lettre (sur laquelle sois muet pour tous, dans les hasards de toutes rencontres), prends ton panier à provisions, descends et va, comme d'habitude, acheter le nécessaire de tes deux repas. En revenant, tu te muniras, chez un épicier, d'un litre d'eau-forte du commerce « pour nettoyer » et, *chez un autre,* d'un litre de pétrole léger « pour ta lampe ».

Cela fait, rentre et qu'un quart d'heure après tu aies déjeuné, sobrement. À telle heure de l'après-midi, tu reçois la visite de l'un des nôtres : il a demandé le nom de quelqu'un de tes voisins. Il connaît ta porte et te remet une longue et très légère caisse de bois blanc, de forme ronde et enveloppée d'une serge.

« Elle contient :

« 1° 120 petites billes creuses, en verre, rangées, par trentaines, en quatre carrés bien clos, dûment ouatés et cartonnés, en leurs 120 petites cases. Ces billes sont percées, toutes, comme un poinçon, d'une minuscule ouverture qui permet de les emplir d'un liquide, à l'aide de deux minces compte-gouttes qui les avoisinent.

« 2° Un flacon de pâte forte, sorte d'enduit de cire, de sable et de gomme, se séchant à l'instant dans l'eau, pour les boucher, une fois remplies.

« 3° Un sachet, contenant des copeaux et de la limaille de cuivre rouge.

« 4° Un de ces petits tubes de verre, ayant forme d'un carré dont la quatrième ligne serait coupée.

« 5° Deux grandes carafes et leurs larges bouchons de liège, forés, à leur centre, d'un trou mesuré juste pour enserrer, chacun, l'un des deux bouts du précédent tube de verre.

« 6° Six cannes de verre trempé, creuses, à bouts l'un plein, l'autre ouvert, de 1^{m}, 25 de longueur : leur diamètre excédant de 2 millimètres celui des billes, chacune de celles-ri pourrait y être glissée à l'aise. Ces cannes sont fixées, en des anneaux de cuir, contre une paroi de la caisse. Tous les autres objets sont aussi fixés ou emballés de manière à ce qu'un heurt ne puisse les briser facilement, ni les choquer les uns contre les autres.

« Te voici bien seul chez toi. Tu t'enfermes ; tu ôtes la clef et tu voiles le trou de la serrure. À présent, tu n'ouvriras plus qu'aux sept coups d'ongle de notre envoyé, qui t'arrivera vers neuf

heures et demie. Et passe tes chaussons de laine pour marcher sans bruit. »

Ici, nous prenons sur nous d’interrompre.

Rien qu’à cet énoncé, l’on peut deviner qu’il doit être ici question d’une simple panclastite [2] à l’hypoazotide. Si, en effet, nous traduisons en langue exacte ce menaçant verbiage, il ne signifiera pas autre chose que ceci :

L’eau-forte « de chez l’épicier » n’est qu’une ironie : l’eau-forte s’appelant, en réalité, de l’acide nitrique ou azotique.

En se combinant, le cuivre et l’acide produisent des vapeurs qui, recueillies et à peu près solubles dans l’eau, transmuent cette eau en peroxyde d’azote, autrement dit en acide hypoazotique.

Or, la propriété de l’acide hypoazotique mis en relation, par un choc subit et inflammant, avec le pétrole léger ou telle autre essence de pétrole, est de se comporter comme les poudres brisantes les plus violentes, de se décomposer, en un mot, avec une détonation très forte ; et de projeter puissamment les obstacles qui s’opposent à l’expansion totale des énormes volumes de gaz qu’engendre son explosion.

L’on peut même ajouter que cette panclastite, qui est, ce nous semble, quelque chose comme celle inventée par M. Turpin, serait supérieure en puissance, et de beaucoup même, à la nitroglycérine pure.

En effet, voici la formule de décomposition de la nitroglycérine pure au moment, enfin, de son explosion [3] :

$$C^6H^2\ \{Az\ O^5H\ O\}^3 = 6CO^2 + 2HO + 3HO + 3Az + O$$

$$\text{En poids, } 227 \qquad = 132 + 18 + 27 + 42 + 8 = 227$$

En volume, 12v + 4v + 6v + 6v + 1v = 29 vol.

En chaleur, 6 × 6 + 8000 + 2 × 1 × 34 500 + 0 + 0 + M

M désignant la chaleur latente de décomposition de la nitroglycérine, chaleur que nous estimerons égale à 60.000 calories par équivalent, bien que ce chiffre nous paraisse trop fort, v désignant l'unité de volume et représentant 5 litres 58 (volume ramené, bien entendu, à 0° et à la pression atmosphérique si le gramme est adopté pour unité de poids) [4] , 100 parties de nitroglycérine pure donneront, par conséquent :
Volumes : 12,77 à O° et 760^{mm} de pression ;
Calories : 184.000, environ.
Or, théoriquement, une panclastite, produite par le peroxyde d'azote et un benzol (ou, à peu près, toute essence minérale), *mais calculée de façon à brûler le carbone en oxyde,* donnerait

$$2C^4H^8 + 11\ AzO^4 = 28\ CO + 16\ HO + 11\ Az$$

En poids :	184 + 506	= 392	+ 144	+ 154	= 690
En volume :		56	+ 32	+ 22	= 100
En calories :	28 × 6 × 5,600 + 16 × 1 × 34,500			+ 00	= 1,492,800

100 parties de cette panclastite donneraient donc :
Volumes : 15, 94, soit 26 % *en plus que la nitroglycérine.*
Calories : 21.6000, soit 17 % *en plus que la nitroglycérine*.
C'est donc bien cela que signifient les ironies de « chez l'épicier » ; pas autre chose. Eh bien, ne discutons pas. En admettant qu'avec les éléments dont il est question dans la menace, on puisse obtenir des expressions à peu près analogues, d'après de certains dosages, voyons comment toute cette verroterie pourra projeter, sans péril pour celui qui l'expédie, un explosif de cette nature [5] .

III

LE CHARGEMENT DES BOULES DE VERRE

Car il n'y a rien de caché qui ne se découvre,
ni rien de secret qui ne se révèle :
aussi ce que vous avez dit dans les ténèbres sera répété au grand jour.
Évangile selon SAINT Luc, XII, 2 et 8.

Voici (condensé dans le moins obscur français qu'il nous est possible d'écrire) le texte des instructions précisées par les ingénieurs anarchistes, dans les *Cours d'explosifs* qui se tiennent, en ce moment, à Paris et ailleurs.

Nous supposons, logiquement, que ces instructions continuent cette même circulaire que nous avons interrompue.

« Remplis d'eau l'une des carafes ; jette dans l'autre toute la cuivrerie du sachet et verse dessus le litre d'eau-forte.

« Les ayant posées, l'une contre l'autre, sur la table, et bouchées, enfonce doucement, par les angles et bien d'ensemble dans le trou central de chaque bouchon, les deux bouts du tube de verre, jusqu'à ce qu'ils plongent chacun d'eux en son liquide.

« Bientôt des vapeurs brun rouge circulent à l'intérieur de la triple ligne transparente du tube ; elles viennent pénétrer et foncer l'eau de la première carafe : en moins d'une heure cette eau, saturée de ces vapeurs, est devenue couleur d'ocre.

« Alors tu enlèves bouchons et tube, et les déposes, ainsi que la carafe d'eau-forte, au fond de ton seau d'étain.

« Là, tu les immerges d'eau fraîche ; puis, ayant bien ajusté le couvercle sur le seau, tu le relègues dans un coin.

« L'autre carafe, pleine de l'eau brunie, est demeurée sur la table.

« Il s'agit, maintenant, de remplir de ce liquide soixante (c'est-à-dire la moitié) de tes boules de verre.

« Écoute le seul parfait moyen d'y arriver vite, pour le mieux et *sans l'ombre d'un danger* : mais dis-toi bien qu'il te suffirait d'en omettre ou transposer UN détail pour encourir une catastrophe dont tu ne saurais te faire MÊME UNE IDÉE, et dont la terrible durée n'excéderait pas celle d'un clin d'œil.

« Tout d'abord : qu'au moment où, pour procéder à l'opération susdite, tu t'assois devant la table, les objets suivants que tu as chez toi s'y trouvent disposés dans l'ordre que voici :

« 1° Devant toi, une assiette creuse et un verre ; auprès du verre la carafe d'eau brunie.

« 2° À ta droite, à côté de l'assiette, l'un des compte-gouttes, puis l'une des boîtes de pâte-forte.

« 3° À ta gauche, les deux premiers carrés de carton contenant chacun trente boules.

« 4° Sur une chaise, à coté de la tienne, aussi à gauche, tu as placé tout bonnement ta cuvette à moitié pleine d'eau.

« Tu t'assois donc. Tu commences par verser de l'eau brunie dans le verre jusqu'aux trois quarts. Cela fait, tu saisis une première boule entre deux doigts de ta main gauche et la tiens au-dessus de l'assiette.

« Tu prends, de la main droite, le compte-goutte et en trempes la pointe dans le verre. Elle y aspire (d'une pression de ton pouce sur la capuce de caoutchouc du compte-gouttes) *juste* la quantité de liquide nécessaire pour remplir la bille. Tu introduis donc la fine extrémité de cet instrument dans le trou capillaire de la bille, et voici que, d'une seconde pression, graduée à cause de l'air qui se trouve dans cette bille, celle-ci s'est remplie.

« Tu reposes le compte-gouttes à sa place, et prends le couteau : du bout de la lame tu enlèves une très petite parcelle de pâte-forte, dont tu enduis et bouches l'ouverture de la bille. Cela fait, tu plonges celle-ci dans la cuvette, auprès de toi, ce qui durcit, à l'instant même, l'enduit. Vérifie le bon bouchage avant que

soit ainsi lavé l'extérieur de la bille, au cas où quelque goutte aurait débordé.

« Ainsi de suite, jusqu'à la trentième.

« Alors tu retires, l'une après l'autre, de l'eau, les trente petites boules pleines, et tu les poses, au fur et à mesure, chacune en un casier de son carré, dont la ouate suffit à les sécher assez vite.

« Puis, tu attaques le second carré de billes vides, les trente autres et tu recommences. Celui-ci, rempli à son tour, tu te lèves et vas déposer, sur une planche libre de ton placard, ces deux boîtes de boules brunes.

« Il s'agit, à présent, de faire disparaître d'autour de toi toute trace d'eau-forte.

« Tu regardes, sur ton palier, s'il ne circule personne : tu jettes toute ta verrerie, pêle-mêle, dans le seau et, l'ayant porté sous la fontaine, tu laisses couler le jet, bien à toute force, là-dessus durant cinq minutes. Au bout de ce temps, le tout est redevenu clair. Tu rentres, tu essuies, tu places tout cela dans ton panier à provisions et le poses n'importe où.

« Attention !… La table une fois bien essuyée, et aussi tes mains, il te reste, pour toute besogne, à remplir les soixante dernières boules de verre, mais, cette fois, avec ton litre de pétrole léger. Pour cela, tu procèdes *exactement* comme tu viens de le faire mais en n'employant, pour cette seconde opération, AUCUN des objets qui ont servi pour la première : c'est pourquoi tu en as le double.

« Cette fois, tu ne dois remplir les boules qu'aux deux tiers à peu près.

« Là : c'est fait. Va placer tes deux nouveaux carrés de billes blondes dans l'endroit le plus éloigné des brunes. Étends, dans le panier, sur les deux essuie-mains, le reste des objets qui t'ont servi, moins l'une des boîtes de pâte : et repose-le dans son coin.

« Le soir est venu. Tu peux allumer ta lampe et dîner paisiblement.

« Après le repas, et pour charmer tes loisirs, ôte, doucement, les six cannes de verre de leurs annelets de cuirs et dispose-les, avec précaution, l'une contre l'autre, sur ton lit *resté défait*. Tu peux, à présent, briser le frêle bois blanc de la longue boîte ouatée et la brûler par petites flambées.

« La voilà disparue. Bien. Neuf heures sonnent. Éteins le feu : c'est utile. Ouvre, tout grand, le vasistas de ta mansarde : il faut qu'il fasse froid chez toi. Quelle brume, quel brouillard, au dehors ! Les journaux d'hier l'avaient prédit, à l'article *Température probable*. Cependant, tu entends, au loin, sur la place de l'Hôtel de Ville, en face de ta maison, des voitures, des murmures de foule, car c'est une nuit de bal et de fête !

« Mais neuf heures et demie sonnent : on gratte sept fois à la porte. Tu ouvres. C'est notre envoyé. »

IV

L'ENGIN

Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, si vous ne faites de bien qu'à ceux qui vous en font, si vous ne prêtez qu'à ceux qui peuvent vous rendre, si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous là de particulier ? Les méchants et les païens ne font-ils pas la même chose ? Aimez vos ennemis ! Faites du bien à qui vous fait du mal et prêtez sans en rien espérer. C'est ainsi que votre récompense sera grande et que vous deviendrez les enfants du Très-Haut, car, lui aussi est bon pour ceux qui sont injustes et méchants.

Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux.

Évangiles.

La circulaire doit évidemment s’arrêter ici. Mais d’après ce qui précède, chacun, en vérité, peut, au gré de son imagination, conjecturer et deviner, à peu près, le reste !… Voici, selon la nôtre, aidée de renseignements connus, la pâle esquisse des discours, faits et gestes qui, sauf de négligeables variantes, suivraient l’entrée en scène du nouveau personnage.

(Mise convenable, extérieur des moins dramatiques, air bourgeois, le visiteur lient d’une main un petit sac et de l’autre une grosse canne, de couleur neutre.)

Le dialogue suivant s’engage à voix basse :

— Les boules sont prêles ? — Oui. — Bien. Donnez-moi ce panier.

Ayant entre-bâillé la porte, l’envoyé passe le panier à quelqu’un que l’on entend redescendre à l’instant même. La porte une fois refermée :

— J’ai demandé le locataire d’un autre étage, chez qui votre concierge me croit monté.

Ce disant, l’émissaire a dévissé, très vite, la pomme et le bout de sa canne. Celle-ci s’ouvre en compas, emboîtant ses deux moitiés dans un écrou central que vient renforcer, en glissant, une rondelle d’acier : la canne est devenue, ainsi, une longue tige d’acier pur, très droite, d’environ six pieds. Ajustant à l’un des bouts recourbés le nœud coulant d’une forte et vibrante corde gommée, puis s’arc-boutant et faisant plier toute la tige, il ajuste l’autre nœud à l’autre bout de la canne, transfigurant ainsi le prétendu jonc en un arc d’un acier bien trempé et d’une très évidente puissance.

— Cet arc revient à quinze francs, par commande de cent cinquante, dit-il. Nous pouvons voir, dans les musées de vieilleries, bien des flèches rouillées qui, avec leurs lourdes pointes de fer, pèsent encore plus d’une livre : les archers d’autrefois les envoyaient tomber à cent quarante mètres et

plus. Cet arc-ci envoie donc, facilement, tomber à quatre-vingts mètres une flèche du poids de sept cents grammes — *et d'une livre et demie,* à soixante-dix mètres.

L'envoyé s'est assis devant la table, sur laquelle il a posé son sac ouvert.

— Les boules, maintenant ! dit-il : les brunes à ma droite, les blondes à ma gauche. Doucement !… et ne laissons rien choir. — Bien. À présent, passez-moi l'un de ces longs et creux bâtons de verre. — Bien.

Ici, l'envoyé regarde fixement son acolyte : puis froidement, et à voix basse :

— Notre flèche, à nous, et flamboyante ! la voici… Voyez : le bout plein est muni d'une encoche pour bien mordre la corde de cet arc ; — en ces trois entailles, dont une centrale, et deux latérales (que j'enduis de cette pâte forte, tout à l'heure séchée), j'ajuste ces trois pennes de parchemin qui permettent à ce trait, à cet oiseau de tonnerre, de filer droit vers le but visé. — Voyez ce quadrillé, creusé dans le verre, un peu au-dessus de l'encoche ; c'est pour donner au pouce une prise plus ferme, et que, dans la traction de la corde, la flèche ne s'échappe pas avant la tension voulue.

« Je place donc cette flèche, tout au long, sur la table et l'incline d'un degré à peine, juste ce qu'il faut pour que cette boule brune, que j'y glisse arrive doucement jusqu'au fond, où se trouve un léger ressort très flexible, qui amortit le heurt de cette arrivée. À présent, une blonde ! et nous alternons ainsi jusqu'à vingt billes par flèche. Il y a place, au bout de ce javelot, pour les deux tiers de ce court piston de bois, que j'enfonce, avec mille précautions et pour cause. Le bout qui en pénètre jusqu'à la première boule se termine aussi par un très frêle ressort d'acier, pareil à celui du fond de la canne, et destiné à maintenir, entre celui du fond et lui l'adhérence entre

les billes, au moment du jet même de l'arc, pour qu'elles ne se brisent pas en s'entrechoquant. L'autre bout du piston dépasse la flèche : s'il rencontre un obstacle, le piston rentre tout entier, écrasant la première boule, et, par suite, au même instant, *toutes* les autres (grâce à une loi physique bien connue) *puisqu'elles se tiennent de surface entre elles*. Alors les liquides se mêleront, brusquement, par proportions désirables. Quant à l'effet que produit la soudaineté de ce mélange en un choc inflammant, vous l'apprécierez tout à l'heure. Cette flèche-ci étant chargée, je la dépose sur le lit, où les cinq autres, également prêtes, seront ses voisines d'ici vingt minutes.

« Là ! c'est fini. »

L'envoyé se lève et tire sa montre : « Dix heures et demie, » dit-il.

V

L'EXÉCUTION DE PARIS

Nisi Deus custodierit civitatem, in vanum laborant qui custodiunt eam.

Psaumes.

Étant donné ce début de causerie et d'actes, le reste s'imagine encore plus facilement, à quelques variantes près ; ainsi le moderne archer reprend en ces termes :

« Portons, sans bruit, la table contre le mur, sous le châssis de votre fenêtre. »

L'instant d'après, l'inconnu, debout sur la table, ouvre, regarde au dehors et renverse, doucement, le châssis derrière sa tête sur la toiture.

« Quel brouillard ! on ne distingue les vastes croisées de notre

Hôtel national, tout flambant neuf, que grâce à ces points de lumière électrique… et vos voisins ne me verraient pas.

« Les journaux ont bien raison de nous prévenir la veille de la température presque certaine du lendemain ! Nous savons en profiter. Entendez-vous d'ici les musiques ? Cela fait rêver, je trouve. Mais il me semble que l'orchestre manque d'un instrument : nous allons y suppléer. Ah ! voici trois spéciaux coups de sifflet qui m'annoncent que nos gouvernants, en grande partie, honorent, en ce moment, de leurs présentes, la solennité. Fort bien. Les salons tout en lumières, les buffets, les vestibules et couloirs doivent être pleins à étouffer ! C'est ce qu'il faut. Onze heures et quart !… En cet instant précis, grâce à nos affiliés volontaires, dans l'armée, à Paris, partent, sous les lits des dortoirs, dans les grandes casernes, de puissants jets irrigants, de longues lignées de certains acides qui, une fois respirés ne pardonnent point : j'estime à vingt mille, environ, le nombre de ceux que la diane trouvera immobiles, à l'aube prochaine [6] . En ce moment encore, une douzaine de flèches, quatre fois grosses [7] comme celle-ci (car elles ne doivent porter qu'à seize mètres), sont braquées sur la Préfecture : je crois à un véritable éboulement de tout ce pâté de masures sur ses habitants, d'ici à bien peu de minutes… Allons ! l'on n'attend plus que nous. À votre tour de monter à cette tribune, mon cher collègue ! »

Ce disant il est descendu, et, lorsque son acolyte l'a remplacé :

« Placez-vous de biais. Glissez la tête et le bras au dehors, sur le toit. Bien. Voici l'arc : passez-le de biais, toujours, au dehors : puis, le tenant par le centre, de la main gauche, posez-le à plat sur le toit. Là !… Voici, maintenant, la flèche.

« Du calme, ici. En la prenant de votre main droite, en la passant au dehors, en la couchant sur l'arc, il s'agit d'éviter qu'elle se heurte à quoi que ce soit, le piston de bois contenant quelque

chose de sensible… Là ! Bien. Vous retenez, sous votre index gauche, le milieu de cette flèche sur le centre de l'arc, en ajustant de votre main droite, sur la corde, l'encoche de verre. Serrant fortement, du pouce, le quadrillé, vous vous penchez au dehors et vous tendez l'arc, de toutes vos forces, jusqu'à ce que la naissance du piston touche le centre de l'arc. Visez l'un des points lumineux, là-bas : elle arrivera toujours dans les environs, ce qui suffit. Là ! Vous tenez la nuit ; penchez-vous largement sur elle, au dehors : ne craignez pas de tomber, j'entoure vos jambes de mes bras et je m'y suspends !… L'heure sonne ! Envoyez. »

Oui, tel serait le discours que tiendrait sans doute le mécréant, et, si la prétendue toute puissance de ce brûlot n'était pas exagérée à plaisir, si cette panclastite pouvait être conditionnée *à l'hydrogène, par exemple* (ce qui est radicalement IMPOSSIBLE dans l'état actuel de nos connaissances puisque l'hydrogène, à haute température, réduit l'acide carbonique), il ne serait pas inconséquent d'affirmer que de grands désastres pourraient être produits par ce calamiteux engin. Qu'on se figure, en effet, le tableau suivant :

Sitôt la flèche envoyée, un bref coup de tonnerre sonne du côté de l'endroit visé. Ce coup, vingt-neuf autres lui font écho, dans Paris, aux lointains. Et voici que les vociférations d'une multitude hurlante, des milliers d'appels affolés d'hommes et de femmes s'étouffant en une panique vertigineuse, rappelant (et avec quels grandissements) par exemple les effroyables sinistres des théâtres de Nice, d'Exeter et de notre Opéra-Comique, voici que toutes ces explosions et que tous ces cris de carnage, enfin, parviennent jusqu'aux deux tueurs.

La brume s'est comme rougie là-bas ! Et, dans la même minute, les cinq autres flèches sont envoyées. Et les réponses environnantes se renouvellent, mêlées à des bruits

d'écroulements, au fracas des poudrières, aux lueurs pourpres qui brûlent au loin. La capitale, dominant de son innombrable clameur le roulis des voitures et les sifflets des trains en partance, est devenue, en un quart d'heure presque pareille à Sodome sous le feu du Ciel. De subits charniers s'entassent. Puis, brusquement, plus rien : nul bruit, excepté celui des cris poussés par des milliers de victimes, celles qui survivent.

« Nous recommencerons indéfiniment, ne voulant pas plus d'oppresseurs que de défenseurs désormais ! murmure alors l'envoyé de l'Internationale, tout en vissant la pomme et le bout de sa « canne » refermée. Il ne reste aucune trace, ici, de la besogne. Voici un peu d'or : au revoir, et à bientôt. Vite, couchez-vous. »

Les deux complices, en échangeant, sans doute, deux graves regards, se serrent la main. L'inconnu descend en grande hâte l'escalier. S'il rencontre quelqu'un devant le portail ou dans les environs il ne manque pas de s'écrier, de l'air d'un passant effaré qui regagne son logis :

— Ah çà ! qu'est-ce donc ? On entend des bruits épouvantables, ce soir !… Qu'est-ce qu'il y a ?

Puis, comme les gens qui s'enfuient de tous côtés ne trouvent même pas le courage de lui jeter la simple notification de leur ignorance terrifiée, il s'éloigne, et disparaît dans le brouillard [8] .

Retrouvez cette nouvelle dûment présentée ainsi que quelques autres textes de Villiers de l'Isle-Adam tout aussi antagonistes dans un recueil joliment intitulé* LE BOURGEOIS MIS EN PIÈCES*, aux Éditions SAO MAÏ.

[1] Paris, Bernard et Cie, éditeurs.

[2] Terme de pyrotechnie tout récemment forgé ; de pan et de *kladzô* : « je brise tout ».

[3] M. Berthelot simplifie par : + 5HO ; mais la succession 2HO + 3HO devait être évidemment observée, ici, pour le bon ensemble du présent calcul

[4] La puissance d'un explosif est, on veut bien se le rappeler, fonction de même sens que le volume de gaz et la quantité de chaleur qu'il dégage sous l'unité de poids.

[5] Voir le remarquable article de M. Hoca, dans le *Génie civil*, sur les lithoclastites. Voir aussi le rapport officiel des quatre ingénieurs de la ville de Paris, nommés par la Préfecture de police, rapport imprimé, d'après lequel le Comité d'hygiène et de salubrité a cru devoir interdire, en France, l'usage de panclastiques à l'hypoazotide, *comme d'un transport ne présentant aucune garantie pour la sécurité publique.*

[6] Il va sans dire qu'à notre estime de telles atrocités sont radicalement irréalisables. Elles peuvent être rangées au nombre de ces chimères dont nous avons parlé dans la première partie de cette étude.

[7] Il suffit de réduire à l'expression partielle (calories et gaz) en tenant compte des questions d'espaces, les quantités panclastites déclarées missibles par des engins de cette nature, pour reconnaître que les effets brisants *ne seraient pas,* et à beaucoup près, ceux que l'on prône. La flèche de 700 grammes, tout calcul fait, n'équivaut pas, avec son piston doublé de fulminate, à plus de 18 ou 20 livres de poudre au maximum d'estimation. La flèche quadruple, seule, serait assez grave, à cause des diverses *qualités* d'explosions de la panclastite. L'effet moral, sur les foules, serait le plus terrible de l'engin : c'est pourquoi nous devons y songer de sang-froid, nous y habituer, ainsi, à l'avance. Surtout si nous réfléchissons à une chose : c'est que, si l'actuelle flèche nous paraît d'une puissance assez contestable, digne d'attention, pourtant, les progrès, très rapides, de la Science, en matière d'explosifs (progrès

dont la loi d'ensemble a été si magistralement perçue, définie, établie par Berthelot), *ne tarderont pas à rendre, en effet,* POSSIBLES *les fulgurantes catastrophes dont nous menace la présente ébauche.*

[8] En tout cas, la *mélinite*, inventée par les capitaines Locart et Hirondart, de Bourges, et, dont l'on peut estimer, sans exagérations inutiles, la puissance projective et pulvérisante de 30 à 40 fois celle de la poudre ordinaire, même cette nouvelle composition dont serait saisie, au dire des journaux, la commission des salpêtres et qui serait trois fois plus puissante encore, même le chlorate de potasse ou le chlorure d'azote, (que l'on ne peut manier), même le fulminate de mercure envoyés (chose impossible) à quantités égales ne produiraient pas tout à fait les résultats dont on nous menace. Le mieux est donc, pour les anarchistes sérieux d'attendre qu'une découverte extraordinaire puisse réaliser leurs souhaits, ce qui, du reste, au train dont vont les explosifs, nous semble (redisons-le sans cesse) INÉVITABLE à brève échéance.

Michèle, 03.07.1955 / 12.05.2015

De bruit et de fureur

Compliqué d'alimenter une scène, encore plus de nourrir un mouvement, une lutte, une amitié, une relation amoureuse, une camaraderie, un lien avec l'autre en évitant l'indigestion, la famine, l'agueusie, la dysgueusie, bref toutes ces choses qui nous ulcèrent parfois et dont nous avons souvent du mal à nous remettre, gueux et gueuses que nous sommes.

On ouvre le banquet avec ce qui, comme nous, vous mettra sûrement en appétit, ***Gutter***, anciennement ***Burden***, qui avait déjà joué sous le nom prometteur de ***No Sleep***, et qui nous fait oublier la disparition des savoureux ***Idiot Talk*** (mais pas complètement). A voir pour l'instant de manière apéritive, mais ils s'imposeront sûrement au cours des prochains banquets, et plus rapidement que vous ne le pensez, un peu comme ils jouent. En parlant de groupes qui jouent vite, pour en caler cinq sur une compil Ep, faut forcément s'appeler **Build Me A Bomb** qui continue à agacer les services antiterro en sortant des disques retentissants. «Jours de haine» regroupe sur la même galette nos chouchous ***Anxiety Attack***, les plus rapides ça va de soi avec «Down With Rijsel», les petits pains suédois de la capitale, ***Krigskade,*** et aussi ***Peur panique***, ***Shock***, ***Wrong Decision*** et les aminches de ***Sévices*** pour un titre plutôt bruyant malgré ou à cause du thème : «Mutisme». D'ailleurs, « Fais moins de bruit quand tu manges » : nous n'avons jamais eu autant de commentaires et de réactions qu'après notre chronique de la démo du groupe post-punk lillois ***Douche Froide*** dans le dernier numéro de la revue. Il se trouve que le même label **BMAB** a sorti l'album et comme tout le monde semble avoir un avis définitif et souverain dessus, on vous dispense cette fois du nôtre. On change de crèmerie, mais pas vraiment avec un nouvel ep 4 titres pour ***Short days*** dont on saluera notamment une très belle *face B* / Alternative Rijsel //World of Fools // chez **No Glory** records et **Black Knife**. Au menu aussi, nous venons d'en parler, ***Sévices*** qui sort finalement en vinyle l'excellente et piquante démo que nous disions particulièrement goûter dans notre précédent numéro et ça sera sur le label **Dans le vide** (http://www.danslevide.fr/). Les ***Scraps*** eux n'ont toujours rien cuisiné de nouveau, mais sont toujours aux fourneaux comme ils l'ont prouvé le 17 avril dernier pour le festival Sales hères. ***Troubles***, comme les eaux dans lesquelles nous nageons en ce moment, a sorti sa démo cinq titres et un ep reggae punk autoproduit. Le tout est dispo chez **Rockmitaine**, 122 rue des postes, comme bien d'autres choses chroniquées ici. Bon, là, faut que nous digérions. On a un peu trop pris la tasse. Et pour ça rien de tel qu'une bonne rasade d'anarcho-punk, même si ça en indispose certains qui ont les intestins délicats, ça se sent d'ailleurs. C'est sûrement aussi pour ça que la ***Société Pue***

NIK LA BAL

et qu'***elle a mauvaise haleine***. Ces derniers viennent de sortir un nouvel ep, assez croustillant au niveau de la basse qui comme dirait l'autre, a la patate. On reste un peu dans les mêmes saveurs, voire dans les mêmes cuisines, avec ***Makach*** qui ne laisse pas sa part au chien, mais préfère donner sa langue au chat. Elles sortent un nouvel ep 4 titres à tendance féministe-tant-qu'il-le-faudra qui entretiendra sûrement les ulcères de certains. Ça sortira avant leur tournée ibérique en juin chez **LADA**, en coprod' avec on sait pas trop qui encore, mais sûrement les mêmes. Nous sommes très heureux de sortir ce nouveau disque notamment pour le titre « enfant(e) ». Notez que nos ***Makach*** ont également enregistré l'excellent « Dragons », une reprise de 1981 mieux que l'original et le titre historique autour duquel le groupe s'est formé : « Dinde vegan ». Puisque nous en sommes à parler de la division sonore des *Âmes d'Atala*, précisons que nous avons également sorti un livre d'entretien avec **François Bégaudeau,** ex-chanteur des ***Zabriskie Point***. Ça s'appelle ***Punk à singe***. Et pis aussi un maxi Ep de ***Traitre***, peut-être le dernier puisque le groupe, au sommet de la gloire selon certains, projette de s'arrêter après sa petite tournée internationale et un tour d'honneur en terres bretonnes en mai. « Dors bien » est à notre sens (comprenez nos oreilles et notre cœur) un excellent 4 titres, avec une très jolie pochette signée **LMG**. Et histoire de bien faire les choses, ***Traitre*** laisse un Ep 2 titres chez **BMAB**, « Humain en vue /bw Un pays à détruire », qui est une reprise à leur sauce d' « Un pays à défendre » de l'***Infanterie sauvage,*** et non de ***Balavoine***. Pendant ce temps-là, les ***Toxic Waste*** ont fêté leur 25 ans avec un nouvel album toujours aussi punk-rock, « En dépit du bon sens », et puisque nous en sommes aux anniversaires, le ***Precious oldies*** fêtait le sien en mars dernier : «*I want all you skinheads to get up on your feet/Put your braces together and your boots on your feet/And give me some of that old moonstomping*». Les ***Cheshire cat*** ont sorti leur deuxième album «Empty Stripes» en vinyle sur le label de Cherbourg **Meidosem Records/Trinity** et Sabatel, qui avait signé la

couverture alléchante des *Histoires hétéroclites* de Remy de Gourmont (cherchez pas, c'est épuisé et y'a pas de rab), joue dans un nouveau duo plutôt froid, ***Dear Deer***. Ils sortiront leur premier album vinyle et CD après l'été chez les parisiens **Manic** et le label **Swiss Dark nights.** Nos amis de **Nuit et Brouillard,** Sylvie et Stéphane, ont quant à eux sorti l'album de ***Savage Republik,*** le groupe post rock aux accents indus de Los Angeles. Plus proche de nous, et dans un autre style, ***The Grovin' Jaillers*** ont enfin enregistré leur Lp, « *Take it or leave it »,* tout comme les ***Gueules noires*** avec « Les roses de la trahison », sauf que la *Black Guiffe Family* a raccroché son Harrington au porte manteau après presque quatre années de ska impitoyable et un dernier concert remarqué à Paname. On retrouve une partie d'entre eux dans ***FlashBack*** et ***Troubles***. On en profite pour saluer les camarades de la ***Goupille*** qui organisent notamment des concerts sur Calais en soutien aux migrants, et tant qu'on y est, ***Tôle Boys*** qui ont déjà joué une paire de fois sur Lille notamment avec ***Zone infinie*** et ***Traitre*** au Donjon occupé. On tire notre cagoule aussi à la toute nouvelle asso culturelle et solidaire ***Près des corons*** qui se bouge vénère dans le Pas-de-Calais, notamment aux côtés de la **Jeune Garde Bruay.** Pas très loin de là, si ***Légend'Aire*** et leur « oi ! Discount » vous manquait, vous devriez apprécier ***Embuskade*** et ***Grabuge*** qui ont chacun sorti une démo dans un style oi ! très bord de Lys. Et si vous êtes plutôt branchés hip-hop, bah y vous reste qu'à jeter une oreille à ***Lextie T.*** la beatboxeuse, ***Metapuchka*** et ***Dj Berlin, Meriem & Ciula, Paula fargue,*** et ***LAX*** issues eux aussi du terroir local. Ou de réchauffer à feu doux les bonnes vieilles prods de ***LPI***, ***LCF*** ou d'***Alout Alim***, pour ne citer qu'eux, dispos sur le site de **Basse intensité**, l'infokiosque en direct des fourneaux de l'antimonde. On en profite pour poser une kasdédi à celles et ceux qui vandalisent à l'encre, au pavé, à la pointe, à la spray ou à l'acide. On s'en fout, nous avons une caution culturelle, le groupe jazz énervé ***Louis Minus XVI*** dont on rappelle qu'ils ont servi un chouette album chez **Tandori records,** le label de ***Frites***. ***Old Chaps*** ont quant à eux mijoté un CD live « *Swing & groove* », toujours dans un style jazzy aux épices new orléanaises de bords de deule, avec ***Dréo*** au chant. Nous attendons l'album. Et pis, on cause beaucoup de musique, mais ces dernières années, on s'est pas mal retrouvé à chanter et à

AC/bABy par Kill Kill Boulette

encourager dans les gradins, en mangeant des chips, les ***Infamous Rooligans,*** une bande de filles soudées et déterminées, bien campées sur leurs patins, et qui nous ont initié aux joies, aux peines et aux frissons du roller derby. Certaines d'entre elles sont toujours bien en place sur le track malgré les coups bas, les blessures et la dissolution, et perpétuent la légende. Il fallait le dire. On salue aussi le cabaret de la ***Masse gluante*** qui avait accueilli en son sein ***Lou Kick*** (du ***Cabaret des culottées*** que nous embrassons aussi), lors de leur passage à Lille. Et on vous recommande chaudement le ***tour de chant de l'Intruse,*** leurs chansons féministes et leur cocktail qui pique. Plus au Sud, on pourrait dire que ***Pom*** est à croquer, mais on vous épargne toutes les déclinaisons culinaires au risque de nous prendre une tarte (vous voyez...). A Gre, nos pensées vont évidemment à ***Rip it up*** qui a repris du service et on en profite pour porter un toast tout spécial - voire un spacetoast - au ***Las Vegan crew.*** A l'Est, côté vosgien, ***Affres*** qui ne sont jamais très loin des ***Lust for death***, ont sorti une excellente démo crust black. Complètement à l'Ouest, géographiquement parlant, la rouille n'est pas qu'une sauce. Et ***à moitié vide*** pas qu'à moitié plein. «Urgence, passion, imperfection» : voilà comment pourrait se résumer leur première démo. Pas très loin, toujours en britanie, ***Ostavka*** a ressorti sa très bonne démo en CD ainsi qu'un Ep 3 titres chez **Symphony of destruction**. Il faut bien reconnaître que «Fear» est un excellent morceau. Quant à ***Bakounine***, ils ont sorti un split LP avec the ***Flue Sniffers*** en juin 2015 et sont censés en sortir un nouveau en juin 2016 avec ***Dispose*** chez **Deviance records / Bloodsoaked records / Slip Winny / La societe pue / Champi prod / Fight war prod / Trauma social / Aback distro / Maloka / Emrenadur / Senseless acts of anger / FFC**. Rien que ça... On quitte le D-Beat pour revenir à Nantes, qui abrite en sus d'un bataillon d'émeutiers et d'émeutières conséquents le meilleur label oi ! hexagonal – hum, c'est limite dit comme ça - **Une Vie Pour Rien,** qui a sorti une excellente compil ep, avec ***Syndrôme 81, Outreau, Rixe*** et ***Traitre.*** Ces derniers nous servent ici l'un de leur meilleur titre, « Trainer », avec une intro mémorable. Vous trouverez également

chez **UVPR** le nouvel album power pop de *The Headliners* et de nombreux disques sans cheveux, avec par exemple le second ep du groupe parigo ***Outreau.*** S'agit de pas cracher dans la soupe. Pendant que nous parlons de groupes parisiens, notons un très bon 45tours pour les ***Mary Bell*** chez **Danger records**. Nous fermons la parenthèse pour retourner en Bretagne, et plus exactement à Brest, avec tout d'abord, un nouveau groupe oi!, ***Secteur pavé*** avec au chant l'ex-chanteur de ***Tatchanka***. Puis nous rappelons la sortie du split ***Litovsk/ Syndrome 81*** chez **Destructure, Backwash,** et **Emergence** (mention spéciale à la reprise en français de ***Blitz***). Et pour les premiers, dans un style post-punk encore très punk, un lp s/t chez **Symphony Of Destruction, Contraszt!** et **Et Mon Cul C'est Du Tofu ?** (on parle aussi d'un split avec ***Douche froide***). Et pour les seconds, leur premier vrai ep chez **UVPR**, un disque qui fera date dans la nouvelle scène oi ! française qui fleurit depuis deux ans selon Ben et on veut bien le croire. D'ailleurs, en parlant de cette fameuse scène, on peut rappeler le concert organisé en mars à la **Gueule noire** de St Etienne avec ***Syndrôme*** donc, ***Traitre***, évidemment, ***Litige*** de Lyon et les excellents ***Zone infinie*** de Sainté qui ont sorti un lp incontournable de 7 titres : « Les Failles, Zero Réaction, La guerre, Agression, Les miettes, L'éternel retour, Zone Infinie ». Avant de fermer ces colonnes, LADA tient à remercier tout spécialement Mil et **More Deaf Cops**, studio DIY sans qui, nous concernant, il n'y aurait pas de disques, ainsi que le **Vacarme** et toute la clique. Rien à voir, mais merci à Bernie pour m'avoir appris entre autres choses utiles à lire et à cuisiner, une pensée pour les copains copines d'***Anormal Youth***, Ju RIP, et tous ceux et toutes celles qui nous ont quitté et pour qui on continue de vivre comme d'autres jouent : vite et fort. RIP Michèle. On finit sur « Les vestiges du chaos » de ***Christophe*** en nous excusant auprès de tous ceux et toutes celles que nous n'avons pas cités. Mangez la vie à pleines dents, ou ce qui vous en reste. oi!

Contre ce monde pédale ! pédale !

La deule coule un keuf

Finitudes

cinq questions à Dasz
du groupe *Âme de boue*

On parle beaucoup de Nuit debout. Amer *préfère causer ici d'*Âme de boue. *Le lien ? Peut-être l'*inconfort nécessaire. *A moins que ça ne soit la* finitude *qui est aussi le titre du prochain album du groupe à paraître en mai 2016 sur le label* Danger *et dont l'excellent titre «C'est l'hiver» est déjà téléchargeable comme on dit. Vous comprendrez qu'on ne pouvait pas passer à côté de ce groupe de* cold wave *dont nous avions particulièrement apprécié le premier album paru en 2012 chez* Treue Um Treue. *On a posé cinq questions à Dasz.*

Amer : Tu excuseras ce bon vieux calembour avec la nuit debout, mais puisque nous en parlons, on voit souvent, peut-être à tort, la scène *cold wave* comme une scène particulièrement imperméable à la politique quand elle n'est pas clairement tendancieuse (apolitique de droite en gros). Le froid ça conserve comme dirait notre ami perrache, sans vouloir vous mettre en boite. Ce qui alimente l'a priori. Comment perçois-tu, toi qui chante « c'est l'hiver » en mai, ce printemps 2016 qu'il convient de ne pas qualifier de français ?

Dasz : C'est sûr que ça fait un peu naïf ces discutions indignées sous des bâches face à un état qui se vante tranquillement de son revirement sécuritaire, de sa libération du travail et de ses ventes d'armes au Proche orient... Pour nous qui sommes né sous l'éternel idéal d'une économie ultralibérale qui dit elle même qu'elle se casse la gueule, et qui n'avons connu que des trahisons de la « gauche », il semble qu'il n'y ait pas grand chose à en attendre. Et entre ceux qui veulent tenter de réformer citoyennement la démocratie et ceux qui veulent en découdre avec les flics direct, on ne sait que choisir... On dirait que tout le monde fait un peu semblant d'y croire... M'enfin, à la base, tout mouvement d'émancipation me réchauffe le cœur et, même si je ne crois pas aux lendemains qui chantent, j'estime que tous les chemins qui vont en ce sens sont au moins intéressants en soit. On verra bien.
Après, j'aurais sûrement pas la prétention de répondre pour la scène cold wave, post-punk, ou minimal wave, ce qui est beaucoup trop vaste dans la géographie et dans le temps, mais pour ce que j'en sais, ces courants de musiques sombres et marginaux ont constamment côtoyé les chemins des libertaires, la scène DIY, les mouvements queer etc... Avec une critique récurrente du bonheur consumériste, de l'aliénation et du conformisme.
Mais c'est certain que les chansons à slogans comme on en entend parfois dans le punk ont beaucoup moins leur place dans ces musiques où il est surtout question de la vérité des émotions. Chaque musique développe son propre langage... Celui de la wave est en général un peu plus surréaliste si j'ose dire.

Amer : «L'âme de boue» est le titre d'une nouvelle de Jean Lorrain parue le 09 novembre 1892 et publiée dans les *Âmes d'Automne* dont le Chat rouge vient de nous offrir une très jolie version, comme à son habitude, sur papier bouffant. Maurice Barrès écrivait à son propos : « Jean Lorrain s'est adonné, avec un art incomparable, à l'analyse de ceux qui ne trouvent de joie qu'à utiliser la force surmenée de leurs nerfs. Il les suit dans tous leurs ébranlements, qui sont la pitié, la douleur et l'hallucination, mêlées et grandissants jusque à la mort ». Pourquoi avoir choisi ce nom de groupe ?

Dasz : En fait j'ai découvert cette nouvelle de Jean Lorrain dans l'insert d'un de mes tout premier disque : le très classique du goth « *Deathwish* » de Christian Death dans sa superbe édition sur le label « L'invitation au suicide », et depuis des années,

j'avais ce « Âme de boue » qui me restait dans la tête, pour son image et sa sonorité. Un jour, il m'a paru évident de l'utiliser pour présenter des morceaux.. Cela n'est pas franchement lié ni au magnifique disque de Rozz Williams, ni à l'excellente nouvelle macabre de Jean Lorrain ! Je me suis juste approprié ce nom...

Amer : Dans Âmes d'automne, Lorrain sonde le Paris fin de siècle, celui de l'époque du *Chat Noir*, ses bouges, ses cafés, ses rues à filles, ses tripots équivoques, ses boutiques de luxe. Il en ramène toute une foule d'êtres de boue, des hommes, des femmes surtout, usés, rincés par la vie, mâchurés par l'ennui, ou brutalement exposés à la lie de ce qu'ils se cachent à eux-mêmes. De quoi parles-tu dans tes chansons ? Il y a plusieurs titres en allemand dans ton prochain album. Pourquoi ce choix ?

Dasz : Cela dépend... J'essaie simplement de relever quelques moments du monde post-moderne et/ou de faire parler les fantômes dans ma tête... Il n'y a pas de ligne directrice. Comme je suis tout seul dans ce projet, je ne réfléchis pas trop à l'avance et les textes sont ce qui a besoin de sortir quand je me mets devant le micro... En général, j'ai une image en tête avec deux ou trois phrases et ça se développe en faisant. Mes textes sont assez simples en général.
Parfois, oui, je m'inspire directement de mes lectures, comme pour un morceau « Slut » que j'ai fait en lisant Peter Sotos et Dennis Cooper, écrivains décadents contemporains par excellence d'ailleurs. Il m'est aussi arrivé de reprendre un texte existant, comme pour un projet de concert, où j'avais mis en chanson un texte de Jules Laforgue tiré des *Complaintes*, que vous devez bien connaître. Ou « Fun to be dead » écrit par le performeur Bob Flanagan sur son lit d'hôpital, chanson déjà reprise par le groupe « La peau et les os », qui vient d'ailleurs de sortir son excellent premier album. J'utilise aussi les mots pour leur sonorité, d'où les différentes langues utilisées.

Amer : On salue les copains de « La peau et les os » oui. Le titre de ton prochain album est « finitudes », terme particulièrement fécond à la fin du dix-neuvième siècle et qui a fait le succès des littératures décadentes, post-symbolistes et anteséculaires. Pourquoi ce choix et tant que nous y sommes, quelles sont tes influences et références littéraires ou artistiques ? Es-tu sensible aux littératures finiséculaires que nous évoquons ?

Dasz : Le titre du disque est venu à la fin, lorsque je me suis rendu compte que quasi tous les morceaux jouaient d'une manière ou d'une autre avec ce concept, qu'il y soit question de limite, de vanité, d'impuissance ou de déclin. Et il y a par ailleurs dans ce terme une forme de résignation et d'acceptation qui correspondait au stade où j'en étais dans ma vie à la fin de ces enregistrements. Par ailleurs, je ne connais qu'assez peu les auteurs décadents de la fin du 19ème. Je pense découvrir beaucoup avec ta revue ! Je suis plus familier des auteurs finiséculaires du 20ème siècle, comme J.G. Ballard, Murakami Ryu ou Lydia Lunch.. Même si il y a des points communs : dissection des maladies modernes, goût pour les ruines, pour les poubelles du monde...
Je n'ai pas une assez grande distance sur ce que je fais pour parler de références. Mais, quoiqu'il en soit, je pense que l'imaginaire développé dans *Âme de Boue* est plutôt contemporain. Pour moi, une des grandes différences entre le spleen de la fin 19ème et le spleen actuel est géographique. Justement, le Paris fin de siècle actuel n'existe pas vraiment, le décor c'est partout et nulle-part.

Amer : Tu joues également, si je ne me trompe, dans le duo franco-belge minimal wave Dolina dont tu as produit l'album « *Four crystals* », sur le label *Spielzeug Muzak,* à côtés des très bonnes compilations « Toilettes publiques » ou de l'excellent groupe serbe *Konvoj Bonton Bajkera.* Parallèlement à un certain engouement pour le post-punk, j'ai l'impression que la cold et la new-wave connaissent un certain regain d'intérêt. Sans faire dans la sociologie de comptoir, on peut imaginer que cela dit des choses sur l'époque que nous vivons. A quoi attribues-tu ce sursaut d'une scène qui goûte pourtant la *rigor mortis*, à moins qu'il ne s'agisse de la mastication des morts, et comment décrirais-tu la scène actuelle ?

Dasz : Oui heureusement j'ai d'autres projets musicaux avec d'autres gens, ce qui m'évite de tourner en rond autour de mon nombril ! Principalement, je joue dans Dolina avec Najah (de :codes), et dans Illustration sonore, avec Cristina (Froe Char). J'ai aussi fait la musique d'un long métrage l'an dernier. Sans parler de tout ce qui macère et verra peut être le jour un jour. Pour moi c'est vital d'avoir plusieurs projets, chaque projet ayant sa couleur et sa temporalité. Du coup tout se fait lentement mais c'est bien comme ça. Par ailleurs,

je suis membre du label *Spielzeug Muzak.* Nous avançons depuis cinq ans sans planning au gré de ce qu'il nous paraît évident de sortir, selon les rencontres affectives et musicales.
Encore une fois, je ne connais vraiment pas toute la scène « wave » actuelle mais j'ai l'impression que depuis des années, l'audience est plus ou moins constante. Il y a eu effectivement une sorte de *revival* de la « minimal wave » il y a 5-6 ans ainsi qu'une déferlante de groupes *simili joy division* mais ça s'est vite calmé. Et les tentatives d'en faire un style *hype* n'ont jamais vraiment marché. Maintenant j'ai l'impression que les scènes se mélangent de plus en plus, et c'est très bien.

Amer : Heureux d'apprendre que tu joues également dans *Illustration sonore* dont j'avais particulièrement aimé le titre «Flying Lights» sur le Circuit d'Actes 3 du label franco-belge *Forme lente* avec entre autre *Position parallèle* que nous embrassons par la même occasion. Merci Dasz d'avoir répondu sur le pouce à ces quelques questions. Au plaisir, et notamment d'écoute avec ce nouvel album donc. Finitudes !

LES CADAVRES
LA DEVALUATION : VOICI
CE QUI VA SE PASSER
LES SALAUDS VONT EN ENFER

CADAVRES
LE TEMPS PASSE LE SOUVENIR REMIX

Un cadavre

par Le Moine bleu

Les choses se passaient ainsi, à l'époque. Le matin, nous nous engouffrions dans le métro afin de gagner un collège quelconque, puis son lycée adéquat. Rendus devant les portes de l'établissement où notre avenir se jouait aux plans humains et professionnels, nous renoncions, soudain ! avec une gigantesque facilité, quoique dans un malheureux soupir, pour nous rendre au bistrot du bas de la rue, toujours le même. Là, très tôt, environnés de la musique de notre choix, émise par certain juke-box aujourd'hui une antiquité, nous entamions notre interminable séance quotidienne d'éthylisation systématique, seulement interrompue par le devoir physique - absurde - d'ingérer du solide, sur le coup de midi, et, dans ce but, de gagner la seule *cantine* du lycée, dont nous méprisions, à tort sans doute, le savoir qu'il dispensait, avec toutes ses utilités prévues. Nous buvions infiniment plus que nous ne lisions, un phénomène que nous retrouvâmes ensuite consigné (c'est le cas de le dire) par Guy Debord, dans ses souvenirs. Ce que nous lisions, cependant, était bon, et suffisait à nous exalter en même temps que nous montrer des pistes fécondes, produire des riches trouées vers d'autres lectures opportunes. En sorte que notre culture, pour être extrêmement lacunaire, n'en restait pas moins cohérente, ce qui suffit amplement, à dix-huit ans autant qu'à soixante.

Le soir, correctement blindés, nous reprenions le métro, croisant parfois sur le chemin quelque punk clochardisé de notre connaissance, dont le grand flou artistique entourant toujours la jeunesse (et autorisant l'illusion de l'harmonie générale, l'absence de ce pourtant très impitoyable déterminisme de classe que le temps qui passe révèle sans retard) permettait alors la fréquentation.

Les punks, de fait, *le* Punk, étaient partout dans notre existence. Le matin, *à l'aller*, une fois sur quinze, disons, nous tombions ainsi sur Vérole, le chanteur des *Cadavres*, dont nous écouterions avec passion la musique, sitôt rentrés chez nous. Vérole montait à la gare de l'Est. Il était étrangement accoutré, portait cravate rouge sur costume noir, ou bleu, arborait une éternelle *Spike* de cheveux noir-de-corbeau, à la Sid Vicious, laquelle relançait d'une certaine vigueur pointue un visage empâté, dont les stigmates, par ailleurs, d'une forte acné passée, avaient valu son impayable surnom au personnage. Vérole s'en allait aux aurores perpétrer quelque sordide besogne salariale, à caractère commercial-tertiaire. Nous discutions. Il moquait avec rage le destin pitoyable de tous ces employés - passés, actuels, futurs - qui nous entouraient dans la rame, et dont il faisait partie. Son humour était efficace. Il appréciait, à notre impression, ces brefs moments d'échanges décousus au cours desquels nous causions, chose étonnante, à peu près de tout sauf de *l'actualité* de son groupe. Il faut dire que nous la connaissions sur le bout des doigts et qu'à cette époque, nous nous déplacions à peu près partout, d'Ivry à Juvisy, Saint-Denis ou Pontoise pour suivre ces *Cadavres*-là, en bons fans dévergondés que nous étions. Vérole le sentait, ce qui nous permettait de parler d'autre chose, notamment de philosophie et de Schopenhauer. Vérole était un grand admirateur de Schopenhauer. Nous aussi. Lors d'un de leurs plus mémorables concerts, donné en 1993 au *Bataclan*, à Paris, devant quelque deux mille spectateurs (les *Damned* jouant en première partie),

il avait tenu à citer la phrase du vieil hindou allemand à tête de singe, professant que la vie oscille, telle un pendule obscène, entre souffrance et ennui. Ce qui ne l'empêchait point de se considérer vaguement anarchiste. Dans sa chanson *L'Ennemi*, par exemple, il mêlait de manière singulière et pénétrante, en vérité proprement *décadente*, l'individualisme pessimiste, le refus *unitaire* du monde et l'Anarchie, clamant que *tout autour de lui, il ne voyait* jamais *qu'un ennemi* (un seul), tout en conservant, en son âme, certain *idéal, rouge comme le sang, noir comme la nuit*. Vérole était d'une grande délicatesse, d'une très appréciable douceur (sa voix même). Il paraissait d'ordinaire embarrassé par les démonstrations les plus grossières et standardisées de punkitude, dont la beauferie parfaitement authentique et la stricte *parodie* de celle-ci sont souvent difficiles à distinguer, chez les adeptes.

Quant à la division du travail thématique, elle était optimale dans ce milieu, *Ludwig von 88* traitant le créneau infantiliste et régressif, les *Bérurier Noir* (alors déjà disparus) le besoin de révolte collectiviste, *La Souris Déglinguée* (dont nous ne découvririons l'importance réelle que plus tard) *évoquant* des mondes, à la manière des grands récits de voyage, d'exploration, d'Histoire. Nous rencontrions aussi l'ours Schultz, des *Parabellum*, dans le métro (et toujours à la gare de l'Est). Sa voix rauque, son humour plein de dédain et de morgue, le son lourd des *Parabellum* renvoyaient à des postures plus viriles et cyniques n'étant pas forcement pour nous déplaire, mais tellement éloignées, néanmoins, de cette finesse distanciée, et élégante, qui nous séduisait chez les *Cadavres*. Rappelons une fois encore que nous n'avions pas vingt ans.

Quand on écoute, aujourd'hui, leur morceau *Existence Saine*, critique assez tranquille de la marchandisation ininterrompue de l'univers, des goûts, du langage, on mesure à la fois ce qui, depuis lors, aura perduré et changé. La publicité ne prétend plus désormais croire ou

souscrire à ses propres inepties, même si ses expressions stéréotypées façonnent, totalitaires et incontestées, l'entièreté de la racine du monde. Les publicitaires eux-mêmes lisent et vantent Schopenhauer, de longue date. Sans parler de Karl Marx, pour les plus *critiques*. La réclame et son esclave se perdent en clins d'œil à notre endroit : je vends de la merde, c'est vrai, et il est vrai aussi que cette activité stupide, cette débauche complète de l'intelligence, de l'imagination et des mots constitue toute ma vie, mais que veux-tu ! cette merde-là, c'est aussi ton besoin, tu la produis aussi indirectement, tu l'achèteras. Quant à moi, il me faut bien vivre. J'ai une famille. Et j'ai des besoins. Humains.

Nous ignorons ce qu'est devenu Vérole, s'il est même, à cette heure, mort ou vivant. N'était-il pas, de toute façon, dès l'origine, un *Cadavre, mort à cette vie*, aux ambitions et gloires particulières qu'elle préconise ? Du fond de notre adolescence, nous qui cherchions, dans le noir, des vivants, nous flairions, là, chez cette bande de décomposés, le commencement très appétissant des choses.

mercredi 10 septembre 2014

Samedi 02 avril 2016, nous avons vu Vérole reprendre quelques titres des Cadavres, accompagné par les Toxic Waste, à Lille. Préciser qu'il n'a pas quitté cette vie, ne signifie pas qu'il y soit revenu. Notez par ailleurs que ce texte a été écrit bien avant les attentats du 13 novembre 2015 qui, comme ceux de janvier, nous ont sidéré. Nous n'avons pas, sur le sujet, le cynisme de certains et certaines. Nous remercions vivement notre ami moine, pour ces souvenirs doux-amers, ses saillies pleines de vie contre la french théorie et bien d'autres choses que nous goûtons en commun - même si nous ne comprenons pas toujours tout ce qui est écrit-, et que vous pouvez retrouver sur le site : http://lemoinebleu.blogspot.fr

L'Apostolat

Albert t'Serstevens

Le texte qui suit est la première partie du roman de t'Serstevens intitulé Un apostolat, *paru en 1919, et qui figura pour la petite histoire parmi les favoris du Goncourt 1920.*
Pierre Halen écrivait dans la revue Textyles n°23, 2003 : "ce texte, qui ne cache pas sa filiation directe avec Bouvard et Pécuchet, *est le récit d'une expérience collectiviste, entreprise avec enthousiasme par quelques jeunes gens radicaux, à la recherche d'une alternative et nourris de la lecture des penseurs utopistes. Inutile de préciser que l'expérience est un échec, et qu'elle laisse un goût saumâtre dans la bouche de son ultime protagoniste, le personnage de Pascal qui ne peut que conclure à « un tas de blagues ». En dessous de cet excipit, une note de bas de page, non signée mais datée de 1973, révèle au lecteur que « À dix-huit ans, attiré par les expériences sociales, t'Serstevens fonde avec quelques amis un phalanstère collectiviste, selon les idées de Fourier et de Kropotkine ». On n'en saura pas plus dans la préface ni dans l'essai de Jean-Pierre Martinet, qui semble être la simple reprise d'une brochure publiée au début des années 1970 en défense de t'Serstevens, écrivain « injustement oublié ».*
A table !

(PREMIÈRE PARTIE)

C'était à l'entresol, dans une rue du Montparnasse, au-dessus de la boutique d'un marchand de fleurs. Il y avait dans l'escalier une odeur de terre mouillée avec, selon l'époque, le parfum blême des lis, l'arôme des œillets, des roses ou des mimosas.
On lisait sur la vitre de l'entrée une inscription en lettres d'émail :

Restaurant Cérès
Cuisine végétarienne, hygiénique et rationnelle

Puis le nom du propriétaire et l'invitation à s'essuyer les pieds.

Quand on franchissait la porte, un silence tout blanc vous enveloppait. Une servante en tablier clair se tenait près du comptoir, immobile et muette, les mains passées sous la baverette à festons.

Quelques tables s'alignaient contre la muraille, flanquées de chaises à dossier verni : sur les nappes un peu rousses, au milieu des quatre couverts d'aluminium, des fleurs fanées s'effeuillaient dans un vase de porcelaine. Près de la fenêtre, une table plus longue portait symétriquement des serviettes défraîchies roulées dans leur anneau ; le dossier des chaises, appuyé contre la nappe, réservait ces places à des clients fidèles.

Aux murs, un portrait de Tolstoï, dans un cadre laqué, présentait un vieillard en tenue de moujik, une houe sur l'épaule. Un baromètre en bois sculpté voisinait avec le grand philanthrope et un calendrier à figurines où des soldats de toutes les nations déposaient leurs armes entre les mains d'une dame blonde couronnée d'olivier. Des pancartes enluminées recommandaient le *Château-Badet-Maas-de-la-Ville-sans-alcool* et révélaient, de la part du traiteur, un savoir de polyglotte. Dans le fond de la pièce,

auprès d'un piano recouvert de sa housse, un masque de plâtre, piqué de chiures de mouches, montrait la face somnolente de Beethoven. La piété des clients l'avait accroché là : leur esprit zélé faisait de ce grand homme capricieux, autoritaire et égoïste, comme tous les génies, une sorte de prophète de fraternité, un Jésus-Christ semant dans ses sonates le bon grain des paraboles. Et ils citaient Romain Rolland.

C'étaient des vieilles dames à lunettes et joues ternes, griffonnant sur un agenda des notes, par saccades ; quelques étudiantes russes, sans élégance, émaciées et taciturnes ; un Grec aux pieds nus dans des cnémides, en chiton brodé de laine verte, avec un ruban dans les cheveux, comme Alcibiade, qui ne parlait à personne et commandait en allemand.

Bien que la vaisselle et tous les comestibles fussent passés au stérilisateur, les clients flairaient leur pain, frottaient leur verre, inspectaient à contre-jour l'eau de leur carafe, analysaient leur nourriture qu'ils chipotaient longtemps du bout de leur fourchette.

Dès qu'ils s'étaient assis, la servante approchait à pas feutrés : on lui désignait les plats sur une carte plus chargée qu'un index de manuel. Elle retournait, lente et mystérieuse, vers le comptoir où la patronne penchait un visage de cire entre des cache-pot de cuir bouilli.

On apportait les plats avec les mouvements ouatés d'un rituel. C'étaient des « pains de nuttolène », des «rôtis végétaux », des «croquettes de blé vert », des « beefsteaks d'épinards », des petits pois et des flageolets mis en forme de côtelettes, et tout ce qu'il fallait pour donner aux consommateurs l'illusion de manger de la viande.

Ils déjeunaient sans mot dire. Parfois le choc d'une cuiller troublait le silence. Les bruits plus imprévus faisaient lever toutes les têtes : le tintement d'un verre, la voix du Néo-Grec, ou le frottement de la porte sur le linoléum.

Vers la fin du repas, des jeunes gens entraient un à un. Ils avaient tous des barbes courtes d'apôtres, de grands

cheveux et des lavallières de satin noir. Ils s'installaient à la table réservée, dans le jour blanc de la fenêtre, en reculant leur chaise avec précaution.

En attendant leurs camarades, ils causaient à voix basse ou parcouraient des journaux et des brochures dont leurs poches étaient pleines : cela s'intitulait *Le Réveil des Masses, Le Libertaire, L'Homme devant la Vie*, etc. On accueillait les arrivants avec une effusion généreuse ; ils s'appelaient : frères, et se donnaient l'accolade. Le plus jeune avait vingt ans ; l'aîné, Chapelle, en avait trente.

Il dominait le cénacle attablé, de sa haute taille et de son feutre rond qui ne le quittait jamais et qu'il portait dans le cou. Ouvrier typographe, propagandiste acharné, il imprimait au polycopiste une petite feuille hebdomadaire, *La Cité régénérée*, où l'on renversait, chaque semaine, le Capital et la Guerre, alternativement, parfois les deux ensemble, et qui préconisait des moyens infaillibles pour supprimer la misère, le travail et les maladies vénériennes. Mais il dédaignait ces menues besognes ; son vrai labeur, laissait-il entrevoir les jours de faconde, était de réunir les matériaux d'un grand ouvrage en plusieurs volumes sur Malthus, sa théorie de la dépopulation, et sur l'hygiène conjugale.

Il gardait à ses côtés, comme son disciple le plus cher, Pascal Marin, un vigénaire, beau sans en avoir conscience, d'une grâce ferme et robuste, et qui portait comme une auréole une chevelure blonde et nueuse. Il avait la blouse de serge qu'on voit à Gorki sur ses photographies. La taille amincie par une ceinture de cuir, les épaules libres, le port assuré, il présentait, avec ses jambes longues et flexibles, la force souple des bêtes de jungle.

Près de lui, s'agitait Firmin Lhommel, un petit être noiraud, pusillanime et inquiet, tout en barbe et en sourcils, et dont le tic, lorsqu'il était assis à la table, était de racler avec son couteau les miettes de son pain.

Devant eux s'installaient Fernand Verd, dont le poème, *L'Aube des Temps nouveaux*, en prose lyrique sur le mode

de la séquence, était connu par cœur de tous ses amis, et qu'ils se récitaient sur les ponts, les nuits de lune et d'enthousiasme ; et Krabelinckx enfin, peintre bruxellois, au parler gras et truculent, habile dans l'art d'imiter le cornet à pistons, et toujours vêtu de toile bleue.

Ils étaient tous végétariens, comme Pythagore et Orphée. Ce n'était pas un régime de santé mais la consécration d'un principe. Ils donnaient au végétarisme toutes les vertus de la tempérance, une assimilation parfaite à la sagesse, une connaissance plénière du Bien, du Beau et de la Vérité : ils croyaient qu'il n'est pas de conscience légère sans un estomac garni de légumes. Le végétarien, disaient-ils, ayant réduit son égoïsme au minimum, offrait le terrain le plus favorable à l'éclosion de l'amour : il avait le cœur ouvert à toutes les bonnes inclinations, dans l'ébauche d'un idéal de bienveillance et de paix universelle. Chapelle allait plus loin : il suffisait de quitter son boucher pour devenir un saint. Il s'écriait : « Supprimons la viande, nous supprimerons la guerre ! » Il appelait « nécrophages » les adeptes sanguinaires de la diète carnée ; il les décrivait se repaissant d'entrailles palpitantes et se ruant ensuite vers les lieux de débauche, excités par les viandes et les épices. Il aimait à déclamer contre eux le tercet de Lamartine :

Ils savourent des chairs et vivent de la mort !
De cruels aliments incessamment repus,
Toute pitié s'efface en leurs cœurs corrompus.

Krabelinckx, il est vrai, manquait parfois d'orthodoxie. Il déjeunait avec ses amis, pour ne les point contrarier dans leurs idées ; mais au dessert, il prétextait un rendez-vous sérieux et courait rue de la Gaîté manger des saucisses frites.

Au *Restaurant Cérès*, ils se nourrissaient de riz, de légumes cuits à l'eau et de panades de céréales ; deux fois la semaine, ils se permettaient les nouilles. Ils buvaient de l'eau pure et, le dimanche, du *Medizinal-Muskateller-sans-alcool* ou du *Borsdorfer Nectar,* qui sont des vins de fruits, étrangers. Ils s'interdisaient le thé, les infusions

analeptiques, le café à caféine et surtout les œufs, afin de ne point tuer le germe de la Vie.

Cette entité mythique et absolue formait le thème de la conversation, avec les plans de réforme sociale et la création d'une Colonie communiste.

Les clients, un à un, quittaient leur place, saluant d'un sourire amène le groupe des jeunes gens. Dans la salle vide, ils s'abandonnaient à leurs propos et discutaient bientôt avec éclat.

Chacun formulait des axiomes, critiquait les valeurs morales, proposait des modifications à la marche du monde. Lorsqu'une difficulté se présentait, Chapelle la tranchait d'une voix nette, en rejetant son feutre en arrière. Puis il parlait de la *Société future*, évoquait la fraternité des peuples, les merveilles de l'union libre et de la communauté des richesses. C'était comme une aurore galiléenne : le capitaliste se dépouillait de ses biens, le pauvre voyait son antique martyre couronné, *l'homo homini lupus* s'effaçait des proverbes sociaux ; les rapports entre les citoyens du monde, régis par une égalité parfaite, étaient empreints de tendresse et de douceur...

Ah ! tu m'emmerdes à la fin !

Cette interruption s'adressait à Lhommel qui raclait la nappe avec zèle. Tandis qu'il rentrait précipitamment les mains sous la table, l'orateur continuait, d'une voix large et émouvante : dans les festins publics, sur des prés verdoyants émaillés de pâquerettes, à l'ombre des chênes séculaires, les hommes uniraient leurs mains : ils se souriraient comme devaient se sourire les noémites pactises, après le Déluge...

En pérorant, il brisait entre ses doigts les croûtes de son pain. Un rayon de soleil tombait sur la nappe. Le pain s'illuminait, et une poussière d'or s'évaporait dans la clarté.

Pascal laissait aller son rêve au courant chanteur des espérances. Il admirait son ami, son maître : ainsi, la tête renversée dans une extase, avec le pain vermeil aux doigts, il le faisait penser au symbole d'Emmaûs. Et

l'adolescent enivré recevait le nouvel évangile.

Cette ère saturnienne, toute d'amour et de foi, sans lois ni gouvernants, sous le bienfait d'une équité naturelle, proclamait l'orateur, ils pouvaient, ils devaient l'établir. De leurs vouloirs unis, de leurs labeurs communs, ils créeraient cette Colonie dont tous avaient souhaité la naissance...

Lhommel faisait un geste.

— Cultivant la terre, insistait le propagandiste, — tissant la laine et cuisant le pain, donnant de notre seul effort la production nécessaire à notre subsistance, nous vivrons comme Robinson dans l'Atlantide, en marge d'une société que nous refusons de connaître, parce qu'elle est assoiffée de lucre, écrasée sous la ploutocratie des banques, réduite sous le joug du militarisme, abrutie par le clergé...

Il écoutait chanter l'écho de ses paroles.

Mais Lhommel, en mâchonnant des bouts d'excuse, se permettait une objection : il comprenait leur désir à tous et serait fier de le réaliser avec eux ; mais la question valait un examen plus attentif ; il fallait peser le pour et le contre, ne pas se décider à la légère. Pouvait-on se séparer du reste des hommes ? Pouvait-on vivre de son unique travail personnel ?

— On peut ce que l'on veut. — déclarait Chapelle.

— Sans doute, mais l'expérience nous enseigne...

— L'expérience est concluante. Les Doukhobors du Canada n'ont-ils pas réussi dans leur tentative ?

— Peut-être... Je ne connais pas les Doukhobors du Canada...

— Si tu ne connais rien, pourquoi veux-tu discuter ?

— Je ne discute pas des exemples, je discute des principes.

— Qu'en pensent les camarades ? — disait Chapelle en se penchant à la ronde.

— Moi, — répondait Krabelinckx, — je m'en fous, du moment que je peux travailler.

Fernand Verd pensait que la poésie ne pouvait s'épanouir que dans une pleine indépendance, que la

Colonie était un moyen de se libérer de la contrainte sociale, qu'il approuvait donc l'idée d'en créer une. Pascal inclinait la tête, sans mot dire, parce que l'émotion le suffoquait.

— Je ne demande pas mieux, — balbutiait Lhommel, — évidemment, je ne demande pas mieux. Mais comment ferons-nous? Nous ne possédons rien. En France, tout est propriété ; nous ne pouvons nous exiler pour chercher au loin une terre commune. Il nous faut encore des outils, du bétail, des céréales : qui nous les donnera ?

Il y eut un long silence : chacun réfléchissait. Krabelinckx tambourinait sur la table. Chapelle regardait Pascal ; il lui prit la main et, la tapotant du bout des doigts, il laissa tomber ces paroles :

— La Vie y pourvoira...

t'Serstevens (Albert), Un apostolat. *Roman. Introduction d'Alfred Eibel. Suivi de « Un Apostolat d'Albert t'Serstevens. Misère de l'utopie », par Jean-Pierre Martinet, du « Prix Goncourt 1920 au jour le jour » et du « Dossier de presse sur Un apostolat ». Courbevoie, Édition Durante, 2002.*

Nash Dom

bâtiment, littérature et libération animale

entretien avec Andonia Dimitrijević

Plus l'homme est féroce envers la bête,
plus il est rampant devant les hommes qui le dominent
Louise Michel

Les âmes : Andonia, pour celles et ceux qui l'ignoreraient, Vladimir Dimitrijević, votre père, a été le fondateur des éditions L'Âge d'homme, crées à Lausanne en novembre 1966. Vous avez repris la relève il y a 4 ans, après son décès. Vladimir Dimitrijević, Dimitri comme on l'appelait, est mort dans un accident de la route, enseveli sous ce qui avait été sa vie, le 28 juin 2011, alors qu'il faisait la tournée des librairies à bord de sa camionnette chargée de livres. Après presque 45 années d'activité, il continuait à sillonner les routes lesté de bouquins. Il avait commencé une valise à la main, en faisant du porte-à-porte, dans les beaux quartiers helvètes. Les devantures

restées closes, les regards suffisants, le pain maigre ne le décourageaient pas. Au contraire, ça le faisait rire. Il a poursuivi ces tournées à bord de sa camionnette, *Algernon*, pleine de trous et de bosses, avec obstination. La légende veut qu'elle était à la fois sa maison, son bureau et son mulet. Dimitri était de cette tradition des bonimenteurs à qui aucun libraire ne résistait : c'est la force des grands lecteurs. Évidemment tout ça nous parle comme le reste de son parcours romancé sous la plume de Jean-Michel Olivier dans *L'Ami barbare,* une biographie fictionnelle parue aux éditions de l'Age d'homme en juin 2014. Nous reviendrons un peu plus tard, si vous le voulez bien, sur cet ouvrage singulier, ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas.

Aujourd'hui donc, c'est vous qui avez repris le flambeau, même si l'expression est risquée quand on vit entourée de livres. Je crois savoir que vous travailliez déjà dans l'entreprise paternelle de son vivant, et que vous y êtes entrée à l'âge de quinze ans, ce qui demeure une drôle d'idée pour faire l'école buissonnière : « Comme papa était lui-même autodidacte, il n'a rien dit. De toute façon, c'est un métier où l'on n'apprend jamais aussi bien que sur le terrain. Et je n'aime ni les journées obligatoires de cours ni le côté fermé de l'école, le diktat de tous aimer la même chose.»

Bon, à présent que l'école est loin derrière vous, la récréation semble également terminée et on peut dire qu'aujourd'hui vos prérogatives au sein de cette grande maison ont radicalement changées. Je ne sais pas si c'est ce qu'on appelle devenir adulte - je souhaite secrètement que vous ne le soyez pas complètement devenue, mais quand même, ce n'est pas rien a priori de reprendre l'Âge d'homme, ni de succéder à son père, surtout lorsqu'il s'appelle Vladimir Dimitrijević. La maisonnée a bien changé depuis le jour où il a signé le permis de construire, le 6 novembre 1966, grâce entre autres au succès des *Hauteurs béantes* d'Alexandre Zinoviev, en 1977, pas très heureux comme titre, soit dit en passant, quand on se lance dans le bâtiment. Dimitri s'est alors

entouré de plusieurs collaborateurs et il a embauché du personnel. D'autres succès - et des déconvenues aussi, ont ensuite assis la légende, souvent venus de l'Est, et la Maison a considérablement grossi, en étages. *Nach Dom* en Serbe. « Chaque année, la maison s'agrandit. On occupe désormais deux étages de la grande tour lausannoise. (…) Au départ, toi et moi on faisait un peu tout. L'édition et la diffusion, la correction des épreuves et la facturation, l'emballage des livres et la rédaction d'un journal destiné aux libraires et à la presse. Mais ça ne suffit plus. Tu engages une secrétaire, une téléphoniste, des coursiers. Chacun trouve sa place dans la Maison ». Celui qui parle, c'est Claude Frochaux, que l'on devine être celui qui a inspiré le personnage de Christophe Morel dans l'Ami barbare.

Et puis il y a eu la rue Férou et le ballet des âmes noires. La guerre en Yougoslavie comme un glissement de terrain. Un dégât des eaux, sombres. Suivi d'une mauvaise presse pour une mauvaise passe. De celle qui

marque d'une croix d'infamie les murs des maisons déjà chancelantes. Et le prix Interallié en 2010 pour tenter de gommer les lézardes avec *Amour nègre* : votre père danse alors sur la table. L'âge d'homme, c'est tout ça lorsque, du jour au lendemain, vous en prenez les rênes en 2011. 4500 ouvrages au catalogue. Une centaine de nouveaux titres par an. Une équipe étoffée entre Paris et Lausanne, plusieurs librairies ouvertes au quatre coin de l'Europe. Mais il y a un succès majeur qui manque à cette épopée échevelée que relate Jean-Michel Olivier dans son roman puisque votre père ne l'a pas connu de son vivant c'est celui de Joël Dicker qu'il avait débusqué, si ce n'est signé d'une poignée de main, juste avant de décéder, pour son roman *La Vérité sur l'affaire Harry Québert* et qu'il vous a en quelque sorte offert en passage de témoin. C'est le jour de son enterrement que vous avez rencontré le jeune genevois pour la première fois. Tout a été très vite ensuite, comme la phrase qui suit. Cent cinquante mille exemplaires distribués, des traductions pour 33 pays, un succès colossal. De quoi consolider les fondations, et même refaire les peintures de la cave au grenier. Sauf qu'un gros succès éditorial, ça ne se lègue pas. D'ailleurs, c'est pas forcément un cadeau. "Surtout pour une jeune gothique tout juste sortie de l'adolescence" diront quelques mauvaises langues que sont les misogynes, les jaloux et les jalouses. En vrai, un succès, ça se bâtit. Suffit pas d'avoir un bon texte sous le coude, ça se saurait. C'est un travail de titan que vous avez relevé là d'une main solide - comme quoi on peut être vegan et travailler dans le bâtiment -, et qui donne à l'aventure une dimension initiatique troublante, comme pour vous convaincre que vous n'êtes pas arrivée là par hasard. Comment s'est passée la reprise en main de la Maison ?

Andonia Dimitrijević : C'était un peu complexe parce que mon papa n'avait pas tout mis à jour au niveau des documents administratifs, donc j'ai eu beaucoup de problèmes de paperasse à régler. Comme par exemple

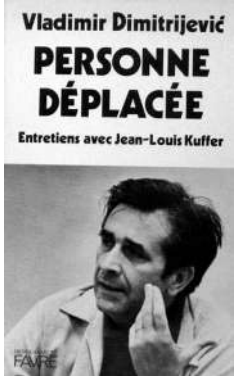
toutes les personnes décédées qui étaient encore inscrites au registre du commerce. Ça a été beaucoup de formulaires à remplir et d'administratif à mettre à jour. Donc au niveau pratique, c'était un peu compliqué. Au niveau purement éditorial, c'était assez particulier aussi, puisque j'ai reçu beaucoup de très sympathiques témoignages de personnes qui gravitaient autour de la maison, car comme vous le savez peut-être il y avait plusieurs directeurs de collections, mais du coup il y avait aussi une certaine pression puisque tout le monde voulait que tout continue exactement de la même manière que du temps de mon père. Et c'est vrai qu'au début, vu qu'il y avait des choses urgentes à gérer, nous avons mis toute cette dimension de côté et cela ne m'a pas permis de pouvoir entreprendre tout ce que je souhaitais à l'Âge d'homme. Il a fallu prendre un petit moment pour pouvoir s'approprier un peu les murs de la maison et ça c'est venu dans un deuxième temps. Mais voilà.

Pour ce qui est du succès comme vous dites, c'est arrivé un peu plus tard, environ une année après. En fait ce qui s'est passé c'est que j'ai rencontré Joël à l'enterrement de mon père, effectivement. C'était la première fois que je le voyais. J'ai appris qu'ils étaient en discussion pour l'édition de son premier livre *Les derniers jours de nos pères*, et non *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*, qui est venu après. En fait, un mois et demi après son décès à peu près, j'ai assisté à la première rencontre de Joël avec Monsieur de Fallois, à Paris, parce que mon papa les avaient mis en contact. Il estimait que le livre pouvait avoir aussi une répercussion en France, et en général, pour ce genre de projet, il contactait toujours Monsieur de Fallois. J'ai assisté à la première discussion et nous l'avons publié en co-édition avec de Fallois. Une année plus tard, il y a eu *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*, et le succès qu'on connait.

Ça n'a pas été si titanesque que ça. Finalement, quand quelque chose marche, on parvient toujours à s'arranger. C'est quand ça ne marche pas que c'est laborieux. Au

départ, nous avons tout fait seul, de nos propres mains, mais ensuite le succès a été tel qu'on a du faire appel à des transporteurs et ça s'est compliqué un tout petit peu. Mais finalement c'était assez euphorisant. Devoir pallier à ce genre de problème, c'est presque du plaisir, car habituellement ce n'est pas le transport de 10 000 ou 20000 livres qui pose souci. Donc voilà. On trouve toujours des solutions. Le livre a été très peu manquant en stock. Au niveau logistique, c'est monsieur de Fallois qui a géré les impressions. Nous avons géré l'aspect logistique pour la Suisse et nous en avons quand même vendu environ 100000. Mais ça n'a pas été un problème. Je peux même dire que ce fut une très bonne expérience.

Les âmes : Mais qu'on le veuille ou non, difficile d'y échapper, il y a dans cette histoire quelque chose de l'ordre de la transmission et de la reproduction. On peut être disposé, enfant, à imiter les adultes qui nous nourrissent, comme au contraire décider qu'on ne deviendra jamais ce qu'ils sont, ignorant souvent ce qu'ils ont été et ce qu'ils deviendront. Mais ça revient parfois au même. Au rabbin Garaï qui lui demande dès la première page de *L'Ami barbare* pourquoi il écume avec une telle passion les foires du livre en se nourrissant de pain et en dormant comme un SDF dans sa camionnette, Roman Dragovir, le double de Dimitri répond : « au moins ici je ne suis pas chez moi ». Votre père était un exilé volontaire, un migrant notoire, à qui les ancêtres roms et valaques ont ouvert la voie. Dimitri confie à Jean-Louis Kuffer dans *Personne déplacée* : « Ce thème de l'émigration trouve en moi, cela va sans dire, de très profonds et constants échos. La moitié de la population de la Macédoine d'avant 1914 est allée travailler dans tous les pays d'Europe. Notre musique populaire, si lancinante de mélancolie, l'est évidemment à cause de ces perpétuelles migrations. Ses chants disent la tristesse de ceux qui sont sans cesse arrachés à leur milieu familial. Or cette émotion des nôtres, dispersés de par le monde, n'a jamais cessé de vibrer en moi durant mes



propres errances. Je revois toujours cette photo de mon grand père dans sa boulangerie de Chicago, qui me rappelle les aspirations de tous ceux-là qui sont partis pour s'accomplir quelque part et n'être plus méprisés chez eux, quel que fût leur attachement à l'ingrate terre natale ». Roman, le double de Dimitri, n'a jamais cessé de parcourir les routes depuis qu'il a quitté sa Serbie natale après l'incendie de la bibliothèque nationale qu'il fréquentait à Belgrade, près de l'église Saint-Sava - le premier des grands écrivains slaves et le fondateur de l'orthodoxie serbe -, et l'arrestation de Natalia Kostelic. Pour ça, ou pour une autre raison, peu importe. Toujours est-il que votre père n'est pas souvent à la maison, ni à vos côtés. « Il était si souvent absent que nous n'avions pas tellement cette relation père-fille. Elle s'est améliorée au fil des années. Au début, il m'était difficile d'accepter des ordres de quelqu'un qui était si peu là, moi qui était tout de même une rebelle… » Il y a dans votre parcours une forme d'exil en soi, un exil chez soi comme une émigration intérieure. Partir, chez vous, c'était rester. L'entreprise familiale comme une terre inconnue. Et c'est paradoxalement ce tempérament rebelle – en quelque sorte encouragé par votre père, par défaut au départ – qui vous a amené à le remplacer et à poursuivre ce qu'il avait initié. En creusant votre sillon, et en n'en faisant qu'à votre tête, vous vous êtes retrouvée à prolonger celui que votre père avait tracé. Peu importe quelle direction il emprunte aujourd'hui ou prendra demain, c'est le même. Il y a quelque chose d'absolument fascinant et de tout aussi angoissant là-dedans. Je me rappelle avoir lu quelque part que le poète Dehmel avait écrit ceci à son fils : « N'obéis pas à ton père ! Ne lui obéis pas ! »

Ça veut dire quoi pour vous, Andonia, être la fille de son père ?

Andonia : Je ne me suis jamais tellement posé la question. Je savais qu'il était très apprécié et je me suis rendu compte au fil des années, et plus encore en reprenant l'Âge d'homme, de la richesse du catalogue et des risques qu'il avait pris à certaines périodes de sa vie, parce qu'on ne s'en rend pas forcément compte mais avant que mon papa ose publier certains auteurs slaves par exemple il n'y avait quasi rien d'accessible et de disponible en librairie, et je me dis que c'est assez fou. Comme je le côtoyais au quotidien, j'avais du mal à me rendre compte de l'énorme travail accompli mais voilà, au final je me dis que c'est pas plus mal que je ne m'en sois pas aperçu avant, car cela aurait été énormément de pression. Ceci dit, je continue au fil du temps à découvrir des choses sur mon père et je crois que je ne suis pas au bout de mes découvertes.
J'ai dû hérité d'une bonne part de son caractère : nous sommes tous les deux très têtus, ce qui a occasionné bon nombre de disputes. Je pense qu'il aimait bien ce trait de caractère chez moi, car il appréciait la confrontation, même si je pense que parfois ça devait l'énerver aussi. Mais il respectait énormément les gens qui avaient des convictions et qui allait jusqu'au bout de leur idée. Là dessus, on pouvait s'énervait l'un l'autre, mais en même temps on respectait le fait d'avoir une opinion et savoir la défendre sans s'écraser. Il appréciait ça. Ça occasionnait des disputes, mais avec les années on a appris à se connaître davantage et à se comprendre. C'était peut-être plus difficile quand j'étais adolescente. Mais à partir du moment où on a commencé à travailler ensemble, on s'est beaucoup mieux compris. On n'a jamais eu de discorde par rapport au végétarisme par exemple. Lui n'était pas végétarien, mais il était très curieux de découvrir, de goûter ce que je faisais, parce que je cuisine beaucoup, et il s'intéressait à la question. Je ne pense pas que ça le laissait indifférent. Après voilà, il était souvent sur la route et

puis je crois que c'était pas son cheval de bataille, même si dans le cas présent, ce n'est pas la meilleure expression qui soit (rires). C'était pas son truc à lui. Mais il le respectait et il le comprenait. D'ailleurs j'ai compris certaines choses qu'il me disait alors que j'étais végétarienne et pas encore *vegan*, notamment sur les animaux de compagnie. Il me disait qu'il fallait les laisser dehors et moi je ne comprenais pas. J'étais toujours, en m'occupant d'eux, dans une vision un peu idéaliste et romantique du sauvetage d'animaux et cette notion de liberté, je ne l'avais pas assimilé en tant que végétarienne. C'est lorsque je suis devenue *vegan* que j'ai compris un peu mieux la chose. Finalement, il avait une réflexion assez juste vis à vis des animaux, qui me correspond maintenant, alors qu'il n'était pas végétarien lui-même. Je pense qu'il avait beaucoup réfléchi à tout cela et que c'est une question qui lui parlait.

Jo-Anne Mc Arthur http://weanimals.org/

Les âmes : Nous en sommes déjà à parler des animaux ! Mais revenons d'abord aux livres si vous le voulez bien. On imagine souvent l'édition comme une activité désincarnée, jouxtant les sphères brumeuses des disciplines spéculatives, étrangère en cela à la matière : l'édition c'est trouver ou accueillir des textes, les porter, les diffuser. Un bon fauteuil, un ordinateur parce qu'il faut vivre avec son époque, et un bureau, à la rigueur, semblent suffire. Mais éditer, c'est aussi travailler le papier, ce qui n'est pas rien. C'est gérer des stocks, c'est-à-dire porter des cartons, déplacer des palettes, se briser le dos cent fois, car les livres ont une vie physique qui leur est propre. Ils pèsent dans ce monde. Le jour de sa mort, Dimitri avait quitté Lausanne pour se rendre à Paris, en passant par Clamecy, dans la Nièvre, où il devait s'arrêter dans l'entrepôt de sa société. Ce hangar bâti au confluent de l'Yonne et du Beuvron, est celui décrit de manière quasi fantasmatique dans *L'Ami barbare*, un véritable petit paradis pour les bibliophiles et les simples lecteurs, un havre d'oubli perdu au milieu de la campagne bourguignonne. Et de quoi lire pour tout le restant de sa vie. Mais au-delà des grands classiques du catalogue, ou en passe de le devenir, il y a sur les étagères du fameux hangar nivernais des tas de bouquins d'auteurs peu connus voire pour certains et certaines complètement passés à la trappe de l'histoire littéraire et que votre père a publié sur une simple poignée de main, un contrat comme un autre. « Chose étrange en effet, les Valaques n'écrivaient pas, si bien qu'on ne leur connait pas la moindre littérature. Or, ces particularités ont chez moi de profondes résonances. C'est sans doute de ce fait que je me fie plus volontiers à la parole donnée qu'à tout contrat écrit. A ce propos, l'une des premières histoires que j'ai entendues dans ma famille se rapportait à la trahison dont mon grand-père fut victime dans une affaire, précisément, de parole donnée ». Le revers de la médaille de ces contrats à l'ancienne, c'est que les droits d'auteur passent souvent à l'as. Mais de quoi se plaignent les écrivains comme dirait

Dimitri : « Servir la littérature est une raison suffisante » ! N'est-ce pas là l'essentiel ? Les imprimeurs eux non plus ne sont pas en reste dans cette histoire, et ils voulaient parfois lui casser la gueule pour des factures non réglées. Dimitri avait un rapport singulier et paradoxal à l'argent, source de tous les malheurs et dont il tentait semble-t-il de préserver les livres, ce qui est compliqué quand on fait de l'édition. Ce qui est compliqué tout le temps d'ailleurs : l'argent ne pourrit pas que les gens. Mais il y avait chez Dimitri une soif de lecture qui n'était nullement égoïste. S'il aimait un livre, c'était un devoir pour lui de le faire partager au plus grand nombre, car il estimait que les œuvres dignes d'intérêt devaient appartenir à tout le monde, et ceci bien au-delà des frontières. Raison pour laquelle on disait de lui qu'il était un passeur. Et ce qui explique le nombre considérable de livres inscrit aujourd'hui à votre catalogue. 100 ouvrages publiés par an, c'est à proprement parlé énorme. Et cela représente un volume de cartons et de palettes hallucinant, c'est-à-dire un poids considérable lorsqu'on reprend une aventure comme celle de l'Âge d'homme.

Je suppose que vous êtes allée vous perdre dans cet entrepôt, peut-être pas très légère au départ vue l'étendue de la chose. Mais j'imagine qu'en même temps, et même si vous connaissiez peut-être déjà l'endroit, vous avez touché à cet instant précis à ce qu'était physiquement la *Maison*, faite de mille merveilles et de choses beaucoup plus étranges... Car on ne pilonnait pas à l'Âge d'homme je crois. La *Maison* était d'abord faite de papier. De beaucoup de papier. Puis de paroles données, de rakia et de filouteries diverses. Difficile de reprendre un chantier lorsqu'il faut revoir les fondations, même si le gros œuvre, le catalogue, est là et solide. Vous voilà à présent devenue maître d'ouvrage, mais l'architecture du chaos a vécu. L'heure est malheureusement à la mise aux normes, comme partout, l'enjeu étant de ne pas attenter à l'âme de la *Maison* et de ne pas ruiner le cachet de l'édifice. Est-ce que vous avez dressé des plans en vue d'une architecture

plus raisonnée ou continuez-vous à travailler à l'instinct comme votre père le faisait ? Et maintenant que vous avez fait l'inventaire, pourriez-vous nous dire s'il ne reste pas quelques exemplaires retrouvés dans le grand hangar de *Narcotiques, Les Âmes mal lavées* de Witkiewicz, qu'on dit désespérément épuisé ?

Andonia : Malheureusement en ce qui concerne les locaux français, l'inventaire reste encore très sommaire dirons-nous... Il n'y a rien qui a été vraiment fait au niveau informatique, et ça reste assez abstrait. Je ne peux donc pas vraiment parler de ces stocks, ni du Witkiewicz. Mais sinon, j'ai surtout découvert des choses au niveau de ses bibliothèques personnelles, les livres qu'il possédait, et j'ai vu à quel point il avait voulu cultiver et entretenir son esprit critique. Je le savais déjà par rapport à son caractère, mais disons que ses bibliothèques reflétaient vraiment cette volonté au travail chez lui. Tout était classé par thématique et sur chaque question il y avait des livres qui exprimaient des avis divergents. On s'aperçoit en les observant qu'il avait tenté de rassembler tous les sons de cloche sur une question afin de se forger sa propre opinion. J'ai trouvé que ça lui correspondait très bien et que c'était quelque chose de passionnant à découvrir. Ses nombreuses bibliothèques étaient dispersés dans des lieux de stockages ou des petits bureaux à Paris, Lausanne ou ailleurs et chacun d'entre eux, selon son emplacement, abritait des bibliothèques différentes sur des thématiques différentes, ce qui reflétait parfaitement sa personnalité.

A présent, au niveau des contrats, ce n'était clairement pas possible de continuer comme il le faisait. Toutes les promesses ou non promesses - on ne le saura jamais - auxquelles il a fallu faire face après son décès, c'était vraiment difficile à gérer. Moi je ne tiens pas à ce que, si quelque chose m'arrive, quelqu'un ait à gérer tout ce que nous avons eu à gérer à ce moment-là, c'était juste horrible. Finalement, on a l'impression de gagner du temps à fonctionner comme ça, mais on en perd dix fois

plus à reconstituer un dossier qu'à l'établir correctement au départ. Donc sincèrement, ça prend de l'énergie, mais nous avons tout remis à jour et tous les projets que nous entamons à présent se font à partir d'un contrat et le plus correctement possible. Alors évidemment, ce ne sont pas des contrats de 57 pages non plus, car nous n'aimons pas la paperasse, mais justement ça nous évite par la suite de devoir en faire davantage.

Sinon, j'ai changé la ligne graphique. Il y a une partie de l'équipe qui s'est modifiée avec le temps. Ça s'est fait petit à petit. A présent, ici en Suisse, il n'y a plus qu'une seule personne du projet initial. Finalement, ça s'est fait assez naturellement et ce n'est pas dû à une volonté spéciale de changer l'architecture de la maison. Les choses vont et viennent et peut-être certains ne se sont plus vraiment sentis à leur place notamment par rapport aux nouvelles collections.

Après, est-ce que mon père aurait fait les même choix que moi, notamment par rapport à l'édition de certains romans etc., ça on ne le saura jamais. Petit à petit, je me suis réappropriée la maison, mais là, il y a encore quelques anciens contrats qu'il convient d'honorer. D'ici à 2017, j'espère qu'on aura bouclé tous les projets que je n'ai pas choisi de suivre et j'aurais peut-être une vue un petit peu plus claire du chantier et de ce que je suis en train de faire, parce que pour l'instant, c'est un peu difficile de pouvoir avoir du recul lorsqu'il y a autant de projets, de pierres, qui ne nous appartiennent pas. Tant qu'on a pas décidé de tout ce qu'on fait, c'est difficile d'avoir un plan d'ensemble. Je me réjouis de pouvoir bientôt travailler avec mes collègues uniquement sur des projets qui nous appartiennent complètement parce qu'on les a choisis.

Les âmes : Revenons si vous le voulez bien à la biographie fictionnelle que consacre Jean-Michel Olivier à votre père et dans laquelle Dimitri s'appelle *Roman*, peut-être parce que leurs vies respectives ressemblent à ça. Roman, donc, vient de mourir. Des témoins de sa vie défilent devant son

cercueil : Milan Dragomir, Johanna Holzmann, Georges Halter, Christophe Morel, une femme voilée, Pierre Michel et Véronique Donnadieu. A chaque personnage correspond une personne qui a réellement côtoyé Dimitri. Roman, qui a toujours pensé que la mort n'existait pas, se livre à quelques commentaires gratinés au passage de chacun d'eux, qui ne se privent pas de lui faire part de leurs propres réflexions, comme en retour. C'est prétexte à raconter son parcours et à retracer l'aventure de l'Âge d'homme. L'idée est simple. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit originale. (...) On apprend que Roman a deux frères dont l'un été exécuté par les nazis, un père emprisonné par les mêmes, puis par les communistes, des copains gitans, et une chiée de mauvaises fréquentations. Il joue du couteau, se bat souvent, hooligan à ses heures, lorsqu'il ne tâte pas du ballon sur le terrain où il se brise les os, comme dans beaucoup de ses accidents de la route dont il se sort toujours ou presque, entouré de livres évidemment, et de saintes icônes. Il ne reste pas en place, vit à trois quart dans sa camionnette, à bord de laquelle il parcourt l'Europe dans tous les sens, ouvrant des librairies, livrant les livres qu'il édite par centaines, donnant dans la contrebande aussi, ou se frottant à la mafia serbe en voulant recruter des footballeurs pour son pays d'adoption, la Suisse avant que tout le monde ne lui crache dessus pour des positions politiques jugées non conformes ou juste dégueulasses et qu'il ne voudra pas renier bien qu'il constate de ses propres yeux les atrocités commises sur sa terre natale. Exalté, fougueux, rusé, pieu, fanatique, en un mot, c'est un barbare.

Pas facile de démêler le vrai du faux dans ce roman à clé où tout est vrai concernant Roman, puisque selon ce qu'explique l'auteur, c'est écrit, et où tout est vraisemblable concernant votre père, c'est-à-dire souvent faux, puisque c'est écrit aussi, justement. C'est le paradoxe de la biographie fictionnelle. On pense ici au *Gustave* de Xavier Bézard où un peintre incarnant Caillebotte s'épanouit dans une relation homosexuelle

que l'étude sensible de ces peintures révèle en ces zones sombres. De quel droit dépeindre ainsi quelqu'un qui n'en était pas se demanderont quelques culs-serrés, comme s'ils détenaient eux la vérité du Caillebotte mort et enterré dont il n'est finalement pas vraiment question ? Dominique Noguez analysait bien pour sa part, avec un sérieux imperturbable, l'œuvre fictive d'un Rimbaud qui ne serait pas mort à Marseille mais aurait continué à écrire après avoir été intronisé à l'académie française par Paul Valéry, excommunié par Breton et entretenant d'hypothétiques liaisons avec Crevel ou Aragon... « Toute vie est imaginaire, Roman, et la tienne encore plus que les autres puisque tu n'écris pas et que tu comptes sur les autres pour écrire ta vie ! ». Évidemment la phrase fait écho à ce que Dimitri confiait à Jean-Louis Kuffer dans les premières pages de son livre d'entretiens - une autre forme de fiction - : « comme ses ancêtres les valaques, il n'écrivait pas ». L'histoire orale nourrit les légendes de nombreuses zones d'ombre qui encouragent l'imagination jusqu'à l'emballement. Et si ça pose la question de la biographie, ça interroge également ce que sont l'histoire, la littérature et tous ces romans qu'on se fait de nos propres vies. « Le rapport entre fiction et histoire est assurément plus complexe qu'on ne le dira jamais » remarque Paul Ricoeur dans *Temps et récit.* Soit. Mais c'est sûrement très déstabilisant pour vous qui le connaissiez très intimement, même si on peut se demander si les enfants sont vraiment les mieux placés pour connaître le mieux leurs parents ? La réponse serait : "aussi" ! C'est-à-dire qu'ils en ont une idée tout aussi tronquée que nous en avons tous et toutes de nous-mêmes. Est-ce que vous, Andonia, vous avez appris quelque chose sur votre père, sur Dimitri, ou sur Vladimir Dimitrijević dans cette fiction, si du moins évidemment vous l'avez lu ?

Andonia : Non. Non. J'ai commencé à le lire en fait et puis j'ai arrêté. Comme mon papa était quelqu'un d'assez secret, il me manque beaucoup d'informations, car il

gardait beaucoup de choses pour lui. Comme ce livre est écrit à partir d'éléments de fictions et d'éléments réels que l'auteur a mélangés, j'avais peur de me fabriquer de faux souvenirs et je commençais à m'embrouiller avec des choses dont je ne savais pas si elles étaient vraies ou fausses, et je me posais des questions assez bizarres. Du coup, ça m'a déplu, et pour l'instant c'est beaucoup trop frais pour que je le lise. Donc non.

Les âmes : Bien. Ça c'est dit... Dans *Personne déplacée,* un livre d'entretiens avec Jean-Louis Kuffer que vous avez certainement lu par contre, votre père - après avoir disserté sur le régime communiste, qui pour lui n'était pas un régime historiquement et géographiquement situé, mais une tendance ancrée en chacun de nous, une "formidable machine à dénoncer, à culpabiliser et à tout justifier" -, votre père donc écrit : « Si je n'aime pas la politique, c'est parce que le cynisme y règne en maître. Mais elle me passionne néanmoins, comme j'y retrouve le reflet vivant de ce que sont aussi les hommes ». Le piège est ouvert. Dans *l'Ami barbare*, que vous n'avez pas lu donc, Claude Frochaux *alias* Christophe Borel est « avec Rousseau, pour l'homme perfectible et bon, Roman [Dimitri donc] avec Voltaire pour l'homme cynique, abandonné de Dieu, qui doit faire son chemin dans le mal ». Les deux vivent dans l'utopie et sont d'accord pour dire que nous évoluons « dans un monde dominé par l'argent et une poignée de fanfarons chanceux, riches et égoïstes qui feront tout pour conserver leurs privilèges ». Les jeunes idéalistes étouffent de trop de barrières, de trop de frontières et seuls les livres à leurs yeux peuvent détruire ces murs. Ils n'ont peut-être pas tort. Reste à savoir quels livres. C'est au Barbare, un café lausannois, que les deux larrons décident de monter cette maison d'édition qui est d'abord et avant tout une entreprise de démolition. C'est une belle légende, vraie sûrement, mais qui cache les vices de la *Maison* à venir. Il y aurait le monde réel et celui des idées. Les deux se superposent

et se mêlent parfois de manière quasi inextricable. Dans tous les cas, ils se nourissent l'un l'autre. Ce qui n'aide pas à y voir clair. Bâtir sur du papier est possible et viable. Bâtir sur des idées au mépris du réel est plus hasardeux, ce qui n'est jamais bon pour les fondations. C'est un sol meuble, instable, sujet au glissement de terrains, aux infiltrations, sans parler des eaux souterraines. En gros, ne pas tenir compte du réel conduirait à des tassements différentiels. Les murs tremblent, menacent de s'écrouler et risquent de vous ensevelir par la même occasion. Nous sommes à la fin des années quatre-vingt. Beaucoup de maisons s'écroulent à l'Est, suite à la destruction du Mur contigu. Les *idées contre le réel* n'y seraient pas pour rien dans cette catastrophe. La passion politique s'emballe. Le piège se referme.

Nous quittons la fiction pour quelque chose que vous connaissez bien malheureusement. Pendant les guerres qui mettent à feu et à sang l'ex-Yougoslavie, Dimitri embarque la maison d'édition dans une galère qui entachera durablement l'Âge d'homme en se rangeant aux côtés des ultra-nationalistes serbes et en animant avec Slobodan Despot un Institut Serbe à vocation de contre propagande du plus mauvais goût. Il publie les romans de Dobritsa Tchossitch, futur président de la Serbie, en relation directe avec Slobodan Milosevic ainsi que les écrits de propagande de Radovan Karadzic et d'autres textes sensiblement engagés à l'extrême droite comme ceux de Vladimir Volkoff, *La Sentinelle assassinée* d'Edward Limonov ou le recueil d'articles *Avec les Serbes* signés par une ribambelle de fieffés fachos. « Orthodoxe croyant et conservateur, Vladimir Dimitrijevic passa ainsi d'un anticommunisme résolu à un nationalisme serbe qui le rapprocha, dès la fin des années 1980, de ceux-là même qui avaient persécuté son père » écrira son ami Jean-Louis Kuffer. Ce dernier dira aussi que l'éditeur était «bien plus réactionnaire» que le Dragomir de *L'Ami barbare* et qu'il « était très raciste à l'égard des écrivains et n'avait que peu de considération pour la littérature sud-

américaine ou africaine ». Il est donc facile d'imaginer que l'homme a été jugé coupable selon les critères ordinaires de la « morale ». C'est ce que raconte aussi le roman : les portes qui se ferment, les amis qui tournent les talons, les libraires qui boudent le catalogue, les livres qui s'entassent, l'omerta autour de la *Maison* - « secrète mais observée scrupuleusement par toute la paroisse littéraire »-, et l'opprobre, l'accablant témoignage de l'exécration publique que vous avez peut-être subie, vous aussi, enfant. On se dit qu'il aurait mieux fait, au choix, de rester taiseux, comme bien des suisses selon le poncif, ou au contraire de parler davantage, et plus tôt, pour délivrer sa langue, soulager son âme et éviter de se faire déborder par les logiques parfois folles de l'entendement livré à lui-même. Les livres sont aussi des poisons lorsqu'on en vient à substituer les idées au réel, lorsque les mots, devenus autonomes, se dévoient en rhétoriques abjectes.

C'est ce que suggère Jean-Michel Olivier en faisant revenir son personnage en ex-Yougoslavie, juste après la guerre pour constater la réalité des massacres commis, et introduire le doute dans le dogme. Le sien. Le nôtre : « On ne va pas te faire ce que les tiens ont fait aux nôtres ». En réalité, Dimitri n'a jamais émis de regrets, encore moins renié ses positions. Tout juste a-t-il regretté d'avoir livré la *Maison* à la vindicte et au caillassage. Et la paroisse ne l'a pas loupé. Mais quand bien même l'aurait-il fait, Jean-Michel Olivier pense que cela n'aurait servi à rien, car selon lui, la passion politique entraine la passion politique, comme la merde engendre la merde : « Tu vis en terre protestante, une terre ingrate où le pardon n'existe pas. Tu reconnais tes fautes ? Cela ne sert à rien... Tu regrettes d'avoir publié une poignée de bouquins écrits par des individus très peu recommandables ? On hausse les épaules...Tu veux te réconcilier avec tes vieux ennemis ? On te crache au visage... Non, pas de pardon ! Aucune rédemption possible. Par les livres que tu publies, tu veux laisser une trace, une empreinte que d'autres pourront lire. Mais comme dit Philip Roth, tu

ne laisses qu'une souillure : " impureté, cruauté, sévices, erreurs, excréments, semence – on n'y échappe pas en venant au monde. Il ne s'agit pas d'une désobéissance originelle. Cela n'a rien à voir avec la grâce, le salut, ni la rédemption. La souillure est en chacun." ».

Vladimir Dimitrijevic, en soutenant les nationalistes serbes aux côtés des "âmes noires", a trahi la vie qu'il aimait tant, comme en son temps Dragutin Dimitrijevic a rejoint la *Main noire*, ou l'*Union de la mort* - tout est dans le nom -, une société secrète nationaliste serbe fondée en Serbie en mai 1911, essentiellement composée de Serbes. Tous deux ont cédé aux passions tristes et au nihilisme qui ne sont pas dans leur cas le symptôme de la passion politique, mais son cœur vivant. Le paradoxe est qu'ils ont célébré la mort, *Viva la muerte,* en raison d'une passion démesurée pour la vie. L'angoisse de mourir exponentielle à l'envie de vivre s'est traduite en morbidité. La guerre comme paradoxale résultante d'une surdose de pulsion de vie. Et de connerie, il faut bien le dire aussi. Et lorsque Xavier Bezard explique à propos de Caillebotte qu'« on aime quelqu'un pour ses défauts, pas pour ses qualités », on se dit qu'au final, seule la fiction permet d'écrire et de soutenir cela. Nous pensons ici à *L'Autopsie d'un père* de Pascale Kramer. En vrai, la merde entraine la merde, c'est indéniable, comme les flics et les fafs appelent les coups de bâtons. Cela demeure à nos yeux une vérité historique tangible à l'aune de laquelle il reste possible et nécessaire de porter un jugement sur les pensées et les idées.

D'aucuns verront dans la *collection V* que vous avez courageusement lancée chez l'Âge d'homme, pour défendre vos convictions animalistes et promouvoir la libération animale, si ce n'est une tentative d'expiation, une forme de rédemption vis-à-vis des erreurs politiques de votre père, qui ne sont en aucun cas des errances. Nous n'avons pas suffisamment consulté les ouvrages de la collection "Sophia", fondée et dirigée par Constantin Andronikof, ni ceux de "La Lumière du Thabor", fondée et dirigée par le père Patric Ranson, et encore moins les

Jo-Anne Mc Arthur http://weanimals.org/

"Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle", fondée et dirigée par Jean-Claude Larchet, toujours inscrits au catalogue de la *Maison,* pour les suivre sur ce terrain-là. De ce que nous en savons, la rédemption pour les orthodoxes n'est pas un rachat, quelque chose de l'ordre du juridique, mais un geste d'amour de la même nature que celui d'un fils ou d'une fille à l'égard de ses parents (et inversement). Peut-être. J'avoue que tout cela m'est totalement étranger et que l'antispécisme tel que nous le connaissons et le concevons est une pensée anti-religieuse qui autorise de faire l'impasse sur ces considérations-là. Sauf leur respect. C'est-à-dire leur mise à distance. Je pense néanmoins pouvoir dire que vous n'êtes pas Ann Talbot dans le *Music Box* de Costa-Gavras et qu'il n'y a aucune repentance dans votre initiative, mais effectivement une adhésion passionnée au vivant qui rend hommage à votre père lorsqu'il parle des animaux et qui nous renvoie à ce que vous nous confiez de lui au début de notre conversation : « J'entretiens une relation intense avec le monde animal, surtout à l'état sauvage. Car ce n'est pas un attachement par sentimentalité : je n'aime guère, en effet, que l'animal soit en dépendance, qui le fit ressembler à l'homme. Les

animaux me font songer à tout ce que nous avons perdu. Même s'il subsiste une trace de divinité sur notre visage, j'ai le sentiment quand je vois un animal que quelque chose nous a été ôté. Je vois en l'animal le mouvement, l'action, la sensation, l'émotion dans leur forme pure. Je suis attiré par ce monde sans équivoque et sans choix. L'animal suit ce chemin dont nous dévions à tout coup : cette ligne droite qui va d'un point à l'autre et qu'il franchit d'un bond. Pour moi, l'animal c'est un bon livre ».

Il y aurait, dans les objections mêmes que les carnistes font généralement aux végétaliens et l'attitude de rejet qu'ils ont à l'égard de l'antispécisme, quelque chose qui en définitive les rapprocherait de la cause animale en ses fondements. Ça ne les rachète (quel vilain mot) ou les excuse en rien, mais les lie paradoxalement. Est-ce que vous avez, Andonia, les idées claires sur ces histoires troubles ?

Andonia : Plus jeune, j'ai très mal vécu ces moments-là, car ça m'énervait beaucoup de voir mon père s'emporter sans cesse, notamment devant les journaux télévisés. Ça mettait une tension extrêmement désagréable dans la maison et donc j'ai fait un rejet complet de la Serbie en général. Je ne voulais pas en entendre parler. Ça m'énervait, car à l'école, on me posait beaucoup de question par rapport à mon nom de famille, et ce depuis toute jeune. Ça a commencé quand j'avais dix ou onze ans. Il y avait des gens dans ma classe, ou à l'école, qui venaient d'Albanie ou de Bosnie et donc je n'osais pas parler, ne sachant pas ce qu'il fallait dire ou taire. Finalement je l'ai dit parce que ça m'agaçait aussi de devoir le cacher, mais du coup je me suis sentie liée à quelque chose qui ne me regardait pas du tout, puisque je ne m'étais jamais rendue là-bas, que je n'y connaissais et n'y comprenais rien. Je ne comprenais pas pourquoi je devais être mêlée à tout ça. C'est plus tard que je me suis dit que j'aimerais bien visiter cette partie du monde, car ce sont des endroits très beaux, très riches culturellement et sur plein de points très vivants

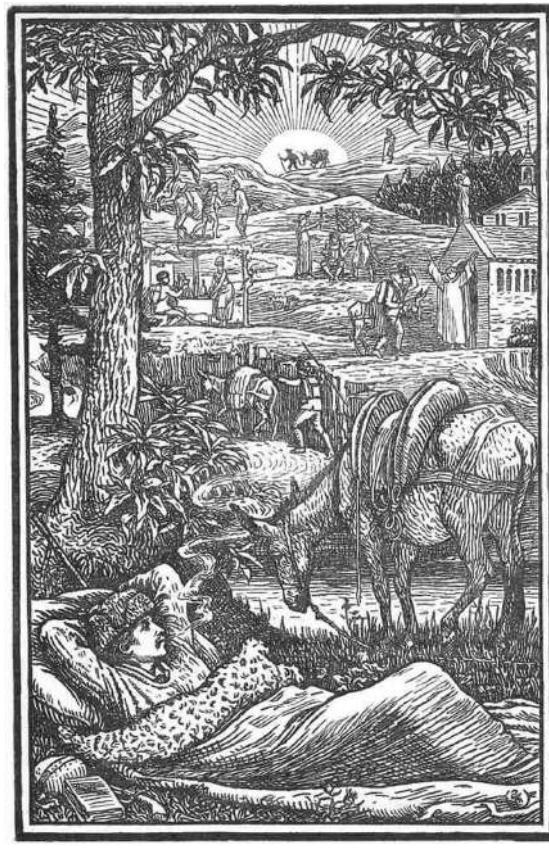
alors que j'ai toujours eu une image d'une ex-Yougoslavie grise, triste, plongée sous les bombes. J'aimerais m'y rendre pour gommer cette image négative que j'ai dans la tête. Mais voilà, j'étais en colère contre mon père, car je ne comprenais pas pourquoi il avait mis autant d'énergie là-dedans. Aujourd'hui je pense que c'était quelqu'un qui n'aimait pas la manipulation et sûrement il y en a eu, je n'en doute pas une seule seconde, car c'était la guerre. Par rapport à ça, c'est quelqu'un qui était très en colère, notamment vis à vis des médias et ça je peux le comprendre. Par contre ce que je comprenais beaucoup moins c'est qu'il se soit autant impliqué pour un endroit où on n'habitait plus finalement. Cette appartenance à un endroit, je le comprenais assez mal, et je le comprends toujours aussi difficilement. En fait, il n'y a pas pour moi un endroit qui nous appartient sur terre. Nous devons pouvoir aller et venir et nous installer là où nous avons envie, ou là où nous nous sentons heureux. J'ai du mal avec ce sentiment d'attachement et d'appartenance, mais par contre je peux comprendre qu'il ait ressenti une forme d'injustice. Je ne lui ai jamais posé la question, mais parfois j'ai l'impression qu'il y avait beaucoup de colère par rapport à ce qu'il avait vécu là-bas, il a vu son père être enfermé sous Tito, il a vécu des choses très dures, et finalement, il a ressenti une grosse injustice qui a nourri sa colère davantage qu'un quelconque sentiment patriotique ou nationaliste. Et ce sentiment d'injustice se rapproche peut-être de ce que, dans ma vision du veganisme, je ressens à l'égard des animaux non humains par rapport à ce qu'ils subissent et endurent au quotidien. Dans ce sens, je peux la concevoir. Mais cette appartenance à une nation, ce sentiment nationaliste, je ne l'ai jamais compris et je ne le comprendrai jamais. Après il s'est peut-être aussi entouré de personnes qu'il n'aurait pas dû suivre, car on connait le poids du nombre, le fait de se laisser entraîner. Je n'en sais rien en fait, c'est son histoire.

A présent, il n'y a aucune volonté de rédemption dans le fait d'avoir créé une *collection V* à l'Âge d'homme,

sûrement pas, car c'est un réel engagement de ma part. Moi, je n'ai pas à m'excuser de quoi que ce soit et encore moins de ce qu'a fait mon père. C'étaient ses choix, ses publications. Maintenant, je fais les miens, j'assume les miens et voilà, je n'ai pas à m'excuser pour lui.
Au début, on m'a beaucoup reparlé de ça. Tous les médias m'interrogeaient sur les engagements de mon père, jusqu'à ce qu'ils comprennent que j'en avais marre. C'est un peu revenu à la surface quand Jean-Michel Olivier a sorti son livre, ce qui m'a d'ailleurs bien agacé, mais à présent, j'espère qu'on a enfin tourné la page. L'Âge d'homme l'a assez subi. C'est quand même fou qu'on ne retienne des 4500 titres du catalogue que les quelques livres sortis à l'époque sur le sujet, et que les médias soient encore à les commenter après 10 ans ou 15 ans, et malgré la mort de mon père. C'est peut-être bon maintenant ?

Les âmes : Bon, on va parler d'autre chose alors. L'animal Dimitri, en bon barbare, n'est pas du genre *vegan*, vous nous le confirmiez. Ses repas, dans le roman que vous n'avez pas voulu lire et on a bien compris pourquoi, se résument souvent à du pain avec du fromage, mais il ne rechigne jamais devant des boulettes de viande ou de la charcuterie. L'environnement du livre n'est pas particulièrement bienveillant à l'égard de nos amis les bêtes, et pourtant, nous constatons avec surprise qu'il y a de nombreuses références au végétarisme disséminées dans le récit qui n'en demandait pas tant, comme si la question taraudait son auteur. Étrange. Il y a d'abord *Il san marco*, le café végétarien de Trieste où déjeune Johanna Holzmann (« sûrement des lentilles au fromage de chèvre »), l'apparition très discrète d'une ancienne star du porno reconvertie nous dit-on dans le végétarisme, ou l'anecdote autour du roman *Slaves, Mes années de prison* qui commence par cette charge gratuite : « l'auteur est mort maintenant. Mais avant de mourir, il a confié tous ses carnets à un camarade de cellule végétarien qui lui semblait loyal. Erreur ! Il ne faut jamais faire confiance à

un végétarien ! ». Il y a aussi le petit animal qui traverse la route à toute vitesse, peut-être un chat sauvage et qu'il évite de justesse, en pilant. Et tout un bestiaire qui défile au fil des pages avec en tête la figure récurrente pour ne pas dire omniprésente de l'âne. On pense à celui de *Balaam* dans la Bible. Mais il y a aussi un peu de Modestine chez lui, l'âne de Stevenson, dans *Voyage avec un âne dans les Cévennes* (1879).



A la fin du roman, la figure de l'animal réapparait au cours d'une escapade à Devic, à la recherche de son monastère et de ses icônes. Cette fois sous l'aspect tragique

d'une tête d'âne coupée au ras du cou, cloué à une porte, la langue pendante et qui les regarde de ses yeux doux et grands ouverts. Il ne faut pas être un Haruspice pour y déceler un avertissement. Puis à la fin du roman, quelques minutes avant l'accident fatal, sur la route qui le mène à son entrepôt, il aperçoit un âne qui cherche l'ombre d'un cerisier. Mais que signifie cette présence récurrente dans le récit de la figure asinusienne qui semble condenser toutes les caractéristiques et significations religieuses ou philosophiques de l'animal ? Pour Gilles Lapouge, « l'âne est tenté par l'anarchie. Une anarchie douce, moelleuse, espiègle. Ce n'est pas un révolté, oh non ! Il compose avec le mal (la servitude, les coups, la fatigue et le non-sens) et fait mine d'obéir à ses maîtres quand en vérité il n'en fait qu'à sa tête d'ânes. Il déteste toutes les idéologies. Il n'a jamais eu envie d'adhérer aux programmes des révolutionnaires. Même la réforme il la dédaigne. Les choses sont ce qu'elles sont, voilà sa religion. Nul n'est plus que lui étranger à la prédication marxiste. Il s'est toujours abstenu de participer à la lutte des classes car il se sait vaincu à l'avance. Il est de race inférieure, de toute éternité. En plus il n'aime pas la théorie. Il est trop subtil pour adhérer à un système, à une doctrine (…). Il est à la fois rêveur, par la science qu'il déploie pour s'évader de nos horizons, et réaliste, par sa résignation à l'horizon qui borne son regard ». A bien y regarder, c'est effectivement un bon compagnon de route pour Dimitri et son double. Quand on dit à Ursus dans *L'Homme qui rit* : « Vous êtes une bourrique », le vagabond répond : « Je ne demande pas mieux ».

Mais si on tire le fil, les caractéristiques textiles de l'*asinus* nous conduisent irrémédiablement au vieux conte de Perrault, *Peau d'âne.* Charles Deulin, dans *Les Contes de ma mère l'Oye avant Perrault* (1879), quelques années avant la naissance officielle de la psychanalyse donc, s'est attelé à la généalogie du conte en remontant à travers les siècles fort de cette hypothèse : « L'inceste qui forme le point de départ de *Peau d'Âne* est regardé

comme une des preuves les plus évidentes de son antiquité. Ce conte, en effet, de même que ceux qui nous intéressent aux exploits des voleurs habiles, a dû être inventé à une époque où les lois de la morale n'étaient pas encore fixées ». Nous ne gloserons pas sur la logique du gus. Toujours est-il qu'il se réfère au plus loin aux textes sanscrits, sans remonter pour autant au motif de la femme-bison comme l'a fait Julien d'huy dans son « Essai d'interprétation d'un mythe préhistorique ». Une chose est certaine, ce thème de la femme qui fuit, souvent pour s'émanciper de sa condition de femme exploitée, en revêtant la peau d'un animal mort, traverse la psyché humaine depuis la nuit des temps, ce qui ne nous exonère d'aucun tirage par les cheveux, mais quand même. Nous ne nous attarderons ni sur la peur de l'inceste, ni sur ce que pourrait symboliser l'âne qui défèque des pièces d'or et sa mise à mort, ni sur le travestissement, la souillure volontaire et encore moins sur le complexe d'Electre, laissant les exégèses symbolisantes et psychanalytiques à qui de droit pour relever uniquement ce lien qui est fait entre cette femme qui prend sa vie en main, et cette peau sanguinolente d'animal mort qu'elle endosse pour fuir une situation intenable. Ne serait-ce que parce l'exécution sans scrupule de l'animal par l'homme de biens et donc de pouvoir va de paire dans ce conte avec l'asservissement de la femme. En anglais, il y a une équivalence entre le terme *husbandry* utilisé pour décrire l'élevage des animaux et *husband* qui désigne l'« homme chef de ménage ». Aussi plusieurs courants féministes ont-ils développé à travers la « politique sexuelle de la viande » (*The Sexual Politics of Meat* de Carol J. Adams) une critique féministe liée à l'antispécisme (par exemple, *Sistah Vegan* de Michelle Loyd-Paige qui, de ce que nous en savons, croise ces analyses avec les luttes antiracistes et anticolonialistes) .

Dans *Vache à lait,* Élise Desaulniers illustre l'épiphanie de ces luttes à travers l'exemple de l'exploitation des vaches laitières : « Inséminées artificiellement, séparées de

leur veau à la naissance, attachées toute leur vie et forcées de produire pour la trayeuse, les vaches sont exploitées jusqu'à la dernière goutte de lait. Après quatre ou cinq ans, lorsque leur productivité diminue, on les amène à l'encan où elles seront achetées par des abattoirs pour

devenir du “ bœuf “ haché. La finalité de la manœuvre ? Faire de l’homme le seul mammifère qui continue à boire du lait, bien après l’âge du sevrage ». Nous pouvons être d’accord ou non avec ce type de rapprochements ; l’intérêt de ce passage reste qu’il ne parle pas tant de domination que d’exploitation et d’aliénation.

Êtes-vous, Andonia, sensible à ses théories, qu’elles soient féministes matérialistes, écoféministes ou ancrées dans la politique du *Care* et pensez-vous ajouter au catalogue de votre collection des ouvrages de ce type ?

Andonia : Alors justement, la traduction française du livre de Carol J. Adams, *The Sexual Politics of Meat,* va bientôt être éditée à l’Âge d’homme, sa sortie est prévue au printemps. Donc oui. En fait, plus globalement, c’est le sujet de la domination qui m’intéresse, qu’elle concerne celle exercée par l’homme sur la femme, celle de l’adulte sur l’enfant ou évidemment celles des humains sur les animaux non humains. A mon sens tout est extrêmement lié et j’adorerai un jour publier un ouvrage historique qui étudierait le rapport entre la domination humaine à l’égard des animaux non humains et les autres formes de domination en essayant de démontrer le possible lien historique entre elles. Si quelqu’un qui a travaillé sur ce sujet lit cet entretien qu’il nous contacte. Pour ma part, je suis persuadée qu’il y a un réel rapport entre notre manière de traiter les animaux, de les exploiter, et notre manière d’exploiter les humains en général. Je serai fascinée de savoir comment la société aurait été si les humains n’avaient jamais mangé et exploité les animaux non humains. Peut-être aurait-elle été plus pacifique, peut-être n’aurait-elle pas connu le capitalisme, peut-être les hommes n’auraient-ils pas dominé les femmes, et qu’il n’y aurait pas eu toutes ces guerres. Il est possible que la consommation de viande ait modifié jusqu’aux caractéristiques profondes de l’être humain. On dit toujours que l’humain est violent, que c’est sa nature, que c’est comme ça, mais il n’y a rien de moins certain

et ça me fascine. Donc oui, pour revenir à la question, le sujet de la domination m'intéresse, mais pas seulement ou pas directement à travers la question du féminisme. Évidemment, à un titre personnel, en tant que femme, je trouve ça intéressant, mais je trouve plus passionnantes les réflexions plus larges qui tissent des liens entre les différents sujets.

Les âmes : Restons dans le thème si vous le voulez bien. Dans *L'Ami Barbare,* alors que Roman lâche : « Sais-tu que derrière chaque femme il y a un livre... », Christophe Morel lui rétorque « Voilà qui est nouveau ! Je te fais remarquer que l'inverse est aussi vrai : derrière chaque livre, il y a une femme ». Ce que Roman sait parfaitement puisqu'il déclare au début du roman : « Il y a toujours une femme derrière un livre. Elle est discrète et silencieuse. Effacée. On ne voit pas son visage et c'est à peine si l'on entend sa voix, mais on sent sa présence ». Si il y a une femme derrière chaque livre, c'est que bien souvent celui-ci la cache. Jean-Michel Olivier s'attarde très peu sur le personnage doux de "Cécile" qui, bien que « discrète et efficace », était très active dans la *Maison* et qui l'a bâtie aux côtés de Roman/Dimitri. L'écrivain écrit à propos de celle dont le sourire était un baume pour le cœur déchiré de votre père : « Tu l'as quittée souffrante, mais par pudeur elle n'a rien dit, car elle ne se plaint jamais. Depuis les malaises se succèdent. Nausées, vertiges. Migraines atroces. Hôpital. Scanner et radiographie. On l'opère d'une tumeur au cerveau. Elle ne veut pas rester à l'hosto, mais revenir à la Maison. Elle recommence à travailler comme avant, comme si rien ne s'était passé, contre l'avis des médecins ». Il n'y a pas que les livres qui cachent les femmes. Il y a parfois aussi les hommes. Pouvez-vous nous parler de votre maman et de son rôle chez l'Âge d'homme ?

Andonia : Alors ma maman, oui... Elle était quelqu'un d'extrêmement important dans l'Âge d'homme

puisqu'elle a fondé la maison avec mon papa. Mais, elle a été les doigts de fée qui sont toujours restés dans l'ombre. Elle faisait énormément de choses, elle travaillait comme une dingue, mais elle est toujours demeurée très en retrait. Et puis, elle soutenait beaucoup mon père aussi et elle l'épaulait pendant les moments difficiles. C'était quelqu'un d'exceptionnel...

Les âmes : Laissons-lui le privilège de l'ombre alors, et à vous, la pudeur. Et revenons un instant à l'âne et au bestiaire qui parcourt *L'Ami barbare* en essayant de ne pas dévoiler ce que vous ne désirez pas lire dans ces pages à propos de votre père. Au dernier chapitre du roman, quelques instants avant l'accident mortel, son double s'arrête au bord de la route pour caresser un âne. Il reprend ensuite la route en mangeant des pâtisseries au miel comme tout au long du récit. C'est alors qu'une abeille le pique à la gorge et qu'il perd le contrôle de son véhicule. Le roman devient à cette occasion et peut-être malgré son auteur, la fable cruelle d'une vengeance des abeilles en regard du vol qui leur est fait. La présence, pour ne pas dire le télescopage de ces deux animaux à la fin du récit interpelle. Il rappelle l'essai de Gilles Lapouge, qui s'intitule justement *L'âne et l'abeille* et qui tente de comprendre pourquoi le poète fin-de-siècle Francis Jammes avait déjà réuni dans un même quatrain les deux animaux. Il en conclut, au-delà du fait que tous deux souffrent, la chose suivante : « Ils pratiquent l'un et l'autre une sexualité aventureuse. Visible et même spectaculaire en ce qui concerne les baudets. Masquée, hypocrite et enthousiaste pour les abeilles. Dieu sait pourtant si leurs équipements érotiques sont dissemblables. Le membre de l'âne est somptueux et inlassable. Les abeilles n'ont pas d'ovaires. L'âne est exhibitionniste, obscène et répétitif, quand l'abeille est chaste, propre, intacte et tellement vierge qu'elle est citée en exemple aux jeunes filles et pourtant, l'insecte magnifique et le petit équidé triste, l'un aussi bien que l'autre, violent la loi fondamentale

que Dieu et les dieux ont fulminée au début des choses : “ tu n’aimeras que les personnes appartenant à la même espèce que toi” ». Voilà notre âne et notre abeille promus chantres d’une forme bien particulière d’antispéchose ! Cependant, ce n’est pas sur ce point, un tantinet scabreux, que je voudrais m’arrêter, mais sur ce qu’interroge la présence de l’un et l’autre de ces animaux dans un roman qui raconte la trajectoire contrariée d’un homme dont le tempérament libre s’est mesuré puis heurté aux logiques collectives. Et c’est là que je me dis que je devrais peut-être me remettre à l’hydromel. Mais bref. Lançons-nous.

Pour mieux comprendre où nous voulons en venir, nous convoquons Proudhon qui évoque très fréquemment les abeilles dans ses écrits. Selon le théoricien mutualiste, les abeilles seraient un modèle d’organisation sociale assimilable au mode et principes autogestionnaires. Selon Marx, jamais en reste lorsqu’il s’agit de contredire Proudhon, c’est une erreur, car seul l’homme travaille par l’action transformatrice de sa volonté : « ce qui distingue dès l’abord le plus mauvais architecte de l’abeille la plus experte, c’est qu’il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche ». Or si l’abeille ignore ce qu’est le travail, elle ne peut envisager la collectivisation des moyens de production et donc prétendre à l’autogestion. De la même manière, sa carence éthico-théorique l’empêche de participer à un quelconque processus de transformation sociale, ce qui la disqualifie derechef pour la lutte des classes. Soit. Dénaturalisons si ça fait plaisir au père Karl. Et revenons à Proudhon. Que dit-il ? « Les abeilles, les fourmis et autres animaux vivant en société, ne paraissent doués individuellement que d’automatisme : l’âme et l’instinct chez eux sont presque exclusivement collectifs. Voilà pourquoi, parmi ces animaux, il ne peut y avoir lieu à privilège et monopole ; pourquoi, dans leurs opérations même les plus réfléchies, ils ne se constituent ni ne délibèrent. Mais, l’humanité étant individualisée dans sa pluralité, l’homme devient fatalement monopoleur, puisque, n’étant pas monopoleur,

il n'est rien ; et le problème social consiste à savoir, non pas comment on abolira, mais comment on conciliera tous les monopoles ».

On voit ici à travers l'exemple de l'abeille une partie non négligeable de ce qui se joue entre l'option anarchiste de Proudhon, et le communisme défendu par Marx. Pierre Henri et François Tavoillot traduisent un poil différemment les termes du problème social en introduisant ce qui pourrait être l'âne dans ce débat : « Chez les humains hélas (?), la raison rend les volontés individuelles divergentes. C'est toute l'ambivalence de l'homme : d'un côté il recherche la société ; de l'autre, il s'isole et se querelle par son refus de la contrainte ». Ce qui nous ramène au dilemme de l'âne et l'abeille rapprochés dans *L'Ami barbare* : comment concilier « l'ordre parfait de la ruche et la liberté sublime de la raison » ? Car pour l'instant on méprise les abeilles, mais si le vent venait à tourner, mais pas tout à fait, il ne faudrait pas oublier l'âne dans l'histoire. On pense ici à *L'Apocalypse merveilleuse* de Lélio de Mûval, parue

aux Âmes d'Atala, qui s'interrogeait à sa manière sur la façon non pas d'imposer une utopie totalisante, mais de concilier différentes sectes sur les principes de la libre association à travers par exemple l'instauration d'une vaste fédération d'organisations coopératives et mutualistes sur un mode proudhonien. Ce qui est en jeu, ça serait un communisme qui ne soit pas totalitaire et qui conjugue différentes formes d'organisation.

L'option végétalienne n'implique pas forcément qu'on pende l'apiculteur au gibet de la libération animale, car il est tout à fait possible d'imaginer vivre en harmonie et en bonne intelligence avec les abeilles en ne possédant qu'une ou deux ruches pour ne pas rompre l'équilibre avec les abeilles sauvages, en ne leur empruntant qu'un peu de leur miel, en prenant soin de leur en laisser toujours suffisamment pour l'hiver, et en ne remplaçant pas toute leur production par du glucose. Nous pourrions même imaginer les abeilles apprécier le produit de cet échange comme nous apprécions, humains, certains narcotiques. L'homme ne serait plus alors « comme on voit les frelons, troupe lâche et stérile aller piller le miel que l'abeille distille » (Boileau), mais une simple mauvaise fréquentation qui introduit quelques vices dans la trop parfaite organisation de la ruche. Mais nous n'en sommes pas là, ce qui ne nous empêche pas d'y songer (*Zoopolis, A Political Theory of Animal Rights* de Sue Donaldson et Will Kymlicka imagine par exemple ce que devraient être les relations entre les humains et les autres habitants de la Terre, ce qui ouvre à beaucoup de propositions, de commentaires et de critiques). Pour l'heure, nous en sommes encore à piller, et à tirer profit sans vergogne de l'exploitation des abeilles et de milliards d'autres animaux, ce qui n'est pas très étonnant étant donné le rapport que nous entretenons avec ce qui nous entoure et le mépris généralement observé pour les options collectives et collectivistes.

Toutes ces réflexions nous poussent à nous poser une autre question que tout végétalien et végétalienne un tant

soit peu conséquent devrait se poser : l'avènement du végétalisme est-il souhaitable dans le monde tel que nous le connaissons ou ne devrait-il être qu'un outil en vue de sa transformation ? Nous avons lu vous et moi, *Nous autres* de Zamiatine et bien d'autres dystopies du même accabit et Voltaire concluait son article sur la viande, dans *Questions sur l'Encyclopédie*, en déclarant : « quand les sectes ne forment qu'un petit troupeau, leurs mœurs sont pures ; elles dégénèrent dès qu'elles deviennent puissantes ». Faut-il, Andonia, avoir peur d'un *Vegan reich* ? Et là, on se dit que c'est fou ce que la piqure d'une abeille peut démanger, non ?

Andonia : Non, il ne faut pas avoir peur de ça. C'est une démarche qui, tant qu'elle est menée par des gens soucieux de l'éthique, s'apparente plus à un grand partage qu'à un combat. C'est comme ça que je préfère voir les choses. Un partage extrêmement positif pour soi-même et pour tout ce qui nous entoure. Évidemment ça peut-être dévoyé par des gens qui ont d'autres idées en tête, comme beaucoup d'autres choses en fait, mais à partir du moment où l'aspect éthique est privilégié, il n'y a pas de raison d'en avoir peur. Moi, j'ai fait partie de nombreuses associations et collectifs qui luttaient pour la libération animale, et qui ne m'ont pas vraiment convenu parce que justement un rapport de force s'établissait rapidement entre les différentes positions et cela produisait beaucoup de frustrations chez les uns et les autres. Chez les *vegans*, parce qu'ils reportaient leur colère sur les gens qui venaient les titiller quant à leurs convictions. Chez les omnivores, parce qu'ils se défoulaient sur le premier *vegan* venu en prétextant qu'on leur enlevait ou qu'on leur réduisait leur liberté. C'était des dialogues qui ne rimaient à rien, qui allaient droit dans le mur et finalement aucune ligne ne bougeait. Alors du coup, moi, c'est une autre démarche qui m'anime, celle du partage. Je préfère faire goûter ou faire découvrir des choses, faire partager mon expérience en discutant avec les gens, en les informant, car je pense

que la désinformation est un des principal souci, et là je rejoins mon papa sur ce qu'on disait précédemment. Il y a beaucoup de mensonges et de non-dits que ça soit de la part des lobbies mais aussi des études financées par des gros labos, de la publicité et de gens qui ne font que répéter ce qu'on leur a dit ou enseigné sans jamais remettre en question ces informations. Moi ce qui m'intéresse c'est que les gens se fassent leur propre opinion, leur propre avis sur la question et qu'ils choisissent réellement leur alimentation en ayant d'autres avis que ceux d'ingénieurs chez Nestlé et de trois médecins qui ont fait un module de six heures à la fin de leur études sur la nutrition. C'est affreux de toujours devoir se fier à des gens qui sont censés représenter l'autorité dans une matière sans pouvoir les remettre en question alors que leur science ne repose que sur des *a priori* ou des choses fausses qu'on leur a inculqué. Ce n'est pas de leur faute et là, on en revient aux bibliothèques de mon père. Il faut s'informer avant d'avoir un avis, or, rien n'est fait pour qu'ils se fassent leur propre opinion. Et bien moi, mon combat ça serait d'amener les gens à réellement choisir leur mode alimentaire plutôt qu'à les pousser à ce qu'ils mangent par défaut ou de les forcer à manger comme je le souhaite, car ça n'aurait aucun sens. C'est d'ailleurs impossible. C'est pour ça que je ne pense pas que le veganisme puisse devenir totalitaire. Si les gens ne comprennent pas pourquoi ils choisissent de ne plus manger de viande, ils ne pourront jamais tenir ce choix, en tous cas, pas pour les bonnes raisons ni sur le long terme. Je préfère que les gens réfléchissent par eux-mêmes, même si ça peut paraître long. Ceci dit, depuis que je suis devenu *vegan* je constate que les choses ont beaucoup évolué. L'attitude et le regard des gens ne sont déjà plus les mêmes. Les choses progressent doucement, lentement. A mon sens, ça n'est donc pas une démarche totalitaire.

Les âmes : Projetez-vous de publier des livres de fiction dans cette *collection V* qui soient autre qu'une littérature

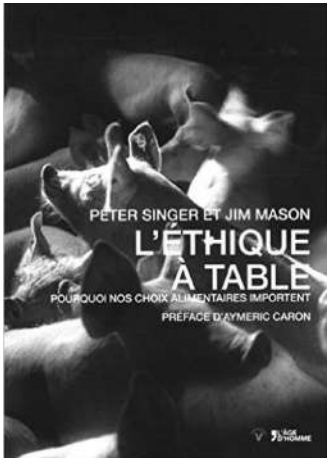
partisane d'éducation comme l'est la littérature pour enfants ? Je pense par exemple aux nouvelles de Mirbeau dont vous publiez déjà la *Correspondance*, les textes de Louis Pergaud, de la comtesse de Ségur (retour à l'âne), de Jack London, de Tolstoi, ou certaines nouvelles de Maupassant, ou un tas d'autres ouvrages d'auteurs contemporains qui parlent différemment des animaux ou des rapports que nous entretenons avec eux...

Et question dont nous imaginons la réponse, mais que nous vous posons quand même, envisagez-vous de publier des théoriciens carnistes, des défenseurs de la corrida ou de la vivisection, des contempteurs progressistes ou révolutionnaires de la libération animale, bref des détracteurs des thèses animalistes pour alimenter le débat ou estimez-vous qu'ils sont déjà assez représentés comme ça dans la société ?

Andonia : Pour la littérature, pour l'instant, je n'ai eu aucun coup de cœur pour les textes que nous avons reçus et que j'ai pu lire car justement, souvent, c'est très terre à terre et ça ne laisse pas vraiment parler l'imagination. J'espère bientôt trouver la perle rare car cela me ferait plaisir qu'un livre de fiction puisse s'inscrire dans la *collection V*. Souvent les histoires que j'ai reçu se déroulaient autour de la création d'un restaurant ou racontaient la rencontre d'un végétarien et d'un boucher, ou ça se déroulait dans un abattoir et finalement, c'était beaucoup trop imagé, et ce n'est pas vraiment ça que je veux promouvoir en littérature. Tant qu'à faire, je préfère des documentaires ou des essais. Pour une histoire, je préfèrerai quelque chose de beaucoup plus positif, quelque chose qui soit

davantage dans l'affrmatif, et qui nous fasse imaginer un monde sans exploitation, un truc SF qui poserait cette hypothèse d'une société où on n'aurait jamais manger d'animaux. Par exemple.

Et après, je n'ai pas envie de publier de livre de théories carnistes d'abord parce qu'il y en a déjà énormément. La politique de l'Âge d'homme - c'est pour ça que je trouve que cette collection s'inscrit parfaitement dans ce qu'a voulu faire mon père -, c'est de promouvoir une ouverture sur le monde et de faire partager des livres, des textes que les gens n'ont pas l'habitude de lire. A ce titre, je continue ce qu'a fait mon père qui je le rappelle publiait parfois des livres sur des sujets qu'il ne maitrisait ou qui ne l'intéressait pas simplement parce qu'il trouvait qu'on n'en parlait pas et qu'il fallait leur offrir un espace d'expression. J'estime que les carnistes ont déjà beaucoup de place dans les médias et sur les étals des librairies donc non, clairement, je n'ai pas envie d'en publier. Par contre, à l'intérieur de la galaxie *vegan*, je trouve assez intéressant de publier des avis divergents. J'ai hésité à publier un ouvrage dans la *collection V* parce que je ne partageais pas vraiment la manière qu'avait l'auteur d'aborder la question animale et je ne me sentais pas proche de la théorie développée, mais en même temps j'ai estimé que ça pouvait faire naître ou alimenter un débat et donc ça je l'ai publié. Mais de là à publier des choses carnistes, non. Je m'amuserai à ça quand tout le monde sera *vegan*. Pour l'instant, je ne peux pas le cautionner. Je préfère faire se confronter des opinions divergentes chez les *vegans*. C'est plus constructif.



Les âmes : Nous comprenons bien vos motivations à réaliser des livres de cuisine. Mais on a parfois l'impression que tout cela participe d'une récupération par le Capital de ce que pouvait avoir de subversif ou d'offensif le mouvement de libération animale il y a encore quelques années, du moins dans ses visées. Je pense notamment au fait qu'il était imbriqué aux luttes de libération humaine. Le *Nouvel esprit du Capitalisme* qui tend par exemple à autonomiser le mouvement de libération animale, du moins l'encourage à le faire, ce à quoi on assiste de plus en plus aujourd'hui, permettrait d'en désamorcer la charge révolutionnaire et même simplement politique. Peut-être ce sentiment résulte-t-il d'une crispation quasi-identitaire de la part des militants et militantes des premières générations qui se sentent menacés dans leur pré-carré existentiel, et qu'au final, ce qui importe c'est que le végétalisme se développe pour que l'exploitation animale diminue voire disparaisse, c'est du moins le discours le plus entendu de nos jours et qui contribue à notre sens à sa dépolitisation. Même si selon certains, la banalisation de l'alimentation végétalienne entrainera irrémédiablement des changements profonds dans les différentes sociétés touchées par ce phénomène, ce qui débouchera peut-être sur des bouleversements politiques et sociaux conséquents. D'autres pensent au contraire qu'éluder la lutte contre l'exploitation humaine, et dépolitiser la question animale, c'est dans tous les cas la renforcer. Et que tant qu'il y aura de l'exploitation humaine, il y aura de l'exploitation animale. C'est le « tant qu'il y aura des champs de bataille, il y aura des abattoirs » de Tolstoi qu'il s'agit de ne pas inverser. Il y a de quoi se poser des questions, même si le débat ne se pose pas forcément en ces termes, comme tendrait à le montrer les démonstrations utilitaristes.

Pour rester très pratique, le fait par exemple que ça soit aujourd'hui principalement les plats préparés et surgelés qui se développent en même temps que la *junk-food* à la sauce *vegan*, avec une multiplication des restos, des

cantines végétaliennes s'adaptant autant au marché qu'à l'exploitation salariale et au rythme imposé par le Capital, offre un indicateur inquiétant qui semble souligner le fait que l'antispécisme tel qu'il se développe depuis quelques années, quelques mois en France, s'inscrit davantage dans un cadre libéral que libertaire ou révolutionnaire. Mais c'est se placer dans une rhétorique un peu binaire qui mériterait d'être nuancé nous disent nombre de militants et militantes animalistes qui refusent cette critique, tout en alimentant souvent le mythe de l'être insulaire, propriétaire de lui-même, et dont la nature se construit par les liens avec ses semblables que de manière incidente.

Selon eux, le passage d'une cuisine de résistance à une cuisine de confort, aujourd'hui, est preuve et agent de son développement car le végétalisme, qui n'est pas hors de ce monde, se développe nécessairement sur les bases du capitalisme, ce qui, d'après eux, ne veut pas forcément dire qu'il est complètement en rupture avec ce qu'il était avant, c'est-à-dire une cuisine - et donc un rapport humain, à prétention ou à potentiel émancipateurs. Il serait seulement davantage pragmatique que dialectique. Rien n'empêcherait finalement à certains et certaines de continuer à manger chichement si ça leur plaît et selon des principes politiques visant à la transformation radicale de ce monde, mais l'accessibilité aux produits *vegans* permettrait peut-être à d'autres personnes moins sensibles à la politisation de leurs habitudes alimentaires et à la contrainte militante de devenir végétaliennes plus simplement, dissociant

Jo-Anne Mc Arthur http://weanimals.org/

la libération animale de la libération humaine. C'est «*The first step* », le premier pas, « la première marche de l'escalier » vers une existence plus éthique que décrit Tolstoi dans son ouvrage éponyme. Nous restons septiques pour ne pas dire critiques face à ce dévoiement et à cette dépolitisation du combat animaliste qui ressemblent à s'y méprendre à un renoncement quant à ce qui le rend toujours nécessaire à nos yeux. Et nous pensons en écrivant cela à ce que disait Debord : « Les réussites permises ressemblent fort aux pires échecs ». Pour notre part, nous estimons que tout doit contribuer au bouleversement de ce monde et que la libération animale doit nécessairement s'inscrire dans ce cadre au risque sinon de favoriser et de renforcer paradoxalement le système socio-économique contemporain. Qu'en pensez-vous, en tant qu'éditrice, que végétalienne et qu'antispéciste ?

Andonia : C'est une question que je me suis beaucoup posée : est-ce qu'il faut soutenir ces initiatives marchandes ou de la même manière, faut-il soutenir les restaurants qui ne sont pas complètement *vegans* mais qui proposent un plat végétarien dans leur menu ? Après réflexion, oui, je pense que oui. Parce que de toutes manières, si on reste dans notre coin et qu'on vit en autarcie, rien ne changera vraiment. C'est important qu'il y ait une offre dans ces lieux que les gens, mine de rien, fréquentent massivement, car ça permet de faciliter la prise de conscience et la transition vers le végéta*isme. C'est rassurant d'avoir à disposition ces plats et ces produits. Les gens peuvent continuer à fréquenter les mêmes endroits, ne se sentent pas mis à l'écart, peuvent trouver les produits facilement, même si ce n'est pas les meilleurs au niveau du goût ou de la santé ou de la manière dont c'est produit. Disons qu'ils trouvent l'offre, ils trouvent ce qui "ressemble à", et c'est important pour les personnes qui ont besoin d'être rassurées parce qu'elles n'ont plus leurs repères et qu'elles sont perdues. Le reste vient après. Je pense d'ailleurs que

dans un second temps, assez rapidement même, on se lasse de ces produits-là, et assez spontanément on arrête de les consommer et ça, c'est peut-être propre au véganisme qui implique en priorité de faire attention à ce qu'on mange et donc de se mettre ou de se remettre à cuisiner soi-même. De ce choix naissent des réflexions nouvelles qui font que nous pourrons peut-être nous en sortir collectivement. Mais pour l'instant, oui, nous sommes dans une société capitaliste et nous y collaborons quoique que nous fassions, que ça soit en consommant de l'électricité, de l'eau ou je ne sais quoi. Nous sommes complètement bloqués dans ce système, aussi parce qu'on nous a infantilisé, et que nous sommes incapables de vivre de manière autonome. Donc il faut rester conscient de ce que cela implique, mais voir aussi que ça peut participer au changement de la société. Pour l'instant, ça ne sert à rien de faire semblant de refuser des choses, même si on peut essayer de collaborer le moins possible.

Les âmes : Dans *Green, cuisine végétarienne, sans gluten, souvent vegan, parfois crue,* paru chez une autre maison d'édition très prolifique en ouvrages de cuisine, La Plage, Anya Kassoff, qui anime en Floride le blog *Golubka*, explique dans l'introduction qu'elle a grandi dans le nord du Caucase, région pauvre de l'URSS située entre la mer noire et la mer caspienne. Elle décrit la cuisine de son enfance comme une cuisine de restriction et donc d'inventivité. Par contre, précise-t-elle, le végétarisme était considérée par les siens comme une maladie. Peut-être parce qu'il est souvent vécu comme distinctif, voire séparatiste, ce qui est très mal vu dans les classes populaires pour qui la solidarité de classe demeure essentielle et le souci de distinction une préoccupation bourgeoise. En tous cas, encore aujourd'hui, c'est très souvent associé à un régime alimentaire petit bourgeois, bobo, ou tout du moins réservé à des franges privilégiées de la population, chez qui les logiques individualistes sont encouragées. Ce qui fait dire, de mauvaise foi, à

l'éthologue Lestel dans son *Apologie du carnivore* que la cible privilégiée des végétaliens et végétaliennes est globalement « le crétin macho de bas étage qui se croit supérieur à toutes les autres cultures et qui mange de la viande ! Un point intéressant, c'est l'évacuation totale de toute référence explicitement politique, comme celle de la lutte des classes par exemple ». Bref, le végéta*isme serait à mettre dans la liste des privilèges de la classe dominante. C'est paradoxal répondront certains et certaines lorsqu'on sait que la plupart des plats de pauvres sont végétaliens. C'est vrai concernant la cuisine slave par exemple d'avant la chute du Mur. Ça l'est moins lorsqu'on se dit que ces plats sont généralement végéta*iens par défaut, la viande étant réservée aux riches et aux plats de fête, ce qui est encore vrai dans une majorité des pays du Sud ou des pays dits pauvres [d'ailleurs, être *vegan* ne veut pas dire que nous ne mangeons pas de viande, mais que nous refusons d'en manger]. Mais également si on regarde comment se nourrissent les classes populaires et défavorisées dans les pays riches. Elles ingurgitent énormément de produits transformés confectionnés essentiellement à base de produits animaux de mauvaise qualité. On en arrive à des postures grotesques comme celle de militants, souvent issus des classes moyennes, qui s'obstinent à manger ostensiblement de la chair animale pour faire comme les prolos qui eux bouffent de la viande à la fois pour faire comme les bourgeois qu'ils envient et pour ne pas être assimilés aux bobos qu'ils méprisent et qui n'en mangent pas. Autant dire qu'on est pas rendu sur ces questions.

A qui s'adresse les ouvrages que vous publiez, et comment abordez-vous cette question, de manière très pragmatique, dans vos livres ? On peut remarquer que les recettes publiées sont presque exclusivement destinées à des couples ou à des petites familles (dans leur illustration en tous cas) et que les plats sont rarement conçus pour des grandes tablées, des familles nombreuses ou des assemblées, qu'elles nécéssitent des produits chers

ou encore difficile à trouver... Est-ce que vous réfléchissez à toutes ces questions lorsque vous réalisez, ou traduisez un livre ?

Andonia : Moi l'idée au départ, c'est de diversifier le plus possible pour que chacun chacune s'y retrouve. Ce qui marche le mieux actuellement, c'est ce qui se rapproche le plus de l'alimentation classique de type entrée-plat-dessert, mais l'idée c'est de décliner le plus possible de types de cuisines différentes de sorte que si on aime manger cru, sans gluten, italien, chinois ou afro, on peut trouver ce qui nous plait. Ce qui m'intéresse pour l'instant c'est d'offrir le choix pour qu'on ne puisse pas venir me dire, « moi j'aime cette cuisine là, et c'est impossible de la faire version vegan »... Je veux montrer que tout est possible, qu'on peut tout adapter, car je n'aime pas ce genre de commentaires, de faux prétextes. Après que ça soit pour un ou pour cent, c'est une histoire de calcul et de manière de cuisiner. Je préfère encourager la diversité.

Jo-Anne Mc Arthur http://weanimals.org/

Les âmes : Bon, ça fait très longtemps que nous parlons, la batterie du téléphone a déjà lâché une fois. C'est agréable de discuter, mais il faut abréger d'autant que nous risquons de fatiguer ceux et celles qui nous lisent. Une dernière question alors : je ne sais pas trop pourquoi la Maison s'appelle *L'Âge d'homme*, je crois me souvenir qu'au départ c'était le nom d'une collection future, mais ça évoque immanquablement un autre récit autobiographique, celui de Michel Leiris, publié en 1939. C'est quoi finalement l'Âge d'homme pour vous ?

Andonia : Hum... Je dirai que pour moi, si je m'en tiens juste aux mots, ce qui me vient à l'esprit c'est l'idée de grandir en élevant son esprit, ce qui est un peu pompeux dit comme ça... Je crois que ça serait de mûrir, voilà. L'âge d'homme, c'est mûrir.

Les âmes : Une recette pour conclure ?

Andonia : Alors, pour des cookies : Une tasse et demi de sucre type cassonade, 250 grammes de margarine vegan, deux tasses et demi de farine, 3 à 4 cuillères à soupe de graine de lin moulues, 6 à 8 cuillère d'eau, une cuillère à café de sel, une cuillère à soupe de bicarbonate, de la vanille en poudre ou liquide, des pépites de chocolat vegan quantité et des noix de pécan selon votre envie...

Les âmes : et pour la suite, bah, débrouillez-vous. Vous voulez pas non plus qu'on vous fasse un livre de recettes, non ?

Nous remercions Andonia d'avoir accepté l'entretien malgré les conditions techniques approximatives et de nous avoir répondu avec beaucoup de simplicité et d'humilité, nous réconciliant l'espace d'un instant avec le téléphone. Le charme de la voix et l'accent y sont sûrement pour beaucoup aussi. On en profite pour vous encourager à jeter un oeil sur le catalogue de l'Âge d'homme, et presque complètement au hasard sur le* Concerto fantastique *de Papini, le* Grimoire Seitanique *de Brian Manowitz (120 recettes apocalyptiques du Vegan Black Metal Chef),* Inertie *et* Swiss Trash *de Dunia Miralles,* Lulu *de Frank Wedekind,* Sanine *de Mikhaïl Artsybachev, le* Dictionnaire Octave Mirbeau *ou* l'Artiste et le diable *de Fanny Mossière...

Dévoration rôti cochon

par Eric Dussert

Pour E. C.

Quand on est dans la panade, on veille sur sa gamelle.

Elle est en fer blanc, bosselée, elle a deux petites poignées serties au côté droit.

Et gauche.

On y dépose ce qu'on mange pour bâfrer à l'aise.

Nous y mettrons des vers.

Il fut un temps où on mangeait du cochon.

Rôti cochon.

Passent les légumes et les fruits qui nourrissaient si bien les habitants de Pompéi — ils sont morts en bonne santé —, les graines qui nourrissaient les Mongols, les Celtes et les autres lascars, la prolifération des insectes nous pousse, engeance opportuniste, à nous en faire des ventrées.

Qualités gustatives : zéro.

Les plus malins ont cultivé du piment ou des oliviers.

Le poisson n'est plus accessible.

Il a fini par comprendre, il s'est taillé plus profond.

Mais « La destinée est une dinde », et c'est Gogol qui nous l'a enseigné.

Elle va finir par changer d'avis.

Aura passé le temps des cigales et des asticots.

Je me pourlècherais de la blonde au sexe rose

depuis les terrasses de Babylone

depuis le pays des Fédérations

où le caviar est de lentilles

où la cervelle est aux fines herbes

Rôti cochon

On la reconnaîtra en aveugle à sa bonne albumine, à la douceur de sa hanche, aux dentelles de son élection.

Rôti cochon

Ferons risette aux pommes d'or, eau rose et force sucre, poire de fil d'or, prunes de Damas, oublie sucrée, bugnets cornus, gaufre frétillante, le lièvre est très bon en pâté, cuisine garnie, bouilli pour abattre la grosse faim, avec le rôti pour les festins, tartres et flancs, craquelins, moyeux confits, cotignats, dragées…

« Qui s'occupe sagement ne perd pas son temp », disait Rôti cochon, et aussi

« Le Maître d'Ecole Perd fouvent fon Temp, d'enseigner les Pareffeux&Négligens ».

Rôti cochon

Duel

par Charles Monselet

I

On arriva sur le terrain.
C'était une salle à manger, lambrissée de chêne et tendue de cuir, brillamment éclairée, haute, gaie et superbe.
La table était servie avec une exagération d'abondance ; mais on y voyait que deux couverts, les couverts des deux adversaires.
Des motifs de convenance m'obligent à ne désigner ces deux adversaires que sous les noms transparents d'Ernest et du comte Falbaire.
Je vous les donne, d'ailleurs, pour deux gentilshommes accomplis, tous les deux dans la force de l'âge, braves, élégants, spirituels — avec cette pointe d'originalité britannique qui assaisonne si bien le caractère français.
Pourtant la veille, au Cercle, un de ces deux hommes (je ne dirai pas lequel) avait gravement offensé l'autre — si gravement qu'un duel avait été jugé indispensable.
Égaiement forts à l'épée et au pistolet, ils dédaignèrent d'employer les armes ordinaires.
Gourmands l'un et l'autre — dans l'acception la plus héroïque et la plus recherchée du mot —, Ernest et le comte Falbaire convinrent de se battre *au dîner.*

Pour être inusité, ce duel n'en devait pas moins être sérieux et redoutable. Les conditions en furent scrupuleusement réglées par les témoins.

On mangerait à outrance, l'un devant l'autre, sans interruption, et jusqu'à ce qu'un des combattants fût hors de combat.

Au premier aspect, cela peut faire sourire ; au second, cela devient horrible.

II

« — Allez, messieurs ! » dirent les témoins.

À ce signal, les deux adversaires s'assirent, après avoir échangé un salut.

Les témoins avaient pris place à une table à côté, d'où ils pouvaient surveiller toutes les péripéties du combat.

Il était six heures du soir.

À minuit, le dîner - qui se composait de trois services exorbitants et exquis - était terminé, sans qu'il y eût un avantage marqué d'aucune part.

Ernest souriait.

Le comte Falbaire avait dîné ; voilà tout.

Les témoins firent un signe au maître d'hôtel.

« Rechargez ! » dirent-ils.

Immédiatement un deuxième dîner fut servi, absolument pareil au premier. Mêmes grosses pièces, mêmes grands vins. Cette fois l'attitude l'attitude sévère des partenaires se détendit un peu. La parole ne leur avait pas été interdite ; ils n'en avaient usé d'abord que discrètement ; cette seconde épreuve leur délia la langue. À quelques paroles de simple politesse succédèrent de courts propos, en manière d'appréciation sur les mets qui leur étaient soumis.

Excellent, ce rôti de grives ! murmura Ernest.

— Je ne partage pas complètement votre goût, répliqua le comte Falbaire ; le genièvre dans les grives me parait une hérésie.

— Cependant, tous les classiques de la table...

— J'ai pour moi Toussenel.»
Ernest s'inclina.
Quelques instants après, ce fut au tour du comte Falbaire de formuler le vœu suivant :
« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur Ernest, nous laisserons le vin de l'Ermitage pour demander du La Tour Blanche.
— A votre aise, monsieur le comte. »
Il semblait que le premier dîner n'eût été que l'absinthe de celui-ci.
Les témoins commencèrent à se regarder d'un air stupéfait.
Inutile de dire que leur rôle, d'actif qu'il était au début, était devenu purement contemplatif.

III

Soupons, dit le comte Falbaire, lorsque la dernière goutte de café eut été savourée.
— Soupons ! » répéta Ernest.
Le cas était prévu. Les consommés, les viandes froides, les écrevisses, les salades à la russe se succédèrent, mêlés au vin du Rhin, au vin de Porto, au vin de Champagne.
Le souper fut animé, bruyant même. Ça devait être. Le duel entrait dans sa période décisive. Chacun des combattants servait son jeu, tout en surveillant de l'œil son vis-à-vis.
Ernest mangeait plus brillamment ; le comte Falbaire plus correctement. On reconnaissait du reste en eux une méthode parfaite, la tradition des maîtres — au service de muscles d'acier.
Chacun semblait certain du triomphe ; aussi y avait-il maintenant du défi dans leurs paroles. La raillerie perlait au bord des verres ; les épigrammes naissaient aux pointes des fourchettes.
Cependant les joues d'Ernest se coloraient insensiblement.

Le comte Falbaire s'en aperçut.
« Désirez-vous qu'on ouvre cette fenêtre, monsieur Ernest ? Vous paraissez avoir bien chaud... »
Ernest lui lança un regard terrible.
Le souper continua.
Deux témoins avaient cédé au sommeil ; les deux autres veillaient. Il avait été convenu qu'ils se relèveraient d'heure en heure.
À un certain moment, Ernest voulut chanter.
Les témoins de quart réprimèrent cette velléité de mauvais goût, qui avait été soigneusement écartée du programme, par ce motif que les chants facilitent le travail de la digestion.
Cette faute constituait un désavantage marqué pour Ernest cela équivalait à un premier sang.
Il était visible, d'ailleurs, qu'Ernest luttait contre les premières étreintes de l'ivresse. Ses regards cherchaient un point d'appui ; un léger tremblement agitait ses mains.
«Vous vous arrêtez », dit le comte Falbaire.
Ernest ricana, et, pour toute réponse, il vida trois coupes de champagne.
Il fut imité avec tranquillité par le comte.
Tout à coup un jet de pâleur se répandit sur le visage d'Ernest — qui mit un de ses coudes sur la nappe et devint rêveur.
Après avoir attendu pendant quelques minutes la fin de cette rêverie, le comte Falbaire lui dit froidement :
« Faites-vous des excuses ?
— Déjeunons ! » cria Ernest.

IV

Les témoins bondirent à cette exclamation inattendue. Ils se concertèrent un instant — et finirent par se rendre au désir de leurs clients.
Le jour était arrivé, le jour et le soleil. Une belle marinée pour déjeuner.

Ernest semblait avoir retrouvé de nouvelles forces. Il fondit avec impétuosité sur les huîtres, il se rua sur les chateaubriands, il se colleta avec le sauterne.

Ce n'était plus de l'émulation, c'était du transport, du délire.

Le comte Falbaire le suivait pas à pas, sans paraître autrement s'inquiéter de cette gymnastique. Puis vint un moment où le beau feu d'Ernest s'apaisa ou plutôt se transforma. La rage fit place à la mécanique. Il mangeait sans savoir, insciemment, fatalement — avec un bruit de mâchoires régulier, monotone, insupportable.

Cela dura ainsi jusqu'à midi.

A midi, Ernest essaya de se lever pour porter un toast aux divinités infernales.

Ce mouvement devait lui être funeste.

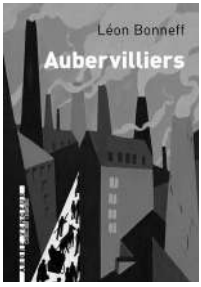
Il glissa sur les talons et tomba tout de son long sous la table.

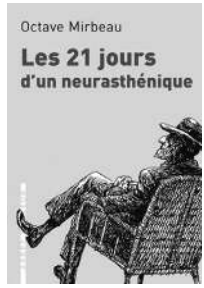
On attendit quelques secondes. Rien. Le parquet ne rendit son convive.

Alors, d'un commun accord, les témoins déclaré satisfait. Les deux adversaires avaient lutté pendant dix-huit heures.

Et le comte Falbaire mangeait toujours !

Charles Monselet, *Gastronomie. Récits de table,* 1874.


Léon Bonneff
Aubervilliers


Octave Mirbeau
Les 21 jours
d'un neurasthénique

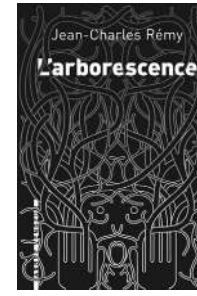
Jean-Pierre Bours
Celui qui
pourrissait

Pierre Girard
Charles
dégoûté des
beefsteaks

Vsevolod Garchine
La fleur
rouge

Han Ryner
L'Homme-
fourmi

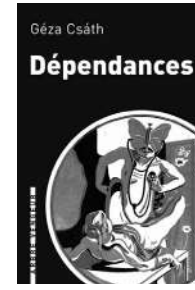
Jean-François Elslander
Le cadavre


Jean-Charles Rémy
L'arborescence

Algernon Blackwood
L'homme que
les arbres
aimaient

Léon Cladel
N'a-
Qu'un-
Œil

Rhoda Broughton
Rêves
cruels


Géza Csáth
Dépendances

Léon Bloy
Sueur
de sang

Jean Richepin
Les morts
bizarres

Paul-Jean Toulet
Touchante
histoire
de la
jeune
femme
qui
pleurait

Arsène Houssaye
Du danger
de vivre
en artiste
quand on n'est
que millionnaire

L'Arbre vengeur

l'entretien qui envoie du bois

Bonjour amis arbres.
On bosse sur le prochain *Amer*. Du coup on réitère...
Si vous avez en vue une clairière assez dégagée pour prendre racines cinq minutes et répondre aux questions que vous choisirez dans celles qui suivent, nous vous en serons reconnaissant. On vous souhaite en tous cas le meilleur pour l'année qui vient.

Les âmes

1) C'était quand la petite graine ?
2) Avez-vous plutôt l'impression de privilégier vos branches ou vos racines ?
3) Avez-vous grandi le long d'un tuteur et si oui, lequel ?
4) D'après-vous «Les éditeurs se plaignent par nature et par vocation, ils chouinent à la moindre occasion, accusant les libraires d'aveuglement, les diffuseurs d'incompétence, les lecteurs de manque de curiosité, les auteurs de manque de discernement, la banque de frilosité». L'arbre vengeur ne serait donc pas un saule pleureur ?
5) Est-ce qu'on ressent la crise au cœur de la forêt ou ne touche-t-elle que les platanes de bords d'autoroutes ?
6) Vous préférez vous venger de qui ? des bucherons, des imprimeurs, des libraires ou des lecteurs et lectrices ?
7) Vous voyez l'avenir en vert. N'est-ce pas devenu la couleur de l'enfer ?
8) Si vous deviez élaguer, de quoi vous sépareriez-vous ?
9) L'heure est à l'accrobranche. Cela vous met-il en colère en sachant quand même que c'est peut-être une bonne partie de votre lectorat qui s'y adonne avant d'aller boire un *latte* au *starbuck* ?
10) Seriez-vous plus, par nature, évolutionnaire que révolutionnaire ?

11) Vous avez plus peur de prendre racines, de scier la branche sur laquelle vous êtes assis, de vous prendre un (autre) arbre, de vous casser le tronc, d'avoir une tête de nœud ou de finir en livre ?
12) Êtes-vous davantage, d'après-vous, un monstre végétal ou un hybride ?
13) Que pensez-vous, cher arbre, de la querelle entre les déracinés de Barrès et les transplantés de Remy de Gourmont ?
14) Après, *La Fleur rouge*, *L'Arborescence*, *L'Homme que les arbres aimaient* et *Le Jardin enfumé*, quelles belles plantes vous reste-t-il à déterrer ?
15) C'est quoi un arbre à clous ?
16) Il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce ! mais où alors ?
17) Avez-vous une idée du nombre d'arbres que vous avez abattu ?
18) Vous n'êtes pas fatigué qu'on vous file la métaphore arboricole ?
19) Un dernier coup de tronche ?

Cher Amer,

Désolé de n'avoir pas répondu plus tôt à vos questions mais elles ont ceci de déroutantes qu'à vouloir filer tout du long la métaphore naturelle, elles risquent donner à nos réponses un côté plat et artificiel (et nécessairement moins drôle puisque vous prenez l'initiative de l'humour et nous le risque de la surenchère) d'autant que nous répétons toujours la même chose. Et puis il faut les décrypter... et ça risque de virer au dialogue ésotérique... Bref, je n'aimerais pas trop vous avoir pour interlocuteur pendant une rencontre, ça me ficherait la migraine... Je crois donc, en regrettant de vous vexer, que nous allons passer notre tour. La corvée de bois, ce sera pour une autre fois.

Au plaisir néanmoins,

David Vincent

Les Chroniques du Préfet maritime

Gloire tardive, le jeudi 21 janvier 2016, 05:06

Les archives sont pleines de surprise. En 2014, paraissait en allemand une novella du Viennois Arthur Schnitzler inédite et tout à fait délicieuse. Ce tout petit roman qui appartient à la veine satirique du dramaturge narre les jours agités d'un vieux fonctionnaire dont le calme est troublé par un groupe de jeunes artistes qui se déclarent admiratifs de son œuvre...

Mais de quelle œuvre ?

Il se trouve que le vieil homme avait commis en ses jeunes années une plaquette de poèmes que l'un de ses thuriféraires a découverte chez un brocanteur. Le poète en herbe en a fait, d'accord avec ses amis, une sorte de ressort de leur propre apothéose esthétique, le modèle de leurs propres tentatives, un gage de valeur rare.

Rattrapé par la gloire qui l'avait jusque-là soigneusement évité, le vieux Edouard Saxberger, alors résigné à une vie simple et douce, redécouvre la vie bouillante, les débats idiots, les postures, les tapeurs et les égéries. Toute la lyre quoi, dont Schnitzler, — qui joue là au roman à clés avec ses vertes années durant lesquelles il côtoyait au café ses amis Alternberg le « mendigot » et Hofmannsthal le jeunot — sait donner un aperçu aussi fouillé et spirituel que possible. Aucun ressort psychologique ne lui échappe, non plus qu'aucun des moteurs en jeu. C'est un régal de description et de finesse.

Tiraillé entre la tentation de jouir des compliments et celle de retrouver sa quiétude désormais enfuie, Saxberger donne à Schnitzler l'occasion de faire la peinture détaillée des milieux littéraires perpétuellement intangibles où le génie se fait le plus souvent remarquer par son absence. Il est en tout cas moins présent que les égos, les névroses, les impuissances et les vacuités. N'allez pas râler : le tout vous est proposé avec en toile de fond une Vienne parfaite dont la vie sociale, les cafés et le Ring baignent le récit dans une douceur de crème fouettée et de chaudes pelisses.

Le livre parfait pour les jours froids.

Arthur Schnitzler, *Gloire tardive*. Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss. - Paris, Albin Michel, 150 pages, 16 €

La Vampire, le vendredi 15 janvier 2016, 01:02

Les éditions Otrante ont pris l'habitude - le temps de publier quatre volumes - de dépoussiérer l'univers assez roupilleux du romantisme noir. Depuis plusieurs lustres, les éditions s'étaient raréfiées et leur variété figée. Avec Florian Balduc, finie la sieste, les vampires sortent de leur terrier, les souris dansent, les succubes bavent et se pourlèchent.

Cette fois, c'est un retour sur l'année 1825, « soit onze ans avant Théophile Gautier [que] le baron de Lamothe-Langon met en scène la première morte amoureuse et la première véritable femme vampire de la littérature française. »

L'information n'est pas si notoire qu'elle ne puisse être répétée, nous en profitons et nous accaparons le propos de l'éditeur...

> « Un cadre gothique proche des romans d'Ann Radcliffe, des soldats de retour des campagnes napoléoniennes, un pacte de sang trahi, un château en ruine, des présages, revenants et victimes dont on a aspiré la vie.

« Un demi-siècle avant Le Fanu puis Stoker et que la littérature n'invente un vampire suceur de sang aux dents pointues, La vierge de Hongrie présente une immortelle dame au linceul, beauté ensorcelante revenue de la tombe, qui déchaîne les éléments, erre, flotte ou vole, et poursuit la mission qui lui a été confiée en semant la mort. Première œuvre de fiction à mentionner les traditions des pays de l'Est et à décrire les méthodes de destruction d'un vampire, ce roman est sans conteste celui qui offre la description la plus fine et la plus fidèle de la figure du vampire et de la morte amoureuse. »

Voilà le topo. On ne voit donc guère comment faire l'impasse sur cette éclatante lumière noire de la littérature gothique. Il faut d'ailleurs ajouter que le baron, bien parti dans le goût funèbre, est aussi l'auteur des *Souvenirs d'un fantôme, chroniques d'un cimetière* (1838) ou des *Loups-Cerviers* (1839) qui méritent lecture également, à l'évidence.

Pour finir, précisons qu'au roman du baron est adjoint la traduction inédite de cinq chapitres relatifs aux superstitions transylvaniennes issus de l'ouvrage de l'Ecossaise Emily Gerard (1849-1905), *The Land Beyond the Forest : Facts, Figures, and Fancies from Transylvania* (New York, Harper &Brothers, 1888). Son livre était un recueil de légendes et croyances de l'Est parmi lesquelles Bram Stoker a notablement plongé au moment de la préparation de son Dracula.

> « Parfaitement fidèle au mythe de la Morte Fiancée, Lamothe-Langon livre un texte romantique qui devrait séduire les amateurs de littérature fantastique ou gothique, proche des récits de Gautier ou de Nodier et qui préfigure les Carmilla ou autre Dame au linceul de la fin du siècle. »

Bref : un must !

Baron de Lamothe-Langon, *La Vampire, ou la Vierge de Hongrie.* Suivi d'un extrait du *Pays par-delà la forêt* d'Emily Gerard. Traduction de Seamus Wentzel. Edition présentée et annotée par Florian Balduc. Postface de Valery Rion. Janvier 2016. 228 pp. 30 € franco de port

Rappel : *Colliers de velours. Parcours d'un récit vampirisé*. Anthologie (Washington Irving, Petrus Borel, Henri de Latouche, Joseph Méry, Paul Lacroix, Alexandre Dumas, Gaston Leroux, etc.). Otrante, 2015, 223 pages, 30 €

Les Jeunes Constellations approchent, le dimanche 27 décembre 2015

En avant-première et au moment de quitter le sol de notre île pour des cieux plus pâtissiers, le Préfet maritime vous passe un rapide message à propos de ce qui pourrait bien enchanter votre début d'année prochaine : le 23 février paraîtra dans la collection L'Alambic le premier roman épatant de **Rayas Richa**, un jeune Libanais formidable. Ou l'inverse.

Ce livre, *Les Jeunes Constellations*, a été salué déjà par Louis Watt-Owen qui a trouvé les mots justes pour cerner sur *La Main de Singe* ce coup d'essai vraiment étonnant, particulièrement enthousiasmant.

Il y est question de partir vers l'Orient accompagné d'un philosophe truculent et d'un âne silencieux... Le héros enchanté par Rayas Richa, jeune garçon en quête de père qui aspire naïvement au bonheur,

entreprend la traversée d'une Europe ravagée et dangereuse jusqu'à Venise, le port de tous les possibles en suivant le journal cynique et scabreux de son paternel enfui. Illuminé d'images saisissantes, *Les Jeunes Constellations* nous transportent dans un Moyen Âge étrange et curieusement proche de nous... Car, vous l'avez compris, c'est bien un roman d'apprentissage doublé d'une quête esthétique et personnelle qui vous est servie par un auteur malin et audacieux.

Déployant un humour - parcouru d'une pointe de mélancolie -, Rayas Richa va imposer vigoureusement une langue et un univers qui le désignent d'emblée comme un auteur d'importance. Les critiques désireux de lire les épreuves s'adresseront ici sans vergogne.

Rayas Richa *Les Jeunes Constellations*. — Talence, L'Arbre Vengeur, 224 pages, 18 €, en librairie le 22 février 2016.

Manger pour lui, le dimanche 29 novembre 2015, 06:20

Spécialiste du bizarre émo, **Vladimir Sorokine** s'intéresse à la nourriture une nouvelle fois. Après *Le Lard bleu* (2007), livre condamné pour pornographie en Russie, il met en scène un louche ex-prisonnier de goulag, Bourmistrov, qui propose à une jeune femme de la regarder manger, moyennant rétribution. Naturlich. Devenu rituel, ce moment curieux, et de plus en plus, se déroule d'abord dans un train, puis dans des appartements dont le luxe augmente sensiblement le temps passant. Puis vient le temps où la nourriture à consommer n'est plus que virtuelle, et celui où la violence s'invite brutalement.

Fable efficace sur les ravages de la puissance aveugle et de la richesse mal acquise — et leçon sur les désillusions et douleurs dont ceux qui profitent de l'argent des prévaricateurs souffrent toujours un jour ou l'autre —, cette *Soupe de cheval* ressemble à s'y méprendre à un pamphlet.

Vladimir Sorokine, *La Soupe de cheval*. Traduit du russe par Bernard Kreise. - Paris, L'Olivier, 112 pages, 13,50 €

Merci (un nuage noir), le mardi 17 novembre 2015, 06:49

Comme souvent ce qui nous vient de Belgique et d'Argentine, le récent livre de **Pablo Katchadjian**, *Merci*, ne relève pas du banal et se pose, après le vendredi sanglant que l'on vient de subir, comme une sorte d'avertissement involontaire.

Inauguré sur les rives d'une île où sévit l'esclavage — et une horreur plus grande encore —, ce roman intemporel et serpentin nous conduit en des lieux que nous ne dévoilerons pas et qui, cependant, sont connus de tous. En particulier parce qu'ils ont à voir avec la liberté, la licence, l'outrance et le déconcertant.

Pablo Katchadjian qui n'est pas un prosateur linéaire, et loin de là, nous promène sur des terres que le lecteur va devoir conquérir, largué par un auteur beaucoup plus astucieux que ceux que l'on rencontre généralement en période de rentrée littéraire.

Il n'est pas inutile d'ajouter que les plus avides

d'inattendu, qui ont d'ores et déjà acclamé *Quoi faire ?*, trouveront là une nouvelle occasion de se laisser surprendre.
La menace d'un nuage noir se propage en ces pages, sachez-le.

Pablo Katchadjian, *Merci*. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Guillaume Contré. —Bruxelles, Vies parallèles, 112 pages, 15 €

Liev ou pas Liev ?, le mercredi 4 novembre 2015, 05:01

Parmi les bonnes choses de la rentrée, le *Liev* de Philippe Annocque s'est rapidement distingué. Il faut dire qu'il est recouvert de rouge, arbore un zig en couverture et s'en tient à un format qui se lit sans soif. Nous aurons bientôt l'occasion de parler de la baleine de Pierre Senges et du nuage noir de Pablo Katchadjian qui appartiennent à la même catégorie des livres à lire sans perdre son temps, mais commençons par ce Liev qui file comme un garenne.

Il file, oui, mais dans sa tête. Physiquement, il n'est pas certain qu'il avance beaucoup, qu'il arque encore moins. Ce Liev est soit un cornichon, soit un être incompris, soit un timide king size, soit un dingue tout à fait. Pour commencer il se rend au village de Kosko - ruralité insidieuse - où il doit prendre un emploi de précepteur - sous-entendues marmaille et bourgeoisie. Mais rien ne colle : pas d'enfants et des attentes à gribouiller dans un univers qui ressemble autant à une ferme qu'à une résidence surveillée, un asile, ou à un havre...

> « Magda lui avait dit de s'asseoir, en attendant ; mais il n'y avait pas de chaise. »

Petit-fils des personnages de Beckett ou de Kafka, mais aussi de Jules Renard et de ses copains truands de l'autre fin-de-siècle, ce Liev qui pourrait aussi sortir d'un récit de Hrabal a juste un problème : il ne comprend pas ce qu'on lui dit et, si ses intentions sont pures, allez savoir, il est à côté de la plaque, convaincu que ses désirs sont la réalité. La dinguerie croît, les cagades textuelles se superposent, ça cahote, ça capote, c'est fort curieux et jamais ennuyeux. Là réside la réussite : quand tant de dramaturges produisent des machines poussives destinées à représenter la folie (on les reconnaît à ce que le spectateur est mal à l'aise pour le comédien qui se tord sur scène et pas du tout pour l'état mental du personnage qu'il joue), il semble que le jeu de désordonnancement du monde d'Annocque fonctionne à merveille.

Et on se prend à croire que, finalement, Liev est un individu d'aujourd'hui : il ne comprend rien à ce qui l'entoure et on le fait bidouiller de la facturette, tandis qu'il croit à la fonction qu'il se donne.

Un parfait calu. Comme vous et moi.

Philippe Annocque, *Pas Liev*. - Quidam, 152 pages, 16,5 €

Basiques de la 'pata, le dimanche 11 octobre 2015, 15:12

A l'initiative des éditions du Sandre, une anthologie à petit prix permet de faire une incursion dans les classiques de la 'pataphysique, depuis Cicéron jusqu'à Alfred Jarry le grand initiateur en passant par Lie-Tse, Rabelais, Cervantès et Raymond Queneau ou Boris Vian, Lewis Caroll, Huysmans ou encore Alphonse Allais.

Composée comme un parcours, elle nous enseigne que la pataphysiques est une science des exceptions — elle est aussi la science des solutions imaginaires — et que le collège qui préside à sa destinée est une société de recherches savantes et inutiles. C'est ce qui fait tout son charme. Sachant que le pataphysicien est modeste, humaniste, optimiste et loyalement hypocrite, que la pataphysique est la fin des fins, on est en proie aux affres de l'excitation lorsqu'on apprend que son collège est sociétaire et didactique et qu'il permet d'appréhender d'autres univers que celui-ci. Si tant est que ce dernier existe. Bref, la pataphysique est à l'œuvre aussi bien dans la poésie que dans les sciences, les comportements sociaux ou l'enseignement et les jeux de l'Oulipo et ça n'est pas Lie-Tse qui vous dira le contraire, lui qui ignorait la pataphysique et en était pourtant nimbé.

Mieux que la pataphysique pour les nuls, la pataphysique par l'exemple. Celui-ci en particulier qui met les rapports de *La Cantatrice chauve* d'Ionesco et de *L'Anglais sans peine* de Chérel. Il n'y a entre les deux qu'un verre d'eau. Nous recommandons aussi tout particulièrement les travaux de Franc-Nohain au sujet des propos convenus (son livre *Dites-nous quelque chose* est une merveille du siècle dernier) et, finalement, tous les grands moments de l'esprit auxquels nous convoque la pataphysique.

Débridons-nous, vivons plus grand avec les soixante-douze auteurs de cette immense cocasserie qui glingue depuis un bon siècle, ce vieux siècle propice aux fantaisies, parfois explosives, de l'esprit.

Collectif, *Anthologie Pataphysique. De L'Antiquité à nos jours*. — Paris, Editions du Sandre, 397 pages, 18 €

Chronos et l'art, le mercredi 16 septembre 2015

L'Atelier contemporain donne une nouvelle édition en fac-similé d'*Admirable tremblement du temps*, l'essai que produisait dans sa collection des Sentiers de la création chez Skira à Genève en 1970 **Gaëtan Picon** dont se commémore en octobre le centenaire.

Professeur de philosophie, directeur de revues, théoricien, commentateur, on ne sait pas qu'elle est la part capitale de Gaëtan Picon, homme d'art et d'édition qui des Sentiers de la création, formidable collection pleine d'intelligence (on se répète) était aussi le meneur de *L'Ephémère*, par exemple. On dit qu'il fut l'accompagnateur des auteurs de son temps, peintres ou écrivains. Il fut en tout cas caractéristique

d'une époque où quelques-uns comme Jabès ou Blanchot tournaient, chats à patenôtres, autour du pot de lait. Une époque où l'on écrivait comme ça : « Le visage humain n'a jamais été peint, voilà le vrai, et il ne faut pas dormir aussi longtemps que nous n'aurons pas mieux regardé. » Toute une époque.

Gaëtan reste singulièrement pertinent. Constatant que certaines œuvres les plus puissantes proviennent d'artistes dans leur âge chenu, il aborde la question du délabrement, de l'usure, de la dégradation. Jusqu'au moment où la peinture tente d'être elle-même la dégradation. C'est une question de temps qui s'exprime à travers l'œuvre, de « l'insomnie du temps » qui parle de la vie des créations.

Un classique du XXe siècle par une intelligence de l'art du siècle passé.

Gaëtan Picon, *Admirable Tremblement du temps.* Édition fac-similé enrichie d'essais inédits de quelques auteurs parmi lesquels Agnès Callu, Bernard Vouilloux, etc. — L'Atelier contemporain, 248 pages sur papier de belle main, 25 €

SchwobSchwobSchwob (air connu), le mercredi 19 août 2015, 00:27

Il n'y a pas de saison pour lire **Marcel Schwob**. C'est ce que nous disent et redisent ses thuriféraires de *Spicilège*, les "cahiers Marcel Schwob".
On saute sur l'occasion pour leur donner raison, d'autant plus qu'ils font, sous la direction de Bruno Fabre et Agnès Lhermitte, un très beau boulot (dont leur site témoigne).
A l'occasion de la parution de l'anthologie de la librairie d'Otrante consacrée aux mains, Schwob apparaît avec « La Main de gloire », un conte fantastique qui n'avait pas été repris dans ses œuvres (il avait été publié le 11 mars 1893 dans *L'Echo de Paris*).
Dans le plus récent numéro de *Spicilège*, on trouve bien d'autres occasions de se réjouir et de s'instruire, d'abord un dossier sur La Légende des gueux, plusieurs articles sur les premiers contes et l'imprégnation de ses lecteurs Claude Cahun et Eugène Montfort et puis tout un tas de lettres retrouvés et de manuscrits qui sont remontés à la surface. C'est passionnant parce que Schwob est un gaillard passionnant. On y découvre avec un étrange ravissement les lettres que son proche ami Maurice Beaubourg lui adressa.
- Qui ça ?
- Maurice Beaubourg...
On va en reparler très bientôt.
''Spicilège'', 184 p., 15 €

Aveux de Claude Louis-Combet, le samedi 20 juin 2015, 09:14

Consacré à l'expérience de l'écrivain **Claude Louis-Combet**, *De l'intériorité, écrire* est un livre où sont abordées les questions qui traversent son œuvre et son expérience du plus intime, et de l'homme et du créateur. Composé d'un entretien avec Aude Bonord, d'une conférence, de réflexions en forme d'articles, il détaille ce que les questions de l'intériorité, de son expression par le verbe, le culte du moi, l'érotique de l'écriture intérieure et les passages du psychique au spirituel et retour sont justement les points qui caractérisent sa bibliographie désormais profuse, imposante et même tout à fait unique. En particulier dans ce qu'elle apporte de mystère et d'éther sur nos jours de pétrole et de possessions.

S'il s'agit d'intimité la plus profonde, vous ne trouverez pas dans ces pages le brouet clairet des papotages sur l'autofiction ou le diaire. C'est l'engagement personnel de l'auteur qui est en question, lui qui s'est intéressé si passionnément à l'hagiographie et aux quêtes spirituelles, aux mystiques, jusqu'aux dérèglements du délire — voir aussi les livres publiés dans les collections qu'il dirige aux éditions Jérôme Million. S'interrogeant sur le déploiement d'un texte latent qui s'exprime au travers de sa fiction, Claude Louis-Combet a documenté son expérience spirituelle et esthétique, un exercice passionnant qui atteint un beau degré de subtilité et d'intelligence, ce dont ne douteront aucun de ses lecteurs, qui ne s'étonneront pas non plus que, pour finir, Claude Louis-Combet constate que « Le désir d'éternité ne fléchit pas. Mais la certitude est nulle ». Extrait.

> Des plus hautes pensées du cœur aux désirs les plus abyssaux de la passion charnelle, la circularité se dessinait, sans rupture, avec l'inexorabilité des grands rêves : que ce fût Marina ou Antoinette ou Rose ou Druon, la fiction constamment tissée de sexe et d'âme rejoignait le dormeur dans ses plus profondes reculées et reniait la parole à sa mémoire inconsciente. Ce n'était pas là une expérience spirituelle. Je n'étais pas un gourou ou n'aurais pas voulu l'être. Il n'y avait aucun message en ce que j'écrivais. Il y avait seulement quelque chance que l'esthétique du verbe réveillât, en chacun, l'urgence d'étreindre sa part obscure [...] Je n'écrivais pas en vue d'obtenir un effet dans l'âme du lecteur et, par-delà, de conquérir un public. J'écrivais pour l'amante et aussi parce que j'étais pressé, au-dedans, de songeries incompatibles avec la vie et dont je ne pouvais supporter la tension obsédante qu'en leur donnant forme. Ainsi l'écriture devenait l'abri du désir et valait pour un passage à l'acte qui n'eût pu être que ruineux et destructeur. Écrire était loin d'être sans raison mais n'impliquait cependant aucune volonté de convaincre ni de convertir. Que j'eusse des lecteurs, bientôt fidèles et passionnés, ce n'était, à mes yeux, que pour saluer un moment de beauté. Le reste n'avait pas à me revenir. Toutefois, des traces, au fil du temps, me laissaient entendre que le retentissement dans les consciences n'était pas seulement esthétique.

Claude Louis-Combet, avec Aude Bonord, *De l'intériorité, écrire*. — Grenoble, Jérôme Million, 2015, 124 pages, 17 €

Manger sans œillères, le mercredi 3 juin 2015, 06:01

La gastronomie est devenue le sujet à la mode, puisqu'il en faut un afin que le commerce s'épanouisse. Et comme le livre électronique n'emballe personne, hein... Bref, on voit donc fleurir les opus, les émissions, les gadgets, les ustensiles et les tenues, sans oublier les cours particuliers pour citadins qui s'ennuient. Spécialiste des recueils d'anas et des sujets pris par la bordure, Bruno Fuligni a choisi quant à lui d'aborder une spécialité qui ne s'enseigne pas : la gastronomie d'urgence, c'est-à-dire celle qui impose de faire contre mauvaise fortune bonne cœur et de manger ce qu'on trouve là où on se trouve, si ça se trouve. C'est le principe de la cueillette, en quelque sorte, appliqué à toutes denrées.

Et lorsqu'on se trouve en Bourgogne ou dans le Beaujolais, personne n'y voit de difficulté. Idem en Grèce ou à Istanbul, à Delhi ou à Tokyo. En revanche, lorsqu'on erre raquettes aux pieds dans le grand Nord ou que l'on crève doucement en Amazonie ou dans un désert réservé aux cailloux, vous imaginez un peu l'aspect du menu... Le potage de hannetons est alors inévitable. Sans parler de la cervelle d'éléphanteau ou de singe... Le lamantin faisandé aperçu par Jean-Gabriel Stedman à la fin du XVIIIe siècle ne lui valut que cet hommage : « Celui que je vis était déjà trop putréfié pour que j'en goûtasse. » Et dans son article consacré aux « Horreurs de l'alimentation » du *Journal des voyages* (14 juin 1903), Hector France conseillait quant à lui le pâté de fourmis... On hésitera sans doute à parler de régal à propos de ce livre, mais on savourera, si j'ose dire, les fantaisies sans fin que nous propose toujours avec bienveillance notre bonne vieille planète. On attend avec beaucoup plus de crainte, c'est-à-dire sans impatience, celui qui nous racontera la gastronomie de subsistance en milieu capitalistique occidental... Slavoj Žižek aurait-il une blague à ce sujet ?

Bruno Fuligni, *Les Gastronomes de l'extrême. Du potage de hannetons au rôti de baleineau. Les repas des grands voyageurs racontés par eux-mêmes*. Avec un carte dessinée par Serge Aquino. — Paris, Editions du Trésor, 159 pages, 17 €

Quoique trois, le samedi 16 mai 2015, 02:19

Un numéro de *Quoique*, ça n'est pas un numéro de la *Revue des Deux Mondes* ou de la *NRf*. Un numéro de *Quoique*, ça vibre. C'est une publication pleine de « couleurs, de monotypes une et deux couleurs, de mots choisis, gribouillis, feutre, photos très noires, paragraphes enchaînés, aquatintes sur zinc, graphite et mine de plomb, phrases interminables, photos floues, cyanotypes » conçus par une flopée d'artistes et d'auteurs sur des sujets variés. A commencer par l'hyperinflation d'avant-guerre en Allemagne, ou bien encore Gabrielle Wittkop et la nécrophilie. On nous écrit qu'il s'agit cette fois d'« un fou égoïste et souriant, un fou morne et renfrogné, un coup de tuba sur la tête, des tchèques spartakiades, une berlinoise hyperinflation sensorielle, un cabaret culotté, une plaie béante, davidbowiehimself, quelques chants de maldoror, un malodorant bombyx du papier branlé et Gabrielle Wittkopherself, des eaux très fortes, des pendus pendouillant, un décor mal rangé, là, BO6, tiresiasitself, une démonstration de somnambulisme, un certain cyan avec un certain jaune ». Excusez du peu. Et le tout est monté par Karine, Sarah d'Haeyer, David Perrache & Ulrich peut-être, Lnor, Ivan de Monbrison, Arthurine Vincent, Elizabeth Prouvost, Ian Geay, Eddy Legrand, LMG-névroplasticienne, Ivy Lusquin, Jean Constance, Joris Pitaud & Elena Gray, ainsi que PLN. Alors ? N'allez pas nous dire que vous allez lire un mook quand vous pourriez attraper *Quoique*. Ça serait maladroit.

Quoique (n° 3), 156 pages, 12 €, quoiquequoique(a)gmail.com

Dernier Oeil bleu, le vendredi 10 avril 2015, 00:47

L'Œil bleu fait une réapparition sporadique avant de disparaître. C'est qu'il a beau être bleu, il est consciencieux : trop de matériel délectable trônait sur le marbre qu'il ne pouvait se résoudre à renvoyer *ad patres*. C'est donc un numéro double 14 et 15 qui paraîtra le 15 mai prochain. Il sera question de ses sujets de prédilections que sont l'Abbaye de Créteil, la bohème parisienne des années 1910 mais aussi Georges Fourest, Louis Jouvet, Bernard Marcotte, Vincent Muselli, Saint-Pol-Roux, Jacques Soldanelle – et, plus curieusement, le vicomte Phoebus, Retoqué de Saint-Réac dont on se demande quelle surprise il va encore nous offrir après les travaux et révélations de Christian Laucou, et du « poète inconnu », ce vaste fantôme qui nous entoure, pléthorique, dont nous appelons tous à la cristallisation. Alors, comme le dit son éditeur,

> « Ne laissez pas passer l'opportunité qui vous est offerte, une dernière fois, d'éclairer de la butaneuse radiance de L'Œil bleu vos fronts pâlis à l'étude ! »

L'Œil bleu, n° 14-15, 186 pages, 17 € (au lieu de 22€) franco de port.

Maurice Rollinat tout inédit (tout explicite itou), le dimanche 16 novembre 2014, 02:08

Dites « Rollinat », on vous répondra « *Les Névroses* ». C'est pavlovien. Et preuve que la pédagogie lagarde-et-michalesque a rempli son office, suivra le commentaire savant : après Baudelaire, Maurice Rollinat. Avant Maurice Rollinat, Baudelaire. Point. Ce qui n'a pas empêché **Maurice Rollinat** de pourrir en purgatoire avec ces deux volumes de poèmes tandis que cette vieille Baude est archireproduite dans un nombre d'éditions proprement effrayant. Et là, il faut bien considérer tout de même que Rollinat n'est même plus disponible dans sa version Minard (avec la couverture en nappe de cuisine verte) des années 1971-1972. Alors ? Pour une fois que l'on tient un chantre du dérèglement nerveux total positionné entre Baudelaire et Maupassant... Que fais la Sorbonne ? On s'interroge... Dans ce contexte, il est encourageant (très) de voir paraître les pièces manquantes, censurées par son éditeur ou autocensusées par l'auteur lui-même, ce que l'on pourrait nomme les « *Névroses* évanouies ». Grâce à Claire Le Guillou, qui, en travaillant à la correspondance dudit Roro (1), est parvenue à trouver trace des pièces ébarbées des recueils imprimés — pièces érotiques et politiques —, voici cent soixante-dix pages supplémentaires dans la bibliographie rollinesque, servies dans un très joli volume — et même un volume charmant — relié et sous jaquette illustrée (par Killofer) — qui constitue d'ores et déjà une très très belle *idée de cadeau* pour tous les bibliofilousfrançouais. Sans char, prenez note. Pensez : des filles de mauvaise vie, des virus, de la syphilis, des langueurs criminelles et des accès turpides, c'est tout le Rollinat que l'on aime, traquant le gandin malsain et le satyre « Ayant tous les démons de l'hystérie au cul » qui s'en va, « l'esprit par la viande vaincu »,

« Les cheveux au vent, fou, les temps embrasées,
« Il s'enfonçait, hagard, dans les Champs-Élysées,
« Hanté par des tableaux obscènes. Il pensait
« Au téton virginal ferme sous le corset
« Dont il aurait voulu sucer le bout si rose.
« Des corps de femmes nus dans la plus sale pose,
« Jambes en l'air, le con entrebâillé, le doigt Au clitoris (...) »

Et on en passe. Cette fois, amies, amis, Rollinat est en toutes lettres, sans fard, la plume authentique et vraie, sans paravent, et le poète y va sans se détourner de son inspiration. C'est à la fois surprenant et terrible, agréable et fort, c'est Maurice Rollinat. Incontournable donc, quand bien même on vivrait éloigné de La Châtre et de Châteauroux où survit encore son souvenir, comme ceux de Sand, de Maurice Sand, de Gabriel Nigond, de Georges Lubin ou de Jean de Boschère...

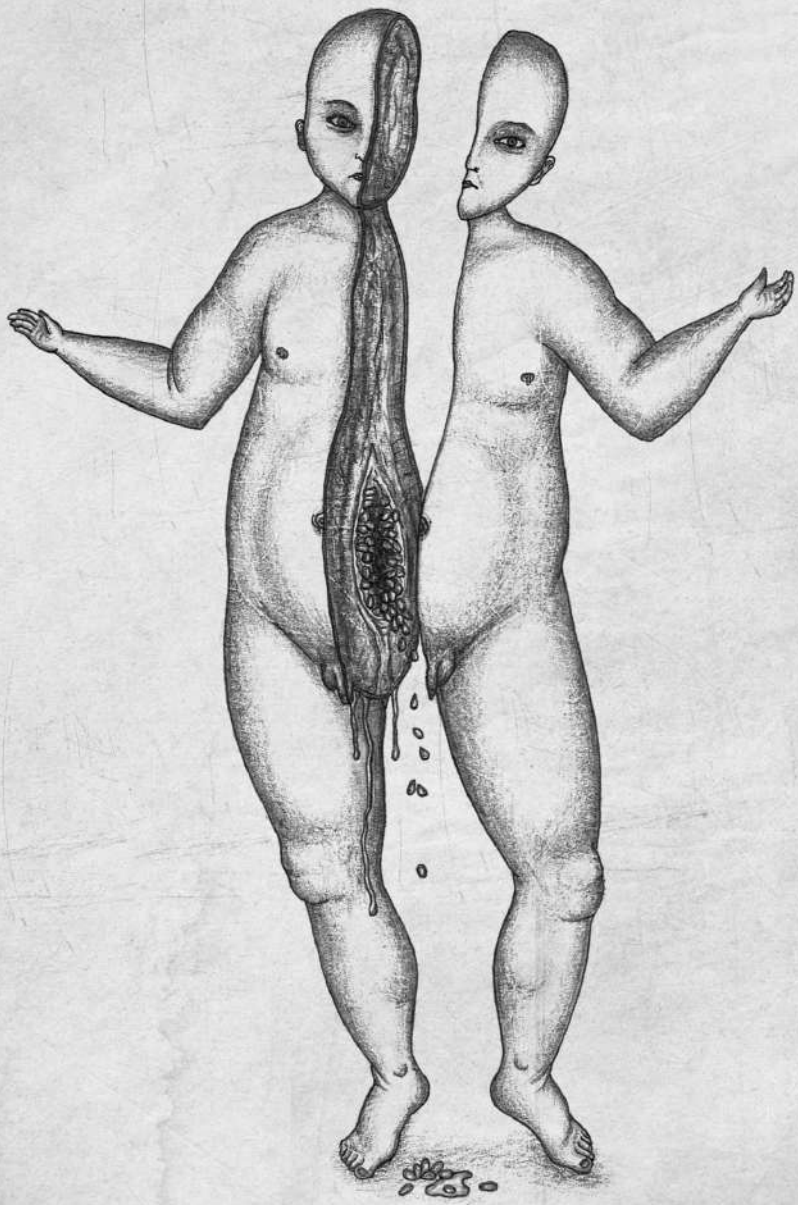
Maurice Rollinat, *Le Cabinet secret. Pièces érotiques et politiques inédites (1864-1897).* Édition établie, présentée et commentée par Claire Le Guillou. — Paris, Éditions du Sandre, 2014, 180 pages, 14 € Jaquette illustrée par Killoffer

Contre le retour de l'esprit contre-révolutionnaire : Léon Cladel, vendredi 14 novembre 2014

On peut s'étonner de certains aspects du nouveau jeu de console *Assassins' Creed Unity* dont le décor n'est autre que le Paris de 1789. Face à cette kolossale « nouveauté » commerciale, ces petits rapporteurs sans jugeote que sont les journalistes des grandes chaînes et antennes frenchy-frenchies s'extasient sur la « reconstitution » du Paris d'ancien régime. Et rien ne les étonne, nos modernes Mercure, et sans doute pas le sous-titre du jeu : « Combattez pour une autre vérité ». Parce qu'on nous cache tout, vous vous souvenez ? (la bonne vieille théorie du complot se renouvelle !). Et rien ne leur met la puce à l'oreille dès lors qu'ils ont bien ingurgité le marketing du produit de Noël, en particulier que le concepteur de la partie « documentaire » du jeu soit un descendant d'aristocrate décollé dans la tourmente. Autrement dit, une caricature de la Révolution française dirigée par des criminels et mise en œuvre par un peuple carnassier passe comme une lettre à la poste. D'autant qu'on va enfin apprendre qui sont ces « vraies forces qui agissent dans l'ombre de la Révolution » ! Bref, tout ça aurait tendance à fleurer le remugle, l'initiative contre-révolutionnaire et le rejet de la démocratie. Pour ne pas tout mélanger, lisez donc *N'A-Qu'un-Oeil* de Léon Cladel : il vous en coûtera 36,99 € de moins que le jeu. (Figurez-vous, manants, que le coffret collector « Guillotine » vaut jusqu'à 139,99 € ! On ignore si sont vendues aussi des reliques de Louis XVII en plastique).

Léon Cladel, *N'A-Qu'un-Œil*. — Talence, L'Arbre vengeur, 350 pages, 15 €

Et retrouvez toutes les chroniques du préfet maritime sur le blog : http://www.lekti-ecriture.com/blogs/alamblog/



PAIN PERDU

Lilith Jaywalker

Son crâne chauve lové dans le cuir pleine peau de son fauteuil Président, le dos bien calé, le cul enfoncé au creux du molletonnage anti-acariens de la gamme « spéciale hémorroïdes », Laval réfléchissait : les chinetoques font chier !

Vingt ans que la courbe des bénéfices grimpait et voilà que ça bloquait. Bon, ça ne baissait pas, c'est vrai, mais ça bloquait, et quand ça bloque, pour les actionnaires, ça baisse. Et quand ils ont le sentiment que ça baisse, ils vendent, même si ça ne baisse pas. C'est comme le sentiment d'insécurité des vieux alors qu'il y a de la police partout. Insécurité ou pas, le sentiment est là et le résultat est le même : les politiques leur rajoutent des flics et augmentent les impôts. Les sentiments c'est vraiment de la connerie, et c'est pour ça que Laval, des sentiments, il n'en avait pas, surtout à un mois de la réunion du Conseil d'Administration. Mais pour réfléchir, ça, il réfléchissait. Après, en digne héritier de l'entreprise familiale, devenue – enfin – son bébé, il agissait...

*

D'un seul homme et d'un index volontaire, il appuya sur le bouton rouge dissimulé sous le plateau de son bureau en teck (et pas en toc, comme disait cette teigne de Josette de la Cégette quand elle faisait son show à la cantine de l'usine), et la DRH apparut. Laval n'était pas peu fier de son invention, ses boutons cachés, qui sonnaient directement selon ses besoins, au secrétariat, aux ressources humaines, ou chez le contremaître. La spontanéité avec laquelle ses sbires se présentaient devant lui au moment opportun impressionnait toujours ses clients, qui lui conféraient un sens inné de la direction et une autorité toute naturelle.

– Laure, demain sera un grand jour, il va falloir assurer : je compte sur vous pour leur faire avaler la pilule !

De quoi s'agit-il, Monsieur le Président ?

De les faire travailler plus pour gagner moins !

Combien exactement ?

Trente-neuf heures par semaine payées trente-cinq.

Ah ! quand même !

Rassurez-vous, Laure, la rémunération des cadres ne sera pas impactée, précisa Laval. Mais, je n'ai pas le choix, c'est ça ou le plan social !

Je comprends, Monsieur le Président.

Ça a marché pour Smart, avec son « pacte 2020 », pour Poclain Hydraulics, et pour Bosch à Vénissieux, les syndicats ont tous signé, alors il n'y a pas de raison que ça ne passe pas ici ! Convoquez-moi tout ce beau monde à la prise de poste de l'équipe du matin, à six heures trente : la tête dans le cul, ils seront moins retors. Et sobre, hein, votre tenue, Laure ! Pas de fanfreluches et pas de marques, du simple et du noir, rien que du noir ! Demain, c'est la mère Aubry qu'on enterre, et elle respire encore...

*

À six heures trente tapantes, Laure Histon fit irruption dans le hall jouxtant les vestiaires de l'usine, son portfolio à la main, bourré de graphismes alarmants. Laure Histon : sa plus fidèle parmi les fidèles. Laval l'avait embauchée rien que pour son nom, le même que celui de la rue du siège de la Gestapo à Paris, là où son papi avait ses entrées quand la boîte était encore toute jeune et pleine d'avenir... Il se tiendrait à ses côtés et la laisserait parler. Avec les prolos, il ne possédait aucune ressource humaine, et pour affronter les siens, c'est d'un bouclier humain qu'il avait besoin. Et ça, Laure le faisait très bien.

Elle monta sur l'estrade érigée en permanence devant le mur du fond, où elle faisait installer chaque hiver l'arbre de Noël des salariés et invitait le sosie d'Elvis Presley fin juillet, avant les congés d'été, quand l'usine fermait ses portes.

Et sous le portrait de feu papi Laval, elle se lança :

– Mesdames, Messieurs, si je vous ai réunis ce matin, toutes équipes confondues, ouvriers et techniciens, l'âme et le corps de l'entreprise, c'est que l'heure est grave, le cœur est sur le point de lâcher, et vous seuls avez le pouvoir de le faire continuer à battre !

Ça, c'est le sucre, se dit Laure, et maintenant, la pilule :

– Comme vous le savez, il y a deux ans nous avons fusionné avec notre unique concurrent sur le sol national. Mais à l'heure de la mondialisation, rester compétitif devient un véritable challenge, les Chinois cassent les prix, et nos exportations baissent. Nous avons fait réaliser un audit, une projection sur les cinq prochaines années et relancé nos prospects : on ne peut plus fonctionner à l'ancienne. Il faut restructurer les services, compresser le personnel, gagner en flexibilité, s'ouvrir à la polyvalence. Tous ne pourront pas rester. La suppression d'une centaine de postes sur la base du volontariat devrait suffire, du moins dans un premier temps... Ou alors, il y a une autre solution, mais elle nécessiterait de faire des sacrifices, de se comporter en adultes responsables, de

faire un effort sur vos rémunérations : repasser au trente-neuf heures sans augmentation de salaire !
Prenant soin de ne pas laisser à l'auditoire le temps de la réaction, elle enchaîna de suite :
– D'autres l'ont fait avant vous et ont sauvé leurs emplois. Si vous acceptez, Monsieur Laval s'engage à ne mettre en œuvre aucun plan social avant – au minimum – cinq ans ! Alors, un vote sera organisé, ici même, demain, après la pause-déjeuner. Mesdames, Messieurs, votre avenir est entre vos mains, à vous de choisir à quoi il ressemblera !
Pendant qu'elle terminait sa dernière phrase, Laval observait sa DRH : Salomé moulée dans un fourreau de crêpe anthracite et des bas de soie gris fumé. Elle s'en était plutôt bien sortie, mais la rumeur commençait à monter dans la salle, et les invectives n'allaient pas tarder à fuser. C'est alors qu'il aperçut les escarpins de Laure Histon, des Louboutin vernis noir à talons aiguilles, avec leurs fameuses semelles rouge vermillon qui brillaient, tels deux sémaphores, au bout de ses jambes interminables. Heureusement qu'il lui avait prescrit de faire simple...
Il chercha du regard Josette dans la foule aux pieds de la DRH, et la vit, blême, sur le point d'éructer. Il s'attendait maintenant à une de ses saillies habituelles :
– C'est Madame Laure, Laure Histon, celle qui roule sur l'or, qui nous donne des leçons ! Adultes et responsables, qu'elle dit qu'il faut qu'on soye ! Mais avec notre salaire d'un mois, ses pompes, on se les paye pas !
Dans les rimes, elle était bonne, Josette, et ça faisait toujours rire les gars. Ça les changeait de la langue de bois des vieux métallos de la boîte.
Laval avait bien chargé Laure de s'en débarrasser plus d'une fois, mais l'inspecteur du travail avait refusé : salariée protégée, entrave, discrimination syndicale, liberté d'expression, et autres chienlits du genre, et Josette était toujours là...

*

– C'est quoi le prix de la baguette, Monsieur Laval ? Vous nous demandez de faire un effort – symbolique – alors, donnez-nous le prix d'un truc symbolique, le pain, par exemple ! Ben quoi, Laval, vous êtes sourd ? Je vous parle, insistait Josette, les yeux exorbités : le prix de la baguette, c'est quoi ?

Laval s'attendait à tout sauf à ça.

Habituellement, c'est la DRH qui en prenait pour son grade. À lui, Josette n'adressait jamais la parole. C'est ça le vrai mépris, qu'elle disait.

– Je vous rappelle qu'ici, c'est moi qui pose les questions, et qu'on vient de vous en poser une. Vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir, c'est tout ce que j'ai à vous dire, rétorqua Laval. Puis, escorté par Laure Histon et son contremaître, il sortit, à petites foulées, sous une pluie d'injures et quelques crachats bien ciblés.

*

– À la boulangerie, Georges ! ordonna Laval en s'engouffrant dans sa Mercedes six portes, aux vitres teintées, sans donner plus de précision au chauffeur.

C'est comme si on y était, Monsieur, répondit Georges qui connaissait le chemin par cœur.

Cela faisait plus d'une semaine qu'il ne s'y était pas rendu. Pas sûr qu'il en resterait encore, s'inquiétait Laval. D'un autre côté, Georges était chargé de l'approvisionnement et paraissait serein en sortant du périphérique, arborant même un léger sourire en pénétrant dans ce qui restait encore du vieux quatorzième arrondissement où il avait grandi. Il allait déposer le boss à la boulangerie – comme d'habitude – et l'attendrait, tous feux éteints, en laissant tourner le moteur, des fois qu'il y aurait du monde et qu'il faudrait repartir fissa.

– Et voilà, la boutique est ouverte ! dit Georges en déposant Laval à l'angle de la rue de la Santé où, sur le trottoir d'en face, boulevard Arago, devant le mur

d'enceinte de la prison, trônait, entre deux arbres et un réverbère, une vespasienne à l'ancienne, la dernière encore debout à Paris, une antiquité, un bijou, non, mieux encore : un écrin, l'écrin du pain !
De l'extérieur, elle ne payait pas de mine. La peinture écaillée formait une constellation d'étoiles rouillées. L'affiche collée sur la paroi métallique, à moitié déchirée, datait des dernières élections, et le sigle PS, barré au marqueur noir, laissait désormais sa place à « PISSE ». Quelques centimètres au-dessus, à hauteur des yeux du candidat, quelqu'un avait bombé en rouge : « Bureau de Vote », suivi d'une flèche devant laquelle il fallait passer avant d'entrer dans l'urinoir. Cette profanation d'un lieu de culte scandalisait Laval, car il s'agissait bien – pour lui – d'un véritable isoloir. Un espace de recueillement où, terrifié, il venait confesser ses péchés, affronter ses démons et, une fois ceux-ci terrassés, en toute humilité, il baissait les yeux vers ses pieds, pour vérifier – enfin – si une récompense l'attendait : un morceau de chair lourde, flaccide, parfumée, gorgée de cette indicible énergie. D'abord suintant, puis dégoulinant à mesure qu'il le soulevait vers ses narines, bien serré entre ses mains : le corps du Christ, LE pain ! ...
En principe, il ne le dégustait pas sur place, de peur d'être surpris. Une fois son rituel accompli, il le glissait dans un tabernacle de corail rose cerclé d'argent qu'il posait avec précaution au fond de son attaché-case marqué à ses initiales. Puis, il brouillait prudemment le code à six chiffres de la serrure dorée à l'or fin, avant de quitter les lieux rapidement, l'air le plus dégagé possible.
Mais aujourd'hui, c'était différent. Laval se sentait bizarre, fébrile, humilié. Pour qui se prenait-elle, cette Josette, à lui parler comme ça ? Et en public, en plus, devant toute l'usine, devant tout le monde ! En prononçant mentalement ces mots : devant tout le monde, Laval fut submergé par la honte et le paradoxal plaisir qu'elle lui procurait depuis sa tendre enfance. Depuis que sa mère, n'en pouvant plus qu'il pissât encore dans ses couches à

cinq ans, lui en avait posée une toute souillée sur la tête, et l'avait planté, cul-nu, devant la grande porte d'entrée de l'usine, à l'heure de l'ouverture. Laval, qui savait à peine compter à l'époque, ne se souvenait pas combien d'hommes et de femmes étaient passés devant lui ce jour-là. Mais il se souvenait – comme si c'était hier – de leurs rires, de sa honte, et des curieuses démangeaisons dans sa petite quéquette qui se dressait de temps à autre, comme par magie, provoquant une surenchère de quolibets.

Ce que les salariés de l'usine ne surent jamais, c'est qu'une fois Laval rentré à la maison, sa mère l'avait entièrement déshabillé, avait sommé la domestique de dresser la table, puis, devant elles deux et ses trois sœurs, contraint son fils de manger sa couche. Bien sûr, il ne l'avait pas mangée vraiment, mais avait dû sucer sa pisse de gosse, le nez enfoui dans l'ouate spongieuse et puante, jusqu'à ce que sa mère eût fait voter l'assemblée, afin de savoir s'il pouvait en rester là. Bonnes joueuses, la femme de chambre et ses sœurs l'avaient libéré. Et sa mère avait jeté le paquet de couches à la poubelle en le prévenant que celle qu'il venait de bouffer était sa dernière.

Or, si ce fut bien la dernière qu'il porta entre ses cuisses, ce ne fut pas pour autant la dernière qu'il mangea.

Non qu'il s'aventura à tester celles de ses propres enfants : une telle perversion ne lui serait pas venue à l'esprit. Mais cette première expérience avait développé chez lui un goût particulier pour les mets juteux et de consistance plutôt molle, qu'il s'agît du salé autant que des pâtisseries.

C'est ainsi que pendant des années, Laval fit la tournée des Grands Ducs, écumant tous les restaurants étoilés, menant sa quête du Graal avec le sérieux d'un taxinomiste, jusqu'à retrouver dans un plat unique les multiples sensations de ce mémorable déjeuner en famille.

Un jour, il goûta un baba au rhum – un vrai – qui devint le dessert privilégié de tous ses repas, tant privés que d'affaires. Ce qu'il aimait particulièrement dans le baba, c'est l'impression qu'il avait de manger à nouveau sa

couche devant ses convives, mais cette fois tout en portant beau, sans que personne n'en sache rien. Il pouvait se faire des films en observant, par exemple, la femme de son avocat le regarder approcher sa cuillère de sa bouche, et s'imaginer qu'en cuisine, celle-ci avait arrosé la brioche rebondie de son urine encore fumante, juste sur sa part, avant de la mettre soigneusement de côté, en prévenant le maître d'hôtel qu'il s'agissait là du dessert de Monsieur Laval, dans le strict respect de son régime. Il fantasmait sur cette complicité qui les unissait tous deux, à la barbe de son conjoint et des autres invités.

– Allez, Laval, lui disait-elle : une cuillerée pour papa, encore une cuillerée pour maman !

Et Laval, en engloutissant les bouchées l'une après l'autre, de plus en plus frénétiquement, sentait le rhum couler au fond de sa gorge, et revoyait l'air lubrique de sa mère, autrefois, quand il buvait sa pisse.

Si le baba au rhum remplit sa mission érotique un certain nombre d'années, arriva un temps où il ne suffit plus à satisfaire Laval. Son foie commençait à faiblir, et le plus souvent, il s'endormait à table, bien avant qu'on lui eût servi le fromage. C'est à ce moment-là qu'ayant besoin d'un nouveau chauffeur, Pôle-Emploi lui adressa Georges.

Georges était un type nature, qui souffrait de la prostate et devait s'arrêter régulièrement pour se soulager. Il avait prévenu Laval, lors de son entretien d'embauche, de ce qu'il appelait son petit souci. Ce dernier n'y voyant pas un inconvénient majeur, l'avait pris à son service. Georges connaissait par coeur tous les arrêts-pipi de la capitale. Mais, depuis qu'il s'était fait enfermer dans l'un d'eux, il ne pouvait plus approcher un Decaux, il avait donc sa propre sélection, old fashion, selon son expression : les chiottes de gares, de squares, et une vespasienne, une vraie !

Un matin qu'il conduisait Laval à son entrepôt du quai d'Ivry, pris d'une envie subite, il s'était arrêté sur le boulevard Arago, au pied de la prison de la Santé, devant cette fameuse pissotière.

En revenant s'assoir dans la voiture, il avait dit à Laval :
– Voilà, ça c'est du pratique : je vais, je tire, et je reviens. En deux minutes c'est fait, c'est sans risque, et à l'air libre !
Sous l'effet de la suggestion, Laval avait senti poindre, lui aussi, une légère envie d'uriner, et avait décidé d'en profiter avant que Georges ne redémarre. À peine sorti du véhicule, il s'était trouvé enveloppé par le parfum qu'exhalait ce lieu, comme s'il s'agissait d'un sas invisible destiné à préparer le visiteur à ce qui allait suivre. Cette odeur familière l'avait instantanément rassuré, même si l'endroit lui paraissait sale et mal entretenu. Il était entré. Alors qu'il s'apprêtait à libérer sa vessie, quelque chose gisant à ses pieds avait attiré son attention : une masse, longue et fine, de couleur claire, nichée dans la rigole de l'urinoir, à cheval sur la grille. Laval s'était accroupi, avait tendu la main et, n'en croyant pas ses yeux, découvert qu'il s'agissait d'un morceau de pain. Jetant un coup d'oeil furtif autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait l'apercevoir, il s'en était emparé d'un geste brusque. Imbibé jusqu'à la moelle, le quignon s'était délité en glissant entre ses doigts. De crainte de voir disparaître tout son trésor, Laval avait vite refermé sa main pour en sauver un peu dans le creux de sa paume, puis, dans le prolongement de son mouvement, l'avait rouverte, délicatement, et scruté avec curiosité la flasque boulette blanchâtre, flottant au milieu de la petite mare de liquide, ocre, qui s'en dégageait. À la pensée que Georges, et d'autres avant lui, avaient pissé sur cette bouchée d'où s'échappait maintenant la liqueur née de leurs flux mêlés, il avait été pris d'un haut-le-coeur, suivi d'un contentement ineffable. Et, mû par l'irrépressible envie de faire une grosse bêtise, il avait hissé sa main jusqu'à ses lèvres, tiré la langue vers le nappage, et lapé, avec la fougue d'un animal assoiffé, cet élixir divin, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une goutte.
– Mère, j'ai fini ma soupe, avait-il dit fièrement, à haute voix.
– Non, il en reste encore, mange maintenant ! l'avait-il entendu répondre.

Laval, qui n'en attendait pas moins de sa maman, s'était tout à coup sentit heureux – autorisé. Si elle avait été encore vivante, elle aurait donc voulu qu'il le fît. Il avait ouvert grand son bec, et gobé d'un coup la boulette. Mais se gardant bien de l'avaler, il l'avait laissé fondre, lentement, au contact de sa salive, se réchauffer progressivement à la faveur de la chaleur de son corps, révéler toutes ses fragrances, tous ses goûts, ceux de chacun des hommes ayant laissé leur offrande, avant de s'écouler, par salves successives, en de multiples et joyeuses glissades enfantines, le long du toboggan de son gosier en fête.

Cet instant avait été le plus beau de toute son existence. Laval venait de redécouvrir sa madeleine de Proust. Ici, s'était enfin achevée sa quête du plat idéal.

*

Depuis ce matin-là, Georges avait noté que la présence de Monsieur le Président à l'entrepôt du quai d'Ivry était de plus en plus souvent requise, et qu'elle s'accompagnait toujours d'un arrêt préalable au chalet des nécessités. Alors, un après-midi où la circulation était particulièrement dense, il avait jugé une complète perte de temps de poursuivre leur course au-delà de cette première étape, et avait proposé à Laval :

– Monsieur, qu'en penseriez-vous, si aujourd'hui, nous nous contentions d'aller à la boulangerie ?

– Que l'entrepôt attendra, avait répondu un Laval rougissant, libéré, cependant, du poids de son secret. C'est ainsi qu'à dater de ce jour, le Président ne s'était plus encombré de prétextes inutiles. Grâce à Georges, il se plaisait désormais à singer le tout-venant, en faisant, lui aussi, ses propres commissions.

La petite lui suffisant amplement...

*

La reviviscence incessante de la réunion qu'il venait de quitter transformait, aujourd'hui, les quelques mètres séparant sa voiture de l'édicule, en un étrange et douloureux chemin de croix. Mal à l'aise, épuisé et excité à la fois, Laval sentait, pas après pas, monter en lui un besoin impérieux de se ressourcer. Devant ce mur de la honte bornant deux mondes, Laval, venu ici se libérer de la sienne, pénétra enfin dans son antre, sous la protection du ronronnement lointain de sa Mercedes, en fond sonore. Tantôt chapelle oubliée, aux murs lépreux, tantôt grotte de Vénus, humide, chaude et accueillante, tantôt temple d'Artémis, cette fois-ci, Laval le voyait – cet antre – cathédrale : imposante et dominatrice. Il en voulait pour sa dévotion.

Debout, immobile au centre de son prie-dieu, il observait le ruissellement continu de l'eau, qu'il savait être sans fin, dans une abolition totale du temps : merveilleux exemple de fidélité, aperçu d'éternité. Cette eau, mille fois bénie par la miction des hommes, glissait lascivement devant ses yeux plongés dans les nuances de vert-de-gris, de noir profond, de brun ou d'ocre dont elle se paraît, tel le caméléon, selon la multitude de teintes de la vieille paroi en tôle.

Par la poche extérieure de son trench-coat, Laval plongea une main fébrile dans son pantalon et en tira son sexe. Le même qu'à ses cinq ans et qui peinait toujours à rester dressé bien longtemps. Faisant fi de son rituel, il vérifia sans attendre si son cadeau l'attendait à ses pieds. Apercevant la portion dodue, gonflée des phéromones de tous ses inconnus, ambrée comme une bière de Noël, il ne put s'empêcher de remercier Georges, et se félicita de ses talents de recruteur : son chauffeur, sa DRH, ses ouvriers, ses techniciens, ses cadres, ses domestiques, ses gens...

Laval se sentit brusquement très puissant.

Comme Vespasien régnant sur son peuple, il se voyait bien prélever, lui aussi, un impôt sur la pisse.

– Que tous ceux qui ont uriné sur mon pain me payent leur dîme ! fantasmait-il en agitant sa bite.

Les âcres effluves d'ammoniaque, remontant de la rigole glougloutante, imprégnaient maintenant ses sinus. Ils les dégagèrent d'un coup, avant d'atteindre son cerveau dans une explosion de camphre mêlé de moisissures. Grisé par ce remugle entêtant, Laval ne craignait plus les fâcheux. C'était décidé, pour une fois, il se sustenterait et jouirait ici, peu importe les risques. Après tout, c'était lui – Laval – le patron ! Des risques, il savait en prendre, et en plus, il bandait ! Pour une fois, c'était bien parti...

Il la sentait frémissante, dure, gonflée entre ses doigts, presqu'aussi grosse, se plut-il a imaginer, que le bout de baguette reposant à ses pieds. Pendant qu'il secouait sa queue sans ménagement, les yeux rivés sur l'écran liquide dressé devant lui, très près de jouir, il vit apparaître des chiffres défilant à la verticale, en blanc sur fond noir, des centaines de colonnes de chiffres, comme dans Matrix.

Et il entendit la voix de Josette répéter en boucle : Laval, une baguette de pain, c'est combien ? Laval, une baguette de pain, c'est combien ? Laval...

Plus sa voix résonnait dans son crâne et plus Laval débandait. Cette salope l'empêchait de se concentrer, le poursuivant jusqu'ici.

– Mère, hurla-t-il, aidez-moi !

Tu es un grand garçon à présent : débrouille-toi tout seul ! lui répondit-elle depuis l'autre côté du pissoir.

– La réalité n'est qu'une immense simulation créée par la Matrice réduisant l'espèce humaine en esclavage ! lui criait maintenant Josette.

– Regarde, Laval, regarde de quoi nous sommes esclaves...

Les chiffres défilaient toujours le long de l'urinoir, mais c'était désormais ceux des cours de la Bourse, du CAC 40, de la cote de sa propre boite, en chute libre.

Sa bite toujours à la main, il réussit à dégager Josette de son esprit, et concentra alors toute sa puissance mentale sur la seule valeur sûre : sa mère ! Il la pria, la supplia,

l'implora. Enfin, elle l'envoya l'attendre nu, dans la salle de bain, ces longues minutes qui lui laissaient, d'ordinaire, le temps de s'exciter au souvenir de la fois précédente. Puis, elle apparut, et comme d'habitude, il lui tendit le savon tout en s'excusant éperdument.
– Pardon, maman, pardon d'avoir encore sali mon pantalon !
Mère ! le corrigea-t-elle.
– Pardon, mère, je ne le ferai plus !
Bien sûr que si, tu le feras encore ! Tu n'es qu'un petit vicieux, tu aimes ça ! répondit-elle, sévère, saisissant son pénis d'enfant avant d'entreprendre une longue, experte et minutieuse toilette intime...
L'effet fut immédiat. Son sexe reprit vie, et les chiffres blancs sur l'écran d'eau virèrent au rouge, se dilatèrent, se déformèrent, masquant peu à peu le fond noir de la paroi, jusqu'à s'effacer totalement pour laisser place à un déferlement de sang. Laval baissa les yeux tout en suivant le flot de ce rideau cramoisi. Le morceau de pain n'était plus là. À sa place, sur la grille, s'agitait la tête sanguinolente de sa mère qui lui criait en riant :
– S'ils n'ont pas de pain, mon petit, qu'ils mangent de la brioche !
– Oui, mère, qu'ils mangent de la brioche, ces cons ! s'entendit-il répéter.
Et un jet blanchâtre s'échappa de son gland pour rejoindre les eaux à nouveau cristallines, qui coulaient devant lui.
L'empereur Vespasien s'évanouit en même temps, en sa puissance, que le foutre du Président dans l'évacuation de la pissotière. Et le glauque reprit immédiatement le dessus, ce glauque que Laval aimait tout autant, auquel il allait aussitôt s'abandonner, avec sérénité. Son tabernacle resterait vide aujourd'hui, il ne rapporterait aucune relique à la maison...
Il se prosterna devant la grille rouillée, attrapa le morceau de pain délicatement entre ses mains, l'approcha de son visage pour offrir – encore – à ses narines tremblantes, les irrésistibles piqûres de ces milliers d'épingles, sacrifiant

ses entrailles aux exigences d'un sorcier vaudou dans une ardente et salvatrice inhalation, jusqu'à ce que la brûlure de l'acide urique, envahissant ses poumons, le consume de l'intérieur, avant d'en faire un homme neuf.

Puis, de ci de là, il picora le suc brillant qui perlait en surface et réapparaissait après chacune de ses aspirations.

Depuis le mirador dressé comme un phallus, ou depuis les fenêtres des cellules, il s'espérait épié et prenait tout son temps. Dans un vibrant appel à sa mémoire, il égrenait chacune des sensations gustatives qu'il allait retrouver avec la même excitation que s'il eût attendu la femme de sa vie sur un quai de gare. Sitôt assuré du regard de tous les détenus posé sur lui, il commit son péché de gourmandise avec la même délectation qu'à sa toute première fois.

Il n'avait pas encore achevé son festin, que Laval entendit trois coups de klaxon courts, à intervalles réguliers. C'était le signal qu'un intrus arrivait. Il se releva, enfourna sans plus tarder son croûton dans sa bouche, et se lécha les doigts – un par un. Puis il essuya tant bien que mal les taches d'urine sur le col de son Burberry's, attrapa son attaché-case et, s'adressant au taulard fraîchement sorti qui s'apprêtait à prendre sa place pour sa première vidange d'homme libre, Laval lui lança, comme il le croisait :

– Il y en a qui ne comprendront jamais rien à la vie ! Le pain... le pain, merde ! Ça n'a pas de prix !

Dans le précédent numéro d'*Amer, revue finissante*, nous consacrions presque une centaine de pages à un entretien avec Lilith Jaywalker, autour de son recueil de nouvelles *Emeutia erotika* paru chez Sao maï en 2013. Depuis, jamais en peine de confusion des genres, elle a fait paraître aux mêmes éditions un nouvel ouvrage, *Rectoverso*. Mais c'est au désir masculin qu'elle s'est cette fois attelée. Nous sommes pour notre part très honorés de voir revenir Lilith dans la revue finissante avec cette nouvelle inédite : toujours du cul d'ultragauche livré par une libertine très adroite, mais d'un fumet différent. Epicé diront les palais les plus fins.

Le décadent lorrainien ou « l'art de mourir en beauté »

par Arnaud Souty

« et il vient un moment
où il s'évade violemment
du pénitencier de son siècle [...] »
J.-K., Huysmans, *A Rebours*

Monsieur de Bougrelon, le duc de Fréneuse et le prince Noronsoff, les trois principaux personnages décadents dans l'œuvre de Jean Lorrain, ne parviennent pas à s'intégrer dans une société où les valeurs de l'aristocratie « s'effondrent définitivement pour laisser place à la société bourgeoise, industrielle et positiviste. »[1] Contrairement à Monsieur de Bougrelon, qui connaît une « misère héroïque »[2], le duc de Fréneuse et le prince Noronsoff sont les représentants d'une aristocratie foncière qui a conservé ses biens. Dignes héritiers des nobles de l'Ancien Régime, méprisant la logique bourgeoise et capitaliste du rendement, ils répugnent à se compromettre dans des opérations commerciales et financières. Ainsi, ces maîtres de l'oisiveté se cloîtrent dans leur solitude, Fréneuse « dans son hôtel de la rue de Varenne »[3], Noronsoff, dans sa villa du Mont-Boron sur la Riviera, qu'il transforme en un véritable « palais d'Auguste »[4]. Là, les décadents lorrainiens peuvent manger confortablement leurs rentes, dans le seul but de mourir en beauté, selon la définition proposée par Verlaine de la décadence :

> La décadence, c'est Sardanapale allumant le brasier au milieu de ses femmes, c'est Sénèque s'ouvrant les veines en déclamant des vers, c'est Pétrone masquant de fleurs son agonie. C'est encore, si vous voulez prendre des exemples moins éloignés de nous, les marquises marchant à la guillotine avec un sourire et le souci de ne pas déranger leur coiffure. C'est l'art de mourir en beauté.[5]

Reste à s'interroger sur les raisons profondes qui poussent le duc de Fréneuse et le prince Noronsoff à vouloir mourir en beauté. De quelles nourritures s'abreuve le décadent lorrainien pour mettre en œuvre cet hédonisme mortifère ?

Le duc de Fréneuse, descendant de conquérants normands, et le prince Noronsoff, grand seigneur russe affilié à la dynastie impériale, sont les derniers rejetons de familles illustres. À la suite du des Esseintes de Huysmans, ils sont des aristocrates « fin de race » qui vont voir leur lignée s'éteindre avec eux. En ce sens, comme le remarque justement Christophe Cima, « ils symbolisent un monde qui brûle ses derniers héritiers, ceux de l'Ancien Régime ou de la Restauration. »[6] Car, porteurs de lourdes tares héréditaires, en plus de connaître le déclassement social, ils seraient la proie d'une dégénérescence physiologique et morale, dont les ancêtres sont jugés responsables. Ainsi, face à la terrible obsession qui le ronge, celle des « yeux verts », Fréneuse s'écrit-il :« Un autre homme est installé en moi... mais quel homme ? Quels effroyables atavismes, quels sinistres aïeux remuent en mon être ? »[7] Le prince Noronsoff, lui, en plus d'être victime d'une malédiction selon laquelle « les Noronsoff, à travers les siècles, auraient toujours des chiennes et des prostituées

dans leur lit »[8], hérite également de la cruauté de son ancêtre russe qui est responsable de cette malédiction. Une lourde hérédité accentuée par ses ascendants maternels, la princesse Benedetta San Carloni, issue d'une vieille famille de Florence, qui compte parmi ses illustres ancêtres « un bâtard d'Alexandre Borgia »[9]. Et la mort de Wladimir Noronsoff, le décadent pour le moins paroxystique de Jean Lorrain, équivaudra à la fin de deux lignées aristocratiques : « Moralement et physiquement, il résumait bien la fin de deux races ; cet homme était une résultante, le fleuron suprême d'une lignée de crimes, de folies et de sang. »[10] Une dégénérescence qui a donc pour conséquence leur délabrement physique. Alors que Fréneuse, dont « la face est horriblement vieille »[11] malgré son âge, connaît des états de léthargie et des « crises d'hystérie atroce »[12], Noronsoff, qui a également « une étonnante figure de vielle femme »[13], en état avancé de décomposition, collectionne, avec fierté, les maladies :

> Toutes les maladies, il les avait eues. Tout chez lui était attaqué, rongé par la tuberculose, usé de névrose aussi ; l'estomac fonctionnait mal, les intestins ne fonctionnaient plus, les reins étaient atteints, le foie congestionné secrétait péniblement, la respiration était une souffrance ; il ne comptait plus ses bronchites et, perclus de douleurs, diabétique et rhumatisant, il mettait une espèce de joie féroce à détailler tous ses maux. Il y avait du sarcasme et de l'orgueil dans la nomenclature qu'il faisait de toutes ses affections ; il en citait les noms techniques et, comme fier de résumer en lui tant de lésions et de déchéances, il me racontait maintenant ses opérations chirurgicales.[14]

Une dégénérescence physique qui a bien évidemment aussi pour cause la débauche, qui est elle-même la conséquence de la dégénérescence morale. Car le décadent est par définition un esthète blasé et pervers à la recherche de sensations rares, auquel le passage « au-delà des limites que représente la transgression, peut apporter la jouissance ».[15] L'aristocrate « fin de race » lorrainien en est un parfait exemple. Dans cette perspective, davantage que des Esseintes qui s'adonne à des perversions imaginaires plutôt que de les réaliser, le décadent lorrainien s'avère être un héritier de Dorian Gray, le personnage romanesque d'Oscar Wilde dont l'existence est régie par un hédonisme amoral et « dont il pousse les conséquences jusqu'au crime, transgression qui lui vaudra sa perte. »[16] L'hédonisme auquel se livrent le duc de Fréneuse et le prince Noronsoff est fortement lié à sa propre destruction à travers la débauche, mais aussi à la mort d'autrui, ou du moins à sa possibilité, ce qui passe par une certaine forme de cruauté, de sadisme. Dans l'esprit de Jean Lorrain, comme il le révèle dans une lettre à son ami Huysmans, Éros et Thanatos sont inséparables : « Vous savez mieux que personne quel malade au fond je suis et quel frissonnant effroi j'ai de la chair et de l'amour, ou malgré moi je vois la mort embusquée, et vivante ! »[17]

Le duc de Fréneuse trouve en la personne de Claudius Ethal, ce peintre qui ne peint pas mais qui cultive « l'amour des bizarreries, de l'anormal et de l'étrangeté »[18], son double maléfique, son lord Henry Wotton qui, comme l'a noté Christophe Cima, « exaspère ses fantasmes et lui fait descendre les derniers échelons de la perversion »[19]. Cela le conduira, ironie du sort, au meurtre de Claudius Ethal lui-même, sur lequel nous reviendrons plus tard, mais aussi auparavant à une tentative d'assassinat sur une prostituée, dont Fréneuse a tiré une certaine jouissance : « Une chaleur de fou

m'affolait, suffocante ; j'étranglais de rage et de désir. Ce fut un besoin de saisir ce corps frissonnant et craintif, de forcer son recul, de le broyer et de le pétrir... »[20] Une jouissance sadique qu'il éprouvait déjà, avant d'être complètement perverti par Ethal, devant la « beauté d'échafaud [de Willie Stéphenson] dont la fragilité même appelait le viol et le meurtre, beauté meurtrie qui éveillait en [lui] des instincts meurtriers »[21], mais aussi en tant que spectateur à l'Olympia, face à un acrobate qui, « moulé dans un maillot de bain »[22], « peut se casser le cou à chaque seconde » : « C'est l'horrible instinct de la foule devant les spectacles qui réveillent en elle les idées de luxure et de mort. »[23] À ce titre, le nom de Fréneuse signale la frénésie du personnage, en l'occurrence, comme l'écrit Jean Lorrain, « une frénésie de rut, de cruauté ».[24]

Noronsoff, pour sa part, est cruel avec ses favoris qui lui font connaître en retour les mêmes voluptés. Mais comme nous le disions ci-avant, la luxure et la mort sont liées chez lui dans la débauche afin de mourir en beauté. Il organise dans sa villa du Mont-Boron des orgies dignes de Néron, où dégoûté de tout, de tous et surtout de lui-même, il répond, pour reprendre José Santos, « à la société dégradée par une auto-destruction à plus ou moins brève échéance, sorte de suicide par le plaisir fugitif »[25]. À cet égard l'attitude de Noronsoff serait révélatrice d'un monde en pleine crise de valeurs. Lui qui ruine « des sommes fabuleuses » et sa santé dans des dîners, se révèle être, comme il le dit lui-même, « un nihiliste »[26]. En raison du Progrès, le monde moderne est désormais vide, au même titre que les yeux des hommes, comme le dit un prêtre à Fréneuse : « *L'homme moderne ne croit plus, et voilà pourquoi il n'a plus de regard.* » Ce à quoi Fréneuse ajoute : « la Foi seule les faisait vivre, mais on ne ranime pas des cendres. »[27] Dans un monde sans spiritualité, dénué de tout sens, l'homme est abandonné à lui-même

et se trouve confronté au spleen et à l'ennui de vivre, plus particulièrement cette âme russe de Noronsoff :

> L'ennui ! Étrange maladie, désarroi nerveux, spleen chronique qui pénètre chez nous jusque sans les masses profondes du peuple, atteint les forces vitales des plus humbles et des plus besogneux. (…) Ainsi, moi, je suis un être à côté de la vie ; mais il n'y a pas que moi, il y en a bien d'autres dans mon cas. Nous sommes des milliers et des milliers comme moi en Russie, toute une armée de gens à part qui n'entrons pas dans l'ordre établi. (…)
> Ainsi, moi, je n'ai jamais pu savoir ce que je veux, j'ai toujours envie de quelque chose ; je veux quoi ? Je ne sais pas. Suis-je donc impuissant à vivre ? Non, mais la vie ne peut me contenir, parce qu'elle est trop étroite et que mes désirs sont immenses.[28]

Dès lors, « si Dieu n'existe pas, tout est permis. » pour résumer la pensée du *Ivan Karamazov* de Dostoïevski. Noronsoff peut tout aussi bien « mourir pour les autres » que « tuer tout le monde » avant de se donner « une mort horrible »[29], ou alors se vautrer dans la débauche, dans des orgies plus fangeuses les unes que les autres, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pour Jean Lorrain qui, comme le rappelle Hélène Zinck, « ne cessera de détailler en véritable entomologiste des mœurs les vices de la fin du siècle », puisque la société s'avère totalement corrompue, le décadent peut tout aussi bien jouir de l'esthétique d'une gemme que de la beauté de la mort[30]. Comme le fait Claudius Ethal, le peintre des beautés pourrissantes, l'esthète des beautés fanées, qui se délecte des aristocrates « fin de race », duchesses ou autres marquises, en proie à l'agonie, vouées à la mort.

Selon l'écrivain, qui écrit dans *Hélie, garçon d'hôtel* : « les vrais bienfaits de la civilisation, c'est l'exaltation des instincts sauvages »[31], la société capitaliste est responsable de cette « dégénérescence »[32] de l'être humain. Car dans un monde bourgeois et matérialiste, sans transcendance, l'individu se retrouverait « sans croyance contre la poussée de l'instinct »[33] et l'argent, devenu valeur suprême, lui permettrait de réaliser ses passions les plus intimes et les plus enfouies, ses instincts les plus primitifs. Pour l'écrivain, le regard de l'homme moderne est à ce titre une nouvelle fois révélateur :

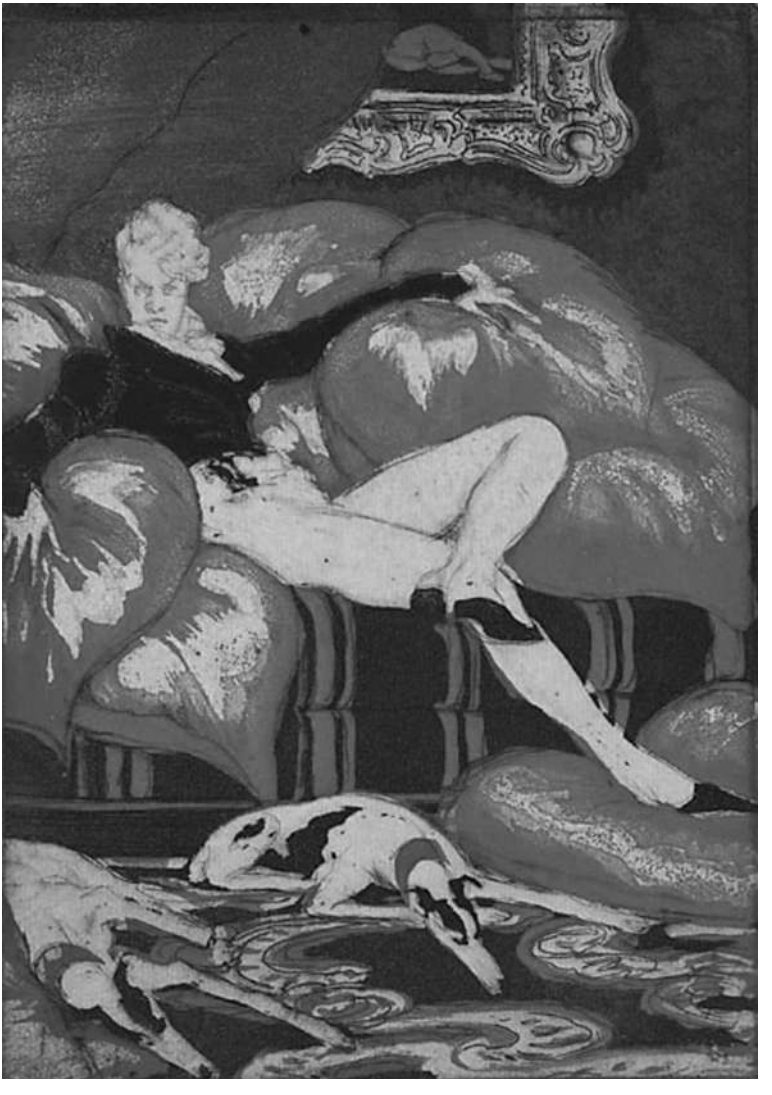
> Le moyen de trouver un regard dans tous ces yeux fixés d'hébétude ou durcis par la haine, dans tous ces yeux de pauvres hères, vitreux ou criminels ? Naturellement, la pensée, quand il y en a une en eux, ne peut être qu'ignoble ou sordide : on n'y voit luire que des éclairs de lucre et de vol ; la luxure, quand elle y passe, est vénale et spoliatrice. Chacun dans son for intérieur ne songe qu'au moyen de piller et de duper autrui.[34]

Ainsi, à cause de son patrimoine financier, le prince Wladimir Noronsoff peut se vautrer dans la fange, se livrer à ses instincts et s'abandonner à toutes formes de perversion. « Produit d'extrême civilisation », comme Achille Ségard surnommait Jean Lorrain, le prince russe, dans une société qui rappelle celle de la décadence latine, peut jouer au Néron, à l'empereur de « la Rome la plus fangeuse et la plus dissolue avec des cruautés de petit-fils d'Auguste et une arrogance de parvenu à la Trimalcion. »[35] En raison de sa fortune, Noronsoff se comporte comme un parvenu d'une grande vulgarité auquel l'argent donne tous les droits. Il peut ainsi se permettre de se soulager où il le souhaite, au milieu d'un restaurant ou dans la jardinière d'une arrière-boutique d'une joaillerie, mais

surtout, selon lui, l'argent lui permet de mépriser et de soumettre les gens : « Ce Noronsoff avait le goût de la servitude et traitait l'humanité comme les serfs de son village ; la toute-puissance de sa fortune lui avait appris le mépris des âmes et des gens. Il voyait le monde à ses ordres, domestiqué. »[36] Mais son patrimoine l'autorise principalement à organiser, dans sa villa du Mont-Boron de Nice, des « fêtes renouvelées de celle de la décadence romaine », qui connaîtront leur acmé avec « cette fantaisie néronienne des fêtes d'Adonis »[37] et aussi à mettre en scène tous ses caprices de satrape, lors de ses « quatre à six », où, ruinant sa santé et ses millions, « le prince, l'air d'une idole, trônait dans sa petite cour de fournisseurs et de courtiers louches, vraie cour d'Augustule en peine de jouissance ou de souffrance »[38], laissant libre cours à « ses affreux instincts de cruauté et de luxure »[39].

Avant même son installation sur la Riviera, le prince Noronsoff organisa dans sa Russie natale, à Saint-Pétersbourg, de nombreuses orgies qui firent scandale, ce qui le contraint à l'exil. Par la suite, à Paris, il se fit remarquer notamment par « la fantaisie de pétrir et meurtrir » Ghislaine de Brême, « cette fine et délicate statuette de Saxe »[40]. Un soir, il invite à dîner la demi-mondaine des *Variétés* dans son hôtel particulier du Bois de Boulogne, mais au lieu d'accepter ses faveurs, le prince russe ordonne à deux de ses moujiks de violer l'actrice. Par ailleurs, ses soupers parisiens au Café de la Paix le rendent également célèbre. Là, il organise des dîners où se manifestent toute la magnificence et le « sans-façon de ce prince du sang de la fin du dix-septième siècle » :

> Des grandes dames parfois se levaient et il arriva à des artistes de quitter la table, mais la plupart du temps on restait par curiosité ; les soupers donnés par Noronsoff étaient les seuls où l'on mangeât



> réellement du caviar de Norvège et du sterlet du Volga, et puis chaque invité trouvait toujours un cadeau de prix sous sa serviette, porte-cigares en or étoilé de rubis, perle monstrueuse en épingle de cravate, bracelet d'opales, saphir en bague ou quelque orfèvrerie de Lalique : aucun sexe n'était oublié. Parfois au milieu du souper le prince se levait, s'engouffrait derrière les rideaux d'une fenêtre ; son valet de chambre lui passait une aiguière d'argent et dans le silence inquiet de l'assistance on entendait le bruit d'une petite source.[41]

Sentant l'atmosphère hostile à toutes ses insolences, Wladimir Noronsoff quitte Paris et parcourt l'Europe, de Londres à Venise en passant par Vienne et Berlin, « en étonnant les capitales et scandalisant les foules de ses caprices et du spectacle de sa neurasthénie »[42], pour finalement trouver refuge à Nice. Dans sa villa du Mont-Boron, à l'agonie, trônant au milieu de « tous les aigrefins et tous les gens tarés et louches de la Riviera »[43], le prince russe instaure quotidiennement des « cinq à sept » le plus souvent suivis de fastueux banquets, organisés par sa favorite la comtesse Véra Schoboleska où « le prince Wladimir se tuait »[44] . « Mourant, purulent des bronches et de partout, il ne rêvait que raouts merveilleux et festins à la Trimalcion. »[45], banquets au cours desquelles Noronsoff ruine sa santé dans la fête et la débauche :

> Une crise le terrassait depuis neuf heures ; il avait cru rendre l'âme. Il était là-haut dans sa chambre à cracher ses derniers poumons, pendant qu'eux sablaient le champagne et se bourraient de pain de caviar ; mais il avait tenu à serrer la main de tous ces bons amis qui l'aidaient si joyeusement à mourir ; il s'était rhabillé coûte que coûte et était

> venu leur dire bonsoir, peut-être adieu, car qui sait s'il passerait la nuit ; et un étrange sourire, fait de mépris et de sarcasmes, retroussait alors ses lèvres blêmes et lui découvraient les dents.[46]

La société démocratique qui, en exaltant les instincts primitifs, serait donc responsable de la dégénérescence de cette âme russe, l'« âme barbare »[47] de Noronsoff : « Instinctif et impulsif avec une naïveté candide, nul peuple ne se pourrit plus facilement au contact des vieilles civilisations ; l'âme cosaque mise aux prises avec nos vices se gâte avec la rapidité d'un jeune fruit »[48].

La quête perverse de la « transparence glauque »[49] du duc de Fréneuse a également partie liée avec la corruption du monde dans lequel il vit. Cette hantise des « yeux verts » qu'il associe à la luxure et à la mort, qui le mèneront au crime et qui se trouvent aussi bien « dans le regard de marbre de l'*Antinoüs* »[50] du Louvre, que dans les « inexprimables yeux des *Prétendants* »[51] de Gustave Moreau, en passant par « l'expression d'infinie lassitude et d'extase enivrée des yeux »[52] d'une vénitienne mourante, ou encore par les yeux du marinier qui se changent « en deux si transparentes émeraudes »[53], est à l'origine amalgamée à l'idée de pureté originelle et aux souvenirs d'enfance du jeune Fréneuse, lorsqu'il vivait dans sa Normandie natale. C'est ce dont prend conscience le duc en reliant sa quête avec les yeux du valet de ferme de son enfance, Jean Destreux :

> La mer ! Les prunelles d'eau de Jean Destreux ! C'est parce que ses yeux-là avaient en eux tout ce que je désirais et que j'ai cherché depuis et que je poursuis encore, qu'ils sont demeurés dans mon souvenir. Ils ont été la première révélation d'un impossible bonheur : le bonheur de l'âme !

> Ce sont les yeux de pureté de mes années d'ignorance, et ce n'est qu'après m'être dépravé et corrompu au contact des hommes, que j'ai follement aimé les yeux verts. La hantise de ces prunelles glauques est déjà une déchéance. Avec quelle fixité d'adoration effrayante j'aimais et je désirais les êtres et les choses quand j'étais enfant! Le secret du bonheur eût été peut-être de les aimer tous sans en préférer aucun ![54]

Les « yeux verts », associés à la part spirituelle de l'individu, sont donc à la base une promesse de bonheur, celui de l'âme dégradé par cette civilisation qui encouragerait les instincts primitifs de la nature humaine, principalement liés à la mort et à la luxure, symbolisées dans le roman par la déesse Astarté. En d'autres termes, la quête spirituelle est entravée par la société matérialiste et bourgeoise de cette fin-de-siècle.

Dès lors, il n'est pas étonnant que Fréneuse veuille fuir l'Europe, souhaite répondre à l'invitation au voyage de son autre alter ego, Thomas Welcôme qui, « fils illégitime d'une lady et d'un jeune fermier, s'oppose par sa qualité de bâtard à la dégénérescence consanguine des ''fins de race'' »[55] et que le duc associe, dans son souvenir, à Jean Destreux : « Partir vers le soleil et vers la mer, aller se guérir, non, se retrouver dans des pays neufs et très vieux, de foi encore vivace et non entamée par notre civilisation morne, se baigner dans de la tradition, de la force et de la santé, la force et la santé des peuples restés jeunes ».[56] La même invitation baudelairienne au voyage que Monsieur de Bougrelon voit dans « l'âme d'Atala »[57], à savoir un bocal d'ananas, et que Noronsoff aperçoit à travers « la clarté d'eau [des] yeux verts »[58] du marin Marius, ainsi que dans ses récits de voyages, grâce auxquels « le débauché avait fait place à l'homme du rêve »[59]. Car pour le décadent lorrainien, l'invitation au voyage est la voie

du Salut, la chance de s'évader de son siècle, mais peut-être aussi d'échapper à l'agonie de sa « race ». Loin de la civilisation, il peut donc se régénérer, retrouver la santé et la force qui lui font cruellement défaut et qu'il jalouse en particulier chez les marins, et retrouver Astarté, dans sa forme originelle, non dégradée par la corruption, à travers une femme du peuple saine et robuste : « là seulement, Astarté vous apparaîtra dans quelque belle fleur humaine, robuste et suant la santé ».[60] Inspiré par la philosophie hédoniste des *Nourritures terrestres* de Gide, dont plusieurs citations, directes ou non, parsèment le roman, Thomas Welcôme reprend les mots de Ménalque écrivant à Nathanaël dans plusieurs lettres où il cherche à convaincre de Fréneuse de le rejoindre en Inde. Une correspondance dans laquelle l'irlandais vante donc un retour à la nature, au paradis perdu et où de Fréneuse pourra réapprendre à aimer :

> Toute l'Inde bouddhique vient aboutir ici, dans l'exaltation de la lumière et la soif infinie d'un bonheur certain, hallucinée, adorante et heureuse, heureuse dans la ferveur et la foi. La ferveur ! Tout le secret du bonheur humain est là : aimer avec ferveur, s'intéresser passionnément aux choses, rencontrer Dieu partout et l'aimer éperdument dans chaque rencontre, désirer amoureusement toute la nature, les êtres et les choses sans s'arrêter même à la possession, s'user dans le désir effréné du monde extérieur sans même s'inquiéter si le désir est bon ou mauvais.[61]

Mais au préalable, Fréneuse doit tuer son double maléfique, Claudius Ethal, ce symbole de la civilisation décadente qui l'opprime et le corrompt. Désormais, le duc reconnaît « qu'il n'y a pas de volupté savante, mais de la joie inconsciente et saine, et [qu'il a] gâché [s]a vie en

l'instrumentant au lieu de la vivre, et que les raffinements et les recherches du rare conduisent fatalement à la décomposition et au Néant. »[62] Ce constat, qui apparaît pour Thibaut d'Anthonay comme « l'épitaphe de la Décadence »[63], est un aveu d'échec de la part de de Fréneuse, la Décadence menant à une impasse. Dans cette perspective, l'assassinat de Claudius Ethal se présente comme sa mise à mort métaphorique, pour reprendre l'idée Hélène Zinck[64]. En quittant son titre de duc pour un simple « Monsieur de Phocas », l'ancien décadent lorrainien renonce à son statut d'aristocrate « fin de race » et fait le choix de la vie : « C'est affreux, ce suicide lent et les affres au milieu desquelles je me bats ! Assez d'agonie ! Je veux vivre ! »[65] En introduisant cette réflexion au cœur de son roman, Jean Lorrain annoncerait la voie de la modernité, la fin de l'influence de Schopenhauer et le triomphe de la philosophie de Nietzsche, comme le fait remarquer par ailleurs Gérard Peylet :

> Nietzsche et Bergson, aux approches de 1900, réconcilient bon nombre d'écrivains et d'artistes avec la vie. Nietzsche, traduit et commenté en 1898, éclipse Schopenhauer et apparaît comme l'apôtre de la force de l'individu. L'appel à l'artifice en tant que refuge et évasion se démode rapidement devant les nouveaux impératifs qui s'appellent Vie, Instinct, Désir, Volonté.[66]

Ce choix n'est pas celui du prince Wladimir Noronsoff qui, lui, refuse la proposition que lui fait le docteur Rabastens, dans la perspective de sa guérison : « il reviendrait à la santé s'il abandonnait l'atmosphère raréfiée de ses quatre-à-sept et surtout l'étouffement de ses dîners, de ses soupers profonds dans la nuit. »[67] Noronsoff assume donc son statut de décadent et d'aristocrate « fin de race » et fait le choix de mourir de trop de débauches, de mourir en beauté.

En définitive, pour Jean Lorrain, la société démocratique et bourgeoise, qui exalterait plus encore les instincts primitifs, serait responsable de la perte du prince russe. Il présente le décadent comme un hédoniste inadapté à la société matérialiste qui transgresse la morale jusqu'à l'autodestruction en se nourrissant de jouissances sadiques, en sombrant dans une débauche où se manifestent ses pulsions morbides au milieu de nombreuses orgies, de fastueux banquets où il se suicide à petit feu. La recherche de sensations rares et artificielles seraient pour l'écrivain les fruits gâtés d'une société corrompue dont se gavent de Fréneuse et Noronsoff pour tromper l'Ennui et mourir en beauté. Mais pour le duc de Fréneuse, cette fuite en avant prendra finalement la forme d'un véritable voyage. Il fera le choix de la vie en partant chercher en Asie son idéal hédoniste, à la fois corporel et spirituel, à travers la jouissance de nourritures qu'il considère comme saines. Ainsi, à travers la débauche ou par l'invitation au voyage, le décadent lorrainien cherche à échapper à son siècle.

[1] José Santos, *L'art du récit court chez Jean Lorrain*, Nizet, 1995, p. 61.

[2] Jean Lorrain, *Monsieur de Bougrelon*, édition d'Hubert Juin, 10/18, 1974, p. 361.

[3] Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas*, GF Flammarion, 2001, p. 52.

[4] Jean Lorrain, *Les Noronsoff*, « la petite vermillon », La Table Ronde, 2002, p. 21.

[5] Paul Verlaine, propos rapportés in Ernest Raynaud, *La Mêlée symboliste*

(1870-1910) : Portraits et souvenirs, Nizet, 1971, p. 64.

[6]Christophe Cima, *Vie et œuvre de Jean Lorrain ou Chronique d'une « guerre des sexes » à la Belle Epoque*, Alandis, 2010, p., p. 224.

[7]*Monsieur de Phocas*, *ibid*., p. 85.

[8]*Les Noronsoff, ibid*., p. 24.

[9] *Ibid*., p. 35.

[10] *Ibid*., p. 42.

[11] *Monsieur de Phocas*, ibid., p. 51.

[12] Ibid., p. 234.

[13] *Les Noronsoff, ibid*., p. 74.

[14] *Ibid*., p. 48.

[15] José Santos, *ibid*., p 55.

[16] Thibaut d'Anthonay, *Jean Lorrain*, Fayard, 2005, p. 763.

[17] Lettre à Huysmans du 17 avril 1891, *Correspondance Jean Lorrain – Joris-Karl Huysmans*, édition présentée et annotée par Eric Walbecq, « d'après nature », Du Lérot, 2004, p. 50.

[18] *Monsieur de Phocas, ibid*., p. 172.

[19] Christophe Cima, *ibid*., p. 237.

[20] *Monsieur de Phocas*, *ibid*., p. 259.

[21] *Ibid*., p. 75.

[22] *Ibid*., p. 69.

[23] *Ibid*., p. 70.

[24] *Ibid*., p. 212.

[25] José Santos, *ibid*., p. 60.

[26] *Les Noronsoff*, p. 75.

[27] *Monsieur de Phocas*, *ibid*., p. 77.

[28] *Les Noronsoff*, p. 206.

[29] *Ibid*., p. 207.

[30] Hélène Zinck, « Présentation », *Monsieur de Phocas*, *ibid*., p. 26.

[31] *Hélie, garçon d'hôtel*, Ollendorf, 1908, p. 105.

[32] « Contes d'un buveur d'éther. Le possédé », *Sensations et souvenirs*, Charpentier et Fasquelle, 1895, p. 167.

[33] « Ces messieurs. Preuves à l'appui », *Fards et poisons*, Ollendorf, 1903, p. 285.

[34] *Monsieur de Phocas*, *ibid*. p 94.

[35] *Les Noronsoff*, *ibid*., p. 37.

[36] *Ibid*., p. 38.
[37] *Ibid*., p. 197.
[38] *Ibid*., p. 45.
[39] *Ibid*., p. 221.
[40] *Ibid*., p. 37.
[41] *Ibid*., p. 39.
[42] *Ibid*., p. 40.
[43] *Ibid*., p. 44.
[44] *Ibid*., p. 75.
[45] *Ibid*., p. 71.
[46] *Ibid*., p. 74.
[47] *Ibid*., p. 128.
[48] *Ibid*., p. 36.
[49] *Monsieur de Phocas*, *ibid*, p. 55.
[50] *Ibid*., p. 61.
[51] *Ibid*., p. 256.
[52] *Ibid*., p. 135.
[53] *Ibid*., p. 86.
[54] *Ibid*., p. 232.
[55] Hélène Zinck, *ibid*., p. 24.
[56] *Monsieur de Phocas*, *ibid*., p. 176.
[57] *Monsieur de Bougrelon*, *ibid*., p. 411.
[58] *Les Noronsoff*, *ibid*., p. 81.
[59] *Ibid*., p. 84.
[60] *Monsieur de Phocas*, *ibid*., p. 180.
[61] *Ibid*., p. 243.
[62] *Ibid*., p. 216.
[63] Thibaut d'Anthonay, *ibid*., p. 764.
[64] Hélène Zinck, *ibid*., p. 27.
[65] *Monsieur de Phocas*, *ibid*., p. 226.
[66] Gérard Peylet, *La Littérature fin de siècle de 1884 à 1898*, Vuibert, « Thématique lettres », 1994, p. 67.
[67] *Les Noronsoff*, *ibid*., p. 110.

Arnaud Souty soutient cette année une thèse intitulée *Le décadent ou la haine de la démocratie, de Charles Baudelaire à Elémir Bourges,* à l'université Lille III, sous la direction de Sylvie Thorel-Cailleteau. C'est la première fois qu'il participe à la revue finissante. Qu'il soit le bienvenu.

Pour quarante sous

lettre de Félicien Rops à Théodore Hannon

Lundi 3 janvier 1881

Mon cher Théo,

[...]

Je reçois à l'instant ta lettre et je reprends la plume. Je vais te flanquer un rude savon : qui aime bien, châtie bien. Il y a là dans ton menu de l'Union Littéraire , tout ce qu'il faut pour faire bien. C'est spirituel, amusant ; cela a de la verve et de l'intention, cela porte partout comme composition. Ce sont tes facultés littéraires que tu emploies là. Certes, ce sont là des dons précieux et dont il ne faut pas faire fi. C'est trop rare en Belgique et c'est heureux de rencontrer cela dans le fond de sa poche. C'est une base sur laquelle on peut s'appuyer. Mais pourquoi n'as-tu pas fait dans un seul coin œuvre de peintre ? Pourquoi est-ce que je ne trouve pas même le peintre et le dessinateur de nature morte dans un petit coin ? Parce que tu ne dessines pas, tu ne te donnes pas de peine du tout, du tout. Pourquoi faire cela sous la jambe ? Qui t'empêchait, puisque tu allais employer le procédé Evely, de faire un grand dessin très étudié, de cela. Retiens ceci :

Axiome 1 : Il n'y a pas de petites choses en art ; un menu peut être un chef d'œuvre plus grand que le Nelson de Slingeneyer, s'il est fait par un virtuose artiste.

2ème axiome :

Il faut toujours tâcher de faire ce que l'on fait.

Cochon ! tu me forces à faire le professeur, ce que j'ai le plus en horreur, moi élève et chercheur éternel. Mais je veux te tancer vertement car tu ne fais pas les progrès que tu devrais faire et cela m'embête.

Je veux te dire donc ce que j'ai fait il y a dix jours. Mme Ménard-Dorian, une jolie femme (femme de M. Ménard-Dorian le député) est venue me demander un menu promis pour ses étrennes, un soir où je regardais son téton danser dans les goussets d'une robe rose - en tout bien tout honneur !! J'ai fait le menu ! Je pouvais le faire en deux heures, pas du tout. Je l'ai composé comme si je n'avais jamais fait un menu de ma vie (j'en ai fait trente). Il y avait là-dedans des oies - immédiatement j'ai pris l'omnibus de la porte Maillot et je suis allé au Jardin d'acclimatation dessiner des oies ; - il y avait une dinde farcie, j'ai été acheter pour dix francs une dinde, je l'ai attachée avec une corde la tête en bas sur le dossier d'une chaise, j'y ai ajouté trois oignons et je l'ai dessinée et les oignons itou. Tu auras ce menu à la fin de la semaine et tu verras, c'est grand comme une carte à jouer mais c'est sérieux au fond tout cela - relativement - !! bien entendu. Quand tu me vois emporter des croquis au bout de ma pointe ou au bout de la plume, ce sont presque toujours des réminiscences je nies croquis sur nature et de mes études, car j'ai beaucoup, beaucoup travaillé sans en avoir l'air. Je veux te dire comment à ta place j'aurais fait le tien : ton menu. J'aurais pris un manuel d'anatomie et j'aurais dessiné un squelette bizarre. Au musée, j'aurais été m'inspirer de quelque vieille ville gothique. J'aurais fait pour quarante sous poser un vieux pour l'académicien ; et enfin la bonne Jehanne aurait posé pour la femme à la plume de paon.

Tout cela pour un menu ?? Mais oui, mon vieux. C'est surtout nécessaire quand on n'a pas encore son art au bout de sa plume. Je veux bien que l'Evely a beaucoup abimé ton machin, mais pas tant que cela. Il l'a étouffé, alourdi, mais enfin il y a un mauvais dessin là-dessous.

Et note que c'est très drôle. Le pégase, le Parnasse, le squelette, tout cela est fort ingénieux et de la bonne satyre. Et qui est-ce qui m'a fichu un amour comme cela ? habituellement tu ne les fais pas mal. Et quand tu fais un croquis dans tes lettres d'après la bonne Jehanne, cela y est. Vrai, mon vieux, il faut que tu dessines et il faut que tu te donnes quelque peine. Rien ne vit sans le dessin, sois-en sûr. Sous la couleur de Velasquez, il y a un maître dessin. Tout ce qui ne peut pas être gravé n'existe pas pour la postérité. Quel dessinateur que *ce* misérable et admirable Rembrandt. Il trace deux traits sur le cuivre et cela y est ! Et les Paysages gravés de Rubens ? Enfin, tous, tous.

Et tu as l'instinct du dessin. Si tu ne veux pas dessiner, alors il ne te restera qu'a faire la fleur, le potiron et le paysage puis des impressions informes comme Dubois ; grand artiste et bon dessinateur s'il avait voulu. Car tous les grands coloristes sont dessinateurs, ce sont les gens qui ne sont pas coloristes qui sont de mauvais dessinateurs comme Staelaert et Van Lérens ! et le Singe noyé.

Enfin tel qu'il est ton menu, réserve-moi une épreuve que je prendrai à Bruxelles, car il est très amusant.

Car rien ne te force à travailler à la journée et tu pouvais aussi bien passer trois jours là-dessus qu'un jour !! Et puis tout cela: c'est des études pour toi.

Dans les lettrines que tu recevras, tu verras des pensées et des chèvre-feuilles; les pensées sont dessinées sur nature j'en ai pour trois francs à cette saison !! et le chèvrefeuille d'après une branche de mon herbier (cela se sent d'ailleurs) Je vais aux serres du Jardin des plantes quand il me manque des herbages. Allons plus de conscience sapristi.

Je te secoue fortement. Mais c'est que c'est sérieux, tu sais combien je m'intéresse à ce que tu fais et avec tes facultés remarquables il faut que tu sortes de l'ornière.

Dans ton menu, je sens un garçon d'esprit, un littérateur aimable et mordant, mais je voudrais voir le dessinateur et le peintre.

Puis il faut faire ce qui convient, et c'est pour cela qu'il faut savoir si un sujet comporte de la couleur ou n'en comporte pas ; suivant la dimension donnée, le nombre de personnages , etc. Dans le menu de Mme Ménard, je ne pouvais pas me colorer, car il fallait être clair et compréhensible avant tout et la dimension était restreinte. Mais tu étais libre de faire une belle tache de couleur comme tu fais en peinture en faisant un avant-plan de légumes, de bouteilles, etc. qui rentrait - dans ton faire. Je te secoue parce que tu n'as pas assez travaillé cela.
Voilà

Hein ? J'ai raison.

A toi

Fély

Depuis plus de quinze ans, le musée Félicien Rops (Province de Namur) et l'asbl « Les Amis du musée Rops » œuvrent à l'édition de la correspondance de l'artiste. Près de 4000 lettres du peintre-graveur ont été répertoriées à ce jour dans les collections publiques et privées. Dès le XIXe siècle, la correspondance de Rops bénéficie d'une grande réputation auprès des artistes et écrivains de son temps et nombreux sont ceux qui souhaitent sa diffusion. Edgar Degas confie ainsi à Manet : « Celui-là écrit mieux encore qu'il ne grave [...]. Si l'on publie un jour sa correspondance, je m'inscris pour mille exemplaires de propagande ». La priorité du musée Félicien Rops (Province de Namur) est d'offrir l'ensemble des transcriptions des lettres de l'artiste avec en parallèle leurs fac-similés numériques sur le site ropslettres.be. L'annotation critique des fonds paraîtra ensuite en fonction du travail de recherche scientifique. Cette lettre est extraite *D'ART, DE RIMES ET DE JOIE, Lettres à un ami éclectique, Correspondance de Félicien Rops à Théodore Hannon* publié par le même musée en 1996.
La photo qui illustre cette letttre est extraite d'une série d'autoportraits de la photographe et modèle Lnor, en hommage aux oeuvres et modèles de Félicien Rops.

La jeune fille et le vieux cochon

par Alphonse ALLAIS

Il y avait une fois une jeune fille d'une grande beauté qui était amoureuse d'un cochon. Éperdument ! Non pas un de ces petits cochons jolis, roses, espiègles, de ces petits cochons qui fournissent au commerce de si exquis jambonneaux. Non. Mais un vieux cochon, dépenaillé, ayant perdu toutes ses soies, un cochon dont le charcutier le plus dévoyé de la contrée n'aurait pas donné un sou. Un sale cochon, quoi ! Et elle l'aimait... fallait voir ! Pour un empire, elle n'aurait pas voulu laisser aux servantes le soin de lui préparer sa nourriture. Et c'était vraiment charmant de la voir, cette jeune fille d'une grande beauté, mélangeant les bonnes pelures de pommes de terre, le bon son, les bonnes épluchures, les bonnes croûtes de pain. Elle retroussait ses manches et, de ses bras (qu'elle avait fort jolis), brassait le tout dans de la bonne eau de vaisselle. Quand elle arrivait dans la cour avec son siau, le vieux cochon se levait sur son fumier et arrivait trottinant de ses vieilles pattes, et poussant des grognements de satisfaction. Il plongeait sa tête dans sa pitance et s'en fourrait jusque dans les oreilles. Et la jeune fille d'une grande beauté se sentait pénétrée de bonheur à le voir si

content. Et puis, quand il était bien repu, il s'en retournait sur son fumier, sans jeter à sa bienfaitrice le moindre regard de ses petits yeux miteux. Sale cochon, va ! Des grosses mouches vertes s'abattaient, bourdonnantes, sur ses oreilles, et faisaient ripaille à leur tour, au beau soleil. La jeune fille, toute triste, rentrait dans le cottage de son papa avec son siau vide et des larmes plein ses yeux (qu'elle avait fort jolis). Et le lendemain, toujours la même chose. Or, un jour arriva que c'était la fête du cochon. Comment s'appelait le cochon, je ne m'en souviens plus, mais c'était sa fête tout de même. Toute la semaine, la jeune fille d'une grande beauté s'était creusé la tête (qu'elle avait fort jolie), se demandant quel beau cadeau, et bien agréable, elle pourrait offrir, ce jour-là, à son vieux cochon. Elle n'avait rien trouvé. Alors, elle se dit simplement : « Je lui donnerai des fleurs. « Et elle descendit dans le jardin, qu'elle dégarnit de ses plus belles plantes. Elle en mit des brassées dans son tablier, un joli tablier de soie prune, avec des petites poches si gentilles, et elle les apporta au vieux cochon. Et voilà-t-il pas que ce vieux cochon-là fut furieux et grogna comme un sourd. Qu'est-ce que ça lui fichait, à lui, les roses, les lis et les géraniums ! Les roses, ça le piquait. Les lis, ça lui mettait du jaune plein le groin. Et les géraniums, ça lui fichait mal à la tête. Il y avait aussi des clématites. Les clématites, il les mangea toutes, comme un goinfre. Pour peu que vous ayez un peu étudié les applications de la botanique à l'alimentation, vous devez bien savoir que si la clématite est insalubre à l'homme, elle est néfaste au cochon. La jeune fille d'une grande beauté l'ignorait. Et pourtant c'était une jeune fille instruite. Même, elle avait son brevet supérieur. Et la clématite qu'elle avait offerte à son cochon appartenait précisément à l'espèce terrible *clematis cochonicida*. Le vieux cochon en mourut, après une agonie terrible. On l'enterra dans un champ de colza. Et la jeune fille se poignarda sur sa tombe.

Extrait de *A se tordre,* 1891

Tristesse des Anthropophages

Elizabeth Prouvost

Avec Elizabeth, on parle de tout et de rien. Et de Lautréamont également. Beaucoup. De Bataille parfois aussi, et toujours de Claude Louis-Combet. Avec Elizabeth, des fois, on ne dit rien. A la lumière du silence qui se déploie, on entend alors sourdre la tristesse des anthropophages.

12 dates

1966 : A le choix entre le couvent ou la faculté de pharmacie. Opte pour la seconde.

1970 : Eblouie par ses premiers pas sur un plateau de cinéma, où elle joue le rôle d'une monitrice de colonie de vacances avec Alain Cunny dans le film de Pascal Aubier : *Valparaiso, Valparaiso*. Elle abandonne les éprouvettes pour la caméra et la lumière.

1976 : Premier film important comme assistante caméra sur le film d'Agnès Varda: *L'Une chante, l'autre pas*.

1986 : Devient une des premières chefs-opératrices françaises sur *Une table pour six*, de Gérard Vergez.

1990 : Mention spéciale à la Caméra d'or au festival de Cannes pour *Farendj*, de Sabine Prenczina, avec Tim Roth.

1994 : Première exposition de photographies *Déligatures* à la galerie Jean-Claude Riedel, rue Guénégaud à Paris.

1995 : *Edwarda*, premier livre de photos chez JP Faur éditeur, avec une exposition chez Baudoin-Lebon. Paris.

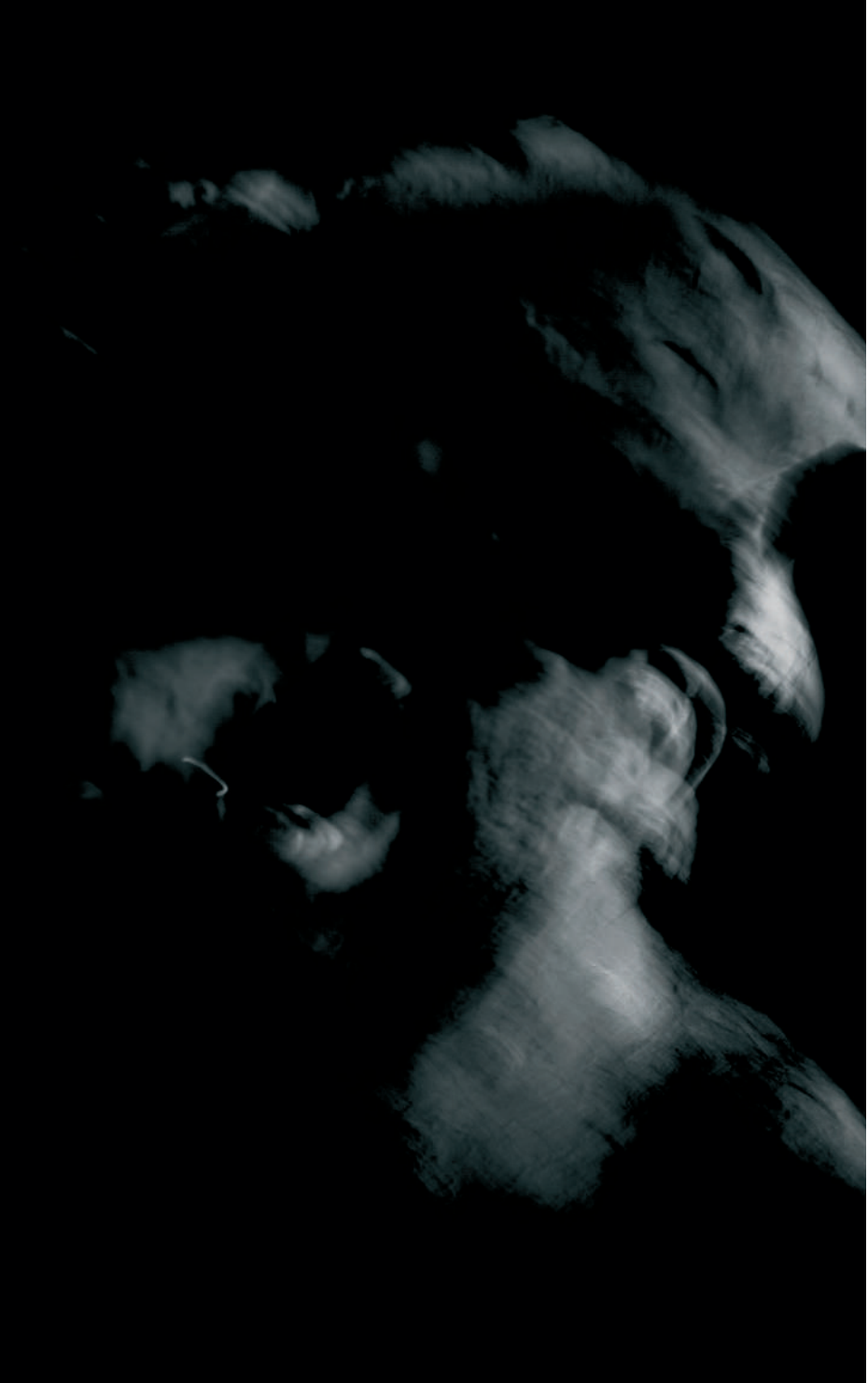
2007 : S'installe dans un atelier à côté de la Bastille.

2009 : Entrée à la galerie Agathe Gaillard.

2009 : *Magdeleine à corps et à Christ*, premier livre avec Claude Louis-Combet chez Fata Morgana. D'autres livres suivront.

2014 : *L'Enfer*, livre d'artiste d'après *L'Enfer* de Dante aux éditions La Sétérée, Jacques Clerc.

2015 - 2016 : Travaille sur *Les Chants de Maldoror.*



une palpitation de pâte de chair fondue

entretien avec Elizabeth Prouvost.
par Monica Swinn

Monica Swinn a tourné sous la direction de Roland Lethem, Noël Godin, Christian Mesnil ou Jess Franco pour ne citer qu'eux. Aujourd'hui elle est photographe, peintre et plasticienne. Elle anime le site Interzone *dans lequel elle vient de publier l'intégralité de l'entretien avec Elizabeth que nous reproduisons ici en partie, avec leur aimable autorisation. Nous sommes très heureux de les accueillir toutes deux dans les salons d'*Amer.

Monica Swinn : Bonjour, Elizabeth ! Par quels chemins une spécialiste de la lumière au cinéma en est-elle venue à photographier des corps dans l'obscurité ? Qu'allez-vous donc chercher dans le noir ?

Elizabeth Prouvost : Bonjour, Monica ! Je vais chercher dans le noir ce que l'on voit quand on regarde vraiment. J'ai toujours préféré les ombres à la lumière ; elles sont la vie, le mouvement, l'étrange, elles transforment la banalité, elles peuvent être violentes, douces… Et le noir qui rend visible l'univers infini, l'inachèvement essentiel à ma vie. Dans ma carrière de chef-opérateur, j'ai eu accès à des mondes parallèles, mais pas vraiment à autre chose qu'une réalité admise par tous. J'ai besoin aussi de ne pas voir à la vitesse de la lumière !!

Monica Swinn : Vous êtes une rebelle…

Elizabeth Prouvost : OUI, je suis rebelle, je pense ne jamais arriver au terme de mon errance. Je veux saisir l'instant qui étincelle. J'espère ne jamais chercher autre chose que me projeter de l'autre côté de moi-même.

Monica Swinn : « Je ne comprends même pas ces fameux canons de la beauté », avez-vous écrit. Vos photos, les images que vous créez n'en sont pas moins belles. On imagine mal qu'elles ne répondent à aucune préoccupation esthétique...

Elizabeth Prouvost : Ma préoccupation serait que le monde dont j'ai à me rendre maître n'existe pas encore. La beauté de ce monde est dans cette obsession soudaine du vivant, saisi dans son indispensable précarité, ses formes à la fois sublimes et transitoires, un geste qui éterniserait l'instant de leur métamorphose.
Une esthétique qui chaque fois me surprend et me pousse à aller toujours plus loin.

Monica Swinn : Dante, Bataille, Lautréamont, votre œuvre s'appuie sur des monuments de la littérature. Comment travaillez-vous avec les textes dont vous vous inspirez ? Quelle étape de votre travail vous excite le plus ?

Elizabeth Prouvost : Rapts vampiriques de mes lectures. Je lis beaucoup, tous les jours, tôt le matin quand le monde soupire encore. Les bribes de notes prises au cours de ces lectures orientent mon travail, j'écris aussi des textes, je fais des dessins. Ces feuillets que j'écris chaque jour sont des rappels à l'ordre, des mises au point, des mises à nu, le fol espoir de comprendre, d'approcher au plus près, des supports, des creusets, des fragments de rêve, des lambeaux d'idées à l'état naissant. Ces feuillets cristallisent ma pensée, mes désirs, ils permettent des

trouvailles, des retrouvailles au moment de faire la séance de photos.
J'aime me greffer sur la pensée de l'Autre, mes photos alors émergent du flux éparpillé de ces écrits, dessins, griffonnages. Mais tout cela n'est qu'une direction vers laquelle nous devons tendre, mes modèles et moi-même. Ensuite, je fais le vide, mes pensées doivent rester sinueuses, plus ou moins saisissables, vivantes, ''métamorphosantes''. Et puis quand la séance de photos commence, je travaille dans une sorte de hasard contrôlé, je bouge, mon modèle se déplace aussi et je fais mes prises de vue au ralenti. Trois mouvements qui me permettent de saisir la vraie réalité du corps.
Mes photos sont des accidents de connaissance qui font apparaître soudain le sens même de ce que j'ai toujours cherché. Toutes ces phases de création sont mon plaisir, elles participent toutes aux désirs profonds et nécessaires à ma vie.

Monica Swinn *: L'Enfer de Dante* ! Des trois parties qui composent *La Divine Comédie*, c'est assurément la plus célèbre, pour ne pas dire la plus populaire ! Et pourtant, quoi de plus terrifiant que ce cauchemar sans issue ? « *Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate* » (« Dans ce monde effroyable peuplé de monstres de toutes sortes, la nuit est sans espoir et la souffrance éternelle »). Bref, un système tellement verrouillé de partout qu'on se prend à espérer qu'il n'y a vraiment rien, mais rien de rien après la mort! Où vous placez-vous par rapport au drame qui se joue dans ce fantastique opéra de la terreur ? Qu'éprouvez-vous à l'égard de ces hallucinantes ténèbres religieuses ?

Elizabeth Prouvost : *L'Enfer de Dante* est une chute dans le temps, les actes voués à la répétition, le temps s'est mis en boucle. Dans *l'Enfer*, l'expérience que les damnés subissent est réduite à une séquence minimale, elle se rapproche de la mort, du peu qui reste des vivants dans le souvenir de leurs mauvaises actions. Une dégringolade

en éternité. Les damnés ont abandonné toute résistance, leur sort est jeté, ils sont au fond de la spirale. On a l'impression que tout est figé parce qu'inéluctable à jamais, malgré les descriptions très guerrières de Dante. Ce sont des naufragés au même titre que les naufragés du ''Radeau de la Méduse''. Sauf qu'il n'y a plus cette force d'anéantissement que l'on ignore quand on est dans une situation d'espoir. C'est ainsi au fond, que l'homme se voit, définitivement coupable, dans *l'Enfer*, définitivement rejeté, sans ressort, sous l'influence d'un Dieu tout puissant. Comme Ugolin, qui dévore et recrache ''*ad libitum*'', la chair de sa chair.

Monica Swinn : Après Dante, Lautréamont : la noirceur effroyable et sublime des *Chants de Maldoror*... Toute effroyable qu'elle soit dans sa férocité sans frein, la révolte de Maldoror me semble avoir un goût plus vif et des aspects plus inattendus que l'usine à supplices programmés des cercles de l'enfer. Ferait-il un peu moins sombre de ce côté-là de la souffrance ?

Elizabeth Prouvost : Comme en un reflet inversé, *Les Chants de Maldoror* sont des effusions juvéniles presque animales, instinctives, sans calcul avec des interruptions, comme des descriptions de tableaux vivants, imprévisibles dans la cruauté. Dans ces *Chants*, j'ai retrouvé un Enfer vivant, notre monde.
Par rapport à Dante, Lautréamont inverse la flèche du temps, ses agissements ont des accents juvéniles, puissants, issus de désirs et non d'actes subis.
Une expression d'une autre logique, d'une autre vérité. Celle de la déraison comme dans les mythes, les contes de fées, les récits fantasmatiques. Toute la littérature revisitée par cet ange démoniaque. Car « les gestes de Lautréamont, dès qu'on les sent dans leurs impulsions instantanées et groupées, nous apportent en braille, des nouvelles de notre nuit intime ». (G Bachelard, *Lautréamont*).

Monica Swinn : Après vous êtes abreuvée à la « soif insatiable de l'infini » de Maldoror, à quelle source comptez-vous entretenir la vôtre ? Des envies, des projets (photos, expo, spectacles ou autres)...

Elizabeth Prouvost : Je travaille maintenant sur l'informe. J'aimerais que les modèles avec qui je travaille perdent tout à fait conscience de leur identité, deviennent une palpitation de pâte de chair fondue, inventent d'autres galaxies du corps. Ces corps ne savent plus du tout de quels côtés de la surface se trouvent leur intérieur et leur extérieur. Qu'ils trouvent, en éloignant les limites de ce corps, la sensation à la fois d'une fuite dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, un jaillissement, un éclatement, des mondes invisibles, les temps mêlés, l'énormité de tout ce qui vit sans explication logique.

les guenilles edwarda

Quelques mots encore pour vous inviter à aller vous perdre dans le sombre de ces histoires-là. *Les guenilles edwarda* interroge beaucoup de choses, comme par exemple le livre, en sa forme, le livre photographique plus encore. Quel bel hommage au geste d'élizabeth prouvost, qui a arraché ses images au réel, que d'offrir 34 photographies non reliées. Celles et ceux qui ont besoin, pour se rassurer face au vertige, de s'adosser aux références, convoqueront warburg. Les autres joueront naïvement – ce que nous leur souhaitons -, avec ce jeu de photos qui prend un peu plus que tout son sens. Un premier livre de ces photographies avait été édité en 1995 par jean-pierre faur sous le titre edwarda ; jacques clerc en avait publié, en 2012, un livre d'artiste, avec le poème de claude louis-combet, sous le titre l'autre edwarda (éd. la sétérée).

Je m'étais évadée du livre
Et maintenant
Le livre se referme sur moi
Hors de salut comme de l'être
Je suis mon sexe inassouvi

Je me serre entre mes bras
L'homme est parti, la terre déserte
Que l'on m'entende bien :
Je fus, je suis, celle qui fut,
Edwarda

Edwarda, l'ombre à quatre pattes
La ruisselante et la fendue
Celle qui hante et qui rêve
Et ne passe le silence
Que par le cri

les guenilles, edwarda, 34 photographies de élizabeth prouvost. Le petit carnet de documents préparatoires qui accompagne ces superbes clichés, est accompagné par *edwarda*, le très beau poème de claude louis-combet et *divine obscène*, improvisations sonores par ex-p qui donnent forme au silence qu'imposent et produisent ces images. 25×25 cm, 34 feuillets, deux livrets (28 et 8 pages), un cd (40'), que vous pouvez commander sur le site http://quoique.net/, en même temps que la revue du même nom et que la nouvelle publication par les *éditions crbl* donc, de ***survie***, dernier texte (1978) de danielle collobert (œuvres complètes, t.1, p.o.l, 2004) avec lequel élisabeth bartin (voix), sophie delizée (voix), michel doneda (saxo soprano), gérard fabbiani (clarinette basse) ont enregistré quelques improvisations sonores...

une viande de mauvais rêves et de cauchemars

extrait du *Journal* des Goncourt (années 1870-71)

Dimanche 18 septembre. — Pélagie n'a trouvé ce matin, chez les boulangers d'Auteuil, qu'un sou de pain. (...)

Lundi 19 septembre. — Ce soir, sur les boulevards, la foule des jours mauvais, une foule agitée, houleuse, cherchant du désordre et des victimes, et d'où sort, à tout moment, le cri : « Arrêtez-le ! » et aussitôt sur la piste d'un pauvre diable se sauvant, la ruée brutale d'un groupe d'hommes qui se précipite à travers les promeneurs, avec des violences prêtes à le déchirer. (...)

Samedi 24 septembre. — Dans la capitale du manger frais et des primeurs, il est vraiment ironique de voir les Parisiens se consulter devant les boîtes de fer-blanc des marchands de comestible et des épiciers cosmopolites. Enfin ils se décident à entrer, et sortent, emportant sous le bras, le BOILLED MUTTON ou le BOILLED BEEF, etc., toutes les conserves possibles et impossibles de viandes, de légumes, de choses qu'on n'aurait jamais pensé devoir devenir la nourriture du Paris riche. (...)
La carte des restaurants se reserre. On a mangé les dernières huîtres hier, et il n'y a plus en fait de poisson que de l'anguille et des goujons. (...)

Lundi 26 septembre. — Les gâcheurs de plâtre qui travaillent aux barricades, causent du coup de carabine qu'ils viennent de tirer au tir, dont on entend les coups stridents sur la plaque, contre laquelle des femmes d'une certaine élégance mangent bravement des pommes de terre frites, dans un restaurant improvisé sous une tente.

Mardi 27 septembre. — Hier, grande animation dans les groupes du boulevard des Italiens, contre les bouchers. On demande que le gouvernement vende lui-même ses bestiaux, sans l'intermédiaire de ces spéculateurs sur la misère générale. Devant la mairie de la rue Drouot, une femme pérore sur le manque et la cherté des choses les plus nécessaires à la vie, et elle accuse les épiciers de dissimuler une partie de leurs approvisionnements, pour doubler le prix dans huit jours. Elle termine en disant, avec raison et d'une voix colère, que le peuple n'a pas d'argent pour faire des provisions, qu'il a besoin d'acheter, au jour le jour, et que toujours, toujours, les choses sont arrangées pour que le pauvre pâtisse, et que le riche soit épargné. (...)

Paris est agité, Paris est inquiet de sa pitance ordinaire. Çà et là des petits groupes féminins très gesticulants, et je tombe rue Saint-Honoré, au coin de la rue Jean-Jacques-Rousseau, dans un rassemblement furieux qui heurte les volets d'un épicier. Une femme me conte que c'est un épicier ayant vendu un hareng saur, 50 centimes, à un mobile, qui l'a fiché au bout d'un bâton, avec cette inscription : « Vendu 50 centimes par un officier de garde national à un pauvre mobile. »

J'entends deux femmes se disant derrière moi, dans un double soupir : « Il n'y a déjà plus rien à manger ! » En effet, je remarque la pauvreté des devantures de charcuterie, où ne se voient plus que quelques saucissons à l'enveloppe d'argent, et des bocaux de conserves de truffes.

Je reviens de la Halle par la rue Montmartre : les planches de marbre blanc de la maison Lambert, à cette époque si chargées de quartiers de chevreuil, de faisans, de gibier, sont nues, les bassins aux poissons sont vides, et dans ce petit temple de la gueule, se promène mélancoliquement un homme très maigre ; en revanche, à quelques pas de là, dans l'éclat du gaz, faisant étinceler un mur de boîtes de fer-blanc, une grosse fille joviale débite du Liebig. (...)

Samedi 1er octobre. — La viande de cheval se glisse sournoisement dans l'alimentation parisienne. Avant-hier, Pélagie avait rapporté un morceau de filet que, sur sa mine douteuse, je n'ai pas mangé. Hier, chez Péters, on m'apporte un rosbif, dont mes yeux de peintre suspectent le rouge noirâtre, si différent du rouge rose du bœuf. Le garçon ne m'affirme que bien mollement que ce cheval est du bœuf. (…)

Lundi 10 octobre. — Ce matin, je vais chercher une carte pour le rationnement de la viande. Il me semble revoir, telle que me les dépeignait ma pauvre vieille cousine Cornélie de Courmont, une de ces queues de la grande Révolution, en cette attente de gens mêlés de vieilles haillonneuses, de bizets à képis, de petits bourgeois à la Henri Monnier, parqués en ces locaux improvisés, dans ces pièces blanchies à la chaux, où vous reconnaissez, assis autour d'une table, tout-puissants dans leurs uniformes d'officiers de la garde nationale, et suprêmes dispensateurs de votre nourriture, vos peu honnêtes fournisseurs.
Je rapporte un papier bleu, curiosité typographique des temps à venir et des Goncourt futurs, qui me donne le droit, pour moi et ma domestique, d'acheter, chaque jour, deux rations de viande crue, ou quatre portions d'aliments, préparés dans les cantines nationales. Il y a des coupons jusqu'au 14 novembre. (…)

Jeudi 20 octobre. — (…) Les marchandises de tous les magasins s'ingénient à se convertir en objets de rempart ; il n'y a plus que des couvertures de rempart, des fourrures de rempart, des lits de rempart, des couvre-chefs de rempart, des gants de rempart.

En même temps la devanture des marchands et des fournisseurs de victuailles prend quelque chose de sinistre, par le néant de l'exposition. Les serviettes sales des habitués : c'est toute celle des gargotes ; deux aucubas malades, au milieu de terrines vides : c'est toute celle des charcutiers. En revanche, des voitures à bras promènent sur le pavé de petites fabriques roulantes de crêpes.
La Halle est curieuse. Là, où se vendait la marée, tous les étaux vendent de la viande de cheval, et au lieu de beurre, l'on débite de la graisse d'animaux inconnus, en forme de grands carrés de savon blanc.
Mais l'animation, le mouvement sont au marché aux légumes, que le maraudage fait encore abondants ; et il y a foule autour de ces petites tables, chargées de choux, de céleris, de choux-fleurs, qu'on se dispute, et que des bourgeoises emportent dans des serviettes. Dans ce bruit d'offres, de paroles, de plaisanteries, d'injures, soudain de gros : « Hélas, mon Dieu ! » bruyamment soupirés par les vendeuses, devant la bière d'un franc-tireur, qu'on entrevoit entre les rideaux entr'ouverts d'une civière, le transportant à son domicile. (...)
Dimanche 23 octobre. — (…) En la rue de Tournon, toute obscurée, un trou de lumière sous un auvent, où pendent des

choux-fleurs et des paquets d'aulx. Un rassemblement d'affamés devant… C'est une fruitière dont l'étal, à moitié répandu sur le trottoir, montre, dans une mare de sang, deux grands cerfs, le cou entaillé, et les entrailles jetées dehors, comme pour une curée. Dans une petite baignoire d'enfant, à la surface de l'eau vagueuse, d'énormes carpes pressent leurs museaux bleuâtres. Et à la lueur d'une chandelle mourante, dans un vieux chandelier de cuivre, se voit le fauve du cou d'un jeune ours, percé d'un trou rond, et ses larges pattes recourbées par la mort — des pensionnaires du Jardin d'Acclimatation, que la faim de Paris va se disputer demain. (...)

Mardi 25 octobre. — (…) L'œil du Parisien, aujourd'hui, n'est plus qu'aux étalages des choses susceptibles d'être mangées, aux étalages des produits avec lesquels on triche avec l'alimentation des jours ordinaires. Et devant l'annonce d'un de ces produits, c'est un curieux spectacle que l'étude d'un passant, en son indécision, en ses combats intérieurs, qui se témoignent par le déplacement d'un parapluie d'un bras sous l'autre, ses en allées et ses retours. J'étudiais au passage Choiseul ce manège d'un assiégé devant un tout nouveau produit, dont l'usage connu, et peut-être des souvenirs personnels, l'arrêtaient dans son désir de le faire servir à sa cuisine. Un moment le préjugé l'avait emporté, il était parti, il avait vingt pas… puis tout à coup, une volte, et revenant sur ses pas, il est entré fiévreusement dans la boutique de pâtisserie acheter du beurre de cacao.

Samedi 29 octobre. — (…) Un voyou, qu'on dirait avoir posé pour Gavarni, dans une planche de Vireloque, ferme la marche, brandissant au bout de son bras, levé en l'air, un long chat noir fraîchement écorché. (...)

Lundi 7 novembre. — (…) Une boucherie de la rue Neuve-des-Petits-Champs a changé son nom en HIPPOPHAGIE, et étale, dans le flamboiement du gaz, un écorché élégant, au péritoine découpé en festons et en dentelles, un écorché tout enguirlandé de feuillages et de roses : un écorché qui est un âne. (...)

Samedi 12 novembre. — Que la postérité ne s'avise pas d'en conter aux générations futures, sur l'héroïsme du Parisien en 1870. Tout son héroïsme aura consisté à manger du beurre fort dans ses haricots, et du rosbif de cheval au lieu de bœuf, et cela sans trop s'en apercevoir : le Parisien n'ayant guère le discernement de ce qu'il mange. (…)

Jeudi 24 novembre. — Mme Burty me disait, aujourd'hui, que sa

blanchisseuse lui avait affirmé que la nourriture de son cheval lui coûtait 13 francs par jour.
Le chiffonnier de notre boulevard, qui, dans le moment, fait queue à la halle pour un gargotier, racontait à Pélagie qu'il achetait, pour son gargotier, les chats à raison de six francs, les rats à raison d'un franc, la chair de chien à raison d'un franc cinquante, la livre. (...)
Samedi 26 novembre. — (…) Le cheval est amené dans un coin, où un petit homme rabougri abaisse la poignée de fer d'un soufflet, maintenant rouge du charbon de terre allumé, et passe, à une espèce de monsieur en chapeau à haute forme, un fer qu'il tire du feu, et que celui-ci applique sur la fesse du cheval, toute fumante. Alors un autre homme en bonnet de laine, aux grandes bottes à entonnoir, un paletot passé sur sa blouse, fait très artistiquement, avec de grands ciseaux, deux ou trois tailles dans le poil du poitrail : des marques symboliques.
Après quoi, c'est de la viande de boucherie, qui a reçu son passeport pour l'abattoir.
Mardi 29 novembre. — La viande salée, délivrée par le gouvernement, est indessalable, immangeable. J'en suis réduit à couper le cou à une de mes dernières petites poules, avec un sabre japonais. Ça a été abominable, cette pauvre petite poule voletant, un moment, dans le jardin, sans tête. (...)

Mardi 6 décembre. — Aujourd'hui nous avons, sur la carte des restaurants, du buffle, de l'antilope, du kanguroo, authentiques. (...)

Mardi 20 décembre. — Je ne sais, l'absence de viande rouge, l'absence de principe nutritif dans toute cette carne bouillie des conserves, le manque d'azote, le mauvais, le délétère, le sophistiqué, de tout ce que les restaurants vous font manger, depuis six mois, vous laissent dans un état permanent d'incomplète satisfaction de l'appétit. On a toujours une sourde faim, quoi qu'on mange. (...)

Jeudi 22 décembre. — Paris tout entier est une foire, et l'on vend de tout sur tous les trottoirs de Paris. On y vend des légumes, on y vend des manchons, on y vend des paquets de lavande, on y vend de la graisse de cheval. (...)

Samedi 24 décembre. — Je trouve, en descendant du chemin de fer, un paysan tenant amoureusement entre ses bras, ainsi qu'on tient un enfant, un lapin de choux, dont il demande 45 francs aux passants.

Mercredi 28 décembre. — (…) Une expression et une image, nées du siège. J'entends un militaire dire à un autre : « Pour moi, ce qui m'attend là, c'est une fricassée de pain sec ! » (...)

Samedi 31 décembre. — La viande de cheval, une viande de mauvais rêves et de cauchemars. Depuis que je m'en nourris, c'est une suite de nuits insomnieuses. (…)

J'ai la curiosité d'entrer chez Roos, le boucher anglais du boulevard Haussmann. Je vois toutes sortes de dépouilles bizarres. Il y a au mur, accrochée à une place d'honneur, la trompe écorchée du jeune Pollux, l'éléphant du Jardin d'Acclimatation, et au milieu de viandes anonymes et de cornes excentriques, un garçon offre des rognons de chameau.

Le maître boucher pérore, au milieu d'un cercle de femmes : « C'est 40 francs la livre, pour le filet et pour la trompe… Oui, 40 francs… Vous trouvez cela cher… Eh bien ! vraiment, je ne sais pas comment je vais m'en tirer… Je comptais sur trois mille livres, et il n'a produit que deux mille trois cents… Les pieds, vous me demandez le prix des pieds, c'est vingt francs ; les autres morceaux, ça va de huit à quarante francs… Ah ! permettez-moi de vous recommander le boudin ; le sang de l'éléphant, vous ne l'ignorez pas, c'est le sang le plus généreux… son cœur, savez-vous, pesait vingt-cinq livres… et il y a de l'oignon, mesdames, dans mon boudin… »

Je me rabats sur deux alouettes que j'emporte pour mon déjeuner de demain.

En sortant, j'aperçois une barbe qui marchande l'unique caneton qu'on voit à un étalage de fruitier de la rue du Faubourg Saint-Honoré. C'est Arsène Houssaye.

Il se plaint drolatiquement du peu de connaissance des hommes, qu'ont les membres du gouvernement, et me cite ce joli mot de Morny, embêté par les prétentions dirigeantes et gouvernantes des journalistes, disant : « Vos journalistes, mais ils n'ont pas été seulement ministres ! »

Puis le poète parle de la ruine financière de la France, répétant une phrase de Rouland, toute chaude de ce matin : « Si l'on peut estimer la fortune de la France à quinze cents milliards, il faut la considérer comme tombée, dès aujourd'hui, à neuf cents milliards. »

Le jour de l'an de Paris de cette année, il réside dans une douzaine de misérables petites boutiques, semées, çà et là, sur le boulevard, où des marchands grelottants offrent des Bismarck, caricaturés en pantins, aux passants gelés.

Ce soir, je retrouve, chez Voisin, le fameux boudin d'éléphant, et j'en dîne.

Samedi 7 janvier. — Les souffrances de Paris pendant le siège : une plaisanterie pendant deux mois. Au troisième, la plaisanterie a tourné au sérieux, à la privation. Aujourd'hui c'est fini de rire, et l'on marche à grands pas à la famine, ou tout au moins pour le moment à une gastrite générale. La portion de cheval, pesant trente-trois centigrammes, y compris les os, donnée pour la nourriture de deux personnes, pendant trois jours, c'est le déjeuner d'un appétit ordinaire. A défaut de viande, pas possible de se rejeter sur les légumes : un petit navet se vend huit sous et il faut donner sept francs d'un litre d'oignons. Du beurre, on n'en parle plus, et même la graisse qui n'est pas de la chandelle ou du cambouis à graisser les roues, a disparu. Enfin les deux choses dont se soutiennent, s'alimentent, vivent les populations malaisées, les pommes de terre et le fromage : le fromage, il est à l'état de souvenir, et les pommes de terre, on a besoin de protection pour s'en procurer à vingt francs le boisseau. Du café, du vin, du pain : c'est la nourriture de la plus grande partie de Paris.

Vendredi 13 janvier. — Il faut vraiment rendre justice à cette population parisienne, et l'admirer. Que devant l'insolent étalage de ces marchands de comestibles, rappelant maladroitement, à la population meure-de-faim, que les riches avec de l'argent peuvent toujours, toujours, se procurer de la volaille, du gibier, les délicatesses de la table, cette population ne casse pas les devantures, ne bouscule pas les marchands et les marchandises, — cela a lieu d'étonner.

Je n'ai rencontré un peu d'indignation que devant la façade du boulanger Hédé, rue Montmartre, le seul boulanger qui, à l'heure qu'il est, fasse encore du pain blanc et des croissants. Le peuple mangeur de pain blanc, condamné au pain de chien, semblait souffrir seulement de cette faveur, achetée du reste par des heures de queue.

Quand je lisais, dans le journal de Marat, les dénonciations furibondes, de l'ORATEUR DU PEUPLE contre la classe des épiciers, je croyais à de l'exagération maniaque. Aujourd'hui, je m'aperçois que Marat était dans le vrai… Ce commerce, tout gardenationalisé, est un vrai commerce d'accapareurs. Pour ma part, je ne verrais aucun mal à ce que l'on accrochât, à la devanture de leurs boutiques, deux ou trois de ces voleurs sournois, bien persuadé que, cela fait, la livre de sucre ne

monterait pas de deux sous par heure.
Peut-être quelques assassinats, intelligemment choisis, sont, dans les temps révolutionnaires, le seul moyen pratique de retenir la hausse dans des limites raisonnables.
Je voyais, ce soir, chez un restaurateur, le découpoir du maître d'hôtel faire à peu près 200 tranches dans un cuissot de veau, d'un veau découvert à un quatrième étage, peut-être du dernier veau existant à Paris. Deux cents tranches, à 6 francs, de la grandeur et de l'épaisseur d'une carte de visite, ça fait 1 200 francs. (...)

Lundi 16 janvier. — (...) Aujourd'hui commence la distribution d'un pain, dont un morceau sera une vraie curiosité pour les collections futures, un pain où l'on trouve des fétus de paille.

Mercredi 18 janvier. — Aujourd'hui, c'est le rationnement à raison de 400 grammes par individu. Songe-t-on qu'il y a des gens condamnés à se nourrir de si peu ? Des femmes pleuraient, à la queue du boulanger d'Auteuil. (...)

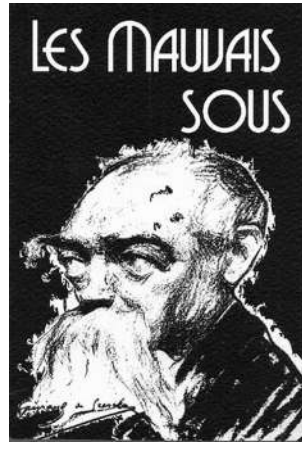
Vendredi 20 janvier. — La dépêche de Trochu, d'hier soir, me semble le commencement de la fin : elle me tue l'estomac.
J'envoie une portion de mon pain à un voisin, un pauvre garde national qui relève de maladie, et que Pélagie a trouvé déjeunant avec deux sous de cornichons. (...)
Samedi 21 janvier. — (...) Nous avons vu, successivement, les boutiques des charcutiers devenir des endroits vides, ornés de faïences jaunes et d'aucubas à la feuille marbrée de blanc ; les boutiques de bouchers, des locaux aux rideaux clos derrière les grilles cadenassées ; aujourd'hui c'est le tour des boutiques de boulangers, qui sont des trous noirs, aux devantures hermétiquement fermées. (...)

Lundi 23 janvier. — Un curieux tableau ! Dans les restaurants encore ouverts, les dîneurs apportent leur pain, sous le bras, par suite de la pancarte affichée hier, et qui annonçait que les restaurateurs ne pouvaient plus fournir le pain aux consommateurs. (...)
Deux fois on a annoncé le dîner, mais personne n'a entendu.
On se met enfin à table.
Chacun tire son morceau de pain. (…) On apporte une selle de mouton.
— « Oh ! dit Hébrard, on nous servira le berger à notre prochain dîner ! »
En effet, c'est une très belle selle de chien.

— « Du chien, vous dites que c'est du chien, s'écrie Saint-Victor, de la voix pleurarde d'un enfant en colère, n'est-ce pas, garçon, que ce n'est pas du chien ? »
— « Mais c'est la troisième fois que vous en mangez, du chien, ici ! »
— « Non, ce n'est pas vrai… M. Brébant est un honnête homme, il nous préviendrait… mais le chien est une viande impure, — fait-il avec une horreur comique, — du cheval, oui, mais pas du chien. »
— « Chien ou mouton, bredouille Nefftzer, la bouche pleine, je n'ai jamais mangé un si bon rôti… mais si Brébant vous donnait du rat… moi je connais ça… C'est très bon… le goût en est comme un mélange de porc et de perdreau ! »
Pendant cette dissertation, Renan qui paraissait préoccupé, soucieux, pâlit, verdit, jette sa cotisation sur la table et disparaît.
Mardi 7 février. — Un curieux défilé, que celui de tous les gens, hommes et femmes, revenant du pont de Neuilly. Tout le monde est bardé de sacs, de nécessaires, de poches gonflées de quelque chose qui se mange.
Des bourgeois portent sur l'épaule cinq à six poulets, faisant contrepoids à deux ou trois lapins. J'aperçois une élégante petite femme, rapportant des pommes de terre, dans un mouchoir de dentelle. Et rien n'est plus éloquent que le bonheur, la tendresse, dirai-je presque, avec laquelle des gens tiennent, dans leurs bras, des pains de quatre livres, ces beaux pains blancs, dont Paris a été privé si longtemps.

Scruter les fibrilles

Charles de Sivry



Certes, cette période de la guerre fut intéressante. Paris sans pain, sans graisse, sans pomme de terre, Paris affamé. Dans les cafés, lumineux autrefois, on s'éclairait à la bougie. De pâles petites lampes à pétrole se cachaient dans les angles des becs de gaz. Les bijoutiers du Palais-Royal mettaient en montre (sous globe) du BEURRE !! à vingt francs la livre, d'ailleurs. On suivait dans les rues des gens - rares - tenant en laisse une oie, ou, sous leur bras, un canard couincoinant. La bête, aux enchères, arrivait, à des prix de 100, 150 frs 45, au minimum. Aux Halles, on vendait - cher - des jambes de cheval aux pieds encore ferrés. Chez Marquis, chez Perron, on vendait du chocolat qui, cuit, devenait violet. Déjà les palmes ! Et les pâtés d'alouettes, où le bon docteur reconnaissait de

petites côtes d'une forme particulière qui ne pouvaient appartenir qu'à un animal de la famille des rongeurs. Et puis - il faut le dire. Nous avions eu la bonne fortune de tomber sur une servante aussi débrouillarde qu'honnête. De temps en temps, elle demandait à ma mère la permission de prendre une demi-journée. Elle s'en allait aux avant-postes, munie, naturellement, de l'argent nécessaire, et ne revenait jamais bredouille. Tantôt, c'étaient des œufs, chose ultra-rare ; tantôt de la viande, de la graisse, des tas de rares douceurs, quoi ! Un soir, elle s'en revint triomphante, apportant un beau morceau de viande qui pesait au moins deux livres. Chose étrange : pas de peau, pas de trace de gras... Une chair courte... On s'étonna ; mais, ayant déclaré que cela sentait bon et avait bonne mine, on fit cuire le mystère. Ce ne pouvait être ni du veau, Ni du porc, Ni de l'âne, Ni du mulet, Ni de l'ornithorynque même, Ni du cheval, Ni du bœuf, Ni de la vache... Restait l'hypothèse d'animaux volés dans des ménageries... Le mystère, une fois cuit, fut déclaré succulent. Et comme, le lendemain, nous avions la bonne fortune d'avoir le docteur à déjeuner, on lui servit à l'état de viande froide le Problème. Le docteur rêvait. Il fit revenir le plat pour l'examiner. Scrutant les fibrilles, examinant surtout la sauce qui, semblable à la graisse d'oie, n'avait pas figé :

- Je sais ce que c'est, cria-t-il triomphant, c'est de la chair humaine. Puis, très doucement, à ma mère :

- Madame, je vous en redemanderai.

Ma fiancée, au cœur pas encore aguerri, quitta la table. J'avoue, à ma honte, que je continuai à manger avec beaucoup plus d'intérêt.

Ce passage est extrait de *Souvenirs sans regret,* ouvrage inachevé de Charles de Sivry. Rappelons que les Âmes d'Atala ont édité *Les Mauvais sous et autres contes fantastiques*, contes choisis, présentés et annotés par Béatrice Seguin et que celle-ci vient de sortir un ouvrage aux éditions du Passe-temps, basées sur Saint-Josse-sur-mer, à propos du cyanotype, et intitulé *Bleu sensible*. Comme la fiancée du pianiste du Chat noir.

Jo-Anne Mc Arthur http://weanimals.org/

SLAUGHTERHOUSE PRAYER

De la guerre dans les tribunes à la boucherie moderne

entretien avec John King

traduction : Chloé Perrin

Mon premier match a été Chelsea-Southampton en 1970.
C'était quelque chose d'impressionnant de voir ses héros en chair et en os,
mais mon plus grand souvenir, c'était de voir les tribunes remplies de centaines
de skinheads qui tapaient des mains
sur le morceau "Liquidator" d'Harry J All Stars.
C'est vraiment ça dont je voulais faire partie.
John King

C'est Daniel Chéribibi qui m'a présenté John il y a un peu plus d'un an, lors de son passage en France. Pour Mathieu Léonard, du journal CQFD, « lire les romans de John King, c'est se plonger au cœur de la vie quotidienne des classes populaires britanniques ; se mêler à leurs contradictions, à leurs frustrations, à leurs défaites ; vibrer à travers une culture vivante et rageuse, [car il] parle évidemment de choses qu'il connaît, sans juger, sans donner de leçons, avec un souci constant d'authenticité ». Aussi, comme beaucoup de tondus, j'avais lu avec un intérêt certain ses romans et ce fût un réel plaisir de le rencontrer et de baragouiner quelques mots de rosbeef avec lui. Nous avons gardé le contact, et grâce à Chloé Perrin, fidèle lectrice des âmes et traductrice, nous avons pu prolonger la discussion par voie électronique autour notamment d'un roman qu'il finit d'écrire sur le thème de la libération animale. Nous remercions évidemment John d'avoir répondu à nos questions malgré des circonstances difficiles pour lui, et Chloé d'avoir rendu l'échange possible. Enjoy *!*

Hors d'œuvre

Les âmes : Nous nous sommes rencontrés le samedi 20 septembre 2014, au festival littéraire d'Ivry-sur-seine, *En première ligne*, en compagnie de Daniel Chéribibi. T'étais l'invité d'honneur et le thème du festival (sous parrainage de l'ami Hafed Benothman, disaru depuis) était un thème pas si évident : l'égalité. Il y avait de nombreux intervenants dont Maylis de Kerangal, Thierry Pelletier, Mogniss Abdallah, Jacques Rancière, Gérard Delteil, Dominique Kalifa, pour ne citer qu'elle/eux. Le bar servait entre autre de la bouffe vegan, il était géré par des squatteurs et squatteuses du coin, et tenu par des roms. Les Moonshiners jouaient, y'avait entre autres des skins, des punks qui parlaient tous de l'enterrement de Schultz (Parabellum) quelques jours plus tôt. Les revues *Jef Klak*, *Chéribibi* et *CQFD* avaient fait une place douillette à Amer. Il faisait beau, je galérais à parler anglais, mais c'était une journée plutôt très sympathique à tes côtés. Pour le débat, c'est Daniel Paris-Clavel et Philippe Villechalane qui te présentent comme un écrivain à part dans la littérature anglaise qui a choisi après les terribles années Thatcher et la défaite du mouvement ouvrier britannique de redonner la parole au peuple dans le sillage des *Angry young man*, ces « jeunes gars en colère » qui chahutèrent le royaume des lettres britanniques dans les années cinquante. Tu causes gentrification, populo, football, prix des places dans les stades. Et pis tu parles aussi de ta détestation de l'Union européenne et tu dis être fier d'être anglais, sauf qu'ici, c'est le discours confisqué par le Front National. Tu cites Georges Orwell, 1984 et la « common decency », sauf qu'ici, sa figure est aujourd'hui préemptée par des conservateurs ou des réacs (le Comité Orwell avec Natacha Polony) et des fachos genre Laurent Obertone (*La France Orange mécanique*, et la *France Big brother*)

qui oublient *Hommage à la Catalogne* et son engagement auprès des anarchistes en 1936, et l'enrôlent dans des combats qui n'étaient pas les siens, ne retenant que son patriotisme qu'ils montent en épingle. Du coup, ailleurs, on t'accuse de prêter le flanc à des ambiguïtés sexistes, racistes ou homophobes ou d'être populiste. Est-ce que tu comprends que ça puisse déstabiliser, surprendre, voire faire grincer des dents ? Et alors bon, rassure-nous avant d'entamer cet entretien : tu ne vas pas rallier l'EDL ?!! Ha ! Ha ! Et blague à part, l'égalité ça évoque quoi pour toi ?

John King : L'égalité selon moi, c'est l'idée selon laquelle tout le monde doit avoir les mêmes opportunités dans la vie, doit être respecté et traité de manière équitable. Ce ne sont ni les richesses matérielles ni l'argent qui me motivent, et j'aimerais que ces choses aient moins d'importance et puissent être amendées afin que nous puissions mieux vivre, mais je ne pense pas que cela va changer de sitôt. Lorsque les anciens exploiteurs ont été renversés, de nouveaux ont pris leur place. Je pense donc que le système démocratique est le meilleur moyen de parvenir à l'égalité. Les gens n'ont pas tous les mêmes motivations. Certains aiment donner, d'autres prendre. Ceux qui parlent de grands idéaux ne vivent pas toujours à leur hauteur. Nos démocraties sont loin d'être parfaites évidemment, mais c'est une expérience plutôt récente. Et puis quelles sont les autres possibilités finalement ? Il ne faut pas que les grandes entreprises prennent le contrôle, elles ont déjà trop leur mot à dire, et c'est pourquoi je m'oppose à l'Union Européenne. Pour moi, l'Union Européenne n'est pas l'Europe mais une base de pouvoir qui peut potentiellement devenir un super état totalitaire dirigé par les grandes entreprises. Il suffit de voir la manière dont la Grèce a été traitée pour comprendre leur conception de l'égalité.

Je pense que la montée d'un parti tel que le Front National en France est en partie due à l'incapacité de la

gauche à tenir tête à l'Union européenne. Trop de gens sont tombés dans le panneau de sa rhétorique libérale. La haine internationaliste des États-nations joue un rôle bien sûr, mais cela convient bien à l'Union européenne et plus généralement à la mondialisation. Peut-être que le Front National obtient tant de voix en dépit de ses positions sur d'autres sujets, et non grâce à celles-ci ? Qu'on le veuille ou non, une grande partie des classes populaires est très attachée à son pays parce qu'il incarne sa culture. Et nous avons tous nos identités. C'était la même chose au Royaume-Uni où le Parti National Britannique avait pas mal de succès, à une moindre échelle qu'en France, certes. Mais dès que l'UKIP (*UK Independence Party*/Parti pour l'indépendance du Royaume-Uni) est arrivé et s'est opposé à l'Union européenne, le Parti National Britannique s'est effondré, et de nos jours le vote UKIP est en grande partie composé de personnes des classes populaires qui votaient pour le parti travailliste et qui sont désormais désabusées. Le parti travailliste a lui aussi été pusillanime face à l'Union européenne.

C'est pour cela qu'Orwell est si intéressant, parce qu'il était de gauche tout en étant critique de la gauche. Il détestait le communisme autant que le fascisme. Il était opposé à toute forme de totalitarisme et n'aurait clairement pas soutenu les groupes d'extrême droite. Il a combattu Franco durant la guerre civile espagnole ! Mais Orwell avait bien repéré les hypocrites qui se trouvaient dans les rangs travaillistes. Je l'ai vu moi-même au cours de ma vie. Des personnages publics qui disent une chose et font le contraire. Lorsque l'on regarde le parti travailliste en Angleterre, il est rempli d'universitaires, de gens qui n'ont pas travaillé pour de vrai une seule journée de leur vie. Les travailleurs rejettent leurs idées quand ils voient ça. C'est facile de dire à ceux qui ont peu qu'ils ne devraient pas aspirer à plus lorsqu'on vient d'un milieu aisé. Toutes ces choses se recoupent et n'ont pas fini de se reproduire.

Les essais d'Orwell sont toujours pertinents. La plupart des gens se sentent liés à leur pays en tant qu'incarnation de leur culture. Ce n'est peut-être pas l'idéal, c'est discutable, mais ce lien existe, et ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Je sais qu'on croit souvent que le nazisme vient de l'idée d'Etat-nation, mais on peut aussi le voir sous un autre angle : ça serait la volonté de défendre des pays indépendants qui aurait mis en échec leur volonté de créer un empire européen. Le national-socialisme était une idéologie. Elle a été mise en échec par des gens qui ont défendu leur pays. Par la France libre et par les patriotes de la Résistance. En Union Soviétique on parlait toujours de la Grande guerre patriotique parce que peu de citoyens ordinaires étaient prêts à combattre jusqu'à la mort pour Staline. C'était la même chose en Angleterre. Et ces gens étaient souvent socialistes ou communistes bien sûr ; il y a toujours des contradictions et des variations dans notre manière de penser. Orwell était patriote, mais encore une fois, soyons clairs, il détestait autant le fascisme que le communisme. Il haïssait le totalitarisme. C'était un socialiste qui croyait en la démocratie. Personnellement, je trouve que le système politique sous forme de partis a ses limites. Je préfère considérer séparément chaque problème.

En ce qui concerne les ambiguïtés qu'il peut y avoir dans mes romans : j'écris des fictions qui reflètent la vie, je vais donc avoir dans mes histoires un large panel de personnages qui vont utiliser un certain langage et qui vont défendre certaines opinions. Rien ne prouve que je fustige tel ou tel groupe que tu mentionnes. Bien au contraire. Mais la langue est utilisée de façon complexe ; encore une fois les gens peuvent dire des choses sans les croire vraiment, souvent de manière assez vague, pour être intégrés dans la société, mais ensuite ils vont se contredire et c'est là que ça peut devenir amusant. C'est assez clair, je trouve. Alors, est-ce que je fais grincer des dents ? Je ne

sais pas. Mais il faut que les gens comprennent la manière dont la langue et les mots sont utilisés. Mes livres ne sont pas des manuels scolaires.

Lorsque je dis que je suis fier d'être anglais, je parle de la culture et du peuple plus que de l'Etat ; c'est ce que je réponds souvent lorsque j'entends des stéréotypes avec lesquels je suis en désaccord. Cela ne veut pas dire que je me sente opposé à qui que ce soit d'autre. Je peux aimer la France, mais est-ce que je peux dire que je suis fier de la France ? Il en va de même de l'Inde, qui est sans doute le pays le plus intéressant que j'aie jamais visité. Est-ce que je peux dire que je suis fier de l'Inde ? J'aime la Grande-Bretagne et sa culture, cela dit. C'est ce que je ressens. Évidemment, elle n'est pas parfaite, mais j'ai voyagé dans le monde entier et il y a des discriminations et des inégalités partout. Encore une fois, je ne crois pas que nous allions vers l'Utopie. Les êtres humains sont égoïstes et se trouvent toujours des excuses. C'est pour cela que nous sommes l'espèce dominante, je suppose. Il suffit de voir la manière dont nous traitons les animaux non-humains pour voir jusqu'à quel point nous pouvons aller pour trouver des excuses à l'inexcusable. Mais en dépit de tout cela, je ne déteste personne, j'aime la plupart des gens et les opinions contraires aux miennes m'intéressent parce que je peux voir dans la plupart des personnes que je rencontre l'enfant qu'elles ont été, et je sais que nous finirons tous dans le même état lorsque nous serons vieux.

Les âmes : Mouais... Passons. Stewart Home, le skinhead situationiste que tu connais, auteur de *Slow death, Blood rites of the bourgeoisie* et *No Pity* (chez AK Press) raconte que sa mère était issue d'une famille nombreuse de la classe ouvrière du sud du Pays de Galle, que son père était docker, que ses oncles et tantes étaient ouvriers. Que lui a fréquenté un lycée d'un quartier ouvrier, au sud de Londres. Qu'il a ensuite travaillé à l'usine, puis

trois jours dans l'agriculture avant de finir chômeur en 79 et de jouer dans un groupe punk, puis dans un groupe ska, les Molotovs. De quel milieu viens-tu John, quel a été ton parcours et quels boulots as-tu exercé avant d'écrire ? On dit de *Human punk* qu'il est le plus autobiographique de tes livres. A quel titre ? Et aujourd'hui, vis-tu de l'écriture ?

John King : J'ai grandi en périphérie des quartiers ouest de Londres et j'ai eu mes premiers jobs dans des entrepôts et à l'usine. Je vivais près de la zone commerciale de Slough où il y avait beaucoup de travail, mais j'avais envie faire quelque chose de différent, même si j'allais devoir attendre encore longtemps avant que ça n'arrive. Je suis parti explorer le monde quand j'avais vingt-cinq ans. Ce fut une belle expérience, et bizarrement, cela m'a fait découvrir ma propre culture sous un jour bien plus clair et positif.

Human Punk s'inspire d'une période bien précise de ma vie et reflète en partie le lieu où j'ai grandi. Il y avait beaucoup d'emplois autour de Londres dans les années 70, ce n'était pas comme dans le nord du pays. À cet âge-là, je n'avais pas suffisamment confiance en moi pour jouer dans un groupe ou faire des fanzines, mais rétrospectivement, je regrette de ne pas l'avoir fait. Bien peu de gens vivent leurs rêves si le manque d'argent les en empêche. L'éthique du travail était et demeure très forte. Mais à partir de vingt ans, quand j'ai commencé à lire des livres sérieux, je me suis dit qu'un jour peut-être j'essaierai d'écrire quelque chose.

Pour être écrivain j'ai fait des sacrifices car la clé, c'est d'avoir le temps nécessaire pour produire, et

c'est la même chose pour Stewart. Voyager m'a donné la confiance dont j'avais besoin pour essayer de me mettre sérieusement à l'écriture, je pense. Maintenant j'en vis, mais il y a des années meilleures que d'autres, et je n'ai pas un train de vie très élevé. Le mieux dans tout ça est que je suis libre, ce qui a toujours été mon ambition, et que je fais ce que j'aime. Il y a tellement de gens qui ne peuvent pas en dire autant, qui sont coincés à faire un travail qu'ils n'aiment pas… Je suis reconnaissant de la chance que j'ai. Même si je ne suis ni père, ni propriétaire, j'ai énormément de chance.

Les âmes : Tu as connu un certain succès avec *Football factory* à propos duquel Irvine Welsh, pour ne citer que lui, a écrit qu'il était « le meilleur ouvrage jamais écrit sur le football et la classe ouvrière » et qui a été adapté au cinéma en 2004 par Nick Love, nous y reviendrons. Est-ce que cela a changé quelque chose à ton mode de vie, hormis le fait que tu t'es fait plein de potes un peu

dangereux et que t'as gagné le respect de nombreux hooligans à travers le monde entier, ce qui n'est pas négligeable quand on traine les bars, et est-ce que ça a modifié ta manière d'écrire ? Penses-tu que le succès puisse être une menace, du moins un handicap ou un inconvénient pour un écrivain populaire, qui écrit sur les cultures populaires ?

John King : Le livre s'était déjà très bien vendu, donc le film n'a rien changé de ce point de vue-là, même si en effet, il a permis à un public plus large de le découvrir. J'ai commencé à aller voir des matches de foot régulièrement lorsque j'avais seize ans donc c'est un monde que je connaissais déjà très bien, et si qui que ce soit a un problème avec le livre ou le film je serais toujours prêt à en discuter avec lui. C'est peut-être bizarre, mais je n'ai jamais eu de problème avec qui que ce soit. Je n'ai toujours eu que des retours positifs. Mais je crois que c'est un roman honnête. Il y a des contradictions au sein des personnages, beaucoup d'opinions différentes, ce qui reflète la vraie vie, et les gens reconnaissent tout cela ; si

tu les écoutes, ils t'écouteront aussi. En ce qui concerne mon approche des réalités du football et de la culture qui l'entoure, ce n'est pas celle d'une personne qui viendrait juste de les découvrir, mais plutôt de quelqu'un qui les connaissait déjà très bien.

Les âmes : Les thèmes de l'âge, de la filiation, des relations entre les générations sont particulièrement importants dans *Human Punk, Skinheads, Aux couleurs de l'Angleterre,* mais aussi dans *White Trash*. Dans *Skinhead* tu croises les histoires de trois générations de skin, et leurs musiques respectives, le ska, la oi! et le punk, qui coexistent sans jamais s'annuler. En cela tu contredis la vision purement linéaire du temps historique généralement admise, lui préférant une dimension cyclique plus benjaminienne où la temporalité recouvrent des cercles qui se chevauchent. Tu tentes d'ailleurs de traduire cette persistance, ou plus exactement, cette notion de survivance à travers les temps de narration employés. Tu écris sur le passé au présent et sur le présent au passé. J'ai l'impression que le temps est presque un personnage à part entière dans tes romans. D'où vient d'après toi cette obsession et quel rôle joue au final ce personnage ?

John King : Peut-être qu'elle vient de ma volonté de donner un sens à la vie et au défilement des années. Parfois je constate à quel point les souvenirs durent peu, et à quel point un passé dont je me souviens clairement peut être rapidement oublié et/ou altéré. Et pourtant, je vois des choses se reproduire en permanence. Les mêmes inquiétudes et les mêmes disputes se répètent sans cesse, et les générations précédentes nous le disaient quand nous étions enfants, mais peut-être que nous ne les écoutions pas beaucoup. Ce qui est positif, c'est la manière dont la culture est transmise de génération en génération, je vois cela comme une éducation sur laquelle ni l'Etat ni la publicité ou une quelconque propagande n'auraient de prise. De bien des manières, ce sont nos traditions familiales qui nous forment. J'aime beaucoup cette idée ; elle ne signifie pas que l'on ne peut pas se faire nos propres opinions, mais simplement que nous pouvons voir d'où viennent nos comportements. Peut-être que je conçois le temps différemment que d'autres. Au fond de moi, je me sens sans âge, comme si je commençais ma vie chaque matin. La résilience de la culture et des mœurs m'intéresse beaucoup, elle montre que les gens peuvent naturellement lutter contre ceux au pouvoir qui cherchent à formater notre manière de penser.

Les âmes : J'ai l'impression que la figure du skinhead est très liée à celle du père et que celui-ci entretient toujours un rapport ambigu et contradictoire avec ses aînés. A ce titre, je trouve que les premières lignes de *Skinhead* illustrent parfaitement ce thème et condensent en quelques mots l'ensemble du roman : «Terry English s'étira et bailla et se concentra sur la pluie qui criblait la fenêtre du salon, suivant des yeux un fil d'argent qui dérivait de biais, luttant contre le flot et finalement contraint de s'arrêter, une goutte d'encre grossissant, gonflée de contrariété, la frustration faisant place à la colère, et explosant enfin pour repartir à l'assaut, deux fois plus forte ». Il y a quelque chose de très proustien

là-dedans. Tes références sont évidemment toute autre, nous y venons, mais on évoque parfois aussi Shakespeare, notamment dans *Human punk.* Quel est ton rapport à tes aînés ?

John King : Je considère mes aînés comme une mémoire vivante. Je me suis toujours intéressé à leurs histoires. C'est de celles-ci que je tiens mon rapport au passé, de ces histoires racontées par les personnes âgées que j'ai rencontrées au fil des années. Les histoires changent et les époques révolues peuvent sembler meilleures ou pires qu'elles ne l'étaient en réalité, mais dans tous les cas, je trouve que leur approche de l'histoire est directe et authentique. Les gens s'adoucissent avec les années, et quand on passe les soixante-dix ou quatre-vingts ans par exemple, on peut devenir très réfléchi. Nous ressentons les mêmes sentiments et les mêmes émotions, nous partageons beaucoup d'expériences, et donc en discutant à cœur ouvert avec ces personnes, on peut avoir un petit aperçu de ces manières de vivre dont l'histoire officielle, celle des livres ou des documentaires, ne parle pas et qui sont aujourd'hui complètement perdues. Je trouve ça formidable quand quelqu'un me parle d'un pub ou d'une salle de concert que je connais, et qu'il me raconte qu'il y buvait dans les années 40 comme ça m'est arrivé récemment, ou qu'une personne me parle de son père ou de sa mère, ou encore de la manière dont l'ancien *East End* de Londres s'est déplacé à l'ouest de la ville lorsqu'il y a eu une grosse vague de construction après la Première Guerre Mondiale... J'aime l'histoire sociale, les petites choses de la vie sont importantes à mes yeux.

Les âmes : En France, les mauvaises langues ne retiendront dans le nom de l'un des personnages principaux de ton roman sans cheveux, *English*, qu'une référence bassement nationaliste, se trompant une nouvelle fois je crois sur ton compte. Il y a un jeu de mots dans *Terry English* qui est difficile à rendre en français : peux-tu nous l'expliquer ?

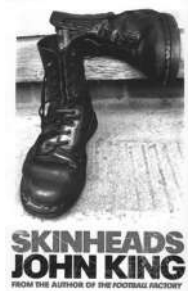
John King : Lorsqu'une personne porte le nom d'un pays, cela signifie souvent qu'elle vient d'ailleurs et qu'elle s'est installée ou qu'elle est venue travailler dans le pays en question. En ce qui concerne l'ouest de Londres, ce sont souvent des gens qui venaient d'Irlande. Je connais pas mal de personnes qui s'appellent England ou English et ils ont tous une ascendance irlandaise. C'est aussi le cas de ma mère, qui est une O'Brien. Donc c'est assez drôle, ça reflète la magie de la vie. Il y a beaucoup de gens d'ascendance catholique d'Irlande du Sud qui sont nés à Londres et son farouchement pro-Angleterre. Comme ils le disent, l'Angleterre a donné du travail et une vie meilleure à leurs pères et leur a permis d'échapper à l'Eglise catholique. Encore une fois, c'est le genre de chose qu'on entend souvent dire mais dont on ne parle jamais parce qu'elles ne vont pas dans le sens du discours officiel. Mais il y a aussi un jeu de mot avec l'expression « *Estuary English* » (« anglais de l'estuaire »), qui évoque la diffusion de l'accent londonien du fait que des riches du monde entier se sont mis à acheter ces quartiers et en ont viré celles et ceux qui y sont nés. De nouvelles villes s'étendent le long de l'estuaire de la Tamise et différentes versions de l'accent londonien se répandent, pendant que les anciens accents « de plouc » des comtés – celui des Saxons de l'Est de l'Essex, des Middle Saxons du Middlesex, des Saxons de l'Ouest de Wesses etc. – disparaissent peu à peu.

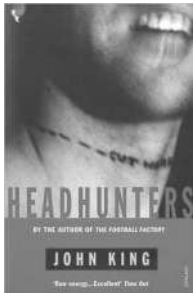
Les âmes : Je n'ai pas lu *Prison House.* Peut-être peux-tu nous présenter l'histoire brièvement. J'ai l'impression que c'est un thème récurrent chez toi, non pas l'enfermement carcéral à proprement parlé, mais quelque chose qui relèverait davantage de la prison sociale et des carcans relatifs aux déterminismes de classe ou de genre sur lesquels tu reviens souvent dans tes romans. Quelle est notre marge d'émancipation d'après toi ?

John King : *The Prison House* parle d'un voyageur qui se retrouve en prison dans un pays dont il ne parle pas la langue, et tout se joue autour d'un crime qui le hante et que nous ne découvrons qu'à la toute fin du roman. Il est emprisonné dans un vieux château qui s'appelle *Seven Towers* (Sept tours), et chaque chapitre de l'histoire évoque l'un des sept péchés capitaux. Nous l'imaginons commettre toutes sortes de crimes ce qui fait que notre jugement reste suspendu jusqu'à la fin du livre où nous découvrons enfin la vérité. Est-ce que c'est un voleur à la sauvette ou un meurtrier ?

Je pense que c'est mon meilleur roman, son style est différent et comme tu l'as très justement remarqué, c'est la poursuite d'un thème récurrent chez moi, l'évocation de l'impuissance, ici dans une situation extrême. Le personnage principal est complètement seul, il n'est pas en mesure de communiquer avec les autres, se trouve loin de chez lui, et fait partie de ceux que l'on méprise. Ce roman parle d'un individu qui vit une tragédie, mais aussi de la manière dont la société traite ceux qu'elle qualifie de criminels. Ces fils conducteurs que l'on trouve dans tous mes romans me mènent vers les marges je crois, c'est un cheminement naturel parmi différents niveaux d'impuissance. Ce livre a été difficile à écrire et m'a beaucoup coûté émotionnellement parlant. Il n'y a aucun dialogue. Mais la soupape du personnage comme de l'histoire, c'est son imagination, sa manière de créer des rêves conscients, de rester positif et fidèle à ses valeurs même lorsqu'il serait plus simple pour lui de laisser tomber et de s'en prendre à ceux qui se trouvent dans une position encore pire que la sienne.

Les âmes : Selon un critique, *Human Punk* éclaire de manière crue « les règles qui gouvernent le comportement masculin et la genèse de la violence mâle ». Es-tu d'accord avec cette analyse et peux-tu présenter ou résumer cet ouvrage à la lumière, ou à l'ombre de ce commentaire ?





John King : *Human Punk* parle moins de violence que d'amitié et d'éducation, mais d'une éducation non officielle venant du punk. Il y a de la violence dans le roman, mais à mes yeux, ce n'est pas son sujet principal. Ça ne me gène pas que des gens le voient comme ça car la fiction est censée être interprétée comme le lecteur en a envie, mais à mon avis, il parle surtout des personnages et de leur manière de traverser les décennies, avec encore une fois l'idée que les événements se reproduisent et que les gens ne changent jamais vraiment. Il y a une dimension de revanche dans *Human Punk*, un crime est rejoué, et tout le monde aime l'idée que justice soit rendue de manière fondée. Et évidemment, ça parle de punk et d'éthique DIY, de l'impact de cette musique et de ces idées sur une génération de jeunes en 1977, et de la manière dont ça a influencé nos vies.

Les âmes : *White trash* ne parle ni de skins, ni de punks, ni de hools, mais d'une infirmière (il y a un lien). Tu expliques avoir écrit ce livre à un moment où tu fréquentais les hôpitaux car ton père souffrait du cœur et que c'est une sorte d'hommage aux personnes qui travaillent dans ces services. Cette jeune femme, prolétaire du soin, pleine de compassion, travaille dur et sort en boîte le soir avec ses amis, fume des joints et se couche aux petites heures du matin, le

tout sous fond de techno, musique qui renvoie au rythme cardiaque, comme l'alternance des styles d'écriture qui est différent selon les personnages, l'un optimiste et dynamique, l'autre obsédé par le contrôle. Cela reproduit les battements du cœur. Ce qui est important je crois dans tout cela c'est que la diastole va forcément avec la systole, la techno avec le silence, le bien avec le mal. C'est que la réalité est complexe, bien au-delà de cette binarité même. Est-ce que tu peux nous parler de ce livre et ce qui le rapproche de tes autres romans (en plus qu'il y ait comme dans chacun d'entre eux des personnages ou des éléments communs tissant une sorte de comédie humaine du peuple) ? Le lien avec *Slaughterhouse prayer,* à travers la notion de care, lui est évident. Et en parlant de littérature et de cœur, as-tu lu *Mend the Living* [Réparer les vivants], de Maylis de Kerangal (qui était présente au festival *En première ligne* en même temps que toi), traduit par Jessica Moore, chez Maclehose, UK ?

John King : *Human Punk* et *Skinheads* montrent à eux deux des époques différentes culturellement et politiquement, et *White Trash* établit un pont entre les deux : la force sous-jacente du système de santé national et de l'Etat providence. Je voulais utiliser un style différent de celui de mes autres romans, j'ai donc essayé de tracer une délimitation claire entre le bien et le mal, je voulais une certaine rapidité et une certaine puissance dans l'écriture pour l'éloigner des réalités de la vie d'un hôpital, pour montrer Ruby James en tant qu'individu, en dehors de son travail. C'est un livre de rythmes, et comme Ruby mène une vie positive où elle aide et prend soin des autres, il n'y a pas besoin de philosophie ou de politique. Comme je l'ai déjà dit, les actions parlent plus que les mots, et ce n'est nulle part plus évident que dans un hôpital. Ces gens font partie des meilleurs, selon moi. C'est le meilleur côté de l'humanité.

La mort est présente tout au long du livre, tout comme l'idée de la perte de mémoire, et le personnage malfaisant

veut expédier des gens ad patres, mais pourtant l'objectif principal est de créer quelque chose de vivant et de positif. Entrent aussi en jeu les idées de vie après la mort et de ce qui pourrait la constituer, car ce sont des choses complètement mises de côté dans nos sociétés matérialistes. Je n'ai pas été élevé de manière religieuse à proprement parler mais il y a eu des spiritualistes quelques générations plus tôt dans ma famille, et j'imagine qu'on retrouve leurs idées enfouies en moi car j'ai découvert que bien que j'aie peur de la mort, il y a aussi une partie importante de moi qui croit qu'il y a une forme de vie après la mort. Je sens mon père en moi maintenant qu'il est mort, je le vois sur le visage de ma mère qui souffre, je l'entends dans sa voix. La fin du roman peut se lire de deux manières, donc il est important de penser à ces choses-là.

Les âmes : Comment expliques-tu que l'Angleterre ait vu naître ou émerger sur ses terres des mouvements (principalement) de jeunesse aussi divers que le hooliganisme (et sa version *casual*), le punk, les mods, les skins, les phénomènes rave et *free-party* (avec les Spiral tribe), même si, pour prendre le seul exemple du punk, il est établi que le phénomène est apparu à peu près au même moment dans d'autres endroits du globe et notamment aux états-unis. Penses-tu notamment que votre insularisme, en tant que donnée psycho-géographique a joué un rôle dans tout cela ou est-ce que cette profusion de cultures musicales ou de mouvements de jeunesse essentiellement subversifs est fortuite ?

John King : Je pense que la Grande-Bretagne a toujours été plutôt ouverte d'esprit, pas seulement depuis la Seconde Guerre Mondiale mais même auparavant, parce qu'après tout, le Royaume-Uni, ce sont quatre nations liées par la langue, l'histoire, la culture, l'humour etc. Ça ne veut pas dire que ce n'était pas un endroit difficile quand j'étais jeune, mais il y avait toujours cette idée

d'excentricité, au moins dans le monde que je connaissais. Peut-être que ça remonte à la manière dont le pays s'est constitué à partir des différents peuples qui ont débarqué puis envahi les terres. Ça se voit au physique varié des gens. Il y a bien plus de variété dans les couleurs de cheveux, de peau, au niveau de la taille, de la corpulence, des traits du visage etc. que dans beaucoup de pays européens. Et cela même avant la vague d'immigration venant du Commonwealth après-guerre.

Les peuples se mélangent depuis des centaines voire des milliers d'années ici, et ça a peut-être créé une sorte de tolérance, donc lorsque de nouvelles formes musicales émergent ou arrivent d'ailleurs, il n'y a pas ou peu de résistance à son acceptation et au fait de se l'approprier. Il en va de même pour les styles vestimentaires associés à ces subcultures, que ce soient les costumes italiens des mods ou les éléments jamaïcains du style des skinheads. La nourriture est un autre exemple bien connu. Les plats au curry ont très vite fait partie des plats favoris en Angleterre. Le *fish and chips* vient des étals de poisson frit du vieux quartier juif de l'est londonien où se sont retrouvés les réfugiés des pogroms russes à la fin du XIXe siècle.

Je crois que le fait de vivre sur une île joue. Ça donne un sentiment de sécurité, une sorte de confiance en soi psychologique. Les gens peuvent se permettre d'être ouverts d'esprit et d'accepter d'autres cultures. Nos frontières sont fixées par la géographie, alors que sur le continent, elles ont été définies par l'homme et donc peuvent facilement être brisées ou altérées. C'est pour cela que nous n'avons jamais eu les régimes extrêmes qu'il y a eu en Europe comme le fascisme et le communisme. Pour prendre l'exemple du fascisme, il a prospéré dans les pays catholiques où l'obéissance à un chef a été partie intégrante de la religion pendant des siècles, alors qu'ailleurs la pensée protestante et l'idée

de libre arbitre avaient pris le dessus sur les notions de destin et d'obéissance. Je ne suis pas un expert, cela dit, je fais juste des suppositions. Peut-être que je me trompe, ou que je suis dingue !

Plat de résistance

Les âmes : Il y a au moins trois romans de toi qui ne sont pas encore publiés, traduits ou sortis en France parmi lesquels *Slaughterhouse prayer*. Nous ne l'avons pas lu, même si tu nous en a parlé lorsque nous nous sommes rencontrés et que nous nous sommes rendus compte que nous refusions toi et moi de manger des animaux et que nous étions tous les deux *vegan*. Peux-tu nous résumer de quoi parle ce livre ?

John King : Ce roman parle d'un personnage qui est vegan depuis longtemps et qui se préoccupe des droits des animaux. Quand il était petit, il pensait que ses prières et ses souhaits allaient les sauver, mais ça n'a pas été le cas. Adolescent, il a cru que des mots et des manifestations pacifistes feraient l'affaire, mais ça n'a pas fonctionné non plus. Une fois adulte, il en a marre, déprime, et finit par recourir à une action directe violente.

Il décide de tuer des gens impliqués dans l'industrie de la viande et des produits laitiers, mais en insistant sur le fait qu'il n'y prendra aucun plaisir. Sa mission est de transposer les tortures, les viols, les castrations et les meurtres d'animaux dans un contexte humain. Il est déterminé à agir comme une machine, mais est-ce réellement possible ? Il ne nous est jamais montré en action, en revanche nous observons le comportement d'un employé d'abattoir, d'un éleveur porcin, de deux publicitaires, et du directeur d'une grande entreprise de l'industrie de la viande. Nous voyons les animaux en tant que ce qu'ils sont, des individus, ainsi que les choses terribles qu'ils doivent endurer.

J'espère que le lecteur pourra s'identifier au héros du livre. Mon approche reproduit celle de l'industrie de la viande où le carnage est très rarement montré, et dont le résultat est caché sous un joli packaging avec parfois même des images d'animaux qui sourient dessus ! Au cours du récit, nous découvrons des incidents qui ont marqué l'enfance et la jeunesse du personnage et qui sont en rapport avec ce qui se déroule dans le roman. C'est un livre important à mes yeux, mais il est difficile, et je dois encore y travailler avant qu'il ne puisse être publié.

Les âmes : Depuis quand es-tu devenu vegan et quelles sont les raisons qui t'ont poussé à ne plus manger d'animaux et à prendre en considération leurs intérêts ?

John King : À six ans, ma sœur a demandé à ma mère ce qu'il y avait dans les saucisses, et elle a été abasourdie par la réponse. Elle a dit: « Alors je suis en train de manger une vache ? » et n'a plus jamais mangé de viande après ça. C'est toujours resté dans un coin de mon esprit, mais ce n'est qu'à vingt-deux ans que je suis devenu végétarien même si j'y pensais déjà depuis un moment. On a toujours tendance à trouver des justifications à certaines choses et c'est ce que j'ai fait en tant que végétarien, en n'étudiant pas l'industrie des produits laitiers d'assez près, mais maintenant ça fait à peu près vingt ans que je suis vegan. Dans mon cas, c'est une décision purement morale. Les humains sont des animaux. Les animaux non humains ont des émotions, une intelligence. Ils ne sont pas stupides, juste différents. Les humains pensent qu'ils sont supérieurs alors que c'est parce que nous sommes sournois que nous sommes l'espèce dominante, parce que nous savons planifier à l'avance. Il n'y a aucune excuse pour ça. « *Meat is murder* » [La viande, c'est du meurtre].

Les âmes : Sur le plan littéraire, ou même esthétique, qu'est-ce qui t'intéressait dans ce sujet, et comment l'as-tu traduit cette fois ? J'ai cru comprendre par exemple que tu ne décrivais à aucun moment comment ton personnage exécutait ceux qu'il considérait être des bourreaux. Pourquoi ce choix ?

John King : J'ai fait ce choix pour montrer à quel point des choses horribles peuvent se passer sans être remises en question par des gens pourtant « très bien » à côté de ça. L'idée de présenter l'histoire sous cet angle est liée au fait que ces crimes sont occultés eux aussi. Des milliards d'animaux sont tués chaque année rien que dans nos pays alors que de nos jours ce n'est absolument pas nécessaire, pas du tout. Nous n'avons pas besoin de viande pour vivre. Ce n'est même pas bon pour la santé. La seule raison qui fait que cette consommation se perpétue,

c'est que des entreprises se font de l'argent là-dessus et que les gens n'ont pas envie de remettre leurs goûts en question. Évidemment, il y a aussi beaucoup de gens qui s'en fichent vraiment. Ils savent que les animaux souffrent mais ça ne leur pose pas de problème. Les personnes exécutées dans *Slaughterhouse Prayer* font partie de cette dernière catégorie.

Les âmes : As-tu écrit ce roman pour exorciser des démons, sublimer tes frustrations face à l'injustice que subissent les animaux et notre impuissance à la faire cesser immédiatement ? Penses-tu à travers ce livre, à travers la littérature, la littérature populaire, participer ou contribuer au mouvement de libération animale d'une manière différente que l'action directe menée par les groupes A.L.F dont on critique beaucoup les modes d'action aujourd'hui. Que penses-tu d'ailleurs de cette dissociation opérée par les mouvements animalistes légalistes ?

John King : C'est normal qu'il y ait des approches différentes. Je respecte complètement l'A.L.F et ceux qui mènent des actions directes. Ils sont bien plus courageux que moi ; ils risquent de longues peines de prison et de devoir faire face à de graves conséquences. Les mouvements de libération des animaux plus *mainstream* se doivent de condamner ce genre d'action, et ce n'est pas grave. Les gens ne pensent pas

The Mail ON SUNDAY

FREE inside YOU

Delia Smith recipe cards

PLUS Save £2 on the perfect wines

Sail to Scotland for just £79

BOND IS BACK

NEW MOVIE SPECIAL

BRANDED

EXCLUSIVE

Award-winning TV film maker kidnapped and tortured by animal rights fanatics

ALF

tous de la même manière, c'est normal. Avec mon roman, j'espère apporter ma propre contribution et faire évoluer la manière de penser de quelques personnes, sinon, à quoi bon écrire là-dessus ? Et oui, ça exprime mes propres frustrations. Mais ce roman traite aussi de la différence entre qui a le pouvoir et qui n'en a pas, comme dans chacun de mes livres. Le calvaire des animaux ne doit pas être envisagé séparément du reste. À mes yeux, tout se rejoint. Il n'y a pas à choisir un combat au détriment d'un autre.

Les âmes : On reproche souvent au végétalisme / végétarisme d'être une préoccupation essentiellement petite bourgeoise, un régime alimentaire privilégié presque exclusivement suivi par la classe dominante ou par les classes moyennes plutôt aisées. Bref, ni un truc de prolo, ni un truc de voyou. Comment as-tu articulé la question des classes sociales, mais également du genre, que tu abordes dans chacun de tes romans, avec celles de la libération animale et du veganisme dans *Slaughterhouse prayer* ?

John King : En choisissant un personnage ordinaire, de la vie de tous les jours comme protagoniste de mon livre peut-être ? La viande est traditionnellement un plat de riche car c'est très cher à produire, mais l'élevage industriel et toutes sortes de technologies dévoyées ont permis de rendre les produits animaux plus accessibles et de les vendre aux masses. Donc d'une certaine manière la vérité a été renversée avec ces magasins de nourriture saine très chers et ces personnalités à la mode qui donnent au veganisme une apparence de préoccupation de classes moyennes un peu élitiste. Ça n'aide pas lorsque les différences de classes s'en mêlent.

J'ai remarqué que la plupart des gens sont ouverts aux arguments des végétaliens s'ils sont présentés d'une certaine manière. Beaucoup de gens des classes populaires y sont réceptifs car c'est un sujet qui fait appel à l'émotion et qu'ils ont de l'empathie. C'est intéressant que la viande bon marché vendue aux masses soit la mieux déguisée, la plus empaquetée jusqu'à ressembler à autre chose que ce qu'elle est : la réalité n'est pas très attrayante pour le

commun des mortels. Les gens qui travaillent dans le marketing et la publicité pour l'industrie de la viande, celle des produits laitiers et du cuir ont beaucoup de sang sur les mains. Dans *Slaughterhouse Prayer*, je ne les oublie pas.

Les âmes : Dans *Skinheads* (assez mal traduit en français soit dit en passant), Ray se met à lire un soir le roman de Orwell, *1984*, qui a donné son titre à une des chansons de 4 Skins. Tu écris que ça lui fait le même effet que lorsqu'il a entendu ses premiers disques oi !, car il y a un lien entre ce livre et ce que lui a appris le *street punk* à savoir que c'est légitime d'être fier de soi quand on vient d'en bas, de ne pas courber l'échine pour avoir une vie plus douce, qu'il convient de se tenir à l'écart et d'ignorer les partis politiques, et que derrière la machine, il y a la puissance du nombre. Ça lui donne envie de lire la *Ferme des animaux* et même *Un peu d'air frais* et *Une histoire birmane*. C'est un peu toi non ? Je crois que te concernant, la *Ferme des animaux* est le premier ou le second de ses

livres que tu as lu. Or, le premier message que délivre cet excellent roman, avant même le pouvoir considérable que représente les opprimés (ici les animaux) lorsqu'ils s'unissent contre leur oppresseurs (les humains), ce serait que les humains exploitent, oppriment et massacrent les animaux non humains même si ce n'est pas dit comme ça. Beaucoup préfèrent ne pas y prêter l'oreille en prétextant la fable et se sentent plus proche de Boxer le cheval que des cochons, sans se soucier des humains qui profitent de ces divisions. L'apologue viserait juste à dénoncer le totalitarisme fasciste naissant au regard de la révolution russe et de la manière dont l'utopie communiste est devenue un régime autoritaire stalinien. Rien de plus. Une lecture au premier degré te paraît-elle vraiment abusive ?

John King : Je ne pense pas que George Orwell était particulièrement conscient des droits des animaux. À mes yeux, *La Ferme des animaux* évoque surtout la façon dont le pouvoir corrompt les gens, c'est avant tout une critique du communisme. Le livre est clairement ouvert à toutes sortes d'interprétation, mais peut-être qu'on y voit une dimension « homme *versus* animal » plus qu'elle ne s'y trouve en réalité ? Je pense qu'en effet le pouvoir corrompt et que tout le monde est un dictateur potentiel puisque nous croyons tous avoir raison – et que les autres ont tort. Si on m'offrait les pleins pouvoirs, peut-être que je les prendrais, bannirais immédiatement la viande et les produits laitiers, et ferais d'autres choses bien. Mais est-ce que je me laisserais corrompre ? Est-ce que je serais un leader bienveillant ou un tyran ? Je crois que je serais compréhensif et honnête, mais peut-être que je serais tenté de me venger de mes ennemis ? Ne pas être attaché aux idées, aux opinions et au soi, c'est la voie du Bouddha, mais la plupart d'entre-nous sommes bien loin de la bouddhéité.

Ce qui m'a plu chez George Orwell, c'est son honnêteté à propos de certains sujets, la manière dont il était prêt à critiquer les socialistes tout en étant socialiste – et parce qu'il était socialiste. Il était furieux de voir des gens détruire ce en croit il croyait. Je ressens la même chose. Trop de gens se laissent avoir par l'esprit de groupe et se contentent de répéter ce qui se dit autour d'eux, ce qui est naturel dans une certaine mesure puisque nous ressentons tous le besoin de nous intégrer, mais sur le long terme, ça ne mène nulle part. Les humains se retranchent derrière leurs opinions. Déjà tout jeune, je me suis senti en accord avec ce qu'il disait – tout comme Ray.

C'est marrant mais au cours de ma vie, j'ai découvert que les «gens bien» pouvaient avoir toutes sortes de croyances. J'ai rencontré plein de gens de gauche, des socialistes, des gens que l'ont pourrait qualifier d'« alternatifs » qui étaient arrogants, radins, égoïstes et qui se comportaient en totale contradiction avec leur soi-disant principes. Ça me sidère à vrai dire. J'ai aussi rencontré des gens qui disaient détester les socialistes et la gauche, mais qui étaient généreux, donnaient beaucoup, et étaient en pratique plus socialistes que les « vrais socialistes », tu vois ce que je veux dire ? Donc c'est compliqué.

Les âmes : Penses-tu que refuser de manger de la chair animale ou plus largement d'essayer de ne pas exploiter d'animaux s'inscrivent dans la « *common decency* » en sachant qu'elle repose quand même essentiellement sur des prescriptions, des choses qui ne doivent pas se faire ? La plupart des personnes que je connais qui se réclament de l'héritage d'Orwell, qui reconnaissent son influence ou qui se réfèrent à cette notion de « *common decency* » mangent de la viande en rappelant qu'Orwell se méfiait des fanatiques de la perfection, même morale, comme Tolstoi ou Gandhi, car les idéologies utopiques qu'ils professaient étaient une violence faite au réel et aux hommes réels. D'aucuns objecteront que de manière non pas instinctive ou innée, car je n'aime pas ces

termes, mais spontanée, les gens condamnent le fait de faire souffrir des animaux, en refusent le spectacle et ont peine à accepter de participer à leur mise à mort. Et que le socialisme d'Orwell, très sentimental, repose sur ce refus partagé par tous et toutes de l'injustice et sur le goût de la décence commune et ordinaire qui est avant tout une manière de prendre soin des autres sans vouloir les exploiter ou les dominer, ce qui, de nos jours, peut être étendus aux animaux non humains. En gros, ce qui constituerait selon Bruce Bégout une sorte d'éthique minimale de la vie quotidienne. D'autres répondront que le socialisme, tel que le conçoit Orwell, ne vise pas à établir une société parfaite, à l'instar de ce que voudraient les vegans, mais une société meilleure. Que nous sommes carnivores depuis la nuit des temps, que le végétarisme, lui, est une forme d'excentricité, professée essentiellement par une minorité de personnes dont les convictions ne sont pas ancrées dans le quotidien du plus grand nombre, et que finalement ce régime alimentaire ne sied qu'à des personnes qui ont le mode de vie qui va avec, à savoir des petits bourgeois, et que la décence commune voudrait qu'on se préoccupe des hommes avant de s'occuper des animaux. J'ai l'impression que c'est un très bon exemple pour montrer la plasticité de ce concept qui sert à défendre tout et son contraire. Qu'en dis-tu toi ?

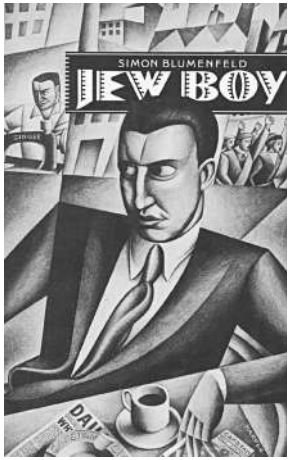
John King : Les êtres humains peuvent défendre la plupart des arguments je crois et Orwell n'était pas parfait. Comme tout le monde, il se trompait sur certains points. À mes yeux, ne pas manger de viande est la base de la « *decency* » à un point tel que je douterais de toute personne qui professerait de grands principes moraux tout en soutenant une telle industrie. De grands socialistes parlent d'égalité, de souffrance, parlent, font la leçon, parlent encore, le tout en portant une veste en cuir et en mangeant de la viande… Je ne peux pas les prendre au sérieux. C'est d'une hypocrisie incroyable. Il y aura toujours des interprétations différentes de la « *common*

decency », mais en fin de compte, les actions en disent plus long que leurs discours infinis.

Les âmes : Peux-tu nous parler de *London Books*, ta maison d'édition DIY, et plus particulièrement d'un des romans que vous avez publié *Jew Boy* de Simon Blumenfeld ?

John King : J'ai fondé *London Books* avec l'auteur Martin Knight, et nos rééditions principales sont les *London Classics*, une collection que j'édite. L'objectif est de rééditer des fictions vibrantes, avec une conscience de classe, largement issues de la culture populaire, qui viennent et parlent de Londres. Cela fait partie de nos centres d'intérêt et ça a été fantastique à faire ; nous avons publié des gens comme James Curtis, Gerald Kersh, John Sommerfield et évidemment Simon Blumenfeld.

Blumenfeld a grandi dans l'*East End* et *Jew Boy* est un roman qui retranscrit l'atmosphère de ce quartier dans les années 30, notamment dans la communauté juive. C'était une culture fondée sur l'entraide et la débrouille, d'abord très insulaire, qui remontait aux pogroms en Russie. À partir des années 30, les nouvelles générations se sont mises à aspirer à autre chose. Beaucoup sont devenus communistes ou socialistes. *Jew Boy* est considéré comme le roman de référence sur l'*East End* juif de cette époque. Il complète bien *May Day* de John Sommerfield qui est un autre roman consacré à l'*East End*, ces deux livres ayant été écrits par des idéalistes.



Dessert

Les âmes : J'ai cru comprendre que tu bossais sur l'adaptation cinématographique de *England Away* et de *Human Punk. Football factory* avait déjà été adapté en 2004 par Nick Love. Comment ça se passe ? Est-ce que t'es content de cette première adaptation ? Est-ce que tu n'as pas peur que cela nuise à l'imaginaire de tes lecteurs ?

John King : Au début, j'étais inquiet, mais lorsque le film est sorti j'ai été un peu soulagé car les personnes qui avaient lu le livre arrivaient à faire la part des choses avec le film : l'histoire est bien plus complexe dans le livre. Le film *The Football Factory* m'a beaucoup plu. On n'y trouve pas grand-chose de la dimension politique du livre, mais il est authentique et capture bien une certaine atmosphère et une certaine époque. En ce qui concerne les autres adaptations, *Human Punk* sera sans doute la prochaine, mais ça prend beaucoup de temps.

Les âmes : Bon la oi !, le punk-rock, le two-tone, la *guinness* (il parait qu'elle est vegan à présent ?), les hools, les fringues, la *marmite*, soit. Mais l'Angleterre a très mauvaise réputation au niveau culinaire. Or ça n'a pas toujours été le cas. Alors, d'après toi, c'est dû à quoi ?

John King : C'est vrai. Je pense que par le passé, c'était dû au climat. Été court, beaucoup de mauvais temps et de pluie : les légumes tuberculeux étaient donc la base de l'alimentation de la plupart des gens. Les épices que nous avions quand j'étais petit étaient surtout le sel et le poivre, le ketchup et la « *brown sauce* » en bouteille, la moutarde anglaise. La réfrigération et les supermarchés ont modifié l'alimentation britannique traditionnelle, et maintenant nous mangeons de la nourriture venant du monde entier. Comme sauce, jusqu'à l'arrivée des restaurants indiens dans les années 70, nous avions le *gravy* et c'était à peu près tout. La plupart de ces restaurants étaient en réalité

pakistanais ou bangladais, mais c'était de la nourriture délicieuse et bon marché vite adoptée par une grande partie des travailleurs. C'était avant que les fast-foods n'arrivent dans le pays. À l'époque, on mangeait rarement dehors. Quand nous étions enfants, ça ne nous serait jamais venu à l'esprit. Donc ce genre de nourriture est devenu très populaire, on en mange dans la plupart des foyers de nos jours. Comme beaucoup de choses, je pense que c'est lié à la météo. Mais traditionnellement en Angleterre ce sont les riches qui mangent dehors ; les autres boivent. Je préfère largement boire un coup au pub plutôt qu'aller au restaurant.

Les âmes : Selon Maupassant, un auteur français de la fin du dix-neuvième siècle, les gras n'ont pas le droit de se servir des mêmes mots et des mêmes phrases que les maigres. Penses-tu qu'il y a une diététique de l'écriture ? Quel est ton rapport à la bouffe lorsque tu écris ?

John King : Si le processus d'écriture se passe bien, je mange peu, mais si ce n'est pas le cas, alors peut-être que je mange plus. C'est intéressant ce que tu dis à propos de Maupassant, je vais y réfléchir. Peut-être que lorsqu'il va créer ses personnages, un auteur corpulent ne va pas écrire sur des héros maigres. Ça doit pouvoir se vérifier. Il y a pas mal de gens un peu costauds dans mes livres.

Les âmes : Charlotte Stretch a écrit de toi : « *A bowl of spaghetti might not create much excitement anymore, but writers like King certainly do* ». Si tu étais un plat John, qu'est-ce que tu serais ?

John King : Un dansak de légumes avec du riz pilaf, un curry de pois chiches en accompagnement, quelques chappatis, du chutney de mangue, une pinte de *lager*. Délicieux.

Les âmes : Qu'est-ce que tu vas manger après avoir fini de répondre à cet entretien et surtout, en écoutant quoi ? Toujours dans le punk ?

John King : On est dimanche donc je vais manger un « *toad-in-the-hole* » (crapaud dans le trou), qui dans mon cas est composé de saucisses vegan et de *Yorkshire pudding*, avec du chou kale, de la sauce *gravy* et du ketchup. En ce qui concerne la musique, j'écoute à nouveau beaucoup de punk – les albums récents de The Angry Agenda et The Last Resort, et puis des nouveaux groupes comme Skurvy, Morgeloons, Knock Off… J'ai enfin trouvé un exemplaire de Scientist Wins The World Cup donc peut-être que je vais écouter ça puisque le dimanche, on se repose.

Les âmes : Un mot pour finir sur David Bowie...

John King : David Bowie a été extrêmement important pour ma génération et j'ai été dévasté lorsque j'ai appris sa mort. Je pense qu'il y aurait encore quatre ou cinq de ses albums parmi mon top 10. Il y a eu des albums comme *Diamond Dogs* et *Aladdin Sane,* puis le changement de style qui a donné *Low* et *Station To Station*… J'adorais sa musique et sa manière d'essayer de nouvelles choses. Il était brillant. Le jour où il est mort a été terrible. Vraiment, Bowie était le meilleur.

FERDINAND

Alphone Allais

Les bêtes ont-elles une âme ? Pourquoi n'en auraient-elles pas ? J'ai rencontré, dans la vie, une quantité considérable d'hommes, dont quelques femmes, bêtes comme des oies, et plusieurs animaux pas beaucoup plus idiots que bien des électeurs.

Et même - je ne dis pas que le cas soit très fréquent - j'ai personnellement connu un canard qui avait du génie.

Ce canard, nommé Ferdinand, en l'honneur du grand Français, était né dans la cour de mon parrain, le marquis de Belveau, président du comité d'organisation de la Société générale d'affichage dans les tunnels. C'est dans la propriété de mon parrain que je passais toutes mes vacances, mes parents exerçant une industrie insalubre dans un milieu confiné. (Mes parents - j'aime mieux le dire tout de suite, pour qu'on ne les accuse pas d'indifférence à mon égard - avaient établi une raffinerie de phosphore dans un appartement du cinquième étage, rue des Blancs-Manteaux, composé d'une chambre, d'une cuisine et d'un petit cabinet de débarras, servant de salon.) Un véritable éden, la propriété de mon parrain ! Mais c'est surtout la basse-cour où je me plaisais le mieux, probablement parce que c'était l'endroit le plus sale du domaine.

Il y avait là, vivant dans une touchante fraternité, un cochon adulte, des lapins de tout âge, des volailles polychromes et des canards à se mettre à genoux devant, tant leur ramage valait leur plumage.

Là, je connus Ferdinand, qui, à cette époque, était un jeune canard dans les deux ou trois mois. Ferdinand et moi, nous nous plûmes rapidement. Dès que j'arrivais, c'étaient des

coincoins de bon accueil, des frémissements d'ailes, toute une bruyante manifestation d'amitié qui m'allait droit au cœur. Aussi l'idée de la fin prochaine de Ferdinand me glaçait-elle le cœur de désespoir. Ferdinand était fixé sur sa destinée, *conscius sui fati*. Quand on lui apportait dans sa nourriture des

épluchures de navets ou des cosses de petits pois, un rictus amer crispait les commissures de son bec, et comme un nuage de mort voilait d'avance ses petits yeux jaunes. Heureusement que Ferdinand n'était pas un canard à se laisser mettre à la broche comme un simple dindon :

« Puisque je ne suis pas le plus fort, se disait-il, je serai le plus malin «, et il mit tout en œuvre pour ne connaître jamais les hautes températures de la rôtissoire ou de la casserole. Il avait remarqué le manège qu'exécutait la cuisinière, chaque fois qu'elle avait besoin d'un sujet de la basse-cour. La cruelle fille saisissait l'animal, le soupesait, le palpait soigneusement, pelotage suprême !

Ferdinand se jura de ne point engraisser et il se tint parole.

Il mangea fort peu, jamais de féculents, évita de boire pendant ses repas, ainsi que le recommandent les meilleurs médecins. Beaucoup d'exercice. Ce traitement ne suffisant pas, Ferdinand, aidé par son instinct et de rares aptitudes aux sciences naturelles, pénétrait de nuit dans le jardin et absorbait les plantes les plus purgatives, les racines les plus drastiques.

Pendant quelque temps, ses efforts furent couronnés de succès, mais son pauvre corps de canard s'habitua à ces drogues, et mon infortuné Ferdinand regagna vite le poids perdu. Il essaya des plantes vénéneuses à petites doses, et suça quelques feuilles d'un datura stramonium qui jouait dans les massifs de mon parrain un rôle épineux et décoratif.

Ferdinand fut malade comme un fort cheval et faillit y passer. L'électricité s'offrit à son âme ingénieuse, et je le surpris souvent, les yeux levés vers les fils télégraphiques qui rayaient l'azur, juste au-dessus de la basse-cour ; mais

ses pauvres ailes atrophiées refusèrent de le monter si haut.

Un jour, la cuisinière, impatientée de cette étisie incoercible, empoigna Ferdinand, lui lia les pattes en murmurant : « Bah ! à la casserole, avec une bonne platée de petits pois ! ... «

La place me manque Pour peindre ma consternation. Ferdinand n'avait Plus qu'une seule aurore à voir luire. Dans la nuit je me levai Pour Porter à mon ami le suprême adieu, et voici le spectacle qui S'offrit à mes yeux :

Ferdinand, les pattes encore liées, s'était traîné jusqu'au seuil de la cuisine. D'un mouvement énergique de friction alternative, il aiguisait son bec sur la marche de granit. Puis, d'un coup sec, il coupa la ficelle qui l'entravait et se retrouva debout sur ses pattes un peu engourdies.

Tout à fait rassuré, je regagnai doucement ma chambre et m'endormis profondément. Au matin, vous ne pouvez pas vous faire une idée des cris remplissant la maison. La cuisinière, dans un

langage malveillant, trivial et tumultueux, annonçait à tous la fuite de Ferdinand.

- Madame ! Madame ! Ferdinand qui a fichu le camp!

Cinq minutes après, une nouvelle découverte la jeta hors d'elle-même :

- Madame ! Madame ! Imaginez-vous qu'avant de partir, ce cochon-là a boulotté tous les petits pois qu'on devait lui mettre avec !

Je reconnaissais bien, à ce trait, mon vieux Ferdinand.

Qu'a-t-il pu devenir, par la suite?

Peut-être a-t-il appliqué au mal les merveilleuses facultés dont la nature, *alma parens*, s'était plu à le gratifier. Qu'importe ? Le souvenir de Ferdinand me restera toujours comme celui d'un rude lapin.

Et à vous aussi, j'espère !

À se tordre : histoires chatnoiresques, Paul Ollendorff, 1891

« On peut trouver les premières traces de fanzines dans les livres d'artistes de la fin du XIXème siècle. Stéphane Mallarmé et Charles Cros, Guillaume Apollinaire et André Derain, mais également les surréalistes comme Tristan Tzara et Miro, Pierre Reverdy et Georges Braque : tous participent de l'apparition de ces livres collaboratifs qui rassemblent écrivains, artistes, typographes et éditeurs. En parallèle de cette production artistique se développent outre-Atlantique des publications qui relèvent de la culture populaire et rassemblent notamment des amateurs de science-fiction. Ce fanzinat apparaît dans les pages de courrier des lecteurs des magazines de science-fiction des années 1920 et 1930, dont le plus connu est *Amazing Stories*. Les échanges épistolaires de ces amateurs aboutissent à la publication de *The Comet*, considéré comme le premier fanzine. Il rassemble des contenus liés à la science-fiction : critiques de romans, écrits amateur, conceptualisation et commentaires. Sous la forme de livrets de 3 à 4 pages, tirés entre 100 et 250 exemplaires, aisément reproductibles grâce aux procédés de photocopie, les fanzines circulent de mains en mains et par voie postale. À l'origine du fanzine se trouvent donc des volontés singulières d'exprimer et de partager son intérêt pour des cultures encore peu reconnues par la société et d'exercer sa créativité. Le fanzine est, en creux, un moyen de questionner les codes traditionnels du livre et de la lecture ».
Mouquet, Émilie. «F comme fanzines…» *Bulletin des bibliothèques de France* [en ligne], n° 6, 2015 Disponible sur le Web : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2015-06-0038-005>

813 : revue des amis des littératures policières à ne pas confondre avec l'organe de presse des amis de la police. Nous sommes tombés sur le n°114 intitulé ***Boxe et Polar*** avec en couv' une photo de ***Romain Slocombe*** et de bons articles à l'intérieur. Dans le n°121 de mai 2015, il y a un dossier consacré à Manchette, mais surtout, il y a un hommage à notre ami ***Hafed Benotman***. 19 rue Bisson 75020 Paris : www.site813.com
Agone : L'ensemble des archives de la revue Agone est maintenant disponible gratuitement sur http://agone.org/revueagone/ du n° 1 (1990) au n° 49 (2012), au format PDF ainsi qu'en lecture en ligne à partir du n° 28 (2003). Depuis 25 ans, la revue Agone se consacre à la publication d'articles d'histoire, de politique, de sociologie, de philosophie.

Vegetarian Festival de Phuket par Désirée Dolron

Au Balcon, Revue mensuelle de littérature, d'art & d'expressions

diverses. 1871-1914 : c'est notre ami Jacques Noël du ***Regard moderne*** qui nous a dégoté cette revue en nous disant qu'il avait pensé à Amer en récupérant ce lot de sept brochures agrafées sous couverture crème imprimée et illustrée en noir, in-8, 21x14,5 cm, double feuillet central imprimé sur papier rouge. Publié à Paris, l'année 1995 par les **Éditions du Fourneau,** in-12, nombreuses illustrations, environ 224 pages en tout.

Baston Labaffe : fanzine audio et gratuit dont le deuxième volume est toujours en format CD. Beaucoup des interviews et morceaux présents dans cet audiozine (Heyoka, The Decline, Terrible feelings, Driving dead girl, PKRK) ont été diffusés dans l'émission Konstroy : bastonlabaffe@hotmail.fr

Cahiers Octave Mirbeau : n° 23, 320 pages, toujours incontournable. On rappelle que 2017 sera l'année anniversaire de Mirbeau et que beaucoup de choses sont prévues pour le commémorer. Tenez-vous au courant et n'hésitez pas à contacter la **Société Octave Mirbeau** au 10bis, rue André-Gautier – 49000 Angers afin d'adhérer et apporter votre aide et votre soutien à l'une des associations littéraires les plus actives et les plus vivantes que compte ce fichu pays.

Cannibale fanzine : si comme nous, vous avez un faible pour les fanzines sur le cinéma de genre, le bis, le gore, le cinquième numéro de ***Cannibale fanzine*** devrait vous régaler, avec notamment un long entretien initulé «Le Cinéma Orphelin de Jean Louis Van Belle» : 21 pages consacrées au réalisateur de ***Paris interdit***, ***Le Sadique aux dents rouges*** et l'excellent ***Ascension de Julien Picard***. On pourra lire parmi plein d'autres choses intéressantes un article sur Jörg Buttgereit : « le cinéma d'exploitation entre quatre planches : analyse des captations des pièces radiophoniques du réalisateur des ***Nekromantik*** » et « Belle comme un camion », sur les films d'action de la star mexicaine Rosa Gloria Chagoyán. 72 pages - N&B – Couverture couleur. 7 € (+2 € frais port) à Association Cannibale Peluche, 13 passage Gavarni, 76600 Le Havre.

Chambre pâle : D'après la rumeur qui court, notre feu chambre-pâle, dont l'image vient de nous apparaitre en spectre, fut, comme vous le savez, provoqué à un combat par le bras armé du mal-modernité, que stimulait une orgueilleuse émulation. Dans ce combat, notre vaillant livret cru tuer ce mal-modernité. En vertu d'un contrat bien scellé, dûment ratifié par la justice et par les hérauts, le mal mal-modernité perdit avec la vie toutes les terres, numériques & physiques, connues & ou encore à conquérir, qu'il possédait et qui revinrent au vainqueur. Maintenant, mon cher-e, le jeune mal-modernité-nouvel, écervelé, tout plein d'une ardeur fougueuse, a ramassé ça et là, sur les frontières de Phrance et d'ailleurs, une bande d'aventuriers sans feu ni lieu, enrôlés moyennant vivres paie et ISBN, pour quelque entreprise hardie dont on ne saurait sous-estimer la nuisance.

Et c'est là phénomène qui trouble l'œil de l'esprit. A l'époque la plus glorieuse et la plus florissante de Rome, un peu avant que tombât le tout-puissant César, les tombeaux laissèrent échapper leurs hôtes, et les morts en linceul allèrent, poussant des cris rauques, dans les rues de la ville-ville éternelle. On vit aussi des astres avec des queues de flamme, des rosées de

sang, des signes désastreux dans le soleil. Ces mêmes signes précurseurs d'événements terribles, messagers toujours en avant des destinées, prologue des catastrophes imminentes, le ciel et la terre les ont fait apparaitre dans nos climat à nos compatriotes. Ainsi, voyant resurgir les spectres du passé, nous ne répondrons qu'une parole, une seule, à ces piafs enorgueillis de leur moderne-modernité, qu'un seul mot d'ordre, organisé en noir et blanc, au format A5; ce mot d'ordre sera «Moyen-Âge Moderne». Pour l'avènement d'une nouvelle ère de barbarie dessinée contre la réelle barbarie du réel réel ! Du papier plus que des octets ! 66 pages à commander prix libre à **Microlab**, 22 rue Jean-Baotiste Vaillant , 51370 St Brice-Courcelles.

Chéribibi : Le prochain numéro causera entre autres de catch autour d'une longue et bien intéressante causerie en compagnie de **JP Lecomte** qui vaut son pesant de *double-nelson*. Et vous retrouverez évidemment tout ce qui fait que ***Chéribibi*** est incontournable pour toustes les tondues qui se respectent, se cherchent ou se découvrent. Bref, que vous ayez des cheveux ou non, vous trouverez toujours de quoi vous mettre sous la dent, sous le coude ou sous la doc marteens. Association ON Y VA, BP17 94201 Ivry sur Seine cedex

Dans un grand flock : Nouvelle érotique de ***Stéphanie Bijou*** qui date de 2013. La nouvelle. Pas Stéphanie. « Ma vessie fut vide de nouveau. Trop vite. J'aurais désiré continuer à me purger de moi-même jusqu'à me diluer toute entière dans la bassine. Mais j'étais vacante et toujours là, avec lui qui fixait ma chatte qui miaulait de temps en temps, sans préavis. Je passai ma paume sur mon sexe pour le bâillonner et m'approchai de lui à petits pas afin d'essuyer ma main mouillée d'urine sur son blouson, juste sous son nez. Qu'il s'imprègne bien de mon odeur. Pour le reste de la nuit, je le hanterais ».

Délivrance : vous connaissez le fanzine ***Mononoke*** ? Nan. Bon, bah c'est la même personne qui rédige les deux. Ici, 48 pages A4 avec couverture couleur. Comme d'hab, un très gros lot de chroniques de films de genre, des rubriques (remake, saga, sharksploitation, book & zine, romans Gore), et pour les interviews, on trouvera le réalisateur Noé Vitoux (*L'Homme Qui A Tué Dieu*, *Black Bloc A Story Of Violence And Love*), ainsi que le zine *Les Chroniques d'Un Vidéophage*. Le zine est dispo pour 6€ + frais de port sur la boutique en ligne: http://delivrancezine.tictail.com/

Everyday is like Sunday : Format A4, couv' couleur, 52 pages, + 1 CD offert!! 8€ (+ frais de port). Fait avec amour (et colère aussi), à l'ancienne, comme si on était encore en 1994 ! Du cinéma horror/bis, de la bonne musique – qu'ils disent - et de la littérature ! Cadeau : Un CD offert avec le zine, au choix l'album de Demon Vendetta «Vigilante Surf» ou The Black Zombie Procession «The Joys of Being Black at Heart». Des reviews de films, de livres, de comics et de disques par cagettes, des interviews (Alexis Gautier de la structure Straight & Alert), des reports de concerts, un hommage (Christopher Lee), des dossiers (Jean Rollin) et les rubriques Terror Zone, Flicks Magnet, Sinister Ciné Club... et bien plus!

Gonzine : Le *Gonzine* est la revue graphique et littéraire œstrogénique menée d'une main de maître par Sarah Fisthole. Un zine de gonzesses qui fait dans le collectif à tendance olé olé pour ne pas dire burné des ovaires. Une phrase pour résumer ce bel objet qui ne peut en aucun cas être résumé à un résumé : « Tu es une femme ? Non, je suis infâme ! ». Cherchez, vous trouverez.

Histoires littéraires : « En affirmant son pluriel, *Histoires littéraires* veut afficher ses ambitions : apporter des connaissances documentaires nouvelles sur la littérature des deux derniers siècles, ses sommets comme ses acteurs plus modestes ; contribuer à définir et raffiner les outils indispensables à cette entreprise ; réfléchir sur les fondements et les conséquences de ces choix ; se faire l'intermédiaire entre ceux qui y travaillent – professionnels de la recherche, érudits indépendants, collectionneurs ou curieux». Le n°64 cause de Baudelaire, principalement, et le numéro précédent était en hommage à l'un des fondateurs de la revue, Jean-Jacques Lefrère. Du Lérot éditeur, Les Usines réunies 16140 Tusson Charente - FRANCE

Impressions : chouette fanzine qui a le bon goût de ne pas tomber dans l'égotrip, d'être bien écrit et de céder parfois à l'humour. On y lit des articles du genre « Faire un enfant (soi-même), est-ce bien DIY ?» Ou des débuts de romans. Ou dans le numéro 8, 8 très bonnes chroniques sur par exemple le photozine *Memento Mori*, David Bowie, Fantomas ou Iron Maiden. Allez, un petit haiku en passant : « En luge dans la neige / Le bruit de ma vertèbre qui craque / Bêtise ». Sylvain Boismartel 1 rue Casanova, Fontaine 38600.

Jef klak : dans son troisième numéro, après « Marabout » et « bout de ficelle », l'excellente revue a pris pour thème « selle de ch'val ». Sans se caresser dans le sens du poil, Jef Klak s'est reposé la question de ses rapports avec les bêtes : contraindre ou libérer, enfermer ou contempler, brider ou débrider ? De quoi questionner aussi d'autres relations – de pouvoir, d'amour ou de communauté. Comme d'hab, de très nombreux articles de qualité, des traductions à foison et un CD qui explote le thème version sonore. Au hasard, « Je suis un «terroriste» parce que j'ai défendu les droits des lapins », Entretien avec Josh Harper, militant états-unien pour la libération animale, propos recueillis et traduits de l'anglais par Ferdinand Cazalis, « Chienne de vie Punks & chiens : compagnonnage urbain » par Christophe Blanchard. Suffit pour commander la bête de vous rendre sur le site de la revue où bien d'autres choses vous attendent encore.

Lecture de Mac Orlan : Ce quatrième volume des ***Lectures de Mac Orlan,*** publication annuelle de la **Société des Lecteurs de Pierre Mac Orlan** (http://www.macorlan.fr) questionne le dialogue qui s'établit, à partir de l'entre-deux-guerres, entre l'écriture littéraire et d'autres formes d'écritures correspondant aux arts et techniques qui sont en train de naître et de se développer. Le polygraphisme de Pierre Mac Orlan et de certains de ses contemporains sera à interroger à la lumière de cet intérêt plusieurs fois manifesté pour ces nouveaux media que sont les « mots en graphe ». Notez que ce numéro contient également une série de textes, dont l'un de notre plume, en hommage à notre ami Charles Grivel.

L'Envolée : Alors qu'un mouvement de lutte a été initié le 3 avril 2016 par des prisonnières basques de la maison d'arrêt des femmes de Fleury-Mérogis contre l'administration pénitentiaire qui veut imposer des conditions d'enfermement plus restrictives et l'implantation du système de promenade unique sous prétexte de la mise en place du nouveau logiciel de gestion carcérale GENESIS, on rappelle que le n°43 de L'envolée est sorti avec un édito sur l'état d'urgence et le projet de loi « renforçant la lutte contre la criminalité organisée, le terrorisme… ». Il y a également un numéro en hommage à un des

co-fondateurs de l'Envolée, notre ami Hafed Benotman. Retrouvez une partie des articles contenus dans ce journal, et bien d'autres sur http://lenvolee.net ou commandez la version papier à l'adresse suivante : L'Envolée, 43 rue de Stalingrad, 93100 Montreuil.

Mauvaise : Jolie couverture sérigraphiée, interview de Charly et Beck des 8°6 crew et de Survet Skins, pas toujours convaincante, de Traitre et surtout de Zone infinie qu'on retrouve ici avec plaisir. On reste par ailleurs songeur quant au titre du skinzine lillois.

Medusa : on a commencé à faire des fanzines en même temps que Didier Lefèvre et son *Médusa* qui 25 ans plus tard est devenu une référence en matière de cinéma populaire et bissophile. Et ce numéro 27, entièrement en couleur, enchaîne les entretiens (James O'barr, Daniel Ekeroth, Georges Stover, Tiffany Shepis, Nishimura), des dossiers sur le Krimi, Jean Rollin écrivain, et un tas d'autres choses : Didier Lefevre 3 rue de l'Helpe, 62223 Saint-Laurent Blangy.

Papillomavirus : De la prévention au cabinet médical, récit d'un contrôle de nos corps et de nos sexualités par le ***Collectif de réflexion critique sur la gynéco et la médecine***. « Cette brochure part du constat que le gynéco et la médecine prennent une place considérable dans nos vies, sans que nous ayons les armes pour y faire face. (…) Nous avons voulu partir de nos expériences, et en particulier du papillomavirus, pour poser une critique de la gynéco et de la médecine et plus largement de la « santé publique » et du « principe de prévention ». Nous avons voulu questionner notre place de femmes dans ce système et réfléchir à celle des hommes. Enfin, nous avons évoqué les moyens que nous avons testés pour s'accompagner dans les consultations et commencer à s'organiser ». Et la brochure s'ouvre sur une citation du *Troupeau de Clarisse* de Paul Adam (paru chez P. Ollendorff en 1904).

Paul emploi : rien que pour l'histoire du pomelo chinois, vous devez vous procurer cet excellent fanzine qui raconte les expériences d'un punk dans le merveilleux monde du travail. Ça discharge !

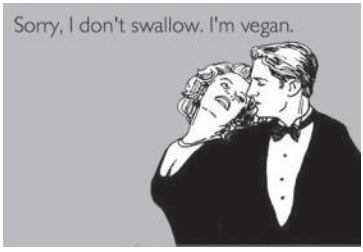
Permafrost : Permafrost le zine pour tous les inadaptés, les incontrôlables, les rêveurs de l'absolu, pour toutes celles et ceux qui luttent, inlassablement, jours après jours, contre ce monde de prisons, de schmitts, de bourges, de costards et de cravates, d'exploitation, de frontières et d'oppression en tout genre... Au programme de ce numéro : Gazmask Terrör (interview), Clifford Harper (bd), Dossier NEW YORK ANNEES 80 : Pomme perdue (Lilith Jaywalker), Luc Sante (interview), Black Out 1977 (John Zerzan 1977), Blackout (poèmes de Nanni Balestrini) War in the neighborough (bd Seth Tobocman), et plein d'autres choses très bien. Très belle couverture sérigraphiée. Ouais, ouais.

Plus que des mots : le zine de Paulin qui participe entre autres à Jef Klak. Et ça claque (facile ouais). 176 pages superbement illustrées avec un chouette port folio de Bri Hurley sur la scène punk à New-York entre 1985 et 1988, un article sur les Taqwacores, un entretien avec le collectif anarcho-punk milanais Kalashnikov avec qui nous avions tenu une table au chat crevé pour le festival de l'Anarchist Black Cross. Bref : Forgato, 2 rue Moiroud, 31500 Toulouse.

Suicide bord de mer : Au sommaire : – une interview de BLACK TOWER (du metal joué par des punks d'Ottawa) – une interview de ZONE INFINIE (punk rock de Saint-étienne) – une interview de COUPE GORGE (oi!hc de Brest)

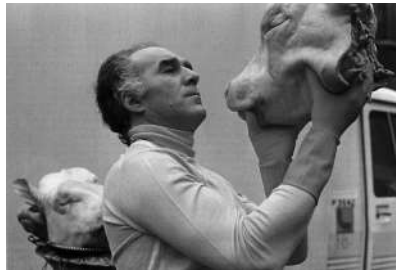
– un article sur « Armand Gatti, la Parole Errante et le cinéma » – deux nouvelles et des chroniques. C'est 2 euros ou en échange et c'est un excellent fanzine, ouais, ouais. Contact : suicideborddemer @gmail.com

Tant que ça bout : fanzine de recettes de la cantine vegan du mange-matin qui officie à Lille dans des lieux occupés ou là où on l'invite lorsqu'elle accepte de se déplacer.. 3 numéro à ce jour. Dans un article du premier numéro sur la B12, TQCB revient sur la rengaine maintes fois entendue chez les viandards après l'imparable argument des carottes qui crient lorsqu'on les plonge dans l'eau bouillante, de la végétalienne qui doit sucer et avaler pour rester en bonne santé. On y lit en réponse : « nous pouvons déjà tenter d'expliquer aux uns que tout être doté d'une bouche est susceptible de pouvoir, de savoir et d'aimer sucer, c'est-à-dire aussi bien des filles, des garçons ou des transgenres. Aux autres que certains hétéros, comme certaines lesbiennes, pratiquent aussi la fellation. Aux derniers et dernières, qu'a priori la cyprine ne contient pas les mêmes éléments nutritionnels que le sperme et notamment infiniment moins de B12. Pour mettre tout le monde d'accord, on peut juste rappeler qu'on peut ingérer du sperme sans avoir besoin de sucer qui que ce soit». On espère vous avoir mis en appétit (il existe un livre de recettes au sperme, *Natural harvest* de Paul «Fotie» Photenhhauer.) et on en profite pour saluer les cantines autogérées, libres et sauvages d'ici et d'ailleurs, vegan ou pas, et en particulier les veggie pochtron, Las Vegan et les PKPizzas. Téléchargeable.



Vidéotopsie : N°17 Le cinéma Bis dans tous ses états : au programme, «La Nuit de la Mort !» autopsié, gros entretien avec Raphaël Delpard, et méga dossier Serge Leroy. Pas mal de George Pan Cosmatos aussi, beaucoup de «Riki-Oh», et un peu de Bruce Lee. Des «Reviews Bis» en tout genre, de la littérature (rose) qui gicle et qui tache... et plus encore ! 168 pages de cinéma bis et de bouquinerie érotico-fantastique ! David Didelot 9, rue Maryse Bastié 52 000 Chaumont

Vomi : quand on mange trop, c'est comme ça, on dégueule. Et dans ces cas-là, on choisit par forcément où, ni comment. Les copines de la scène comme on dit ici, du milieu comme on dit là, les copines du coin quoi, mais en gros ça pourrait être des filles de partout et d'ailleurs, ont décidé plutôt que de casser des nez ou des jambes après une énième fois où l'une d'entre elles a mangé, d'abord, ou aussi parce qu'elle était une femme, de jeter pêle-mêle sur le papier leurs ressentis, ce qu'elles ne digèrent pas, sans trier, comme on claquerait une gerbe à défaut d'une bonne vieille tawa dans la gueule, d'abord pour se libérer, se faire du bien, ensuite pour faire tâche. Et elles ont intitulé la chose *Vomi*, pour que ça soit clair. Mais semble-t-il, ça se fait pas. Comprenez, y'a des estomacs délicats, non pas que cela leur fasse mal au cœur que leurs amies et camarades se mettent dans ces états-là – ça reste jamais agréable de dégobiller, même si ça peut soulager - mais ça leur soulève le cœur de voir tout ça exposé en public, mal présenté et mal pensé qu'ils disent, parce que quand même, il y a des manières. En gros c'est pas esthétique tout ça - une fille ça ne crache pas, ça ne chie pas, ça ne vomit pas. Comprenez c'est pas politique. La politique, c'est propre, carré. Ça c'est dégueulasse. Au mieux, le vomi c'est sociologique, mais attention, de la sociologie de chiottes. C'est de la merde. Et donc on préfère détourner le regard ou s'éloigner de peur de se vomir dessus. D'autres préfèrent enfoncer la tête de certaines vomisseuses dans leur dégueulis pour leur faire voir de plus près - parce qu'il faut qu'elles se rendent compte quand même - comment les morceaux sont mal triés et comment ce n'est pas propre d'exposer la merde. Et voilà que des garçons se sentent visés, étrangement, et que soudain, comme par magie, la défense du sujet ressurgit. Alors les copines qui éprouvent le souci du souci, en plus d'avoir les leurs, ravalent leur vomi à peine sorti des tripes. Car ce qui est étalé noir sur blanc n'est en définitive que ce qu'elles mangent quotidiennement à la petite cuillère, à l'abri des regards, depuis toujours, et qu'elles ont eu l'impudence de mettre sur la table, sans sortir la belle vaisselle. Vous pouvez toujours vous retrancher derrière de belles théories politiques en critiquant à juste titre la notion de milieu et en arguant que tout cela nous détourne du combat commun au bout duquel finalement, toute cette merde sera chassée, ce discours en l'espèce est un beau pansement sur une jambe de bois et tombe à côté de la cuvette. Méfions-nous juste qu'à force, ça ne soit pas bientôt la notre, cette jambe de bois. Nous nous disons en conclusion qu'on aimerait pas avoir certains camarades à notre chevet. En même temps, ça risque pas. Pour le reste, c'est pas interdit de se parler.



SANG FROID

50 photographies en noir et blanc

de **LNOR**

suivies du

MANIFESTE MEDUSÉEN

L'enfant perdu que sa mère abandonne
Trouve toujours un asile au Saint-lieu.

LE POÈTE.

Des petites maladies qu'on déguste dans *Le Chat Noir*

par Caroline Crépiat

Aussi je m'en vais par la route
Faire des vers… très bien, sans doute !
Des vers à tort et à travers,
Mais des vers quand même, des vers[1]!

Georges Lorin

Alors que depuis Baudelaire, la littérature s'échine à exhiber la maladie, celle qui de préférence est incurable et prépare en cela à une lente agonie, en la figurant de la façon la plus monstrueuse possible – la déliquescence ambiante s'incarne dans les corps déformés, suintant, ulcérés, pourrissant sur pieds –, les artistes des « petites » revues fin-de-siècle, conformément à leur état, lui préfèrent les petits maux, de l'affection de passage, tels les cors de pieds chantés par Maurice Mac-Nab[2], à la colique[3], en passant par les rhumatismes qui n'en sont pas[4]. La revue du *Chat Noir*, procédant à la fois d'une « schématisation puérile et grossière »[5] et d'une réactualisation des connaissances médicales – l'avant-garde scientifique en la personne de Pasteur, notamment –, s'intéresse aux petites maladies invisibles,

dans la mesure où elles proviennent de micro-organismes ou qu'elles évoluent à l'intérieur du corps[6]. Cet effet de zoom a pour corollaire un réajustement de la langue : ce ne sont pas tant les symptômes que les auteurs se plaisent à énumérer, mais bien les microbes eux-mêmes. Si la langue décadente traite autant de la pathologie qu'elle n'en devient une, les artistes du *Chat Noir* mettent en exergue leur refus viscéral de pathos : il s'agit de goûter à ces nouveaux mots, de s'en gargariser, de les déguster d'une autre manière, à savoir littéralement. Or, par ces temps de « littératurite aiguë »[7], où l'on fait « [d]es vers à tort et à travers »[8], ce n'est pas un hasard si, dans la revue qui nous intéresse, la maladie la plus symptomatique est le ténia qu'il convient alors d'interroger en régime collectif. S'il agrémente – entre autres maladies – les plats, nous verrons par ailleurs que, devenu personnage à part entière, il déguste lui aussi, dans le sens où on lui fait subir un certain nombre de mésaventures. Sous couvert de provocation, voire de mauvais goût, il s'agit en effet pour ces artistes de subvertir et de scénariser tout à la fois la fameuse « crise de vers »[9] fin-de-siècle.

Un festin de maladies

Le lien de cause à effet peut sembler elliptique autant qu'absurde dans ces vers de Camille de Sainte-Croix, en particulier le dernier :

> Une fortune – un déshonneur.
> Un baiser – une jalousie.
> Une ripaille – une phtisie[10].

Le phénomène suggéré est pourtant scientifiquement prouvé par les découvertes finiséculaires et l'avènement de la microbiologie : les microbes ne se trouvent pas uniquement dans les déchets ou dans ce qui est en état de décomposition, mais partout, y compris dans

la nourriture encore propre à la consommation. En s'alimentant, tout individu est donc amené à absorber des milliers de microbes et de bactéries, divers et variés, et il est par conséquent susceptible de tomber malade. Sauf qu'au *Chat Noir,* ce processus des plus banals prend des proportions démesurées. Le moindre plat est transformé en une véritable profusion de pathologies et d'affections contagieuses.

Les codes du festin sont repris et poussés à leur comble. Toutes les variétés des microbes sont énumérées. Raoul Ponchon, connu pour la veine bachique et culinaire de ses chansons, n'omet pas de les ajouter à son répertoire. Il dresse ainsi la liste non exhaustive des vers microscopiques nichés dans une salade :

> Échinocoque, trichocéphale-dispar,
> Anguillule, amœba coli, lombricoïde
> Ascarides, ankylostome nicobar,
> Oxyure vermiculaire, balantide...
> J'en passe et des meilleurs. Tels sont, mes chers enfants,
> Entre mille autres, qui vivent à nos dépens,
> Les vers intestinaux, […]
> Quand nous faisons intervenir, dans nos festins,
> Ce que vous appelez, moi de même, salade[11].

Se nourrir de maladies n'est pas qu'un avatar fin-de-siècle du banquet carnavalesque[12]. Alors que le carnavalesque s'applique à renverser l'ordre, l'esthétique chatnoiresque met tout en désordre. L'emploi des mots se brouille et leurs acceptions avec, si bien que peu importe la façon de le dire ou de le voir, les auteurs démontrent qu'on a toujours affaire à de la daube : on « mang[e] un tas de saletés que des restaurateurs éhontés appellent ragoût de mouton ou croquettes de bœuf : là-dedans grouille un monde de vermisseaux microscopiques que les savants qualifient de microbes »[13].

Ce désordre langagier s'étend aux comportements sociaux. Le festin en question est le produit de la société, toutes acceptions confondues : les petites maladies à la fois proviennent de l'humain et sont commercialisées par celui-ci. Malgré l'incongruité apparente d'une telle production, les artistes du *Chat Noir* rassemblent ces deux modalités pour faire valoir un des paradoxes de la vie : celle-ci procède à un recyclage massif des petits maux, pour ne pas dire des petites morts, en nourriture. Gaston Dumestre rappelle ainsi qu'à Paris, l'eau bue quotidiennement provient de la Seine et que, dans ce même fleuve, flottent des « macchabés », lieu de vie privilégié des « vers blancs » :

> Sur leur abdomen, les vers blancs
> Se marient et font des enfants
> Imitant de leurs père et mère
> Le couple amoureux et prospère ;
> La tribu dans ce sentiment
> S'accroit considérablement.
>
> Leur odorante pourriture
> Est le meilleur champ de culture
> Du choléra car dans Paris,
> Par chacun ce liquide est pris
> Et tout habitant doit en boire,
> C'est gratuit et obligatoire[14].

Quant à J. Derriaz, il revient sur le fait que la merde issue de l'activité printanière de la purge sert à fertiliser la terre pour de « futures victuailles »[15], qui serviront pour certaines à se purger de nouveau :

> Et tout le genre humain procède
> À son curage intestinal.

Ainsi, de ses propres entrailles,
Tirant les sucs réconfortants
Dont se nourrissent les semailles,
À ses propres victuailles
L'homme pourvoit chaque printemps.

[…]
Son impur résidu se change
En bons plats d'épinards qu'on mange
Pour se purifier le sang.
. . . . . .

Cette vision cynique de la réalité des corps favorise le basculement vers une représentation de la société mêlant humour noir, insolite et anticipation. Le recyclage des petites maladies est réadapté à l'industrialisation grandissante et aux lois du marché, et de ce fait poussé à son paroxysme. Les maladies sont présentées comme une matière première quasi parfaite. Dans une chronique économique[16], Xernand Fau ne tarit pas d'éloges à leur égard. Ce sont des « ressources sans bornes », et leur accès est facilité par l'intermédiaire des hôpitaux qui en constituent « une source inépuisable » ; ce sont par ailleurs des « produits naturels », sans compter leur gratuité. Fau donne quelques exemples de reconditionnement : les ténias « fournissent un macaroni appétissant, qui nous affranchira de l'énorme tribut que nous payons à l'Italie » ; « à l'Hôpital des Enfants, chaque décès aura immédiatement comme corollaire un accommodement soit en blanquette, soit à la Marengo » ; les diabétiques donnent leur sucre qui servirait à toutes les raffineries. Cette idée de faire du recyclage du diabète son fonds de commerce est reprise quelques années plus tard par Maurice Curnonsky. Ce qui commence comme l'interview inédite de Cornélius Herz, l'homme d'affaire exilé impliqué dans le scandale de Panama (1892) dévie

vers le conte gastronomique[17]. Alors que le journaliste tente de cuisiner Herz sur cette affaire épineuse, l'homme lui offre un dîner dont la particularité est que chaque plat servi est sucré : « Homard sauce "cassonade" / Chaud-froid de canards et de cannes à sucre / Gigot de présucré » etc. Curnonsky brode sur les deux maux dont est atteint le véritable Herz, un diabète sucré qui l'empêche de se rendre à son procès et l'appât du gain. Herz – celui du conte – fait de ce « providentiel diabète »[18], une entreprise agroalimentaire juteuse. Quotidiennement prélevé de sa personne, il lui permet de produire un sucre aux propriétés innovantes, car cet extrait de diabète, pur et soluble possède un « pouvoir saccharifiant prodigieux : 2 centigrammes suffisent pour sucrer une bassine de 10 livres de cerises ». Les maladies, même quand elles ne sont pas contagieuses, se refilent malgré tout aux autres. D'ailleurs, Curnonsky ne manque pas de filer la métaphore. Herz finit par offrir quelques grammes de cette poudre « prodigieu[se] » au journaliste venu l'interroger, qui lui-même propose aux abonnés du *Chat Noir* de la gagner en cadeau.

Le festin de maladies n'est donc pas qu'une satire de l'intérêt scientifique pour le microscopique, il s'agit de railler une société autosuffisante, aux mœurs aussi grotesques, voire obscènes, que contradictoires. Face au microscopique, l'effet de zoom s'impose, même s'il confine à l'excès. C'est aussi une figuration de l'art chatnoiresque, puisque à partir d'un rien – un microbe –, les auteurs entrainent le texte vers l'invraisemblable, de sorte que ce qui normalement se mange paraît immangeable et que les vers qu'on expulse, eux, s'avalent. Juste retour des choses dans un tel contexte : c'est aux maladies de déguster !

Les Malheurs de Tænia

L'animal-totem de la revue est bien sûr un chat noir. Cet animal, symbole de la liberté, est le héros de nombreux contes, dessins, poèmes. Il définit l'identité du groupe, tout autant qu'il en figure la cohésion. Mais un autre « animalcule »[19] semble également avoir quelque importance dans la revue. Le ténia en tant que héros est sans conteste une provocation supplémentaire, mais la logique chatnoiresque en rajoute une louche en se jouant de la confusion des homophones : ceux-ci se valent. Si le ver est torturé, parasité, abattu, c'est parce qu'il métaphorise le vers, en particulier celui alors à la mode, le vers libre. Sous l'œil goguenard du *Chat Noir,* il ne peut que se libérer.

Les ténias présents dans la revue sont le plus souvent humanisés. Chacun a un prénom, voire un nom, certains se cultivent en lisant, l'un d'eux joue aux cartes[20], et un autre boit jusqu'à être « ivre comme treize ténias polonais »[21]. Pourtant, le ver solitaire chatnoiresque a la spécificité de n'être jamais seul[22]. Du fait de sa nature profonde, l'autre se constitue comme l'élément perturba teur systématique qui devient par conséquent la cause de ses malheurs et même de sa mort. Par exemple, un conte de Gaston Dumestre[23] narre comment la vie paisible de Glab-Réfèbe tourne court : à cause d'« un tour de cochon », il se voit contraint de partager son repaire avec un autre ver, Faune-Étique. Ce dernier, « funeste présage, [a] l'air d'un long ruban NOIR, qui eût été blanchi ». Afin de préserver leur statut de ver solitaire, ils décident de se battre en duel, selon les modalités suivantes : ce sera une course du rectum à l'œsophage, le premier arrivé mangera l'autre. Mais l'affaire vire au drame : « Le match des deux ténias avait produit tant de remue-ménage dans le ventre de l'Homme que celui-ci mourut et ne… mangea plus comme il est d'usage en cette circonstance. »

Et le ténia « gagnant », évidemment, meurt de faim. Le refus de l'autre, le fait qu'il soit frappé de réclusion, qu'il soit asocial – il se montre tout aussi dédaigneux de son hôte que de ses congénères – ou encore misogyne, sont autant de caractéristiques qui rapprochent le ténia d'un type social topique de la fin-de-siècle, le célibataire[24]. D'ailleurs, à l'inverse, les frères Goncourt ne qualifient-ils pas ce dernier de « parasite au banquet social »[25] ? Le célibataire dérange l'ordre bourgeois parce qu'il refuse de se reproduire et mettrait, de fait, « la patrie en danger »[26]. La société le juge donc inutile à son bon fonctionnement. « [L]e ténia est toujours célibataire »[27], lit-on dans les colonnes du *Chat Noir* ; cela n'empêche pas Gaston Dumestre d'inventer un fils à Glabre-Éphèbe dans la suite de ce conte[28], lequel s'est marié et le regrette amèrement. Il compare son épouse à « un monstre, un python, une hydre, l'hydre de Lerne » qu'« au pied […] [il] trainer[a] toute [s]a vie ». Si le schéma du ténia ironiquement parasité par l'autre jusqu'à ce que mort s'ensuive se répète, cette suite est surtout pour l'auteur l'occasion de placer un calembour qui fait référence aux Hydropathes, précurseurs du *Chat Noir*. Le pauvre ténia se trouve en effet affublé du surnom : « Glabre-Éphèbe-hydre-aux-pattes tout court ».

Ce clin d'œil souligne une réactualisation métapoétique du motif du ver solitaire à l'échelle du *Chat Noir.* L'agonie du ver ne cesse de rejouer railleusement celle du vers académique, en somme cette crise qui le frappe et que les « petites » revues exacerbent. Ce n'est pas pour rien qu'on a pu les comparer à des « serres chaudes »[29] dans lesquelles peuvent « se développ[er] […] les germes »[30] de certaines innovations ou mutations poétiques. C'est notamment le cas du vers libre. Non seulement il devient à la mode au sein des avant-gardes, mais en plus une âpre bataille entre celles-ci s'engage pour la revendication de sa paternité. La polémique enfle parmi les critiques de

TŒNIA
ORIGINE CA
COUPON
ENVIRON 40

tous horizons – Charles Maurras, Georges Rodenbach, Rachilde, entre autres ! – ; elle les oppose tout autant que les poètes entre eux, parmi lesquels Jules Laforgue, Gustave Kahn et Marie Krysinska[31]. L'implication de cette dernière, collaboratrice à *L'Hydropathe* et au *Chat Noir,* mêle dans une certaine mesure la revue qui nous intéresse à cette affaire. Cependant, conformément à l'esprit fumiste dont elle se réclame[32], la rédaction du *Chat Noir* entretient une posture ambiguë à l'égard de la question du vers libre. La situation ne manque pas de sel ; il s'agit d'en rire et d'en faire le prétexte à diverses scénographies. S'il est dit « libre », c'est que le ver(s) est capable de se libérer, autrement dit de fuir hors du corps de son hôte. Un tel cas survient dans le recueil parodique de Gabriel Vicaire et Henri Beauclair, les célèbres *Déliquescences* d'Adoré Floupette (1885) :

> Les Tænias
> Que tu nias
> Traîtreusement s'en sont allés[33].

Quoique plus ancien, le texte de Charles Leroy, « Skating-bière ou l'Asticot de la Providence »[34], peut en donner une vision prémonitoire. Un ténia entreprend en effet de s'évader du cadavre de feu son propriétaire, mais les croque-morts, pressés de terminer l'enterrement, ne l'entendent pas ainsi ; surtout que le ténia, dont l'un des anneaux reste coincé, s'enfuit avec le cercueil :

> Effrayé, il résolut de fuir. […] il se mit à traîner et le cercueil et son ex-propriétaire […] Les croque-morts […] veulent mettre la main au collet de l'asticot, mais c'est en vain : il court, il vole et la boite à violon file comme un trait.

La longueur de ce type de vers est constamment raillée. Si Georges Camuset établit une similitude (relative) entre

les pieds de son sonnet « Le Ver solitaire » et ceux du ver – « [L']on doit respecter / Le sentiment profond qui me pousse à chanter / En vers de douze pieds le ver de douze mètres. »[35] – l'usage du vers libre dévoie cette donnée. Le ver(s) est qualifié de malade : on le dit atteint d'une « *Maladie de longueur* »[36]. Il fait « quelquefois trente pieds de longueur »[37] et jusqu'à « quatre-vingt-seize pieds »[38], comme s'en vante le je-poète dans « Chanson bancale » de Henri Galoy :

> Et j'ai surpris tout l'or du soir sur une cuvelle
> Et je tourne la manivelle.
> – Lorsque mes vers ont quatre-vingt-seize pieds,
> On ne peut pas émettre cette idée que c'est l'ampleur qui leur manque

Cependant, l'« analogie profonde entre l'organique et le poétique »[39] de ces vers respectifs ne se restreint pas à la seule problématique de la longueur. Alfred Béjot offre ainsi une (fausse) analyse plus poussée :

> [I]l paraît que de semblables vers (dits solitaires parce qu'ils ne riment point (3)) ne sont ordinairement expulsés qu'à l'aide d'une drogue quelconque (haschich ou graine de potiron). […]
>
> (3) On notera ces autres ressemblances du vers symboliste avec le ténia, à savoir qu'il est plat, qu'il a quelquefois trente pieds de longueur, et qu'il se divise le plus souvent en tronçons de dimensions inégales[40].

À l'instar d'un langage qui se délite, le ver(s) solitaire sort du cadre attendu des règles prosodiques, mais pas seulement. « [L]e vers pullule »[41] et contamine peu à peu toute forme d'écriture.

Les vers solitaires en régime collectif

Marc Angenot relève qu'une telle abondance de vers dans les années 1890 déborde le seul genre poétique : « En ces temps d'universelle "poésie", le journaliste même s'exprime en vers. »[42] Si le positionnement des artistes du *Chat Noir* vis-à-vis de ce phénomène est ambigu, ils s'attaquent à ce qui leur fait l'effet d'une indigestion. Face au « microbe de la poésie »[43], dernière pathologie endémique en date – la précédente étant l'amour –, ils opposent des textes en prose singeant le discours scientifique. Ils prennent à contrepied à la fois les tentatives de banalisation de la poésie et celles de théorisations sophistiquées. C'est d'un côté la vision fantaisiste de savants qui expliquent la découverte de ce microbe, l' isolement de ce « monstre »[44], et les différentes expériences auxquelles ils se livrent, notamment l'inoculation à des concierges, lesquels rédigent les quittances de loyer en vers[45]. De l'autre, c'est l'occasion d'épingler le style et l'esthétique de la poésie symboliste, dont la vogue tient également de la contagion. Charles Aubertin contrefait un rapport de l'Académie de médecine portant sur « l'usage des poèmes symbolistes et les dangers qu'il peut présenter »[46] pour la santé des lecteurs ainsi que de ses confrères journalistes. Il aurait en effet été diagnostiqué une « intoxication exagérée » en particulier chez des « critiques et directeurs de jeunes revues », et même un certain nombre de « morts subites » dues à l'effort cérébral nécessaire face à la complexité et à l'obscurité de ces vers.

Faire du ver solitaire un motif récurrent n'est donc pas qu'une facétie de mauvais goût de la part des artistes du *Chat Noir*, mais constitue bel et bien une réaction face à l'abondance de la forme versifiée. Et si son usage peut apparaître dans un premier temps comme un jeu parodique, il participe bien davantage d'une certaine cohésion du groupe.

Dans la revue et au cabaret, l'art est vécu et pratiqué collectivement. Une intertextualité très marquée relie les textes entre eux. C'est par exemple le cas des pastiches qu'ils font du célébrissime « Sonnet d'Arvers »[47]. Ce sonnet élégiaque, évoque la souffrance d'un amour qui n'est pas réciproque et laisse par conséquent le je « solitaire ». Quelques vers, pour mémoire :

> Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
> Un amour éternel en un moment conçu :
> […]
> Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
> Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire.

Pasticher ce sonnet jugé ridicule n'a rien de profondément chatnoiresque, c'est même affaire commune[48]. L'avant-dernier vers (« les vers tout remplis d'elle » de la version originale) a notamment inspiré des variantes érotiques, y compris à Victor Hugo ! : « Hélas ! j'aurai piné près d'elle inaperçu, / Sans me l'asticoter et pourtant solitaire »[49]. La présence du verbe « asticoter » nous ramène à notre histoire de ténia. La spécificité du traitement chatnoiresque repose précisément sur le sort qui est fait au terme « solitaire ». Pour ces artistes, cela renvoie systématiquement au ver apparenté. Jean Goudezki, dans son « Sonnet de revers ou l'angoisse d'un ministre déchu »[50], écrit ainsi :

> Aussi rampant qu'un ver et non moins solitaire
> Et je vais retourner à mes pommes de terre.

Mais le mécanisme de la variante se délite au *Chat Noir*, le « ver solitaire » rampe vers d'autres formes que le pastiche d'Arvers. L'intérêt est de répéter l'association du sujet lyrique au ténia, laquelle devient rapidement une blague virale, mais surtout rituelle. Il faut souligner

que l'unique poème des *Déliquescences* d'Adoré Floupette cité intégralement dans la revue est précisément celui portant sur les « Tænias ». Il s'inscrit de la sorte dans ce jeu groupal, instituant la métaphore attributive comme syntagme nécessaire au clin d'œil entre initiés :

> Les Tænias
> Que tu nias
> Traîtreusement s'en sont allés.
>
> Dans la pénombre
> Ma clameur sombre
> A fait fleurir des azalées
>
> Pendant les nuits
> Mes longs ennuis
> Brillent ainsi qu'un flambeau clair :
>
> De cette perte
> Mon âme est verte :
> C'est moi qui suis le solitaire[51] !

Métaphore que l'on retrouve dans « Le Ver solitaire » de Vincent Hyspa, mais sous la forme d'un leitmotiv – il s'agit pour chacun de se réapproprier ce ver(s) – : « Je suis le pauvre ver, le pauvre ver solitaire »[52]. Or, ce jeu de résonance est à la fois un signe de ralliement et le vecteur d'une reconnaissance entre pairs au sein du groupe. C'est en effet en chantant ce texte pour la première fois au cabaret du *Chat Noir*[53], d'un air grave et impassible[54], qu'Hyspa se fait non seulement remarquer, mais aussi considérer d'égal à égal. Maurice Donnay compare cet événement à une métamorphose : « Cette pièce d'un ver alla aux nues, comme un ver ! »[55]. Hyspa devient non pas un papillon, mais un *Chat Noir* : « [À] dater de ce soir-là, vous étiez de Montmartre. Du même coup, vous deveniez

notre ami d'enfance et notre camarade de collège »[56]. Paradoxalement, clamer cette condition de (ver) solitaire est pour le collectif une façon d'exhiber sa cohésion et sa spécificité.

Le dialogisme ne s'arrête cependant pas à la reprise de ce seul syntagme. La revue est en effet une tribune, où les collaborateurs s'écrivent et se répondent, notamment en vers. On en revient au festin de maladies : la lecture des vers de tel collaborateur est le plus souvent comparée à une dégustation. Cela donne des passages cocasses, si l'on prend en compte ce jeu de résonances entre les mots, les choses et les individus qui advient par ricochets dans la revue. Ces extraits de trois poèmes, dont les auteurs et les adresses diffèrent, témoignent de l'enchevêtrement inextricable que ce motif aussi organique que sinueux ne cesse de recréer entre ses diverses acceptions :

De ta jolie épître en vers
Gloutonnement je me régale[57]

Mes remerciements sincères
Sont pour toi quand tu me dis
Qu'avec plaisir tu m'insères
Des vers tous les samedis[58].

À lire hebdomadairement
Tes envois aux rimes câlines,
J'éprouve plaisir de gourmand
Savourant d'exquises pralines ;
Oui, tes vers ont un goût très fin,
Bien qu'un peu beaucoup éphémère,
Avec leur distique à la fin
(Amande douce ou bien amère[59]!).

Jouant allègrement sur la syllepse[60] autour du mot vers, les artistes du *Chat Noir* tournent en dérision une crise poétique déjà bien installée, mais un tel festin finit par les écœurer. Alors que le vers académique semblait se déliter aux profits de jeux moins stricts, un autre invertébré éclot, le vers libre, qui n'a de libre que le nom tant il est lui-même parasité par les symbolistes. C'est à ne plus savoir qui est le vers de qui ! Selon le collectif du *Chat Noir,* ne sont libres que ceux qui échappent à la mise en boite, que ce soit dans un bocal d'apothicaire ou au sein de théories qui étouffent leur originalité première. Et puisque le ténia figure parmi les (très) grands (vers) oubliés de la littérature, il est d'autant plus goûté par Le *Chat Noir* qui l'appréhende non plus comme une maladie, mais comme l'antidote à cette période de troubles. En réaction à la ténacité du discours sérieux, le groupe opte pour une poésie d'une ardente fantaisie qui vers « *Je ne sais où* nous entraîne »[61], si ce n'est dans un petit coin de la littérature.

[1] Georges Lorin, « Rivale ! », *Le Chat Noir* (abrégé dans ces notes en *CN*), n° 512, 7 novembre 1891.

[2] Maurice Mac-Nab, « Plus de cor ! », *Poèmes mobiles – Monologues*, Paris, Vanier, 1886, p. 11-13.

[3] Notamment Le Bocain (dessin), Victor Thiennet (poésie), « Le Cycle volé », *CN*, n° 567, 26 novembre 1892.

[4] B. Pétris, « Rhumatismes », *CN* nouvelle série (abrégé dans ces notes en nvl s.), n° 52, 28 mars 1896.

[5] Daniel Grojnowski, Bernard Sarrazin, *L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle*, Paris, José Corti, 1990, p. 36.

[6] La schématisation va aussi dans le sens inverse : il est également question des épidémies, notamment le choléra, mais celles-ci font l'objet de personnifications qui les soustraient à toute figuration individualisée de leurs victimes. Ainsi, dans un poème en prose de George Auriol (« Ballade du joyeux Choléra », *CN*, n° 149, 15 novembre 1884), le choléra se dit « joyeux »,

« galope dans l'espace » et se montre surtout préoccupé à concurrencer la peste en ses heures de gloire.

[7] Sam Weller, « L'Avis littéraire », *CN* nvl s., n° 53, 4 avril 1896.

[8] Georges Lorin, « Rivale ! », *op. cit.*

[9] Pour reprendre le titre du fameux essai de Stéphane Mallarmé, paru en 1895.

[10] Camille de Sainte-Croix, « Les Complices », *CN*, n° 213, 6 février 1886.

[11] Raoul Ponchon, « La Salade », *La Muse au Cabaret* [1920], Paris, Grasset et Fasquelle, 1998, p. 165. Ce recueil, le seul à être paru de son vivant, reprend un certain nombre de ses poèmes écrits depuis les années 1880.

[12] Cf. Mikhaïl Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1970.

[13] Léo Niversac, « Bulletin du *Chat Noir* », *CN*, n° 129, 28 juin 1884.

[14] Gaston Dumestre, « Les Macchabés », *CN*, n° 610, 30 septembre 1893.

[15] J. Derriaz, « Le Printemps », *CN*, n° 67, 21 avril 1883.

[16]Xernand Fau, « Économies », *CN*, n° 161, 7 février 1885.

[17] Maurice Curnonsky, « Interview de Cornélius Herz », *CN*, n° 612, 14 octobre 1893. Le texte a d'autant plus de saveur que Curnonsky fera plus tard carrière dans la critique culinaire. Ses ouvrages sur la gastronomie sont encore de nos jours des références.

[18]*Id*.

[19] C'est le terme scientifique qu'emploie notamment Victor Treille dans son *Étude sur le ver solitaire ou les ténias armés, ténias inermes, etc. Le bothriocéphale, les oxyures et les ascarides lombrocoïdes* (1875), Paris, Baillière et Fils, 1906, p. 6.

[20] [Anonyme], « Singulier cas », *CN*, n° 499, 8 août 1891.

[21] Gaston Dumestre, « Contes moraux III – Les deux vers solitaires », *CN*, n° 632, 3 mars 1894.

[22] Victor Treille a démontré « qu'il peut en exister plusieurs chez le même individu, et simultanément avec certains autres vers » (*op. cit.*, p. 15). Le ténifuge qu'il a mis au point a ainsi permis à « M. S… de Saint-Étienne [d']évacu[er] 17 ténias armés et chacun avec sa tête. Le fait, quoique paraissant surnaturel, est authentique et certifié légalement » (*id*.).

[23] Gaston Dumestre, *op. cit.*

[24] Ces caractéristiques sont relevées et détaillées par Nathalie Prince dans *Les Célibataires du fantastique – Essai sur le personnage célibataire de la littérature fantastique de la fin du XIXe siècle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques

Littéraires », 2002. On peut citer à titre d'exemple : Des Esseintes (Joris-Karl Huysmans, *À rebours* (1884)), D'Entragues (Remy de Gourmont, *Sixtine, roman de la vie cérébrale* (1890)) ou, plus tardivement, le Duc de Fréneuse (Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas* (1901)).

[25] Edmond et Jules de Goncourt, *Charles Demailly* [1860], *Œuvres complètes*, Genève/Paris, Slatkine Reprints, 1986, t. VIII-IX, p. 243.

[26] Nathalie Prince, *op. cit*., p. 29.

[27] [Anonyme], « Singulier cas », *op. cit*. C'est une façon amusante de concevoir l'hermaphrodisme du ténia.

[28] Gaston Dumestre, « Contes moraux V – Glabre-Éphèbe fils », *CN*, n° 638, 14 avril 1894.

[29] André Barre, *Le Symbolisme : essai historique sur le mouvement poétique en France de 1885 à 1900*, Paris, Jouve, 1911, p.68.

[30] *Id*.

[31] Pour le récit détaillé de cette bataille, voir entre autres Clive Scott, *Vers libre – The Emergence of Free Verse in France (1886-1914)*, Oxford, Clarendon, 1990 et Florence R.J. Goulesque, *Une femme symboliste, Marie Krysinska - La Calliope du* Chat Noir, Paris, Honoré Champion, 2001.

[32] Voir, pour une approche plus approfondie, notre article dans le précédent numéro d'*Amer*.

[33] Adoré Floupette, « Pizzicatti », cité dans une chronique de Louis Marsolleau, « Adoré Floupette », *CN*, n° 177, 30 mai 1885.

[34] *CN*, n° 37, 23 septembre 1882.

[35] [Georges Camuset], *Les Sonnets du Docteur* (1884), Dijon, Les Éditions du Raisin, 1926, p. 7.

[36] Vincent Hyspa, « Le Ver solitaire », *Chansons d'Humour*, Paris, Énoch et Cie, 1903, p. 297-303.

[37] Alfred Béjot, « Dzim ! Boum ! Symboles ! », *CN*, n° 610, 30 septembre 1893.

[38] Henri Galoy, « Chanson bancale », *CN* nvl s., n° 120, 17 juillet 1897.

[39] Jean de Palacio, *La Décadence – Le Mot et la Chose*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Essais », 2011, p. 140.

[40] Alfred Béjot, *op. cit.*

[41] Marc Angenot, « La poésie socialiste au temps de la Deuxième Internationale », revue *Discours social*, vol. 33, Montréal, Chaire James McGill d'étude du discours social, p.7.

[42] *Ibid*., p. 10. On peut ajouter : le publicitaire. C'est par exemple sous la forme

d'un « Acrostiche hygiénique » qu'est vantée l'Absinthe Cusenier (*CN*, n° 304, 5 novembre 1887), ou six vers sur le vin phosphaté Tarible « *À l'hémoglobine et à la kola* » (*CN* nvl s., n° 55, 18 avril 1896).

[43] Par exemple dans Édouard Norès, « Microbes », *CN*, n° 352, 13 octobre 1888 et Jules Saint-Honoré, « Le Microbe », *CN*, n° 629, 10 février 1894.

[44] Jules Saint-Honoré, *id*.

[45] *Id*.

[46] Charles Aubertin, « Le Symbolisme devant la science », *CN*, n° 676, 5 janvier 1895.

[47] Félix Arvers, *Mes heures perdues* (1833).

[48] Parmi les pasticheurs, on peut citer Jules Renard, Tristan Bernard, ou même Raoul Ponchon.

[49] Victor Hugo, « Le Sonnet d'Arvers… à revers », Jean-Paul Goujon, *Anthologie de la poésie érotique française*, Paris, Fayard, 2004, p. 731-732.

[50] *CN*, n° 673, 15 décembre 1894.

[51] Cité dans Louis Marsolleau, « Adoré Floupette »,*op. cit.*

[52] Vincent Hyspa, « Le Ver solitaire », *op. cit.*

[53] [La Rédaction], « Goguette du *Chat Noir* », *CN*, n° 526, 13 février 1892.

[54] Maurice Donnay décrit cette soirée dans la Préface qu'il fait du recueil d'Hyspa, *Chansons d'humour*, *op. cit*., p. 9-10.

[55] *Ibid*., p. 10.

[56] *Id*.

[57] Ferdinand Loviot, « Sonnet - Réponse », *CN*, n° 453, 20 septembre 1890, dédié à Gaston Dumoraize.

[58] Pimpinelli, « À Émile Boucher », *CN* nvl s., n° 9, 1er juin 1895.

[59] Émile Boucher, « À Pimpinelli », *CN* nvl s., n° 10, 8 juin 1895.

[60] La syllepse est une figure de style qui consiste à utiliser un seul signifiant pour renvoyer à deux signifiés ; le plus souvent, il s'agit d'un même mot pris aux sens propre et figuré. Dominique Noguez en fait la figure majeure de l'humour, voir notamment *L'Arc en ciel des humours* (2000).

[61] Albert Samain, « Biscuit », *CN*, n° 176, 23 mai 1885.

Caroline Crépiat soutient cette année, sous la direction de Pascale Auraix-Jonchière, une thèse de doctorat intitulée *Le Sujet lyrique chez les poètes du Chat noir*. Elle a déjà publié dans le sixième opus de la revue finissante un article sur les chatnoiresques fèces : « Soyons fins ciseleurs d'étrons ». La voici plus avant du côté des intestins.

Le 27 avril 2016 sortait au Japon la traduction du *Traité du fétichisme* de Jean Streff, accompagné de 800 illustrations. L'occasion pour nous de rappeler la parution en 2015 du *Théorème de l'assassinat* du même auteur aux Âmes d'Atala.

« Un texte douloureux et violent, entre Bataille et Lautréamont ».

Jean-Marie Laclavetine (éditeur chez Gallimard).

« Le récit de Jean Streff n'est en rien une apologie du crime. C'est une mise en scène de cauchemars sanglants pour un théâtre nu et solitaire : celui de l'existence — là où se répète obstinément la terreur d'être né et où la violence demeure l'ultime invocation ».

Claude-Louis Combet.

Théorème de l'assassinat, Jean Streff (préface de Claude Louis-Combet), édition Les âmes d'Atala, 2015, 126 pages, 11 euros

Les Âmes d'Atala présentent
en 2016-2017...

Charles Grivel, *LE CORPS DEFAIT. Etudes en noir de la littérature fin-de-siècle* (Zola, Lorrain, Rachilde, Villiers-de-l'Isle-Adam, Gourmont, Goncourt, Huysmans).
Le corps est l'enjeu, son intégrité, sa dualité, sa survie, le fait que sa réalité échappe à la prise. Et qu'il demande d'être transformé. Ni homme, ni femme, mais l'un par l'autre, l'un dans l'autre, l'un à l'exclusion de l'autre, et cela en considération du dommage qu'il subit et du désir de restitution qu'il engendre. Le corps est celui qu'on ne possède pas. La littérature fin-de-siècle suit les voies tortueuses de ce désassemblement.

Claude Louis-Combet, *Blesse, ronce noire,* enregistrement sonore, lu par l'auteur. CD. début 2017.
Paru aux *Éditions Corti* en 1995, réédité en semi-poche en 2002, *Blesse, ronce noire* est aujourd'hui publié en livre audio aux *Âmes d'Atala*, lu par l'auteur lui-même, à l'endroit même où il l'a écrit. *Blesse, ronce noire,* ce sont les derniers mots que Georg Trakl fait prononcer à sa sœur, Gretl, dans le poème *Révélation et anéantissement,* écrit peu avant la bataille de Grodek (1914) d'où, la drogue aidant, il ne devait pas revenir... *Blesse, ronce noire* est, ici, une de ces rêveries possibles, sans souci d'histoire historienne, d'interprétation psychologique ni d'exégèse métaphysique. Une fiction, rien de plus, née de la contemplation des visages – sachant que l'on ne peut connaître que là où l'on se reconnaît. D'une infime et quelquefois hypothétique objectivité dans l'espace et dans le temps, – l'écart d'un récit, où le cœur prend ses aises à se rejoindre.

lmg, Névroplasticienne, *Epitaphes.* 365 interprétations graphiques de la mort. 400 pages. fin 2016.
Depuis juin 2011 LMG diffuse un appel à contribution. Cette sollicitation invite amis, famille, collègues et inconnus, à imaginer et raconter par écrit leur propre mort. Dans un premier temps, entre le conte nécrologique et le récit testamentaire, les participants livrent par courrier postal le récit imaginaire de leur ultime départ. Après un premier travail de lecture, d'analyse et d'interprétation des textes reçus, LMG numérote, classe et référence les courriers avant de commencer le travail graphique à proprement parler : chaque réponse plastique est une interprétation graphique d'une confidence textuelle. Dans un second temps, pour chaque réponse reçue, LMG réalise un dessin au graphite et à la mine de plomb qui, sera ensuite offert à celles et ceux ayant participé. Ainsi, en faisant de la mort l'axe nodal de sa démarche, en sollicitant les autres à en parler, LMG tente d'en briser le tabou...

La Salade

Dans le triste cabaret de Plaisance, une seule place était occupée. L'homme, pauvre & mécontent, harassé par une journée de courses suburbaines & de fastidieuses écritures, y dévorait silencieusement son maigre repas du soir.

Il avait demandé le journal & perdu dans l'absorbante lecture, il oubliait le goût nauséabond de l'ordinaire & c'est à peine s'il leva les yeux, lorsque l'hôtesse endormie poussa devant lui une rustique salade.

La fourniture coupée, il dosa le sel, le poivre, versa le vinaigre, l'huile parcimonieusement mesurée, puis, avec le couvert de buis, il remua la salade négligemment.

Et à mesure qu'il mangeait, des idées s'éveillaient en lui, variant avec la saveur des feuilles.

Celles qui, dans leurs plis, accaparaient toute la fourniture, estragon, cerfeuil & ciboulette, symbolisèrent les riches gorgés de biens; il reconnut les résignés & les patients dans les feuilles largement baignées d'huile & dans celles-là que saturait le vinaigre, les révoltés grincèrent, les aigris.

Et devant le saladier vide, il songea, plein d'amertume.

La société est pareille à cette salade: elle n'a pas été assez remuée.

Alexis Orsat

L'artiste – Bruxelles – 24 mars 1878.

La Salade

« Alexis Orsat était proche de Georges Landry, de Léon Bloy qui l'appelait son tendre énergumène , mais aussi de Francois Coppée et de Joris-Karl Huysmans avec lesquels il mena sa carrière de fonctionnaire dans les Ministères, de l'Intérieur et de la Guerre. Chaque matin, à 10 heures, ils se retrouvaient à « La Petite Chaise », rue de Grenelle, pour consommer l'immuable collation qui précédait les six heures ininterrompues de copie quotidienne. Des soirs, parfois, ils trompaient de conserve leur vie de garçon dans des bouges moins austères. Landry, le sensuel, qui allait et venait entre alcôve et confessionnal, les rejoignait facilement. Côté littéraire, Orsat se contenta simplement de publier *La Salade* dans une revuette bruxelloise en 1878. Ce n'est pas un vain titre de gloire car l'œuvre inspira à Huysmans le *Poème en prose des viandes cuites au four,* l'un des plus beaux textes des *Croquis parisiens* consacrés aux infortunes des célibataires gastralgiques entre deux âges, écartelés entre la crainte du mariage et le dégoût des fallacieux rosbifs et des illusoires gigots cuits au four des restaurants. Evidemment, ce poème est dédié à Orsat... Orsat qui inspira le personnage de Folantin d'*A Vau-l'eau* ».

Chronique tirée d*e La Salade*, catalogue conçu par la librairie Pierre Saunier, dans ses bocaux de la rue de Savoie, le 1er avril 2013. Nous remercions par ailleurs J.P. Veysssière qui a eu la gentillesse de nous envoyer le dernier exemplaire de son catalogue de 2009 consacré à « un ami perdu et retrouvé de Huysmans », présentant à la vente quelques livres dédicacés tirés de la bibliothèque bien garnie d'Alexis Orsat. On vous laisse sur cet entremet angiosperme, et ce conseil du Moine bleu quant aux bienfaits de la consommation du suc de laitue, s'appuyant sur les écrits du Docteur Jean Valnet et notamment son précieux *Se soigner par les légumes, les fruits et les céréales* (9ème édition) : « L'influence du *lactucarium* sur l'organisme y est très précisément étudiée. Présentée jadis par les Pythagoriciens comme « la plante des eunuques », du fait de son caractère « sédatif, y compris dans la sphère sexuelle » (sic), la laitue présenterait cependant l'« avantage » d'optimiser la reproduction (!), selon les travaux, rappelés par Valnet d'un certain H.M Evans, de l'université de Californie. Un cauchemar absolu, en somme, nous direz-vous. Certes. Le point intéressant, alors, est celui-ci : « Contrairement à l'opium, le lactucarium calme l'éréthisme nerveux sans provoquer une excitation au début de son action. Il n'entraîne pas de constipation ni d'appétence, est sans action nocive sur les appareils circulatoire et digestif.» A présent, vous ne regarderez plus la laitue du même oeil.

La revanche des bêtes

Emile Goudeau

Tu tapes sur ton chien, tu tapes sur ton âne,
Tu mets un mors à ton cheval,
Férocement tu fais un sceptre de ta canne,
Homme, roi du règne animal.

Quand tu trouves un veau, tu lui rôtis le foie,
Et bourres son nez de persil ;
Tu tailles dans le buf,
vieux laboureur qui ploie,
Des biftecks saignants, sur le gril ;

Le mouton t'apparaît
comme un gigot possible,
Et le lièvre comme un civet ;
Le pigeon de Vénus te devient une cible ;
Et tu jugules le poulet...

Oh ! le naïf poulet, qui dès l'aube caquète !
Oh ! le doux canard coincointant !
Oh ! le dindon qui glousse, ignorant qu'on apprête
Les truffes de l'embaumement !.....

Tu pilles l'Océan, tu dépeuples les fleuves,
Tu tamises les lacs lointains ;
C'est par toi qu'on a vu tant de limandes veuves
Et tant de brochets orphelins ;

Tu reste insensible aux larmes des sardines,
Et des soles au ventre plat ;
Tu déjeûnas d'un meurtre et d'un meurtre tu dines...
Va souper d'un assassinat.

Massacre par les airs la caille et la bécasse...
Sombre destinée : un salmis !
Tandis qu'un chou cruel guette, d'un air bonasse
Le cadavre de la perdrix.

Mais est-ce pour manger seulement que tu frappes,
Dur ensanglanteur de couteaux ?
Non. Les ours, les renards, les castors pris aux trappes
Sont une mine de paletos ;

Tu saisis le lion, ce roi des noctambules,
Dont le désert s'enorgueillit,
Pour faire de sa peau, sous tes pieds ridicules,
Une humble descente de lit.

Mais le meurtre, c'est peu ; le supplice raffine
Tes plaisirs de dieu maladif ;
Et le lapin (nous dit le livre de cuisine)
Demande qu'on l'écorche vif.

Et l'écrevisse aura, vive, dans l'eau bouillante,
L'infernal baiser du carmin ;
Et - morne enterrement - l'huître glisse vivante,
Au sépulcre de l'abdomen.

Soit ! il viendra le jour lugubre des revanches,
Et l'âpre nuit du châtiment,
Quand tu seras là-bas, entre les quatre planches,
Cloué pour éternellement.

Oh ! l'animalité te réserve la peine
De tous les maux jadis soufferts ;
Elle mettra sa joie à te rendre la haine
Dont tu fatiguas l'univers.

Or, elle choisira le plus petit des êtres,
Le plus vil, le plus odieux,
Un ver ! - qui s'en ira pratiquer des fenêtres
Dans les orbites de tes yeux.

Il mangera ta lèvre avide et sensuelle,
Ta langue et ton palais exquis,
Il rongera ta gorge et ta panse cruelle.
Et tes intestins mal acquis ;

Il ira dans ton crâne, au siège des pensées.
Dévorer, lambeau par lambeau,
Ce qui fut ton orgueil et tes billevesées ;
Les cellules de ton cerveau.

L'âne s'esclafera, voyant l'homme de proie
Devenu rien dans le grand tout !
Le pourceau, dans son bouge infect, aura la joie
D'apprendre ce qu'est le dégoût ;

Et les bêtes riront, dans la langue des bêtes,
De ce cadavre, saccagé
Par la dent des impurs fabricants de squelettes,
Quand le mangeur sera mangé.

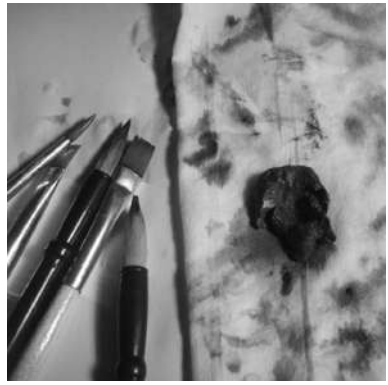
Poèmes ironiques, 1884

En attendant la revanche, la prochaine édition du festival *Littérature, etc.* aura lieu du 10 au 15 octobre 2016 à Lille, Roubaix et Dunkerque et aura pour thème APOCALYPSE, LITTERATURE, ETC.
Autant dire que nous y serons !

Henri Toulouse-Lautrec déféquant sur la plage du Crotoy (1898)

Images de merde

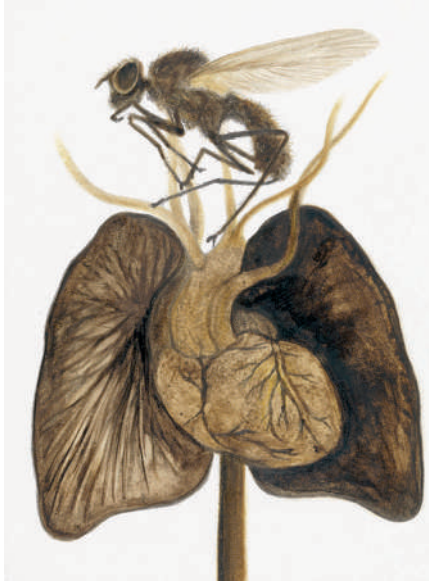
LMG



Entre Manzoni et sa Merde d'artiste en conserve, *la* Cloaca *de Wim Delvoye capable de reconstituer des étrons humains, les peintures fécales de Jacques Lizène, les œuvres éphémères de la Sprinkle Brigade créées à partir de déjections canines, ou les autoportraits de David Nebreda recouvert de sa propre merde, les incursions fécales dans le domaine artistique sont bien plus nombreuses qu'on ne l'imagine. En 2015, LMG rejoint la maison d'édition* United Dead Artists *et initie pour l'occasion une série intitulée* Les images de merde, *qu'elle réalise à partir d'échantillons de ses propres selles, prélevés et conservés en fonction de leurs teintes et textures. Dans chaque image LMG représente un fragment de corps humain associé à un animal coprophage : mouche, cafard, bousier, papillon, larve, lombric, escargot… Ainsi, cette nouvelle démarche qui peut de prime abord sembler repoussante, impure ou sale, questionne en fait les méandres, les cycles du processus créatif, et rend hommage à Artaud : « là où ça sent la merde, ça sent l'être ».*

LMG participe fréquemment à *Amer*. Elle a publié aux Âmes d'Atala, *Olga ou pourquoi j'ai cousu ma chatte* en octobre 2002. En octobre 2012, elle a également réalisé 14 illustrations pour *La Veillée de l'huissier, conte de Noël* d'Edmond Picard. Fin 2016, elle doit publier, toujours aux Âmes d'Atala un livre artistique à partir de la série *Epitaphes* qu'elle a réalisé entre juin 2011 et juin 2015 et qui regroupera les 365 dessins à la graphite qu'elle a réalisés à partir des 365 courriers testamentaires qu'elle a reçus suite à son appel à contribution où elle invitait amis, famille, collègues et inconnus, à imaginer et raconter par écrit leur propre mort. Une souscription pour accompagner la réalisation de ce gros projet devrait être lancée avant l'été. Dores et déjà, 362 de ces dessins sont observables en ligne sur le site de la névroplasticienne : http://lmg-nevroplasticienne.com/.

Notez par ailleurs que les éditions La Musardine publieront en 2017 un autre ouvrage intitulé *Mes petites fourrures*, à partir de la série éponyme où LMG utilise de l'encre noire et son propre sang (qu'elle ponctionne elle-même dans sa veine cubitale médiane gauche ou que le Docteur Frédéric Chambre lui prélève, également par ponctions veineuses) afin de retranscrire à la plume ou au pinceau ses rêves, ses pulsions sexuelles et les sentiments amoureux qui la traversent. Quant à ses *pendus*, vous pouvez les retrouver dans les revues *Quoique* et *Le Visage vert*. Merci à elle.



Des liens et des liens

Aurélie Olivier et littérature etc. : http://litterature-etc.com/ * **Pole Ka** : http://www.poleka.fr/ * **David Vincent** : http://www.arbre-vengeur.fr/ * **Editions de Crescenzo** : http://www.decrescenzo-editeurs.com/ * **John King** : http://www.london-books.co.uk/ * **Andonia Dimitrijevic** : http://www.lagedhomme.com/ * **Elizabeth Prouvost** : http://elizabethprouvost.fr/Elizabeth_Prouvost/Accueil.html * **PLN** : https://tristessesouffrancehaine.wordpress.com/ * **LMG** : http://lmg-nevroplasticienne.com/ * **Eric Dussert** : http://www.lekti-ecriture.com/blogs/alamblog/ * **Carotide** : http://carotideae.tumblr.com/ * **Ulrike** : http://100ex.net/ * **Lnor** : http://loukick.fr/ * **Le Moine bleu** : http://lemoinebleu.blogspot.fr/ * **Lilith Jaywalker** : http://horslesclous.blogspot.fr/ * ***Quoique*** et **Crbl éditions :** http://quoique.net/ * **Agnès Giard et les 400 culs :** http://sexes.blogs.liberation.fr/ * **Makach** : http://makach.toile-libre.org/ * **Chéribibi** : http://www.cheribibi.net/ * **I lost my idealism** : https://ilostmyidealism.wordpress.com/ * **Albert Foolmoon** : http://www.albertfoolmoon.com/ * **Gay Kitch Camp** : http://gaykitschcamp.blogspot.fr/ * **librairie Otrante** : http://www.otrante.fr/ * **Erosonyx** : http://www.erosonyx.com/ **Les éditions du Murmure** : http://www.editions-du-murmure.fr/ * **Les éditions du Sandre** : http://www.editionsdusandre.com/ * **Sao Maï** : http://saomaieditions.blogspot.fr/ * **Le chat rouge :** http://www.lechatrouge.net/ * **l'Arbre vengeur** : http://www.arbre-vengeur.fr/ * **Libertalia** : http://www.editionslibertalia.com/ * **Pierre Michel et la Société Octave Mirbeau** : http://mirbeau.asso.fr/ * **la société Marcel Schwob** : http://www.marcel-schwob.org/ * **Henri Ekman** : http://henriekman.blogspot.fr/ * **la Belle époque** : http://www.galerie-labelleepoque.fr/ * **Le Grand café français** : http://legrandcafefrancais.blogspot.fr/ * **les Mots à la bouche** : http://motsbouche.com/fr/ * **l'Insoumise** : http://www.linsoumiselille.net/ * **la discordia** : https://ladiscordia.noblogs.org/ * **Build me a bomb** : http://www.buildmeabomb.com/ * **UVPR** : http://www.uvpr.fr/ * **Give us a chance** : http://giveusachance.free.fr/ * **Nuit et brouillard** : http://www.nuitetbrouillard.com/ et tous ceux et toutes celles que nous avons bien évidemment oubliés, mais que vous retrouverez sans peine en traînant de lien en lien ! Et ouais.

LAPIN DE PAQUES A PARIS
ESCARGOTAG
UBS
JE SUIS INNOCENTS

L'encre et le sang

Entretien avec HAN Kang
autour de *La Végétarienne*
traductions : Jim, sohyun et Jeong Eun Jin

Les âmes apprécient la littérature coréenne. La lecture de La Végétarienne *de Han Kang nous le confirme. Nous avons pu entrer en contact avec cette dernière par l'intermédiaire de Frank de Crescenzo, des éditions éponymes, que nous remercions vivement, et qui ont publié le second roman de Kang en français,* Pars, le vent se lève. *Grâce à un ami coréen, lecteur des âmes et bilingue, nous lui avons posé quelques questions auxquelles elle a très gentiment répondu. C'est sa traductrice attitrée, Jeong Eun Jin, qui s'est chargée de traduire les réponses avant que nous ne la rencontrions pour de vrai, comme on dit, à l'occasion du salon du livre de Paris. Elle nous a demandé de compter jusqu'à cent en coréen. Nous nous sommes débinés en prétextant qu'il était difficile d'enchainer des coups de pieds dans le pavillon 1 de la porte de Versailles. Et nous avons été très touchés d'entendre son rire. Puis sa voix. Très.*

Les âmes : *Tchalyot* ! *Kyongnye* ! Désolé, je ne sais que très peu de mots en coréen. Je peux vous dire haut bas, marteler, demi-tour, saisir, arrière, de côté, circulaire, torsion, tranchant du pied, coude, mâchoire ou pied de la jambe arrière. Je peux aussi compter jusqu'à dix, puis à peu près jusqu'à cent. Le tout en hurlant. Disons que j'ai fait quelques années de *Tae Kwon Do* traditionnel. Mais je ne sais pas lire votre langue. Je ne connais même pas l'alphabet hangeul, honte à moi, qui comprend 24 lettres, ça je sais, 14 consonnes et 10 voyelles. Je passe donc par l'intermédiaire d'un ami pour traduire. Le coréen moderne s'écrit en rangées de gauche à droite, disposées de haut en bas avec des espaces entre les mots. La ponctuation est semblable à la ponctuation occidentale, bien que beaucoup moins systématique. En Corée du Sud, dans les milieux universitaires on emploie

encore les hanja – les sinogrammes - pour la notation des mots d'origine chinoise. L'organisation de la phrase suit le schéma « sujet objet verbe ». Les verbes ne se conjuguent pas mais sont déterminés par le temps, l'aspect, le degré de politesse et d'autres choses que j'ignore. Plusieurs mots français sont entrés dans le vocabulaire coréen, comme (*sinema*) (cinéma), (*nubel bageu*) (nouvelle vague), (*abang-gareudeu*) (avant-garde), (*kudeta*) (coup d'État), (*peuroletaria*) (prolétariat), (*rejiseutangseu*) (résistance), *(melangkkoli)* (mélancolie), (*rangde bu*) (rendez-vous amoureux) ou (*bbang*) (Pain). Je m'excuse de commencer cet entretien par cette question qui paraîtra peut-être peu importante mais dans les traductions en français (mais aussi en anglais) de vos deux romans, *La Végétarienne* et *Pars, Le vent se lève,* il y a un usage important qui est fait de l'italique. Dans les deux livres, des personnages se battent contre l'écrit, lutte que symbolise l'usage de l'italique. Dans le premier, Yonghye refuse en quelque sorte d'être avalée par le roman qui se rédige à propos d'elle, c'est-à-dire qu'elle résiste au fait d'être écrite par son mari, son beau-frère et sa sœur, sans avoir voix au chapitre. Ses rêves et ses pensées qui émergent ponctuellement apparaissent dans le récit comme résistant au flot de l'histoire, au courant de son énonciation. Dans l'autre roman, les caractères en italique luttent contre le vent qui se lève. Jeong-hee se dresse contre le livre écrit par l'autre personnage, présenté comme porteur de vérité. C'est une écriture en *rejiseutangseu*. Je me demandais naïvement si il y avait une forme italique dans votre langue, et sinon, comment il était rendu en sachant qu'en anglais ou en français, l'écriture penchée venait graphiquement traduire cette résistance.

HAN Kang : Ravie de faire votre connaissance. Vous savez donc compter jusqu'à cent en coréen ! Moi, j'ai appris le français au lycée, mais je me rappelle qu'il était loin d'être évident de compter correctement jusqu'à cent, mais c'était intéressant.

On peut avoir recours à l'italique en coréen, mais ce n'est pas fréquent dans les romans. L'image de quelque chose qui ressemble à une lutte m'est venue à l'esprit quand j'ai commencé à écrire *Pars, le vent se lève*. L'héroïne affronte les personnes qui l'entourent et chacun des personnages est habité par un violent combat intérieur. Dans cet espace noir qui est l'univers auquel l'héroïne ne cesse de penser, des étoiles naissent, explosent et tournent à toute vitesse. L'histoire met en scène une femme qui tente de prouver à ses risques et périls que la mort d'une amie n'est pas due à un suicide et il y est question d'une confrontation entre la vie et la mort, entre l'au-delà et le bas monde, entre le souvenir et la réalité. L'italique que j'utilise souvent dans ce roman se heurte, je l'espère, au romain et se bagarre avec ce dernier. C'est avec *La Végétarienne* que j'ai commencé à utiliser ce procédé, notamment dans la description des cauchemars de Yônghye. Dans *Pars, le vent se lève*, l'italique joue également un rôle important, et depuis, j'alterne avec l'usage du romain.

Les âmes : Avant de poursuivre, et puisque nous en sommes déjà à parler de traduction (je pense d'ailleurs, si l'on considère le fait de se nourrir comme étant le centre de la pulsion désirante et destructrice chez l'être humain, que votre roman est en quelque sorte une tentative de traduction du fait culinaire dans le but de donner la parole à l'organique) je voulais savoir si le titre original était le

même que celui que nous connaissons dans sa traduction française et anglaise, à savoir *La Végétarienne.* En fait, dans la scène inaugurale du frigidaire, Yonghye le vide de toute la viande contenue, mais elle jette également les œufs et le lait :
« Je me suis levé pour aller ouvrir la porte du congélateur. A part de la poudre de céréales grillées, des piments moulus, de jeunes piments surgelés et un sachet d'ail haché, il n'y avait plus rien.
- Fais-moi au moins un œuf au plat ! Je suis vraiment crevé ce soir. Je n'ai même pas eu le temps de déjeuner correctement.
- J'ai aussi jeté les œufs.
- Quoi ?
- Et puis j'ai aussi annulé les livraisons de lait.
Je rêve ! Tu veux me priver moi aussi de tout produit d'origine animale ?
Je ne peux plus voir ça dans le réfrigérateur. Je ne le supporte plus ».
Ailleurs, elle dit ne plus vouloir porter de cuir.
Pourquoi est-ce que cela ne s'appelle pas *La Végétalienne* ? Et l'êtes-vous ?

HK : Le titre a été traduit par *Vegetarian* ou son équivalent, dans toutes les langues. Mais comme vous le dites, l'état de Yônghye est plus proche de celui d'une *vegan*, d'une « végétalienne ». En même temps, vers la fin du roman, elle ne veut plus être un être humain et croit qu'elle est en train de devenir un « végétal ». Le mot *vegetarian* me semble recouvrir ces deux sens. J'ai été végétarienne pendant plusieurs années dans ma jeunesse (je mangeais des œufs et des produits laitiers), mais quand j'ai eu trente-et-un ans, étant donné l'état critique de ma santé, le médecin m'a conseillé de manger au moins un peu de produits de la mer, ce que je me suis forcée à faire. Je ne suis donc plus végétarienne, mais je n'aime toujours pas la viande.

Les âmes : Poursuivons. Dans *La Végétarienne*, donc, tout commence dans la cuisine, au pied du réfrigérateur. Pour Irène Frain, « La cuisine est le sexe de la maison. Certains corrigent : son âme. Et si l'âme avait élu domicile dans le sexe ? Je ne suis pas loin de le penser. Après tout, les théologiens sont restés très flous sur la localisation de cette hypothétique parcelle du feu divin. Donc, âme ou pas, je maintiens : cuisine, sexe de la maison ». D'autres y verront plus largement le ventre. La cuisine est le lieu privilégié de passage entre l'extérieur à soi et l'intérieur, entre l'aliment et celui ou celle qui l'ingère. C'est aussi un lieu de transformation, un endroit dédié à la métamorphose, comme le ventre d'ailleurs. Et comme tout ce qui touche à l'alchimie, c'est camouflé ou tenu plus ou moins secret. Lorsqu'on voit des enfants on ne pense pas forcément à leur conception. Lorsqu'on voit de la viande à table, on ne pense à l'abattoir où est passé cet animal avant d'être découpé, puis cuisiné afin d'être consommé.

Il y a donc quelque chose de proprement inconvenant à vider le réfrigérateur et à répandre au sol les produits pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils redeviennent : des bouts d'animaux morts.

Comme il est inconvenant de penser à ce que vont devenir les aliments que nous mangeons une fois passés dans la machinerie organique, la cuisine allant de paire avec les tinettes.

Votre roman perturbe ces convenances et les règles de bienséance en faisant notamment des intestins un paradigme incontournable dans votre récit. Yonghye, par exemple, partage sa chambre d'hôpital avec une lycéenne qui souffre d'un éclatement de l'intestin. Son mari rêve dans le même hôpital qu'il tue quelqu'un en lui enfonçant un couteau dans le ventre et en sortant ses intestins du ventre, comme on vide un poisson. Avant cela, elle imagine qu'en mangeant de la viande elle ingère des vies dont le sang et la chair sont digérés et dispersés au quatre coin du corps mais dont l'essentiel, le fluide vital, reste farouchement accroché dans l'estomac. D'ailleurs, elle le

dit après avoir fait l'amour avec son beau-frère-plante : tous ces visages qui hantent ses nuits à travers des cauchemars terrifiants qui l'enjoignent à ne plus manger de viande vivent en réalité dans son ventre. « Ils viennent de là » écrivez-vous. Ailleurs c'est une vieille femme qui insulte des infirmiers psychiatriques au guichet de l'hôpital où elle est internée : « Espèces de charognes ! Si on vous suçait les intestins pour les vider, ça ne serait pas encore suffisant ! ». Et le diagnostique du médecin à la fin du roman est sans appel : « intestins atrophiés ».
En portant la lumière sur ce lieu de transformation, c'est évidemment sur le lieu de l'écriture, sur son mécanisme que vous écrivez.

HK : *La Végétarienne* est un roman à plusieurs strates. La violence de l'homme, la possibilité ou l'impossibilité d'être innocent ou de comprendre l'autre, la frontière entre la folie et la « normalité », le corps comme dernier refuge, la détermination...
L'héroïne, Yônghye, ne s'exprime pratiquement pas dans le récit, se contentant d'être l'objet de l'incompréhension, de la haine, du désir et de la compassion. En dehors des

monologues qui expriment ses rêves, elle ne s'exprime qu'à travers son corps. C'est par son intermédiaire qu'elle oppose une résistance ou qu'elle désire se transformer en quelque chose qui ne soit pas humain. Elle imagine l'intérieur de son corps et essaie désespérément de l'écouter et, ce faisant, tente d'une certaine façon d'être quelqu'un qui refuse radicalement le côté obscur de l'humanité. Cette aporie, c'est au fond le sujet de ce roman.

Les âmes : Se débarrasser de son soutien-gorge a été considéré en occident comme un geste symbolique important par certaines féministes refusant par là de se conformer à l'idéal imposé par la société capitaliste et patriarcale. Dans votre roman, Yonghye refuse d'en porter car cela la gène. Nulle revendication autre que celle-ci : « Elle m'expliquait que le soutien gorge l'étouffait, lui comprimait la poitrine ». C'est d'ailleurs l'une des seules choses qui la caractérise aux yeux de son mari : « Il y avait un point sur lequel elle se distinguait des autres femmes : elle n'aimait pas mettre un soutien-gorge. [...] Ce détail mis à part, tout allait bien ». Ce refus d'en porter semble aller de paire avec son végétarisme. En tous cas, cela gène tout autant son mari, comme au cours d'un diner professionnel avec ses collègues et patrons, où tous tournent leur regard vers elle parce qu'elle refuse de manger de la viande à table, mais aussi parce qu'elle porte un chemisier noir près du corps laissant apparaître très nettement les contours de ses deux mamelons. Un peu plus tard dans le récit, elle précise : « Quelque chose est bloqué au niveau de mon épigastre. Je ne sais pas ce que c'est. C'est toujours là. A présent je le sens même quand je ne porte pas de soutien gorge. J'ai beau pousser un long soupir, ça ne me libère pas la poitrine ». Plusieurs fois dans le roman, elle apparaît la poitrine dévêtue (« assise en train d'éplucher des pommes de terre, adossée au meuble de la télévision, elle portait pour tout vêtement un pantalon en coton gris clair ! ») jusqu'à ce qu'on la

retrouve dans le hall d'entrée de l'hôpital, assise sur un banc, « offrant à la vue de tous ses maigres clavicules, ses seins rabougris et leur mamelons marron clair », ce qui la conduit finalement à être internée. Comme pour les intestins, il y a un langage du corps : on sent qu'il y a à ce niveau-là un conflit important comme la projection dans le corps anatomique d'une réalité fantasmatique. Le mutisme de Yonghye, son refus de manger de la viande et de porter un soutien-gorge semblent évoquer la même chose : son refus du partage entre les basses et les hautes œuvres. Tout se situe au niveau du diaphragme, l'endroit même où la table chez les occidentaux vient partager en tant que zone frontalière l'inférieur du supérieur, le primitif pulsionnel du secondaire rationnel, les psychanalystes diraient sûrement le moi du sur moi, en tous cas ce qui relève des bas instincts de la haute moralité, l'animalité de l'humanité, le sale du propre, le ventre de la tête, le sexe du visage.

HK : La réponse s'inscrit dans la suite de ce qui précède. On m'a souvent demandé la raison pour laquelle Yônghye n'avait pas voix au chapitre dans ce roman. J'ai pensé qu'elle pouvait exprimer avec son corps sa vie et ses choix désespérés. Du point de vue des trois narrateurs qui l'observent et essaient de la comprendre, en vain le plus souvent, elle a un comportement incompréhensible - en refusant de porter un soutien-gorge, en s'exhibant torse nu, en faisant le poirier, en refusant de s'alimenter, en voulant s'approcher de la mort. Je voulais que ces gestes introduisent une question compliquée qu'on ne peut nommer folie, sublimité, beauté, saleté, misère - une question qui porte et interroge la vie elle-même. Je pense qu'il existe une certaine cohérence entre ces différentes attitudes : le refus de porter un soutien-gorge, le fait d'exhiber ses seins, la tentative de « photosynthèse » à la manière d'une plante, etc.

Les âmes : Le végétarisme de Yonghye est la version positive de son anorexie à la fin du roman. Dans les deux cas, il s'agit d'un acte de résistance qui témoigne à la fois d'une survalorisation des choses intestinales et d'un refus viscéral de la part de la jeune femme de vivre dans l'enclos de la tradition, notamment patriarcale, caractérisée par trois formes de domination et de violence érigées comme norme : celle du mari à travers le viol conjugal ("tu sens la viande, par chaque pore de ta peau"), celle du père et du frère qui tentent de la forcer à manger de la viande avant de la battre, ce qui la pousse au suicide, et celle de l'institution médicale à travers la figure du médecin qui tente de l'alimenter de force, l'entrainant vers une mort qui semble inéluctable "Et alors, c'est interdit de mourir ?". En refusant d'ingérer des produits d'origine animale, puis en se nourrissant exclusivement de lumière singeant la photosynthèse comme certains adeptes de l'inédie et du respirianisme, la jeune femme tente de se soustraire aux obligations organiques et de s'épargner le devoir de la matérialité qu'elle associe aux souffrances, aux humiliations et à la domination qu'elle subit quotidiennement, mais sans pour autant renoncer au plaisir : il y a chez elle une recherche grandissante de l'orgasme de la faim qui renverrait à l'autosexualité ou à l'autoérotisme de la plante. Face à l'oppression patriarcale qui lui dénie toute autonomie, Yonghye décide de jouir dans le renoncement déplaçant l'érotisme vers ce qui semble à première vue le nourrir le moins : la privation. Cette volonté de subversion radicale qui défie l'autorité sous toutes ses formes (parents, institutions, nature, mort), en les niant fondamentalement, trahit une force de caractère peu commune et paradoxalement une extraordinaire volonté de vie : "il avait sentie en elle la force d'un arbre de la forêt que nul n'aurait jamais élagué". Dans nos contrées, on qualifierait aisément cette lecture de féministe, là où d'autres, ailleurs parleraient plus volontiers de taoïsme. Qu'en dites-vous vous ?

HK : *La Végétarienne* est l'histoire d'un refus radical de la violence et d'une recherche du salut vouée à l'échec. C'est indéniablement l'histoire de deux sœurs, Yônghye et son aînée. Chaque lecteur aura une lecture personnelle selon son propre environnement culturel. Dans les pays de tradition catholique, l'attitude de Yônghye sera peut-être considérée comme une *penance* (pénitence) ou une *atonement* (rédemption). Dans d'autres pays à forte tradition populaire, comme une voix de femme qui résiste à la violence du système patriarcal. En même temps, la déclaration finale d'Inhye qui dit « tout cela est peut-être un rêve », est assez bouddhiste. J'y vois moi-même l'influence du bouddhisme, religion dans laquelle j'ai été profondément immergée pendant ma jeunesse et qui exerce encore une certaine influence sur ma vie.

Les âmes : *La Végétarienne* serait la suite d'un texte que vous avez écrit il y a plus de dix ans intitulé *Le fruit de ma femme* et qui raconte l'histoire d'une jeune fille qui devient réellement une plante. Son mari la met dans un pot de fleurs, l'arrose et prend soin d'elle. Je n'ai pas lu cette longue nouvelle, mais comme je l'imagine, c'est une

histoire terrifiante, terriblement angoissante, car c'est très difficile, notamment en ville de prendre soin de ses plantes et de les garder en vie. C'est une belle métaphore de ce que pourrait vouloir dire entretenir matériellement une relation, amoureuse ou non, même s'il y a quelque chose qui me dérange, ou plutôt qui me perturbe dans cette image : c'est très autistique, non ? Je reprends ici les réflexions de Jean-Claude de Crescenzo à propos de *Pars, le vent se lève* qui serait « finalement un roman sur l'incommunication, sur l'impossibilité de communiquer, d'être compris par les autres, de comprendre les autres ». C'est assez étrangement cette incommunicabilité qui ferait la force et peut-être le succès de vos romans.

HK : Dans « le Fruit de ma femme », le mari - narrateur- qui revient d'un déplacement, assiste à une scène où sa femme est en train de se transformer en plante. Alors qu'il avait beaucoup de difficultés à la comprendre auparavant, il la plante dans un pot, l'arrose et en prend soin. C'est une nouvelle que j'ai écrite quand j'avais 26 ans et elle contient une ironie « dérangeante » comme vous le dites. Mais comparée à *La Végétarienne*, l'histoire est plus poétique que douloureuse. Après avoir écrit cette nouvelle, j'avais envie d'en tirer une variante, ce qui a donné naissance à *La Végétarienne*. Mon questionnement sur l'homme s'est fait plus intense, ce que permettait un récit plus long, et la Végétarienne est devenue quelque chose de féroce et douloureux, contrairement au « Fruit de ma femme », qui en était l'origine. Moi-même je ne m'attendais pas à cela.
La rupture de communication et l'impossibilité de comprendre l'autre constituent des sujets importants pour moi et que j'ai approfondi dans *La Végétarienne* et *Pars, le vent se lève.* Mais par la suite, en écrivant *Leçons de grec*, mon écriture a évolué. Il s'agit d'un récit long qui raconte la rencontre entre une femme qui a perdu l'usage de la parole et un homme qui perd progressivement la vue. Il y a une scène où ils communiquent en écrivant sur la paume de l'autre. Je pense que c'est la scène la

plus positive de toutes celles que j'avais décrites jusqu'à présent dans mes différents textes. Je me transforme sans cesse à travers ce que j'écris, tout comme les questions que je pose évoluent elles aussi.

Les âmes : A propos de *Pars, le vent se lève*, dont le titre initial était *L'encre et le sang*, vous dites au cours de l'entretien sus-cité que « l'encre noire est le symbole qui représente le monde de l'oncle d'In-ju. Ce monde désigne par les étoiles l'idée la plus précieuse qu'on a, par exemple, l'idée du début et de la fin de l'univers. De l'autre côté, le monde du sang, c'est le monde dans lequel on vit. Dans lequel il y a l'amour et la douleur. C'est la condition des êtres humains. Entre les deux mondes, c'est le trouble et le conflit. C'est ce que je pensais en écrivant ce roman, comme le laisse entendre le titre du troisième chapitre "L'encre est rouge et le sang est noir". L'encre et le sang se mélangent en se troublant ». Nous voyons quant à nous une opposition entre le monde du vivant, le Réel et celui de l'idée ou de la Séparation, qui est le monde esthétisé de l'écrit et des images. Et ce qui semble vous intéresser c'est la tension, ou le conflit entre ces deux mondes, et plus précisément le passage de l'un à l'autre, non ?

HK : Oui, c'est un sujet qui m'obsède depuis mon enfance. Je me pose la question chaque fois que je réfléchis sur l'homme. A propos de la vie que nous menons, nous les mortels qui traversons le monde de l'encre et celui du sang.

Les âmes : Il me semble que *La Végétarienne* appartient à ce que j'appelle les romans de l'écriture au même titre que *Dracula* de Bram Stoker, ou *Dingo* de Mirbeau, pour ne citer que ces deux exemples. C'est-à-dire des romans qui en plus du propos qui est le leur font le récit de leur propre écriture, ou plus spécifiquement de l'un des personnages du livre. En l'occurrence, il s'agit ici

de l'écriture de Yonghye, d'abord par son mari, ensuite par son beau-frère, enfin par sa sœur. Les passages en italique qui racontent les cauchemars de Yonghye sont en fait ce qui témoigne de la résistance de la jeune femme au geste esthétique qui tente de la faire entrer dans le cours de l'histoire, de l'inscrire dans le papier, de la végétaliser. Pour la faire passer dans l'épaisseur de la feuille, il faut la désincarner. « Elle maigrissait de jour en jour. Ses pommettes, déjà saillantes, pointaient de plus en plus, déformant son visage. Mais s'il suffisait de se priver de viande pour mincir, personne ne souffrirait de problème de poids (nous confirmons). Je le savais : si ma femme maigrissait, ce n'était pas du fait du régime qu'elle avait adopté, mais à cause de son rêve. Encore qu'en fait, elle ne dormit presque plus du tout ». En fait, elle glisse progressivement dans le texte et se transforme peu à peu en un personnage de papier, qui à ce titre, ne dort plus, puisqu'il est mobilisable chaque instant à la lecture. D'ailleurs on apprend que son travail « consistait à compléter des bulles de bandes dessinées ». Autrement dit, son boulot consiste à (faire) apparaître du texte dans des bulles vierges, à s'inscrire sur du papier, à rentrer dans le récit. Sa mère tente bien de la sauver de cette disparition progressive du monde des vivants pour celui de l'écrit, mais Yonghye vomit le lait de chèvre que lui donne sa mère. Celle-ci s'offusque du gaspillage de sa propre sueur et de son propre sang que symbolise ce breuvage, et de la complicité passive de son beau-fils : « pourquoi l'as-tu laissée faire ? Tu as pourtant dû te douter de ce qu'elle mijotait ? ». La réponse est simple : il essaye de l'écrire, de la faire passer complètement dans le texte, ce que représente la poche de perfusion qui se remplit du sang de la jeune femme à mesure qu'elle est écrite et qu'elle disparaît derrière la couverture remontée sur sa poitrine, c'est-à-dire le texte : l'encre et le sang encore une fois. « Regarde-toi donc ! Si tu ne manges pas de viande, ce sont les autres qui vont te bouffer ». Et en l'occurrence, les autres, ce sont les narrateurs de ce

roman qui l'avale. Yonghye confie alors à travers un de ses cauchemars son désir de se laisser aller au récit, et de passer de l'autre côté, du côté de l'écrit : « j'aimerais sortir en courant de l'obscurité, de l'autre côté de la fenêtre. Cela pourrait-il évacuer cette masse ? » Ce poids, c'est celui de sa propre corporéité, celui du réel dont il faut se débarrasser complètement afin de rejoindre le monde des images. Elle oscille entre des moments où elle a chaud, des moments de résistance à l'écriture, et d'autres au contraire où son sang devient froid comme l'univers désincarné du livre dans lequel elle glisse peu à peu : « je me lève sans arrêt pour aller et venir dans l'appartement refroidi.(...) tout est noir de l'autre côté de la fenêtre. (…) Je reviens au lit, je mets la main sous la couverture. Le drap est complètement refroidi ». Est-ce que c'est surinterpréter que de dire cela et enfermer une nouvelle fois Yonghye dans un cadre trop étroit pour elle ?

HK : C'est une interprétation très intéressante. La tentative de faire de Yônghye un objet mince et plat fait écho à celle de Kang Seok-won dans *Pars, le vent se lève*, qui essaye de tordre la vie de In-ju, de l'aplatir et d'en faire un mythe. Jeong-hee, la protagoniste, suit son propre chemin afin d'échapper à cette tentative violente. Dans le troisième chapitre de *La Végétarienne,* le désir d'Inye de percer l'être « incompréhensible » qu'est sa sœur Yônghye, après les deux premiers chapitres qui essaient de la décrire comme un objet mince, ressemble à la lutte de Jeong-hee dans *Pars, le vent se lève*.

Les âmes : Dans la seconde partie, cette volonté de transformer Yonghye en image est encore plus nette puisqu'au geste esthétique que constitue l'écriture se surajoutent la volonté de la peindre, puis de la filmer, dans une surenchère que traduit ce fantasme d'écrasement, ce désir d'aplatissement, cet aveu du jeune homme juste après qu'elle ait tenté de se suicider de vouloir la précipiter dans le vide : « Il avait soudain

réalisé qu'il espérait en fait qu'elle ne se réveillerait pas : que la situation qu'elle retrouverait quand elle reviendrait à elle était si désespérée, si épouvantable, qu'il aurait probablement envie de la jeter lui-même par la fenêtre dès qu'elle aurait ouvert les yeux ». Ce n'est pas elle qui décide de sa disparition. C'est le récit qui l'engloutit après l'avoir aplati. L'acte d'écrire est un geste sanglant, semblable à l'écorcherie du chien Blanc, traîné derrière une moto, qu'elle raconte comme un souvenir d'enfance. L'obsession du vidéaste est de faire correspondre sa belle sœur à ses propres visions, à ses propres fantasmes. Il la peint, et la filme. Et à mesure que son corps se transforme en signes, elle devient davantage silencieuse jusqu'au point de disparaître : « c'était un corps débarrassé de toute surperfluité jusque dans ses moindres aspects. Il n'en avait jamais vu un semblable, parlant à ce point de lui-même ». Un corps-image. Un corps-texte. Kyong, une de ses amies ne s'y trompe pas lorsqu'elle lui demande « Tu tentes une métamorphose ? C'est une transformation un peu radicale non ? », sauf que cela ne le concerne pas lui, mais toujours Yonghye qu'il tente de transformer en texte. Il y a un désir proprement cannibalique qui sous-tend le geste esthétique : « je veux t'avaler, te faire fondre et te faire couler dans mon sang ». Le texte lui, dit : je veux

t'avaler, te faire fondre et te faire couler dans mon encre. Il y aurait une confusion entre l'anthropophagie et l'oralité excessive à laquelle conduit le cannibalisme amoureux et esthétique, un lien entre « l'extase mandibulaire » - pour reprendre l'expression de Miller - et le fait d'écrire (sur) quelqu'un. L'écrivain, d'après vous, est-il un ogre, une ogresse ?

HK : « Il », l'artiste du deuxième chapitre, est en effet dans une "extase" assez primitive. Je pense que cette expression, « aplatir » Yônghye, est assez juste. Mais celle-ci échappe sans hésiter à toutes les tentatives qui sont faites de l'écraser. Ce n'est en aucun cas un être passif. Au troisième chapitre, elle tourne le dos à toute la beauté qu'« il » a voulu dominer, elle maigrit et se rapproche de la mort à travers ce corps squelettique, persuadée qu'elle est en train de se transformer. Vous me demandez si l'auteur est un vampire, mais je préférerais m'interroger sur l'hypothétique rapprochement de la voix d'Inhye avec celle de l'auteur dans le troisième chapitre du roman. En ceci qu'il s'agit de la voix d'une personne qui essaie de comprendre ce qui lui arrive, qui désespère de ne pas y arriver, mais qui partage sa douleur.

Les âmes : La sœur de la jeune femme vient perturber le cours du récit à la fin du second chapitre et empêche momentanément que sa sœur soit définitivement incorporée dans le texte. Dans la dernière partie,Yonghye est internée dans un hôpital pyschiatrique où elle est suivie pour anorexie nerveuse. Sa sœur lui rend visite après qu'elle ait fait une fugue dans une forêt proche. Cette fois, c'est elle qui concourt à sa disparition du monde du vivant, c'est-à-dire à son apparition dans le texte. Inhye fait le résumé de l'histoire en cours, comme si elle ne pouvait rien contre le texte qui se poursuit inexorablement, d'abord malgré elle, et à présent de par son fait car elle est devenue la narratrice. Elle regarde sa propre sœur disparaître au cours du récit qu'elle fait de

sa disparition et se dit que « ses ongles sont tellement amincis qu'ils font penser à du papier ». En écrivant ces quelques mots elle constate juste que la jeune femme est en passe d'être complètement entrée dans le texte, c'est-à-dire inscrite dans la fine épaisseur de son support. Mais Inhye perçoit les reflets de son propre visage dans les yeux noirs atones de Yonghye. Elle aussi est menacée par l'écriture. C'est presque la sœur jumelle de celle qui est devenue le personnage principal du texte malgré son absence quasi manifeste (plus aucune résistance italique dans cette partie). En empêchant les médecins de l'intuber pour l'alimenter de force, elle sacrifie sa sœur au texte afin qu'elle ne souffre plus. La véritable végétarienne dans le roman, c'est Inhye non ?

HK : Pour poursuivre ce que je disais, Inhye est le personnage le plus proche de la voix de l'auteur. Elle partage les cauchemars de Yônghye, ressent sa souffrance, et ce faisant, elle vomit un monologue, et fixe « comme pour protester » les arbres qui se trouvent de l'autre côté de la vitre de l'ambulance et qui sont semblables à autant de flammes. Ce récit est l'histoire de deux sœurs qui se superposent. Yônghye va sans doute mourir, mais le récit ne s'achève pas avec sa mort, mais se prolonge à travers la scène où Inhye regarde par la vitre et où rien n'est encore consommé. Le « regard qui proteste » est pour moi comme une interrogation douloureuse : pouvons-nous survivre dans un monde où se mêlent à ce point la beauté et la violence ?

Les âmes : Knut Hamsun a fait l'expérience de la faim pour écrire son roman éponyme. Kafka corrigeait « Un artiste de la faim » (nouvelle dans laquelle il raconte la vie d'un artiste de cirque qui se produit dans les foires pour faire admirer son jeûne) alors qu'il était en train de mourir de faim et de soif parce que la tuberculose l'empêchait d'ingérer quoi que ce soit et même de parler. Quelle rapport entretenez-vous avec la nourriture lorsque

vous écrivez, en général, et lorsque vous avez rédigé *La Végétarienne,* en particulier ? Il me semble par ailleurs que vous avez vécu la littérature à travers votre corps jusqu'à perdre vos propres contours et devenir vous aussi un corps-texte en vous blessant aux poignets, comme Yonghye à la fin de la première partie du roman, au cours de l'écriture compulsive et acharnée à l'ordinateur de sa deuxième partie. Est-ce que vous pouvez nous raconter cela ?

HK : Quand j'ai écrit *La Végétarienne*, je m'alimentais peu. Pendant la rédaction du troisième chapitre, je souffrais d'insomnie tout comme Inhye. De manière générale, j'avais un problème aux articulations. Pour les deux premiers volets, j'avais écrit à la main par fragments et demandé à une étudiante de taper le texte (de fait, elle s'appelait Yônghye, je lui ai demandé son accord pour donner son nom à mon personnage). Je corrigeais le tapuscrit, elle imprimait les versions corrigées, et ainsi de suite. Mais l'état de mes mains s'est aggravé au point que

je ne pouvais même plus écrire. J'étais désespérée quand un jour j'ai compris que je pouvais taper à la machine lentement avec deux stylos tenus dans chaque main. J'ai écrit le dernier volet comme ça, seule. J'étais contente de pouvoir écrire sans solliciter d'aide extérieure. Heureusement ma santé s'est nettement améliorée depuis et je peux maintenant le faire sans entrave physique.

Les âmes : Je suis heureux de le lire. Vous êtes êtes née à Gwangju, mais j'ai lu que votre famille est partie s'installer dans le quartier Suyuri de Séoul alors que vous aviez dix ans (vous racontez cet épisode dans *Leçons grecques* / *Hirabeo shigan*). Était-ce juste avant ou juste après le massacre de Gwangju et votre déménagement était-il lié à ce terrible évènement ? Dans *Here comes the boy*, vous racontez l'histoire d'un garçon qui meurt pendant ce massacre de Gwangju qui a eu lieu en mai 1980. Pouvez-vous nous raconter ce qu'il s'est passé à ce moment-là, et ce à quoi vous avez assisté, vous ? Cette histoire qui s'est déroulée il y a trente ans n'a jamais cessé de vous hanter à travers la question de la violence humaine et de l'innocence : les humains sont-ils violents par nature ? Peut-on s'extraire de ce schéma et à quel prix ? Vous dites que rétrospectivement, vos réflexions à propos du végétarisme et votre culpabilité à manger de la viande sont liées à cette expérience traumatisante du massacre de Gwangju que vous avez vécu enfant. Les deux romans vont ensemble et posent la question de la violence. Je me demandais si cela ne posait pas davantage la question de l'autorité (notamment en regard de tout ce qu'on s'est dit précédemment), et si il n'y avait pas une violence ultime, peut-être aporétique, à vouloir éradiquer la violence ? Pour résumer, ce que quelqu'un doit surmonter pour mener une vie complètement sans souffrance en ce bas monde n'est-il pas un condensé de souffrance ?

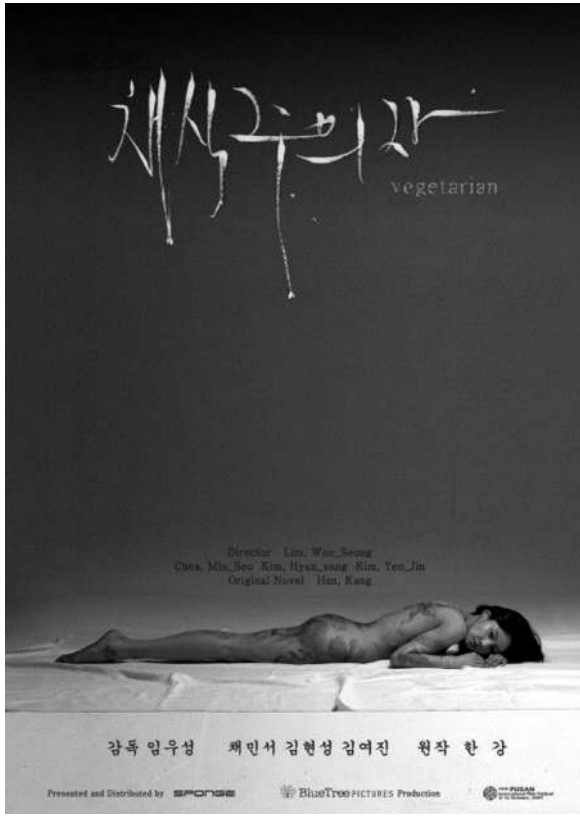
HK : Ma famille est montée à Séoul en janvier 1980, soit quatre mois avant le massacre de Kwangju. J'avais neuf

ans. Je n'ai donc pas été témoin direct de massacre. L'événement important pour moi a été la découverte à l'âge de douze ans d'un album de photos qui circulait de manière clandestine et qui témoignait de ces exactions. C'est à cette époque que mes interrogations sur la violence exercée par l'homme, mais aussi sa dignité se sont ancrées en moi. J'ai été choquée par les clichés montrant des corps criblés de balles, mais très surprise par ailleurs par l'image de gens ordinaires, très calmes qui formaient une interminable file d'attente pour donner du sang aux blessés, le premier jour où des civils ont repris possession de la ville. J'étais très perplexe devant les questions telles que : comment comprendre l'homme ? Comment accepter le fait que je fasse partie de cette humanité ? Cette perplexité apparaît de manière variée dans les différents récits que j'ai écris par la suite.

Mais après avoir écrit *La Végétarienne,* après le dernier volet se terminant par le regard d'Inhye qui fixe le monde où se mêlent violence et beauté, une nouvelle interrogation est née en moi. Ne devait-on pas continuer à vivre malgré tout ? J'ai découvert, en écrivant Celui qui revient, que ce récit qui s'amorçait sur la violence de l'homme progressait dans une démarche désespérée vers la dignité de l'homme. Au départ, j'avais considéré ceux qui avaient été tués à Kwangju seulement comme des victimes, mais mon opinion a changé en cours de route. Ils étaient les acteurs de leur propre destinée. Pour ne pas être de simples victimes, ils ont risqué la mort - ou selon votre expression un « condensé de souffrance ». Le résultat a été si tragique…

Les âmes : En plus d'être traduit en plusieurs langues, votre roman a été adapté au cinéma par Lim Woo-seong en 2010. Il est vrai que votre écriture se prête particulièrement à l'écriture cinématographique, notamment de par son découpage séquentiel. C'est du moins ce que je me suis dit à la lecture de votre livre. Peut-être parce que le narrateur de la seconde partie est vidéaste. Peut-être aussi parce du

peu que je connaisse j'aime beaucoup le cinéma coréen... On fait parfois d'étranges associations. Je dois préciser ici que je n'ai vu que partiellement ce film, en langue originale. En tous cas, l'adaptation cinématographique est une autre forme de traduction. Avez-vous travaillé avec le réalisateur et, si vous avez vu le film, que pensez-vous du traitement cinématographique qu'a subit votre roman ? Avez-vous aimé ce film ? Est-ce que, et je le demande avec d'autant plus d'à propos que c'est je le répète l'un des ressorts de votre roman, ça n'a pas été difficile / violent de voir appliquer / imposer à votre langue des images particulières ?



HK : J'étais en train d'écrire *Pars, le vent se lève,* je ne suis donc pas du tout intervenue pour le film. Je pense qu'il n'appartient qu'à son réalisateur. Presque aucune des images que j'avais en tête n'y figure (c'est normal, une œuvre littéraire laisse chacun imaginer ce qu'il veut). Mais si l'occasion se présente, j'aimerais participer à la prochaine adaptation cinématographique d'un de mes romans.

Les âmes : En 2005, vous avez reçu un prix assez prestigieux en Corée qui est le prix Yi Sang, du nom d'un écrivain du début du vingtième siècle que nous apprécions particulièrement.
Auteur jugé d'avant-garde, on dit qu'il a été influencé par le dadaïsme et le surréalisme, mais également par la littérature décadente occidentale, symboliste et post-symboliste. Je crois savoir que vous avez vous-même été beaucoup marquée par la poésie de Yi Sang et notamment ce vers : « Je pense que les humains devraient être des plantes » dont vous vous êtes inspiré pour écrire *La Végétarienne*. En France ont été traduit de lui, principalement par Son Mihae et Jean-Pierre Zubiate, *Écrits de Sang* (Éditions Imago) et *Perspective à vol de corneille* (Éditions Zulma) ainsi que dernièrement *L'inscription de la terreur* (Éditions Les Petits Matins, traduit cette fois par Ju Hyounjin avec la participation de Tiphaine Samoyault que nous saluons). Pouvez-vous nous en dire davantage sur cet auteur, sa particularité dans le paysage littéraire coréen (en nous précisant peut-être pourquoi en 1936, il a été arrêté au Japon, à Tokyo, pour «délit d'opinion») et son influence dans votre écriture ?

HK : J'ai découvert ce passage alors que j'étais étudiante, en lisant les notes posthumes de Yi Sang. J'avais l'impression de partager quelque chose avec cet homme mort depuis longtemps de l'ordre de ce qu'on appelle peut-être l'inspiration. J'adorais Yi Sang, à tel point que je lui ai dédié mon mémoire de maîtrise – l'autoportrait de Yi

Sang et son œuvre. C'était un poète-nouvelliste qui écrivait pour résister à cette période compliquée. A l'époque, les Coréens pouvaient être arrêtés sans raison particulière, simplement parce qu'ils paraissaient suspects, que soit au Japon ou en Corée. L'emprisonnement a aggravé sa tuberculose et il est mort à l'âge de vingt-six ans. Ce fut une véritable tragédie.

Les âmes : Han Kang, vous êtes également la fille de l'écrivain Han Seung-won. Quel regard porte-t-il sur votre travail d'écriture ? Il a lui aussi reçu le prix Yi Sang en 1988, si je ne me trompe pas, pour *Un étranger sur la plage* (*Haebyeonui gilson*). La mer, du moins les rivages, sont un thème important dans son œuvre. Quel est votre livre préféré dans l'œuvre de votre père ?

HK : J'aime un roman de mon père qui s'intitule *Notre Tour de pierres*. C'est un vieux roman qui met en scène un homme qui empile des pierres tous les jours comme s'il s'agissait d'un acte religieux. Cet ouvrage est une commémoration indirecte des événements de Kwangju. Mon père semblait toujours fatigué quand j'étais enfant, au point que j'avais juré que je ne serais jamais écrivain. Agé de 75 ans, il continue à écrire un roman par an et j'éprouve pour lui l'empathie d'une consœur.

Les âmes : une petite recette végétarienne pour conclure ?

HK : C'est la recette de *Tofu-jorim* la plus simple que je connaisse. : **1.** Couper votre pain de tofu en une douzaine de tranches de 4x3x1cm. Saler. **2.** Mélanger de la sauce soja avec de l'eau, de l'huile de sésame et du miel (ou du sirop d'agave pour les vegans), 1 cuillère de chaque**. 3.** Si vous aimez que cela soit relevé, ajouter un peu de chilly ou de sauce piquante. **4.** Déposer vos tranches de tofu dans une petite poêle**. 5.** Ajouter 2 et 3 sur le tofu**. 6.** Faites frire le tout pendant deux à trois minutes. **7.** Dégustez !

HAN KANG
THE VEGETARIAN
A Novel

Cinq question à Deborah Smith,

traductrice anglaise de *La Végétarienne*

traduit par Chloé Perrin

1) Le coréen est une langue SOV, c'est-à-dire une langue dont la syntaxe suit généralement le schéma Sujet Objet Verbe. L'anglais et le français sont des langues SVO qui suivent le schéma Sujet Verbe Objet. Qu'est-ce que cela change pour la traduction d'une part, l'écriture d'un roman ou d'une nouvelle d'autre part ?

Deborah Smith : À vrai dire, je ne pense pas que la syntaxe soit si importante que ça ; même si en effet ça signifie qu'il est impossible d'être littéralement « fidèle » à cet aspect du livre, je trouve ça plus libérateur qu'autre chose. Pour moi, il est plus important d'être fidèle à des choses comme le ton, l'atmosphère et le rythme.

2) Après avoir traduit *La Végétarienne*, vous vous êtes attelée à la traduction d'un autre roman de HAN Kang : *Here comes the boys.* Mais le titre du second est devenu *Human acts.* Pour quelle raison ? Les deux romans étaient-ils différents au niveau de l'écriture ? Selon HAN Kang elle même, les deux romans vont ensemble. Comment avez-vous perçu la chose vous qui avez traduit - et donc réécrit - les deux romans ?

DS : *Here Comes the Boy* [voilà le garçon] ne fonctionne pas en anglais, peut-être parce que les verbes ont moins de temps qu'en français ! Avant de choisir *Human Acts* [Des actes humains], l'une de mes autres suggestions était « *Uprisings* » [soulèvements]. En plus du rapport évident avec le soulèvement de Gwangju, il y a dans le roman comme un fil conducteur avec des termes tels que « sortir», «avancer», «émerger», «faire surface», «s'élever», qui suggèrent une autre forme de soulèvement. Le passé, comme les corps des morts, ne reste pas enfoui. Mais j'aimais la neutralité qui se dégageait du titre *Human Acts* – et notamment le fait que cela puisse suggérer que la brutalité et la beauté, le bas et le sublime se retrouvent tout autant en chacun et chacune de nous. Il m'a semblé que c'était fidèle à la vision du monde que proposait Kang en tant qu'auteure.

3) Peut-être je me trompe, mais je pense que l'un des principaux écueils de la traduction est l'essentialisme. Comment se protéger de cette tendance ?

DS : Je suis d'accord, une traduction essentialisante n'est pas une bonne traduction. Dans mon cas, l'une des raisons pour lesquelles je traduis de la littérature est que je désire rencontrer et me confronter à quelque chose d' « étranger » – non pas au sens du cliché ou de l'acception exotique du terme, mais dans la perspective de quelque chose de radicalement nouveau, et cela vaut autant pour le contenu que pour la forme et le style. Je me sens complètement en phase avec la vision de la traduction développée par Italo Calvino, qui la conçoit comme une évolution stylistique : elle injecte du sang frais dans un texte littéraire. Je ne veux surtout pas escamoter cela. Je triche peut-être un peu dans la mesure où je choisis de traduire des écrivains qui atteignent l'universel à travers - et non en dépit - de la spécificité. Dans le cas de HAN Kang, chez qui l'ambiguïté est une marque de fabrique, j'essaie de laisser autant de place à l'interprétation qu'elle le fait dans la version originale.

4) Il y a une forte charge sexuelle dans *La Végétarienne*, pas nécessairement érotique, du moins pas seulement. Est-ce que c'est difficile à traduire ? Est-ce que HAN Kang vous a aidée, en particulier sur ce point et vous a-t-elle prodigué quelques conseils ?

DS : La difficulté, c'est de trouver le bon registre : quand on traduit des scènes de sexe, c'est très délicat de réussir à ne pas sonner trop froid ou trop clinique, ni de ressembler à un thriller érotique de bas étage. Notre relecteur, Max Porter, m'a bien aidé sur ce point. Mais non, je n'ai pas rencontré Kang, ni été en relation avec elle à l'époque où j'ai traduit *La Végétarienne* : c'était ma première fois donc je ne savais pas vraiment comment c'était censé se passer.

5) Je crois que vous appréciez beaucoup les romans de Bae Suah. Pouvez-vous nous parler d'elle ?

DS : Oui, Bae Suah est, avec Han Kang, mon autre auteure coréenne préférée. Son travail est plus expérimental et elle a un passif de traductrice fascinant : elle a traduit de la littérature allemande en coréen, des auteurs comme Peter Handke, W. G. Sebald, Kafka, et plus récemment, en utilisant l'allemand comme langue intermédiaire, Fernando Pessoa. Son écriture peut être incroyablement belle, mais aussi étrange et décousue, avec de longues phrases et une syntaxe compliquée. C'est un challenge agréable ! Mes traductions de deux de ses romans, *A Greater Music* et *Recitation*, vont être publiées aux États-Unis cet automne.

Deborah a remporté le prix 2016 de traduction décerné par *The Arts Foundation* pour la traduction du roman de HAN Kang, *La Végétarienne.* Nous la remercions d'avoir bien voulu répondre à nos questions alors qu'elle avait clairement autre chose à faire ! Et paradoxalement, nous aussi !

Conseil de chapardage
Quoi prendre, pas comment

Voleur et anarchiste, Alexandre Marius Jacob, par Jean-Marc Delpech chez Nada éditions. En ce début de XXe siècle, la criminalité augmenterait dans des proportions inquiétantes. La France a peur et la Belle Époque n'est qu'un leurre. Tout en haut, une bourgeoisie arrogante et triomphante. Tout en bas, la masse des traîne-misère et l'ordre répressif. Pas bouger, le pauvre ! Sinon, prison, bagne, échafaud. Le droit de vivre ? Il ne se mendie pas pour le voleur Alexandre Jacob. Le droit de vivre ? Il se prend, nom d'une pince-monseigneur ! Avec Jacob et sa bande, le vol se pratique de manière industrielle et la rapine devient politique. *Travailleurs de la nuit*, maison anarchiste fondée en 1900. Mais l'honorable entrepreneur de démolition sociale va payer cher ses atteintes à la propriété. Jean-Marc Delpech, historien et enseignant, livre une biographie haute en couleur de l'honnête cambrioleur Alexandre Marius Jacob (1879-1954). Suivi de *Pour en finir avec Arsène Lupin*.

Gustave de Xavier Bezard. « Gustave, c'est bien sûr Gustave Caillebotte (1848-1894), peintre et mécène, comme on le qualifie sans se donner la peine de le connaître davantage. Gustave et moi, c'est une drôle d'histoire, commencée à l'âge de onze ans, quand mes parents m'emmenèrent au musée du Jeu de Paume, alors dépositaire de son legs, et qui offrait au visiteur, en haut de l'escalier et en première toile, *Les Raboteurs de parquet.* Quel choc ce fut !... » Des années plus tard, sous la plume de Xavier Bezard, ce choc amoureux est devenu un roman. Le narrateur, un photographe contemporain des frères Lumière, découvre son amour pour Gustave en même temps que les toiles du peintre. Ne sont-elles pas pour lui le seul accès à l'énigme de cet homme fortuné, amateur d'art, de voile et d'orchidées, mais mystérieux et secret ? La toile devient chair et la touche, caresse. «Le fait qu'un artiste soit ou ne soit pas homosexuel, n'explique pas sa création (...) C'est plutôt un point de départ pour un nouveau regard et pour découvrir ce qui a été originellement omis par l'histoire de l'art. Ce que nous pouvons faire avec profit, c'est de réexaminer la vie et le travail de l'artiste au-delà du secret, des préjugés et du mythe, et de chercher la présence de l'homosexualité et sa signification. » (Emmanuel Cooper, *The Sexual Perspective : Homosexuality and Art in the Last 100 Years in the West*, Londres, 1986). Pour notre part, *Gustave* est fidèle à l'œuvre picturale du peintre Caillebotte en ceci qu'il est un roman de l'incommunicabilité. Il se termine d'ailleurs sur une lettre laissée sans réponse. Chez ErosOnyx que nous saluons par la même occasion !

Apologie du cannibalisme, par Remy Gourmont chez La Part Commune : «La science vient de réhabiliter les anthropophages. Elle ne s'est pas mise pour cela, disons-le, au point de vue moral. Ses considérants sont d'ordre purement physiologique. On a souvent attribué le cannibalisme au défaut, chez certaines tribus, de nourriture animale, par la rareté des bêtes domestiques ou sauvages. On y a vu aussi, soit un geste de vengeance, soit un acte de gourmandise. Aucune de ces suppositions n'est tout à fait inexacte, mais aucune ne donne la cause fondamentale du cannibalisme. Cette coutume (désagréable surtout pour ceux qui sont mangés) a très probablement, comme d'autres usages moins fâcheux, une origine magique. Manger d'un homme, c'est s'approprier une partie de la force de cet homme, c'est augmenter sa vie en absorbant une vie humaine toute formée» [...] On se souvient peut-être qu'il y a quelques années Brown-Séquard et Landouzy imaginèrent l'opothérapie, il y a sans doute encore dans le commerce un sérum destiné à fortifier les fonctions génératrices et qui est fabriqué avec des parties d'organes générateurs. Porta, plus simplement, disait : Mangez des racines d'orchidées, lesquelles ressemblent à des testicules ; vous ne pouvez manquer d'y trouver une agréable revigoration. La nature, qui ne fait rien en vain, n'a point ordonné sans but ce simulacre végétal. Mangez et procréez. Il disait encore guérir les maux de tête en faisant manger des noix, parce que les noix épluchées ont figure de petites cervelles. Voilà une anthropophagie bien innocente. La manducation même n'était pas toujours nécessaire. La bourrache, l'aster, l'aconit, la pâquerette ressemblent, si l'on veut bien, à des yeux. Donc elles guériront, en infusion, les maux d'yeux. Dans le même cas il est bon de brûler des plumes de paon, lesquelles sont couvertes d'yeux. Il suffira même, pour s'éclaircir la vision, de bien serrer dans sa main une pierre d'onyx, laquelle est appelée également œil de chat. Un bon et vrai cannibale, pour se fortifier la cervelle, picore la cervelle de sa victime ; on voit quel progrès représente la méthode ingénue de Porta. Celle de M. Brown-Séquard était plus naturaliste ».

Rectoverso, Lilith Jaywalker, chez Sao Maï. Après *Emeutia Erotika,* son premier recueil de nouvelles, Lilith Jaywalker - jamais en peine de confusion des genres - interroge dans *Rectoverso* le désir masculin. Désir homosexuel, désir hétérosexuel : le plaisir des hommes, donc, tous les hommes, tel que vu et senti par une femme indélivrée du mâle, titillant la curiosité androgyne d'une paraphile infatigable envers ce qui le déclenche, l'excite, le tend et, enfin, le soulage (ou non) ! Du mystérieux chant d'une sirène jouisseuse de cour d'immeuble, torturant les sens d'un locataire mélomane, jusqu'aux remous *hardcore* de quelque Fleuve Alphée mémorable, refluant depuis le cœur d'un amant en extase vers son fondement essentiel, au pied d'un célèbre tableau symboliste, l'auteure nous offre ici un nouvel aperçu déjanté de son imaginaire, et de son talent.

Sushi de Jacques Astruc, aux éditions Erosonyx : « Je vis alors son sexe, coquillage palpitant sous l'étoffe du tablier, son long sexe de garçon de vingt ans. Il me plaqua contre le battant fermé de la porte. Je sentis la brûlure fugace de sa chair contre mes fesses. Il exhala un soupir silencieux dans mon cou, qu'il mordit avidement. Je me retournais pour accueillir ses lèvres gourmandes sur les miennes. Alors je le sentis jouir, à son tour… En se rebraguettant d'un geste viril et charmeur, Reiko me souffla bientôt, amoureusement, à l'oreille : « Tous les dimanches, le jour de fermeture hebdomadaire, maman va visiter sa sœur. »». Le narrateur de cette nouvelle gourmande tombe amoureux d'un jeune Japonais qui tient un restaurant de sushis... On en profite pour annoncer la sortie toujours chez Erosonyx de ***L'étrange Jean De Bonnefon ou le journalisme à l'estomac*** signé par Christian Gury. Célèbre pour ses cent-quarante-cinq kilos, ses allures et son style d'écrivain à la Barbey d'Aurevilly, Jean de Bonnefon (1866-1928), né à Aurillac et maire de Calvinet, village du Cantal, de 1908 à sa mort, l'était aussi pour ses reportages et ses interviews totalement inventés ou la cruauté des bons mots de sa conversation. Journaliste parisien spécialisé dans les questions religieuses, il soutint la politique de Séparation de l'Église et de l'État d'Aristide Briand, se définissant comme « catholique anticlérical » ou dénonçant d'une plume féroce les mœurs supposées des cardinaux. Lui-même rôdeur de Sodome, à la vie pleine de voyages et de mystères, premier employeur et mentor de Robert Desnos, « Jean-foutre » et « imposteur constant » selon les formules de Léon Bloy, Jean de Bonnefon, en accord avec son temps de Belle Époque et d'Années folles, campait, aux mots de Cocteau, dont il édita le premier recueil, une figure haute en couleurs de « monstre sacré ».

Première anthologie de la fantasmagorie de la main dans la littérature du 19e siècle, qui marque les débuts de Maupassant et l'arrivée de Nerval dans ce genre. De mains enchantées en mains d'écorchés et autres mains brunes ou de gloire, la littérature de ce siècle invente une main non plus inerte mais porteuse de vie et mue par une volonté propre. D'histoires de vengeances en héros quasi faustiens qui, plutôt que leur âme, vendent leur main au diable. Du modèle nervalien à la volonté post mortem chez Maupassant. De l'Allemagne de 1825 à l'Angleterre de 1899, cette anthologie offre un tour d'horizon de cette fantasmagorie de la main par le biais de seize textes, certains connus, d'autres jamais réédités : du prix à payer avec l'*Histoire de la main coupée* de Hauff à l'absence de repos de *La Main brune* de Conan Doyle en passant par Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Alphonse Karr, Jules Claretie, Charles Buet, Adrien Robert, Guy de Maupassant, Punch, Henri Lavedan, Paul Verlaine, et Marcel Schwob.
Mains enchantées, et autres mains du diable. *Anthologie. De Hauff à Conan Doyle, 1825-1899,* préface de Florian Balduc, Editions Otrante, 2015, 198 p.

Portes à faux d'André Chabot, ouvrage réunissant 150 photos de portes de chapelles et de cimetières du monde. Depuis des décennies, André Chabot circule dans les cimetières du monde, à la recherche d'on ne sait quoi. Il en rapporte de nombreuses images. Cette collection d'ouvrages lui permet de tisser les fils thématiques pour relier une petite partie des milliers de clichés de sa collection. Ici, les po*rtes* de mausolées dans les cités des morts à travers le monde. Éditions : Galerie Koma Mons, Maison de la Culture Tournai, La Mémoire Nécropolitaine.

Enfants de Mars et de Vénus, Lizzie Crowdagger, Dans nos histoires éditions, 2016 : Entre cambrioler des bourges, latter des nazillons, tuer des démons et faire des course-poursuites avec la police, bref la routine, quoi, Lizzie Crowdagger a réussi à écrire un second roman après sa remarquée ***Autobiographie transsexuelle (avec des vampires)***, dont on vous recommande également la lecture. La 4ème de couv' du prochain donne envie : « Sauf qu'on n'est pas un couple, a tranché Alys. — Vraiment ? ai-je demandé, un peu surprise. — Lev, je t'aime bien, mais pour l'instant on a à peine couché deux fois ensemble et, pour ce que j'en sais, tu couches avec toutes les filles trans que tu rencontres. » J'ai levé ma main en signe de protestation. « Ce sarcasme est complètement infondé. Et puis, qu'est-ce que tu fais des lacrymos, des machos, des bastons avec les skins, des interrogatoires musclés et tout ça ? Ça ne compte pas, pour toi ? — Si, mais ça correspond plus à la description d'un gang que d'un couple. » J'ai haussé les épaules. « D'accord, ai-je concédé. Être en gang, ça me va aussi. »

Publication de ***Jane Shore***, pièce de théâtre inédite d'Eugène Morand et Marcel Schwob (2015), Frontispice de Pierre Carron, membre de l'Institut. Édition établie par Agnès Lhermitte et Bruno Fabre, Société Marcel Schwob, octobre 2015, 140 p.,15 euros. Après une traduction de référence de *La Tragique histoire d'Hamlet* de Shakespeare, Marcel Schwob et Eugène Morand collaborèrent à une pièce originale, *Jane Shore*, jamais représentée et tombée dans l'oubli depuis sa création en 1900. La présente édition permet de découvrir enfin cette œuvre, retrouvée à l'occasion de l'acquisition d'un tapuscrit de la pièce par la Bibliothèque nationale de France en l'an 2000. Drame historique inspiré du théâtre élisabéthain, *Jane Shore* retrace le destin tragique d'une des maîtresses du roi Édouard IV d'Angleterre, tombée en disgrâce après la prise du pouvoir par Richard III. En faisant de la courtisane pénitente la protectrice des deux jeunes princes enfermés à la Tour de Londres, Eugène Morand et Marcel Schwob renouvellent l'histoire de ce personnage mythique de la culture anglaise. Livre disponible à la vente en écrivant à : societe.marcel.schwob@gmail.com

Le Quadrille du lancier et ***Voyous de velours*** de Georges Eekhoud. En 1992, prenant le parti audacieux de faire exploser les volumes de nouvelles originaux (en s'appuyant sur le fait que bien des textes étaient

passés d'un volume dans un autre du vivant de l'auteur) les éditions GKC publiaient un recueil de 6 nouvelles de Georges Eekhoud ayant une forte dimension homoérotique. Le titre retenu était celui de la nouvelle intitulée *Le Quadrille du lancier*. D'autres nouvelles ont été ajoutées à cette nouvelle édition et de nombreuses notes sont venues l'éclairer. ***Une Mauvaise Rencontre*** publiée en 2013 (édition Les Ames d'Atala) reprenait, dans un même esprit, les nouvelle d'Eekhoud inspirées par le mouvement anarchiste cristallisé en Belgique autour de l'Université Nouvelle (dissidence de l'université libre) et *La Société nouvelle*, revue dirigée par Fernand Brouez) Les lettres écrites par Georges Eekhoud à son jeune amant Sander Pierron, ont été publiées par les éditions GKC en 1993 sous le titre *Mon Bien aimé petit Sander*. Avec ces ouvrages et d'autres encore, Mirande Lucien et Patrick Cardon auront largement contribué à la renaissance de Georges Eekhoud. Georges Eekhoud ėtait un écrivain anversois qui comme toute la bourgeoisie de son époque écrivait en Français. Il intéresse aujourd'hui la communauté flamande du pays qui réintègre cette partie de son histoire. Ainsi Hugo Claus, l'auteur du *Chagrin des belges* a-t-il fait en flamand une adaptation d'*Escal-Vigor* sous forme d'un scénario resté inédit. Traduit en français en 2002, il a été publié par les éditions GKC. Plus récemment le romancier Erwin Mortier a écrit le scénario de sa pièce *Passions humaines* (*De Bezige Bij* Amsterdam/Antwerpen), qui rencontre en ce moment un grand succès en Europe, en reprenant l'histoire Eekhoud et de Sander et en s'inspirant largement des lettres que les éditions GKC avaient publiées. Envoi franco de port par chèque à GKC, 5 rue du Pavillon 34000 Montpellier. Catalogue sur http://gaykitschcamp.blogspot.fr

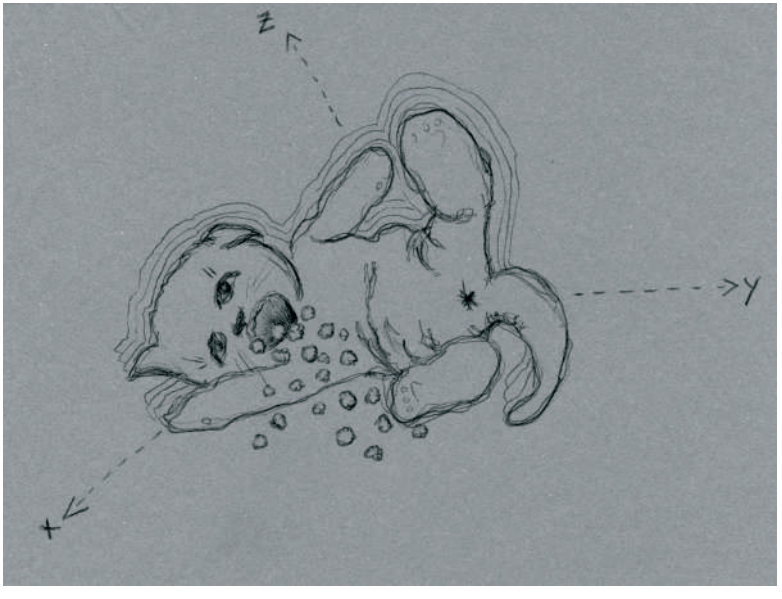
La Bataille de l'Eau Noire, ou comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer la dynamite. Réalisateur Benjamin Hennot, Documentaire – Belgique – 2015 – 73'. 1978. Le Ministre des Travaux publics projette un immense barrage dans la vallée de l'Eau Noire, en amont de la petite ville de Couvin. Mais les habitants se transforment en de fiers Irréductibles et livrent une flamboyante guérilla… Ils ont perpétré des chahuts et des chaulages, des sabotages et des saccages, des occupations et des « visites », des campements sauvages et des corsos fleuris. Ils ont converti des billets de banque en vecteurs de propagande. Ils ont lancé la première radio libre de Belgique, dont les fugaces émissions étaient traquées (sans succès) par la gendarmerie. En cette tumultueuse année 1978, ces « Irréductibles Couvinois » étaient alors fermier, ouvrier en poêlerie, pompier, instituteur, professeur, assureur, naturaliste, jeune « lascar » ou étudiant en droit. Ensemble, et par-delà les convictions religieuses, politiques, idéologiques, par-delà les catégories sociales et culturelles, ils se sont unis et ont remporté une victoire fulgurante contre un projet de barrage inutile, qui aurait englouti la superbe vallée de l'Eau Noire et menacé leur cadre de vie. Neuf mois d'une lutte inventive, humoristique et furieusement déterminée. « C'était dur » confient-ils unanimement, mais pour ajouter aussitôt que ce fut aussi la période la plus intense de leur vie.

La Bombe de Frank Harris aux éditions de la dernière goutte. Chicago, Haymarket Square, 4 mai 1886 : alors que s'achève un meeting politique réunissant des centaines d'ouvriers, la police lance un assaut brutal pour disperser la foule. Soudain, une bombe explose, tuant huit policiers et en blessant plusieurs dizaines d'autres. Cet événement à l'immense retentissement, Rudolph Schnaubelt en est le témoin privilégié. Fraîchement débarqué d'Allemagne, ce jeune homme cultivé, sans le sou mais décidé à conquérir l'Amérique, fait rapidement l'apprentissage d'une réalité qui lui glace le sang : de New York à Chicago, il découvre la tragique condition des ouvriers, surtout quand ils sont, comme lui, étrangers. Mais comment se dresser face aux injustices dans cette société conservatrice avide de profits où la presse est aux ordres et la répression policière, sanglante ? Tiraillé entre son engagement pour la cause ouvrière aux côtés de Louis Lingg, un militant anarchiste charismatique, et sa passion pour la belle Elsie, Rudolph va faire un choix qui changera à jamais le cours de sa vie et celui de l'Histoire. « Un chef-d'œuvre » (Charlie Chaplin, *Mon tour du monde*, éditions du Sonneur). Avec ce roman publié pour la première fois en 1908 et inédit en français, Frank Harris (1856-1931), journaliste et écrivain, revient sur un épisode majeur des luttes sociales et politiques, à l'origine du 1er Mai.

Les singes de Dieu Patrick WALD LASOWSKI Un seizième siècle dans l'air du temps... Nous sommes à Paris au XVIe siècle. Du haut de la chaire, Jean Boucher apostrophe, exalte, terrifie les fidèles. Sa parole est une arme, qui appelle à mettre à mort tous les hérétiques. Docteur en Sorbonne et curé de Saint-Benoît, à la tête des Seize, il attise par ses sermons la fureur du peuple. Bientôt, la journée des barricades – la première dans l'histoire de Paris – oblige Henri III à prendre la fuite. Maîtres des lieux, les Seize rêvent de remplacer la monarchie par une dictature théocratique. Boucher triomphe. À ses côtés, Pierre Tison, qui s'est fait capucin, est le plus fidèle, le plus aimé de ses disciples. Secrétaire et confident, porte-drapeau, porte-glaive, il est le Dix-septième. Mais quel secret, quelle blessure le jeune moine cache-t-il ? À travers les violences de la guerre, de la peste et de la famine, quels sont les liens qui l'unissent à Madeleine Longeville ? En racontant l'histoire de destins exceptionnels, confrontés aux luttes que mènent Henri III, Henri de Navarre et les Guise, *Les singes de Dieu* montre l'intolérance des prédicateurs habités par la haine. Alors que les horreurs du fanatisme religieux constituent l'une des tragédies de notre époque, Patrick Wald Lasowski met à nu les passions de ceux qu'aveuglent la gloire et la terreur de Dieu.

Crime et criminels, une adresse aux détenus de la prison de Chicago (1902) de Clarence Darrow, préfacé par Thierry Lévy, aux éditions Sao Maï. « Si mon point de vue sur les prisons, les crimes et les prisonniers était celui de Monsieur-tout-le-monde, je ne serais pas là aujourd'hui

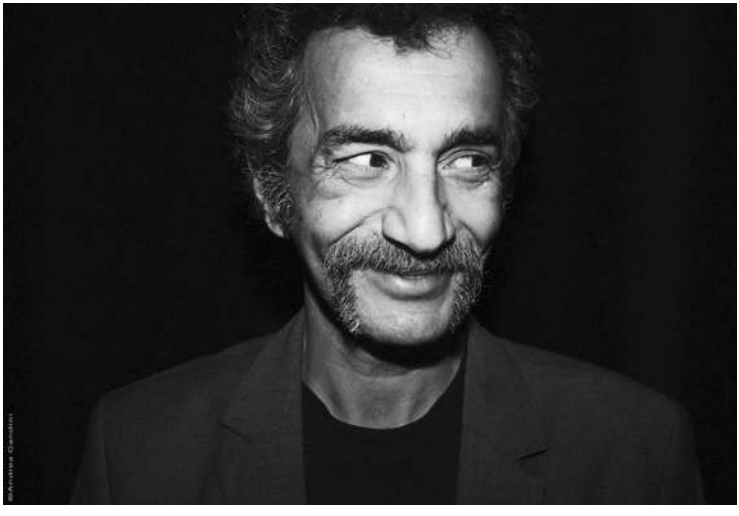
devant vous, à vouloir m'étendre sur le sujet. La raison pour laquelle je m'adresse à vous sur cette question du crime, de ses causes et des remèdes éventuels à y apporter, c'est que je ne crois absolument pas, pour ma part, à la notion même de crime. Le crime - au sens où il est généralement compris - n'existe pas. » L'avocat Clarence Darrow (1857-1938) est une légende du barreau nord-américain. Défenseur de toutes les causes perdues, de tous les « monstres » judiciaires honnis de la bien-pensance de son temps, il aura sauvé de la détention à perpétuité, voire de l'exécution capitale, quantité d'assassins, d'ouvriers organisés, de syndicalistes radicaux tentés par la lutte armée. Proche de la gauche révolutionnaire de l'époque, il aura également, par son activité, soutenu le droit des minorités ou encore l'enseignement du darwinisme aux USA. En 1902, venu s'exprimer devant les détenus de la prison de Chicago, Darrow leur expose sa conception du « crime », expliquant pourquoi, à ses yeux, la prison représente une survivance aussi barbare qu'inutile. La délinquance, dit-il, durera aussi longtemps que l'exploitation capitaliste et la société de classes, auxquelles le crime ne constitue, somme toute, qu'une forme de réponse pertinente : à la fois logique, naturelle et humaine. C'est le texte de cette conférence vigoureuse, et mémorable, que les éditions Sao Maï présentent aujourd'hui au public, dans une traduction inédite.

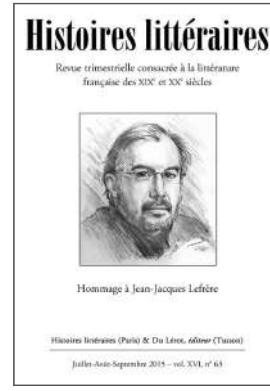


In Memoriam

Nous n'avons pas trop envie de nous enferrer dans le registre nécrologique. Mais le malheur est tenace. Amer *tenait à saluer ici trois disparus.*

Abdel Hafed Benotman était un youv comme on en fait plus trop (mais en a-t-on fait davantage avant ?), un braqueur à l'ancienne qui a passé 17 années de sa vie en taule pour des hold-up solitaires et sans arme. Hafed Benotman était un auteur de romans noirs connu et reconnu, mais aussi un sans papiers grande gueule qui n'a jamais accepté de la fermer. Et surtout le co-fondateur de l'*Envolée*, journal écrit par et pour les prisonniers et prisonnières. C'est pour tout ça que notre camarade Daniel l'a interviewé dans le dernier *Chéribibi* avec Jean-Marc Rouillan. C'est pour ça qu'on voulait réaliser un long entretien avec lui, pour ce numéro d'Amer, malheureusement à peine entamé. On y aurait beaucoup appris sur la littérature et l'humanité. Mais il reste ses livres. On embrasse tous les ami*e*s, pour qui Hafed demeure un nœud vivant. Pour tous les autres : n'obéissez jamais ! Et vivez nom de Dieu...





Jean-Jacques Lefrère. Beaucoup parmi celles et ceux qui nous lisent le connaissaient au moins de nom pour quelques biographies remarquables qu'il a rédigé avec beaucoup de passion (Rimbaud, Lautréamont, Jules Laforgue, Zo d'Axa), plusieurs éditions critiques remarquées (Jean Ajalbert, Catulle Mendès, Verlaine ou Villiers de l'Isle-Adam) ou ses articles paru dans la revue « Histoires littéraires » (éditée aux excellentes éditions du Lérot), qu'il co-dirigeait avec notre ami Michel Pierssens, à qui nous pensons particulièrement. Nous lui devons beaucoup, en tant que disciple de Pascal Pia et François Caradec, pour sa façon d'aborder l'histoire littéraire et son goût pour les mystifications. Et aussi pour nous avoir aidé sans aucune hésitation à un moment où nous avons sollicité son soutien. Nous avons beaucoup pensé à lui pendant le dernier colloque des Invalides. Nous ne manquerons pas de le relire.

Charles Grivel. C'est un ami singulier aux amitiés plurielles qui nous a quitté il y a pile un an. Et une perte inestimable pour les âmes qui commencent à redouter certaines associations. Charles Grivel est parti le 14 mai 2015, jour de l'Ascension, en début de soirée, rejoindre les étoiles, comme l'écrivait sa compagne, Adeline Trombert-Grivel, qui l'a accompagné jusqu'à son dernier signe de vie, à Forcilles. 8 ans à se battre comme un beau diable contre cette saloperie de crabe, de sa propre expression. Nous ne saurions le contredire. Il n'a pas achevé l'ouvrage que nous devions publier ensemble aux âmes et intitulé *Le corps défait, études en noir de la littérature fin de siècle*. Nous le publierons en l'état. Pour alimenter le souvenir, certes, mais aussi - surtout - pour nourrir le présent. Adieu Charles ! Que vive l'écriture !

Et une pensée pour ***Entropie*** qui a fermé ses portes.

ILLUSTRATIONS

Pole Ka, Lnor, Elizabeth Prouvost, Maron, PLN, Ulrike, LMG, Rima, Carotide, Caroline Crépiat, Kill Kill Boulette, Jo-Anne McArthur ont aidé à nourrir, parfois à gavée, cette revue.

POLE KA	Couverture-70-157-310
LNOR	2-192
MARON	66
KILL KILL BOULETTE	67
P.L.N.	[81-84]
RIMA (L'amertume du corps)	[173-174]
ELIZABETH PROUVOST	[201-208]-213
CAROTIDE	298
L M.G	303 [305-308]
I.G	312
ULRIKE	347
JO-ANNE McARTHUR, weanimals.org	99-110-129-133-226

Et quelques anonymes ! Qu'ils ou elles se manifestent !
Sans compter Maurice Joyant (302), Andrea Gandini (348), Adeline Trombert-Grivel (349), Harry Clark (119), Adrien Étienne Drian (183), *Le Chat noir* (272-281), Désirée Dolron (264), *The Lunchbox* de Ritesh Batra (309), *La Grande bouffe* de Marcello Mastroianni (270), *Tampopo* de Juzo Itami (352), *Végétarian* de LIM Woo-seong (317-321-326), *Football factory* de Nick Love [235-237], *Trouble Everyday* de Claire Denis (350)

«En vie en guerre
mort en paix»
J.L Costes, *Grand-père*, Fayard, 2006

Et devant le saladier vide, il songea plein d'amertume.
La société est pareille à cette salade : elle n'a pas été assez remuée.
Alexis Orsat, *L'Artiste,* Bruxelles, 24 mars 1878

Amer #7

John King, Le Moine Bleu, Eric Dussert, Lilith Jaywalker, Andonia Dimitrijević, Ian Geay, David Vincent, HAN Kang, Arnaud Souty, Caroline Crépiat, Dasz, Elizabeth Prouvost, Monica Swinn, Deborah Smith...

Suggestions, interventions, duels :

zamdatala@riseup.net
http://zamdatala.net/

Prochain numéro

Si nous tenons jusqu'au prochain, il sera international. Aussi recherchons nous des traducteurs et traductrices à la fibre un tant soit peu littéraire. Ou pas. Nous en profitons pour remercier une nouvelle fois Jim sohyun, Jeong Eun Jin et Chloé Perrin qui nous ont aidé au travail de traduction pour le présent numéro et en profitons pour glisser ce message printanier :
Contre la loi ! Contre le travail !
Cassons tout ! même la croûte !

On a faim du mafé / On a faim dans les foyers
SOULEVEMENT DE LA CANTOCHE POPULAIRE,
CHORALE DES FOURCHETTES DRESSÉES CONTRE L'ÉTAT
On a faim, **Bérurier noir,** 1985.
pour tous les jeunes du parc des Olieux à Lille-Moulins

Revue ventrue
à tendance pédophile, chomeuse et consanguine
éditée par les Âmes d'Atala.

ISBN : 978-2-914851-27-5
Dépôt légal : Juin 2016
Revue rédigée à grands coups de fourchette en Palatino Linotype,
et imprimée loin des baraques à frites

Copyleft

Le Code de propriété intellectuelle nous emmerde. Conséquemment, nous emmerdons le Code de la propriété intellectuelle.